

BULLETIN INTERIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



N° 80  
NOVEMBRE 2011

DOCUMENTS ET DÉBATS  
est un bulletin intérieur de l'APF.  
Sa diffusion est réservée  
même par voie de citation.

DOCUMENTS ET DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Nicole Oury, Claude Arlès et Solange Carton.

# SOMMAIRE

## ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

### **11 et 12 décembre 2010 : Au-delà du complexe d'Œdipe**

Introduction : <i>Jean-Yves Tamet</i> .....	6
La désidentification œdipienne : au nom du fils, au nom de la fille : <i>Michael Parsons</i> .....	10
« Être prêt, tout est là », le déclin du complexe d'Œdipe : <i>Dominique Suchet</i> .....	18

### **18 et 19 juin 2011: Roc du féminin**

Introduction : <i>Lucile Durrmeyer</i> .....	30
Le féminin du site : <i>Évelyne Sechaud</i> .....	34
Beaucoup de bruit pour rien : <i>Bernard de la Gorce</i> .....	45
De l'étrangeté du phallus ou le féminin entre illusion et désillusion : <i>Julia Kristeva</i> .....	57

## LES DEBATS DU SAMEDI

### **Samedi 9 octobre 2010**

En courant : <i>Françoise Laurent</i> .....	70
Discussion : À la recherche de l'enfant théoricien : <i>Edmundo Gómez Mango</i> .....	79
Existe-t-il une connaissance précoce du vagin ? <i>Joël Bernat</i> .....	83
Discussion : <i>Évelyne Sechaud</i> .....	93

### **Samedi 22 janvier 2011**

Moments de dévoilement : <i>Caroline Giros Israel</i> .....	98
Discussion : <i>Danielle Margueritat</i> .....	105
Pourquoi jouer avec les névrosés ? <i>Philippe Valon</i> .....	107
Discussion : <i>Monique Selz</i> .....	116

### **Samedi 19 mars 2011**

Une vocation forcée : <i>Martine Serres</i> .....	122
Discussion : <i>Brigitte Eoche Duval</i> .....	131
Le noir est clair : <i>Eric Flame</i> .....	135
Discussion : <i>Claude Barazer</i> .....	143

### **Samedi 28 mai 2011, ARCC : La sexualité féminine**

Introduction au travail de l'arc sur la sexualité féminine : « <i>Oscillations</i> », <i>Sophie Bouchet</i> .....	156
La pensée de l'impensable : <i>Luis-Maria Moix</i> .....	160
Sexualité féminine et féminin de la sexualité	
I : <i>Paule Lurcel</i> .....	166
II : <i>Martine Baur</i> .....	170

### **24<sup>e</sup> CONFERENCE ANNUELLE DE LA FEDERATION EUROPEENNE DE PSYCHANALYSE, COPENHAGUE 13 - 17 AVRIL**

13 avril 2011 : Réunion du Conseil de la FEP : <i>Hélène Trivouss Widlöcher</i> .....	176
14 - 17 avril 2011 : Compte rendu de la Conférence annuelle : <i>Martine Baur et Paule Lurcel</i> ....	178

### **COMPTE RENDU DE CONGRÈS**

Filiation et adoption : <i>Christian Flavigny</i> .....	182
---	-----

### **CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF**

*Entretiens de psychanalyse*

*11 et 12 décembre 2010 :  
Au-delà du complexe d'Œdipe*

# Introduction

## Jean-Yves Tamet

Avec le terme d'œdipe, nous pourrions craindre de nous trouver face à un mot, un concept usé, à un sujet rebattu qui appartiendrait à des temps anciens et pourquoi pas révolus. Pourquoi alors exhumer de rayons poussiéreux d'une bibliothèque cette histoire si ancienne, dirait un grincheux : depuis le temps que l'on en parle tout a été dit et écrit, où est la modernité, où est l'actualité d'un thème si rabattu ? Ce lecteur s'offusquerait également que soit attaché au nom d'Œdipe celui de Freud, sa personne comme sa découverte la plus connue au point d'être tombée dans le domaine public ; mais, vous l'aurez compris, cet homme au ton un rien dubitatif s'exprime plus comme un érudit atrabilaire que comme un clinicien à l'esprit aiguisé, tenaillé par les prises des transferts. Cet homme poursuivant d'ailleurs sa diatribe, remarquerait que chaque époque a tiré le complexe d'œdipe dans une direction singulière : la curiosité enfantine, la mère frustrante et non gratifiante ou la mère archaïque, la métaphore paternelle envahissante, puis l'oubli de cette référence et, naturellement, qu'en est-il devenu maintenant ?

Alors sans vouloir ennuyer plus longtemps l'auditeur en reprenant fastidieusement des routes si souvent fréquentées, et en pensant à la remarque de D.W. Winnicott<sup>1</sup> « Comme les êtres humains, les mots doivent parfois se battre pour affirmer et conserver leur identité », je vais tenter de placer, en guise de viatique dans cette courte introduction, quelques moments qui m'apparaissent inouïs. Je me souviens aussi que Gilbert Diatkine<sup>2</sup> faisait remarquer que « le mode le plus habituel d'usure des concepts est celui

où l'analyste n'entend plus rien de nouveau, ayant comme perdu le goût » relayant ainsi une remarque plus ancienne de Pierre Fédida<sup>3</sup> « Autrement dit, de concession en concession généralement motivées par la crainte de leur disqualification, les psychanalystes ne manqueraient pas d'accélérer de la sorte une disparition de leur métier ».

Commençons par un début possible, celui de l'expression des vœux de mort contre les parents, tels qu'ils s'expriment dans le manuscrit N du 31 mai 1897. « Les impulsions hostiles envers les parents sont une partie intégrante de la névrose. Ces impulsions sont refoulées à des époques où s'éveille la pitié envers les parents (maladie, mort). Il semble que ce souhait de mort se trouve chez le fils contre le père, chez les filles contre la mère », puis ces vœux s'ouvrent et se différencient entre amour pour la mère et haine à l'égard du père comme nous en trouvons le motif dans une lettre ultérieure (lettre 71). Cette approche se fait lentement, touche à touche, et le lecteur sent les moments d'avancée de l'auteur, où pointent l'effroi et l'inquiétant, moments suivis de pause puis de nouveau une nouvelle marche assure la reprise de la lente découverte du complexe d'Œdipe<sup>4</sup>. L'étape suivante nous amène aux *Trois Essais*, texte étonnant car toujours sulfureux, un peu oublié et mis de côté actuellement : il fut remanié tout au long de ses différentes éditions ce qui dit bien la vivance en travail chez son auteur qui ne pouvait pas le lâcher. En particulier, deux longues notes furent rajoutées, une de 1910 et l'autre de 1920, parlent du complexe d'Œdipe : la première sous l'angle de la perversion et l'autre souligne les barrières contre l'inceste en

1 D.W. Winnicott, *Conversation ordinaire*, Gallimard, Paris, 1988.

2 Colloque des Libres Cahiers : *Usage et usure des concepts*, le 11 octobre 2003 à Paris.

3 P. Fédida, *Crise et contre-transfert*, Introduction, PUF, 1991.

4 Soulignée par C. Chabert dans : « Le complexe d'Œdipe entre renoncement et perte », *Actualité de l'Œdipe*, PUF, Paris, 2007.

présentant le complexe « comme le complexe nucléaire des névroses où en lui culmine la sexualité infantile ». Ce texte condense des observations qui seront reprises et développées sous l'angle de cette découverte comme dans la note de 1920 qui place « chaque arrivant dans le monde humain comme devant venir à bout du complexe d'œdipe » : gardons cette phrase en mémoire, elle semble capitale pour la suite, elle dit l'épreuve de chaque sujet face à son entrée dans la communauté humaine ; mais bien plus, elle situe aussi cet évènement psychique au cœur de la cure. Si j'insiste sur ce texte, *Les Trois Essais* et ses remaniements successifs, c'est qu'il montre les réserves de Freud à composer un texte spécifique consacré à l'œdipe : sont-ce là des motifs personnels de l'auteur ou la découverte d'un aspect trop douloureux du destin humain qui le retiennent de mettre sous les feux des projecteurs ce thème ? Souvenons-nous que le complexe aurait pu s'appeler complexe de Hamlet<sup>5</sup> comme il le suggère à Fliess<sup>6</sup> ! Il est vraisemblable que la longue traversée et la permanence à travers les siècles du mythe, a joué en sa faveur comme choix de nomination.

Puis le mythe suit sa route dans l'œuvre, surtout dans les textes sur la civilisation, où il rencontre des débats quant il s'agit d'établir son fondement historique et anthropologique ; Freud revient enfin dans les textes terminaux sur un aspect cliniquement très fort : celui du féminin, présent en l'homme et en la femme, renié, désavoué ou refoulé qui hante chacun comme une tendance à un retour vers une époque première, celle de « la mère et de ses amours »<sup>7</sup>. Le mythe par la construction qu'il offre permet de se dégager de cette aspiration fascinante que la séduction de l'ombre et de l'opacité produit, au point de faire du retour vers l'inanimé un projet mélancolique tentant.

Tout au long des nombreux textes, une question

lancinante sous-tendue par un désir parcourt l'œuvre : que deviennent les motions pulsionnelles de l'œdipe ? Quel est leur devenir ? Ont-elles une fin ? Renoncer, déplacer, succomber, refouler, sublimer, mourir sont des formes possibles de l'au-delà et un texte de 1924, *La disparition du complexe d'Œdipe* fut écrit spécifiquement sur ce thème.

Si l'œdipe est une découverte violente, elle le fut d'abord pour son inventeur : comment en garder la surprise féconde, comment traduire le plaisir de la découverte certes mais l'effroi qui suit avec inceste et meurtre réunis en un duo inquiétant. Plus les choses sont énoncées et plus l'affadissement en un usage opératoire les guettent, alors comment, de métaphore en métaphore, de déplacement en déplacement, garder vives et actuelles les questions soulevées ? Comment entendre les migrations œdipiennes dans une actualité où les disparus, les pères des pères et des mères et les mères des pères et des mères brouillent les pistes pour les fils et les filles qui tentent de comprendre le bruit et la fureur de leur situation au regard de la génération. Les identifications comme « manifestation la plus précoce d'une liaison de sentiments à une autre personne » tissent leur réseau : identification au père et investissement d'objet de la mère sous le mode de l'étayage seront abordées tardivement, en 1921 dans « Psychologie des masses », comme si le plus archaïque ne pouvait être découvert que le plus tardivement.

Œdipe est-il toujours là, présent dans la séance, pour certains auteurs il ne serait plus un passage cardinal ? Dans le titre *Au-delà de l'œdipe* tel que le propose le Comité scientifique s'entend la rupture et, entre autre piste, la place actuelle assignée à cette configuration psychique : comment explorer sa pertinence et sa validité tel que l'exige aujourd'hui l'art d'interpréter ? Plutôt que de partir dans une longue et exhaustive série de questions, je choisirai trois remarques qui me semblent ouvrir des perspectives contemporaines. La présence à nos côtés de Patrick Guyomard<sup>8</sup>

---

5 E. Jones, *Œdipe et Hamlet*, préface de J. Starobinski, Gallimard, Paris, 1967.

6 Lettre 142 du 15 mai 1897, Correspondance Freud Fliess, PUF, 2007.

7 Inversion du titre de l'ouvrage d'Henri Normand, *Les amours d'une mère*, L'Olivier, Paris, 2007.

---

8 Colloque de Cerisy, *Depuis Lacan*, Aubier, 2000.

m'invite à ne pas revenir sur un aspect particulier, celui de l'opposition entre le père œdipien et le père totémique telle qu'il l'a envisagée clairement dans un article portant le titre de nos entretiens, titre lui-même emprunté à une phrase de Lacan.

La première remarque concerne **le passage, d'œdipe au narcissisme** : après le dévoilement d'une structure familiale forte organisée autour du père, de la mère et de l'enfant, la modernité a déplacé son centre d'intérêt pour que d'autres formes, liées au progrès des procréations assistées en médecine et à des évolutions sociales, rendent compte d'inscription différente du trio au point d'affirmer que les vrais névrosés auraient disparu. La dimension narcissique de l'enfant est grandement engagée dans ces modifications supportant des atteintes, des blessures et la violence sous des aspects complexes. Le statut psychique de l'enfant, pour la femme et pour l'homme, devient central avec comme corollaire que celle de l'infanticide apparaît, déjà portée d'ailleurs par le nom d'œdipe, pieds enflés car ayant subi une violence lors d'une exposition après qu'Apollon eut prévenu son père qu'il serait dangereux pour lui. Nous quittons alors le règne du merveilleux *His Majesty's the baby* pour l'univers glauque de la joie mauvaise dont l'enfant, soumis à la détresse, devient le destinataire de la part de ceux qui devraient lui apporter bienveillance. Les rapports tourmentés de la mère et de sa progéniture ouvrent un regard sur l'aspect archaïque des relations précoces qui sont, elles aussi, devenues l'objet de recherche. En somme les apports des travaux sur le narcissisme ne doivent pas éloigner de la sexualité œdipienne au risque de faire perdre la pertinence de la référence tant au complexe lui-même qu'à l'infinie et émouvante mémoire qu'il supporte. Certains échecs de l'accession à l'œdipe précipitent dans un maintien du narcissisme et ce sont eux qui ont ouvert les réflexions sur les aspects nouveaux de la psychopathologie.

La **féminité** est une perspective que la psychanalyse a ouverte : la différence des sexes oblige à une pensée de l'écart entre masculin et féminin, explorée tant au sein d'une dialectique entre passif et actif qu'ensuite d'une présence en l'homme et la femme

de la bisexualité psychique<sup>9</sup>. En somme l'invention de la féminité est une page dont la psychanalyse poursuit l'écriture, maintenant l'intérêt pour cette exploration telle que Freud en avait établi une première figuration en évoquant des spéculations étonnantes comme le passage de la fillette par une phase phallique ou l'attachement sexuel passif du garçon pour son père. En ces deux spéculations aux caractères inouïs et toujours scandaleux, se manifestent le génie visionnaire et l'art de l'interprétation freudiens, bien loin d'une psychologie descriptive et objectivante<sup>10</sup>. Le père comme havre n'est pas incompatible avec les effets du rapport archaïque de la fille à la mère.

Mais ce que permet œdipe est, par son récit, une possibilité de **figuration** : nous avons vu qu'en puisant dans la mythologie Freud offre une généralisation ; *ipso facto* cette épreuve œdipienne devient présente devant chacun avec, comme réserve, qu'elle peut subir des mécanismes, déni, refoulement massif qui en rendent hermétique le déroulement psychique et secondairement le récit. Ce propos place donc les formes de névroses graves ou les formes de psychose comme étant des structures où le complexe ne se déploie pas de manière complète et n'offre pas un accès aisé ni à la saisie transférentielle ni à l'interprétation. C'est bien parce que la métapsychologie s'est développée, incluant une clinique précise du contre-transfert, que ces états ont pu d'ailleurs être décrits et que leur sophistication psychopathologique a été appréhendée en détails. Des formes de sexualité primitive ont pu être décrites rejoignant sur ce point la réflexion autour du narcissisme et la dimension sauvage qu'il contient.

Ainsi se trouve associées la possibilité de faire le récit de cure compliquée et la complication même des états qu'elles décrivent : s'agit-il de pathologies nouvelles ou d'une lecture qui devenue plus fine, plus subtile et méticuleuse qui repère des mécanismes le plus souvent destructeurs rangés sous le vocable de négatif ? L'apport des possibilités de l'élaboration du contre-transfert est également un passage capital

9 C. Chabert, *Féminin mélancolique*, PUF, Paris, 2003.

10 J.-C. Rolland, « Salomé », *Les yeux de l'âme*, Gallimard, 2010.



dans cette exploration de même qu'une attention soutenue portée au langage dans ses différentes formes d'expression linguistique silencieuses, fragmentaires et élaboratives.

Le temps de l'œdipe, temps discrètement ombré de mélancolie, rappelle le regard du spectateur qui, face aux ruines de Rome, ferait sienne la phrase d'Edward Gibbon<sup>11</sup>: « Le spectateur qui contemple tristement les ruines de l'ancienne Rome est tenté d'accuser les Goths et les Vandales d'un dégât qu'ils n'ont eu ni le temps, ni le pouvoir, ni peut-être le désir d'exécuter. » Ce parcours constitutif du temps psychique imprègne celui du temps de

la cure, comme vecteur et accompagnateur de la conflictualité pulsionnelle, il est traversé également par l'inactualité du temps.

Je ne sais si au décours de ces quelques lignes introductives j'ai convaincu le lecteur grincheux du début de modifier quelque peu son opinion sur la dimension éventuellement obsolète du complexe d'Oedipe... en tout cas les convictions et le talent de nos conférenciers Patrick Guyomard, Michaël Parsons et Dominique Suchet sauront sans nul doute repousser plus loin ces réticences.

---

<sup>11</sup> E. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain d'Occident*, Robert Laffont, Bouquins, 1995.

# *La désidentification oedipienne : au nom du fils, au nom de la fille*

*Michael Parsons*

Les analystes débutants qui entament une pratique clinique, se basent naturellement sur la façon de travailler qu'ils ont connue dans leur propre analyse. Ils ont tendance à faire ce que faisait leur analyste et cette identification représente un tremplin nécessaire au développement de leur identité d'analyste. Puis vient le moment important de décider de faire quelque chose autrement : d'organiser différemment les honoraires ou les dates de vacances, de formuler une interprétation que n'aurait jamais faite son propre analyste ou de ne pas aborder quelque chose que celui-là n'aurait sûrement pas manqué d'interpréter. L'identification à son analyste est tout d'abord essentielle puis vient le moment de franchir le seuil d'une liberté nouvelle.

À l'origine une nécessité créative, l'identification devient une contrainte dont il faut se libérer pour arriver à en faire un usage autonome. Ceci requiert un processus actif de désidentification. Un de mes patients appréciait son analyse, mais il a été troublé par l'envie que suscitait en lui l'annonce d'une conférence que j'allais faire. Sa solution fut de m'idéaliser quelque peu et de chercher à me ressembler le plus possible dans sa propre activité professionnelle. Puis il a remarqué un de mes articles qui comportait une longue bibliographie. Il fit la remarque que j'avais dû passer des heures à la recherche de ces revues dans des bibliothèques. « Moi, je n'en aurais jamais la patience ! » dit-il. Puis il réfléchit : « Mais ça montre peut-être que nous sommes des personnages bien différents, vous et moi ». Que cette idée puisse lui venir à l'esprit impliquait une nouvelle différenciation psychique entre nous. Cette faculté de se différencier de moi, lui a ouvert le chemin de s'emparer plus librement de ce qu'il trouvait de salutaire en moi et de l'utiliser de

manière constructive.

Parmi les discussions portant sur la désidentification - discussions dans l'ensemble assez peu fréquentes - remarquons qu'Octave Mannoni<sup>1</sup> a souligné l'interdépendance de l'identification et la désidentification comme un élément essentiel au développement de la vie psychique. Ses exemples cliniques indiquent que sa préoccupation principale concerne les aspects défensifs de la désidentification et la nécessité continuelle de se dégager des identifications nuisibles. Pour ma part, je retiens principalement la qualité biphasée de l'identification, elle sert tout d'abord de manière fructueuse le développement psychique, par la suite elle le restreint. En ce sens la désidentification devient nécessaire pour que le développement psychique se poursuive. Mannoni dit aussi que le fait de devenir conscient d'une identification entraîne la désidentification, ainsi la désidentification correspond au processus même de prendre conscience de l'identification. Ceci est possible dans le cas des identifications défensives dont s'occupe principalement Mannoni, mais pour ce qui concerne le processus de désidentification aux identifications essentielles au développement psychique, cela implique un travail psychique important.

Ce genre de désidentification, au niveau de l'inconscient, revêt une importance particulière dans le développement de la sexualité. Selon l'histoire oedipienne standard, l'enfant ressent un sentiment de rivalité à l'égard du parent de même sexe. La situation évolue par l'abandon de cette relation conflictuelle d'objet pour l'identification. Ceci efface la rivalité,

<sup>1</sup> O. Mannoni (1988). « La désidentification », *Un si vif étonnement*, Paris, Seuil, 1988, pp. 119-136.

tandis que le sentiment de désir qu'éprouve l'enfant envers le parent de sexe opposé devient maniable puisque l'enfant s'identifie au parent pour qui cette relation est légitime. L'identification à son père ou à sa mère permet au fils ou à la fille de chercher en temps opportun des relations sexuelles matures qui sont propres à lui, hors des limites de la famille. Ainsi se déroule l'histoire classique. Ce qui n'est pas souvent souligné, par contre, c'est la nécessité d'un processus complémentaire de désidentification au parent auquel s'était identifié l'enfant.

La question qui se pose pour les adolescents n'est pas uniquement de savoir s'ils peuvent avoir oui ou non des rapports sexuels, mais quels genres de rapports sexuels leur sont psychiquement possibles. Si leurs relations restent toujours fondées sur leur identification au parent de même sexe, leur choix d'objet demeure dans les limites d'un choix semblable à celui de ce parent. Quand un fils épouse une femme qui ressemble à sa mère ou une fille un homme qui ressemble à son père, il ne s'agit pas seulement d'une continuation du désir œdipien pour le parent de sexe opposé, il s'agit également d'une identification au choix d'objet du parent de même sexe. L'identification à ce parent est essentielle au développement de l'enfant, mais le jeune adulte doit finalement y renoncer pour qu'elle ne restreigne pas sa liberté intérieure de choix de partenaire.

Un homme en analyse avec moi avait un père qui, dès l'enfance du patient, faisait de la dépression chronique, ne communiquait presque pas sur le plan affectif et évitait autant que possible les contacts sociaux. Sa mère avait arrêté son travail d'assistante universitaire à la naissance de son fils et elle acceptait mal de n'avoir jamais réussi à le reprendre. Apparemment vive et animée autrefois, elle a laissé au patient le souvenir d'une femme la plupart du temps morose et irritable. Toutefois cette mère s'intéressait aux projets scolaires de son fils et elle aimait discuter avec lui. Ces occasions lui étaient chères mais elles étaient également compliquées, elles ne se déroulaient jamais en présence de son père. Le fait que de toute évidence, sa mère préférait

qu'ils passent leur temps ensemble sans le père mettait le fils mal à l'aise. A l'âge de la puberté, les bons moments passés avec la mère ont commencé à le troubler davantage et du coup ils cessèrent. Adolescent, il était déprimé et angoissé, surtout à l'idée de sortir et fréquenter des amis. Il évitait les expériences nouvelles et bien qu'il s'intéressât aux filles, il ne se risquait pas à chercher une petite amie. Tout ceci correspondait au caractère de son père. Quand sa puberté a rendu trop dangereuse la qualité aguichante de ses contacts avec sa mère, il a résolu le problème de son désir en s'identifiant à son père.

À l'âge d'une vingtaine d'années il a entamé une liaison avec une femme qu'il a trouvée d'abord passionnante. Cependant, elle éprouvait un manque profond de satisfaction dans sa vie et quand il obtenait des satisfactions dans sa vie professionnelle, elle ne semblait pas s'en réjouir. Leurs rapports sont devenus plutôt ternes et semblaient se poursuivre par défaut. Elle n'avait pas l'air de rechercher une intimité affective, mais il se rendait compte que lui-même avait cessé d'espérer mieux et qu'il laissait aller cette liaison à la dérive. Le choix d'une femme qui au début pouvait l'intéresser, puis qui s'était repliée sur elle-même dans un esprit de découragement et ressentiment et enfin le mode de communication dans lequel il s'est lui-même enfoncé en réponse, tout ceci faisait entrevoir assez clairement son emprisonnement dans l'identification à son père. Être captif de n'importe quelle identification représente une entrave à la liberté, comme le démontre l'exemple suivant.

Il s'agit d'une femme dont le père avait travaillé dans le spectacle. Il était bien connu mais en même temps orgueilleux de sa réussite. Il prenait tout échec beaucoup à cœur. Il restait déprimé, presque paranoïaque, jusqu'à ce qu'il se persuade qu'il était à nouveau « le » centre d'intérêt. Il emmenait ma patiente, alors qu'elle était enfant, dans les coulisses des théâtres où il jouait. Ces occasions la passionnaient mais son père était en général tant absorbé par sa propre personne

qu'il ne lui consacrait pas beaucoup de temps. Cet homme dédaignait sa femme, enseignante d'un tempérament décontracté, pour sa faculté à prendre du plaisir dans la réalité quotidienne, elle aimait son travail, avait ses propres activités et amis et semblait mener une vie qui la satisfaisait à peu près. La fille admirait la tolérance de sa mère et sa manière non masochiste de supporter un époux difficile.

La mère enseignait l'anglais et par identification semble-t-il, sa fille s'était orientée vers un métier à tendance linguistique. On lui avait offert un emploi qui paraissait présenter d'excellentes perspectives, à condition pourtant d'un important bouleversement pratique dans sa vie. Contre toute prévision, le projet auquel on l'avait affectée a été bientôt interrompu. Elle se sentait traumatisée et pensait qu'il ne lui restait plus rien. Peu de temps après, elle s'est mariée. L'intérêt de cet exemple est que l'homme qu'elle a choisi d'épouser à ce moment de sa vie était un artiste assez célèbre, à l'image de son père en plus affable. D'un esprit souvent ombrageux, il avait tendance à réagir à la frustration avec une irascibilité puérile. Ses engagements l'amenaient parfois à s'absenter longtemps mais il supportait mal quand son épouse devait se déplacer pour son travail. Alors que la carrière de ma patiente reprenait et continuait à évoluer, elle a dû s'interroger sur l'intolérance de son mari vis-à-vis de son indépendance, néanmoins elle affirmait qu'il s'agissait d'un assez bon mariage. Son époux, disait-elle, était au fond gentil et humain. Elle pouvait perdre patience face à ses exigences régressives et il lui était parfois arrivé de douter de son mariage mais elle revenait toujours à de meilleurs sentiments. En dernière analyse elle était convaincue que l'attachement qu'elle et son époux avaient l'un pour l'autre était plus important que leurs problèmes. Cette femme gérait ses sentiments conflictuels envers son père en s'identifiant à sa mère, - celle-ci lui proposait une meilleure identification que n'offrait son père au premier patient cité dans cet exposé - et elle a réussi à être relativement heureuse en ménage. Toutefois, elle s'est mariée à un moment de sa vie où elle était vulnérable à l'attrait régressif

de l'identification à sa mère. Si elle a pu tirer parti quand il le fallait de cette identification, par la suite elle aurait pu se désidentifier davantage de sa mère et ainsi disposer d'une plus grande liberté de choix d'objet. Elle aurait pu peut-être faire un choix moins lié au choix qu'avait fait sa mère et trouver une relation qui lui aurait offert une plus grande réciprocité affective.

L'identification œdipienne s'instaure « au nom du père ». Cette locution épigrammatique que nous a léguée Jacques Lacan fait allusion à une interdiction, le « Non ! » du père, qui est un élément essentiel de ce que c'est que d'être père - le « nom » du père. Ce « Non ! » du père se prononce en deux temps. Il y a tout d'abord le « Non ! » qui vise la première fusion dyadique du jeune enfant (de l'un ou l'autre sexe) avec la mère. Tout en s'interposant en tant que tiers, le père perturbe ce que Freud appelait l'identification primaire du jeune enfant, afin d'établir à sa place une relation d'objet avec la mère. Le deuxième « Non ! » du père intervient plus tard. Celui-ci vise particulièrement le fils, une fois que la relation de désir pour la mère a pris forme. C'est ce « nom du père » qui suscite l'identification œdipienne du fils au père.

La cible du premier « nom du père » est double. La mère ainsi que l'enfant doivent se soumettre à cette désidentification primaire. Il n'existe donc pas de « nom de la mère » en correspondance à ce « nom du père ». Quant au deuxième « nom du père », par contre, qui est adressé au fils en tant que rival œdipien, il existe bien un « nom de la mère » équivalent, que la mère adresse à sa fille rivale, et qui provoque l'identification œdipienne de la fille à sa mère. Vous vous apercevez que j'utilise le nom du père dans une voie différente de celle de Lacan. La conceptualisation Lacanienne du nom du père se trouve bien résumée, pour moi britannique, dans l'œuvre de Malcolm Bowie<sup>2</sup>. Je traduis et cite :

*Ainsi pour Lacan comme pour Freud, l'Autre primaire c'est le père dans le triangle œdipien, qui défend l'inceste, qui profère*

2 M. Bowie (1979), *Jacques Lacan. Dane Structuralism and Since*, Oxford University Press, ed. J. Sturrock, pp. 116-153.

*les menaces de castration, et qui, par son interdiction formelle du désir de l'enfant pour sa mère, représente l'instauration de la Loi. Il ne s'agit ni des pères réels ni imaginaires de quelque personne, mais du père symbolique dont le nom instaure et propulse la chaîne significative... La rencontre originaire avec le nom du père légiférant, et la carence et le manque de satisfaction auxquelles le sujet se trouve ainsi condamné, engendrent les motifs complexes et mixtes d'agressivité et de servilité qui marquent ineffaçablement les relations du sujet avec les autres.*

Cette conceptualisation du nom du père s'étend évidemment bien au-delà du contexte œdipien familial et du plan ouvertement sexuel. Il s'applique aussi à toutes sortes de rapports du sujet à la société et au monde.

Si j'ose jouer avec le nom du père, c'est parce qu'il me semble autorisé, voire exigé, par les formulations de Lacan lui-même à propos des concepts psychanalytiques. Forclure le sens d'un concept, en le délimitant uniquement à ce qu'en a explicité son créateur, irait, me semble-t-il, tout à fait à rebours de l'esprit de Lacan. La signification consiste pour lui en une relation mouvante entre signifiant et signifié, de telle manière que le sens d'un signifiant ne soit jamais fixé. Il risque toujours d'être déplacé. L'exemple paradigmatique en est certainement la « Lettre Volée ». Cette feuille volante se déplace de la reine qui la reçoit, au ministre qui le vole, au détective Dupin qui la récupère, sans que son contenu ne soit jamais révélé. Elle représente, comme le dit Bowie, « un signifiant migrateur pur ». Je traduis et cite encore Bowie<sup>3</sup> :

*Tout en circulant de main à main, d'un point au prochain dans un réseau complexe de perception intersubjective, elle attire à elle-même des significations diverses, elle canalise des relations de pouvoir variables, et elle détermine les sujets quant à ce qu'ils sont et à ce qu'ils font.*

---

3 Op. Cit. p. 141.

Dans les jeux de mots célèbres ou notoires de Lacan, j'entraperçois sa façon d'évoquer le jeu continu des signifiants où toute signification supposée s'efface derrière la prochaine dans la chaîne. Cette intention voulue que le sens de ses idées ne soit jamais définitivement capté donne aux tentatives de saisir la pensée de Lacan une qualité à la fois frustrante et fascinante. L'expression du « nom du père » représente en elle-même un signifiant, que je me permets de traiter en concept volant, disponible pour voler à nouveau, suite à l'invitation de Lacan lui-même. Je tiens à souligner l'importance que revêt l'abrogation au moment des identifications œdipiennes. Ce sont les dénégations soit paternelles du désir du fils pour la mère, soit maternelles du désir de la fille pour le père qui suscitent en retour les identifications du fils au père et de la fille à la mère. Ce sont également des actes de dénégation, cette fois de la part des enfants, qui doivent mettre fin à ces identifications. Il ne s'agit pas d'un rejet du parent à qui on s'est identifié, mais d'un refus de continuer à dépendre des identifications respectives. À mon avis, on pourrait constater dans ces désidentifications le « nom du fils » et le « nom de la fille ». Il faut bien nous rappeler que si on parle de l'identification et la désidentification, il ne s'agit pas du tout de décisions conscientes d'essayer de ressembler à un parent ou de s'écarter émotionnellement de lui, les processus d'identification et de désidentification que j'évoque ici fonctionnent à un niveau profondément inconscient.

Ces concepts de « nom du fils » et de « nom de la fille » contribueraient peut-être à clarifier la question de savoir si le complexe d'Œdipe a oui ou non un but final. Les identifications œdipiennes provoquées par les interdictions parentales présentent deux aspects. En tant que réaction de défense, d'abord, l'identification au parent de même sexe suit son cours développemental et s'achève par une désidentification de la part de l'enfant quand le besoin de défense diminue. Ce qui est provoqué par le « nom du père » s'achève par le « nom du fils ». Un élément de clôture intervient ainsi dans le développement œdipien conformément à

l'explication proposée par Freud<sup>4</sup> de la « dissolution » du complexe d'Œdipe. On s'est cependant posé la question de savoir si la disparition du complexe est aussi définitive<sup>5</sup> et certains ont avancé l'hypothèse que, par contraste, ce complexe devrait être considéré comme un processus de développement de toute une vie. Ceci correspond à un deuxième aspect de l'identification œdipienne<sup>6 7 8</sup>. Outre la défense contre la menace de castration, l'identification au parent de même sexe a une autre fonction, elle permet à l'enfant d'aborder sa propre expérience d'une identité adulte. C'est la raison pour laquelle il est si important que l'enfant en passe par l'angoisse de castration. Le développement œdipien peut mal tourner de deux façons : d'une part, si l'enfant, dans sa relation de désir avec le parent de sexe opposé, trouve que les limites entre fantasme et réalité ne sont pas suffisamment assurées, il peut ressentir une angoisse qui entrave son développement ; d'autre part, si par exemple la relation fille-père ne suscite pas une angoisse suffisante, le besoin de défense de la fille sera moindre et elle ne s'identifiera pas assez fortement à sa mère. Ceci est essentiel car la mère œdipienne ne représente pas seulement une rivale pour sa fille, elle est également la personne qui lui montre comment devenir elle-même une femme sexuelle. Ceci s'effectue en deux étapes, tout d'abord, la fille a besoin d'acquérir la notion de ce que c'est pour sa mère d'être une femme sur le plan de la sexualité, puis elle doit s'en libérer par la désidentification des limites que lui impose la vue de la féminité particulière à sa mère. Ces deux étapes

4 S. Freud (1924), "The Dissolution of the Œdipus Complex", *Standard Edition*, 19, pp. 173-179.

5 J. Strachey (1961), Editorial footnotes to S. Freud (1924) « The dissolution of the Oedipus complex » London: Hogarth Press (1950-74), *The Standard Edition of the Complete Works of Sigmund Freud*, vol. XIX, p. 173.

6 H. Loewald (1979), "The waning of the Oedipus Complex". *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 27, Reprinted in *Papers on Psychoanalysis*. Yale University Press, 1980, pp. 751-775.

7 H. Loewald (1985), *Œdipus complex and development of self*. *Psychoanal. Q.*, 54, pp. 435-443.

8 M. Parsons (2000), *The Dove that Returns, The Dove that Vanishes : Paradox and Creativity in Psychoanalysis*. London, Routledge, pp. 105-127.

sont obligatoires pour qu'elle puisse se frayer un chemin vers sa féminité. Ceci s'applique également aux liens fils et père. D'après cette perspective, la désidentification marque non pas la clôture d'un processus mais plutôt l'ouverture vers de nouveaux horizons.

Concevoir un processus développemental, quel qu'il soit, sur le mode d'une progression linéaire est trop schématique. Les identifications pré-œdipiennes et œdipiennes doivent bien sûr être distinguées, mais dans la pratique clinique, ni les positions œdipiennes ni les positions pré-œdipiennes ne se présentent à l'état pur. On ne s'occupe jamais des unes sans avoir à s'occuper dans une certaine mesure des autres. De même, l'identification ne cède pas tout d'un coup à la désidentification. Si dans un processus de désidentification apparaît une forme de rupture, cela implique que l'identification origininaire a été provoquée par quelque chose de traumatique. Les identifications normales des enfants à leurs parents comportent beaucoup d'aspects différents et la désidentification s'achève par étapes, un élément ici, un autre là. D'ailleurs elle ne se stabilise pas tout de suite. Il y aura un balancement, un va-et-vient entre l'identification et la désidentification avant que la désidentification ne se raffermisse. Comme dans tout processus développemental, des remous et des contre-courants font partie du flux de la marée.

Le processus de désidentification de l'enfant requiert également l'accord affectif du parent. L'exemple suivant illustre la difficulté que peuvent éprouver des parents à accepter la désidentification de leurs enfants. Cette patiente avait un fils et une fille de vingt-cinq et trente ans. Elle savait depuis toujours ce qu'elle voulait pour ses enfants : quel genre de personnes ils deviendraient, quelles professions ils exerceraient, quels époux ils devraient trouver. Elle avait du mal à supporter qu'ils ne répondissent pas à ses attentes. Son fils, par exemple, avait épousé une femme qu'elle n'aimait pas et qui, à son avis, ne le rendrait pas heureux. Au cours de son analyse pourtant, elle arrivait à accepter que ses enfants pourraient dévier de ses idées préconçues. Un

jour, elle déclara que rien ne lui venait à l'esprit et qu'elle ne voulait pas vraiment parler. Elle est restée silencieuse sur le divan, puis dit qu'elle avait dîné la veille, en famille avec son fils et sa belle-fille. Son fils avait pris un nouvel emploi, moins prestigieux qu'elle ne l'espérait, mais il le trouvait gratifiant. Elle s'était résignée au fait que son travail ne correspondait pas à ce qu'elle aurait souhaité. Chose surprenante, le repas s'était déroulé dans une ambiance détendue. Elle a eu un différend avec sa belle-fille à propos de politique, mais il s'agissait d'un simple désaccord, sans élément émotionnel sous-jacent. Puis elle a parlé de sa fille qui venait de subir une expérience traumatisante. Ce problème s'était assez bien résolu et ma patiente, à sa grande surprise, n'avait pas envie de s'en mêler. Puis elle fit mention d'avoir déplacé une photo de son fils prise quand il avait 18 ans. « C'est étrange », dit-elle, « je l'ai toujours considérée comme photo récente, mais c'est bien loin maintenant ! » J'ai répondu : « Vous voulez dire qu'il occupe également dans votre esprit un nouvel espace ». Après plusieurs minutes de silence, elle répète qu'elle se sent vidée. Ceci n'avait pas l'air de la déranger, et je lui ai dit que ce vide inaccoutumé pourrait représenter l'interruption de ses tentatives angoissantes de contrôler les destins de ses enfants. Après un moment, elle déclara que, même si c'était dérisoire, ce à quoi elle avait le plus de mal à renoncer concernait sa fille. Celle-ci était belle et toujours séduisante, mais ma patiente était persuadée que si elle l'emmenait elle-même dans les magasins justes, lui montrait quels vêtements porter et comment les porter, sa fille serait absolument superbe. C'est avec tristesse qu'elle a ajouté qu'elle n'en avait jamais eu l'occasion. En fait, depuis son adolescence, sa fille ne voulait porter que des jeans et des pulls. Je lui ai répondu que bien qu'elle affirme que cela soit dérisoire, il lui était évidemment très pénible d'avoir à renoncer à l'idée qu'elle savait mieux ce qui convenait à sa fille que sa fille elle-même.

Cette femme se rendait compte du fait qu'elle avait considéré ses deux enfants comme le prolongement d'elle-même. Il s'agissait pour elle d'accepter

différentes sortes de désidentification. Sa réaction négative vis-à-vis du mariage de son fils semblait être principalement un ressentiment narcissique dû au fait qu'il avait épousé une femme si différente de celle qu'elle lui aurait choisie. L'identification avec son fils, à laquelle elle devait renoncer, s'est révélée dans sa réticence à accepter qu'il fasse un choix de carrière, comme de femme, indépendamment d'elle. Sa souffrance résidait autant dans le fait qu'elle devait le laisser se dissocier d'une fusion dyadique avec elle que dans l'obligation de le céder à une relation à un objet rival. En revanche, en ce qui concernait sa fille, le problème était de savoir qui contrôlerait la séduction de sa fille vis-à-vis des hommes et quel genre de femme sa fille serait autorisée à devenir quant à sa sexualité. Pour la fille, c'était l'identification œdipienne à sa mère qu'elle abrogeait. Il faut bien comprendre que cette désidentification de sa mère n'entraînait pas pour la fille un rejet de la sexualité féminine. Il s'agissait plutôt de ne pas être obligée de se conformer à la perspective sexuelle de sa mère. C'est la désidentification (le « Non de la fille ») qui rend possible qu'une femme devienne femme (« le nom de la fille ») et non pas simplement la réplique de sa mère.

Voici finalement un exemple du côté de l'enfant. C'est un fils pour lequel il s'agissait de se dégager d'une identification inconsciente compulsive à son père, afin d'être libre de s'identifier aux aspects de son père qu'il pourrait utiliser de manière constructive. Acteur, il suivait une analyse quatre fois par semaine. Il se débrouillait bien dans sa vie professionnelle mais, lors de chaque succès, il craignait que sa réussite ne soit pas réelle et qu'on s'apercevrait qu'il était un imposteur. Son père était un pasteur réputé pour ses prédications remarquables. Au sein de la famille sévissait une moralité oppressive et étroite et le père, toujours à l'affût des transgressions, avait dominé l'enfance de mon patient par ses rages explosives. Chaque jour le fils se demandait pour quelle raison cette fois son père se mettrait dans une colère noire et le battrait. Il haïssait son père, mais il ressentait également une compassion à son égard, en le trouvant tourmenté et mal assuré de

n'avoir aucune valeur. Il croyait que tenir un auditoire avec ses sermons fournissait au père le moyen de se rassurer sur le fait qu'il tenait une place dans le monde. La mère du patient était douce de nature, intelligente et créative, elle était indulgente envers son fils. Elle lui cuisinait des repas spéciaux et quand elle a appris au début de son adolescence qu'il avait déjà des relations sexuelles avec des filles, ce que son père aurait, bien sûr, condamné comme péché, elle participait à son excitation d'une manière complice. Cet homme craignait tout affrontement. Il contournait ses sentiments de colère. Bien qu'il pensât souvent que les personnes le trompaient ou voulaient l'exploiter, il préférait laisser quelqu'un profiter de lui plutôt que de risquer une dispute. Pourtant, des incidents apparemment insignifiants provoquaient parfois en lui une rage incontrôlable. Une fois, alors qu'il allumait une cigarette, un homme près de lui s'est éclairci bruyamment la voix. Le patient l'a pris pour une critique et a crié agressivement sur cette personne. Il en est presque arrivé à la bagarre. Une autre fois, un homme chargé de gros sacs est monté dans un train bondé en poussant tout le monde et en occupant beaucoup de place. Le patient montait également dans ce train avec des amis et il a passé tout le voyage à regarder cet homme avec une telle expression de rage que ses amis lui ont demandé ce qui se passait.

Dès sa puberté, les agréments séduisants de sa mère l'ont poussé vers une identification défensive à son père. Celle-ci se manifestait clairement dans ses explosions de colère et dans le plaisir qu'il ressentait à tenir son auditoire. La colère qu'il ne maîtrisait pas représentait un aspect de l'identification dont il avait besoin de se libérer. Sa vocation d'acteur lui promettait des satisfactions véritables et substantielles, mais uniquement dans la mesure où l'acte de se présenter sur scène s'était bien démêlé de ce que représentait pour son père l'acte de monter en chaire.

Le matériel clinique suivant fait voir l'importance de ces questions. Il avait passé un accord financier avec un ami pour collaborer à un investissement. Quand les comptes, qu'avait préparés son ami, ont

dû être présentés pour la déclaration d'impôts, il a cru remarquer une anomalie de plusieurs milliers de livres. L'idée d'affronter son ami ne lui semblait pas possible. Il maintenait que, s'il se révélait que son ami l'avait escroqué, il lui pardonnerait sans problème. Outre la crainte de la colère qu'il risquait d'éprouver, je pensais qu'il n'était pas sûr de ce que la malhonnêteté éventuelle de son ami représentait pour lui. S'il la jugeait d'une perspective éthique, il se serait identifié à un aspect de son père dont il voulait se défaire. Cette angoisse l'a empêché d'envisager la situation sous l'aspect d'une relation personnelle où il s'agirait d'une vraie trahison et où la colère serait alors légitime. À cette époque de l'analyse il a entamé une séance en parlant de sa crainte des critiques de son épouse. Il avait acheté la mauvaise marque de pâtée pour chien et il s'affolait à cause du mépris qu'il prévoyait de la part de sa femme. Il avait montré à son fils comment peindre le plafond de la cuisine au rouleau et la seule réaction de sa femme fut de se mettre en colère parce qu'il n'avait pas peint également les murs. Suite à la dernière séance, dit-il alors, il avait pu faire preuve d'une plus grande autorité à l'égard de son ami. C'était étrange qu'il n'eût pas mieux contrôlé les entrées et sorties du compte bancaire. « Comme s'il n'en avait pas le droit », lui dis-je, et j'ai fait un rapport avec sa crainte de son épouse et son sentiment d'humiliation au sujet de la pâtée du chien. Il a acquiescé puis a déclaré que le courage de tenir tête à son ami s'était vite volatilisé. Il avait montré les chiffres à son fils qui était bon en maths et celui-ci lui avait dit que la méthode de calcul employée n'était pas bonne. Il a demandé à son fils comment lui il réagirait s'il pensait qu'il avait été escroqué et son fils lui a répondu qu'il serait furieux.

Je lui ai dit « qu'il voulait me faire remarquer qu'il s'était senti plus prêt à se tenir debout vis-à-vis son ami après avoir discuté avec moi ; mais que cette confiance en lui-même ne durait pas longtemps. Sa demande de savoir comment réagirait son fils venait peut-être d'un désir de savoir quel genre de père il avait pu être. Avait-il aidé son fils à croire qu'il pouvait se tenir debout ? » Cette intervention de ma part laisse entendre une interprétation, pas de transfert



mais dans le transfert de son désir inconscient de se servir de moi comme père différent du sien, afin de l'aider à devenir lui-même un père différent. On revient après tout au nom du père. (Je dois vous expliquer que « se tenir debout » est ma tentative de représenter en français l'expression anglaise « *to stand up for himself* », que je n'employais pas par hasard mais pour sa référence à l'angoisse de castration qui est sous-jacente à ce matériel.)

Il déclara tout d'un coup qu'il s'était rendu compte pourquoi il perdait son assurance dès qu'il essayait d'affronter son ami. Il pensait que, bien qu'il n'eût pas pu avouer carrément à son ami son manque de confiance en lui, le langage de son corps et l'expression de son visage avaient dû le laisser voir. Il se trouvait coupable de révéler ses sentiments de manière indirecte sans qu'il pût les traduire en paroles. C'était cela qui lui avait fait perdre son assurance. Il en est arrivé à dire qu'il ne pensait pas être bon père, il ne s'était pas occupé de son fils comme il l'aurait dû à cause de son travail et d'une relation extraconjugale. Je lui ai dit que « son fils aurait donc été bien content, peut-être, que son père sache et veuille lui enseigner, comment peindre un plafond au rouleau. » « Oh, alors, oui, c'est possible ! » dit-il sur un ton un peu étonné.

Pendant la séance, je ne voyais pas tout à fait pourquoi il se faisait tellement de reproches à propos du désaccord offert à la vue des autres, entre le langage de son corps et ce qu'il exprimait en paroles, mais par la suite, je me suis dit qu'il y avait quelque chose de singulier dans le fait qu'un acteur se critiquât pour communiquer simultanément ses sentiments par l'expression de son visage et de son corps. Bien qu'il ne fût pas sur scène avec l'ami, sa honte semblait quand même remettre en question

l'authenticité émotionnelle de sa vocation. Une identification à l'aspect moraliste de son père qui prêchait une obligation de dire la vérité absolue sans dissimulation, l'amenait à interpréter la franchise de son visage et de son corps comme manque d'intégrité. L'évolution de sa carrière d'acteur fait voir l'éventualité d'une identification paternelle qu'il apprécierait avec reconnaissance et dont il pourrait faire bon usage. Toutefois, son angoisse quant à l'authenticité de son succès montrait qu'il ne pouvait pas s'identifier librement à son père, l'artiste du spectacle, tant qu'il restait identifié au père moraliste et oppressif, ce que pouvait signifier être en scène resterait bloqué par les représentations idéalisées de son père en chaire.

Mon interprétation implicite à propos de la manière dont il cherchait à se servir de moi et mon intervention sur le plaisir de son fils à avoir un père qui voulait lui enseigner, mettaient à jour une question charnière. J'essayais de lui frayer un chemin de désidentification, pour que l'identification à son père, au lieu d'être quelque chose à laquelle il était inconsciemment soumis, devienne une ressource où il pourrait pleinement puiser. J'espérais lui indiquer ainsi l'éventualité qu'il puisse, au nom du père, offrir à son propre fils une identification qui l'aiderait à réaliser le nom du fils.

J'ai dit que le « Non ! » du père fait partie essentielle de ce que c'est que d'être père – le « nom du père ». Le « Non ! » du fils ou de la fille est également plus qu'une déclaration d'indépendance. La désidentification du père œdipien ou de la mère œdipienne représente une étape vers une vraie filiation, qui peut durer toute une vie en tirant un parti créatif de l'identité du père ou de la mère – filiation « au nom du fils » et « au nom de la fille ».

# « Être prêt, tout est là »,<sup>1</sup> le déclin du complexe d'Œdipe. Dominique Suchet

Œdipe toujours là

Si le complexe d'Œdipe, ainsi dénommé, n'apparaît qu'en 1910 dans l'œuvre de Freud, Œdipe est là dès les premiers écrits psychanalytiques. Dans l'« Interprétation du rêve<sup>2</sup> », cette disposition affective d'amour et de rivalité est présentée avec la tragédie grecque d'*Œdipe Roi*, et son universalité est affirmée avec la référence à *Hamlet* ainsi qu'à Shakespeare. *Hamlet* était déjà cité dans la lettre de renoncement aux *neurotica*, avec une phrase survenue comme un *einfall* pour formuler et soutenir la disponibilité interne nécessaire à la prise de conscience inouïe de l'importance de la référence œdipienne : « the readiness is all ». (« Être prêt, tout est là »). Les liens entre psychanalyse, (représentation de la) vie psychique et complexe d'Œdipe sont dès lors consubstantiels. Lorsque le Secrétaire scientifique de notre Association m'a proposé de parler ce matin, ce dont je le remercie, j'ai d'abord vu que le titre des Entretiens invite à envisager un territoire *Au-delà*... sans point d'interrogation. Comment imaginer un territoire qui pourrait être abandonné de cette intime disponibilité au scandale de l'Œdipe au fond de l'âme de chacun ?

Si on admet qu'Œdipe est organisateur de la vie psychique de représentation, un au-delà ne peut se penser qu'à partir de lui, et un ante-œdipien voire un anti-œdipien restent des réactions œdipiennes. Dans cette référence, un complexe d'Œdipe construit par déformation la sexualité précœdipienne.<sup>3</sup> On connaît les débats sur la validité de cette position et on note comment Lacan élude la question du précœdipien

en parlant du triangle précœdipien qui est l'enfant, la mère et l'objet fantasmatique du désir de la mère, le phallus. On pourra cependant envisager « un au-delà » par la recherche à l'intérieur même de la configuration œdipienne, et luttant contre elle, par la recherche de la manifestation du domaine énergétique et mythique des pulsions<sup>4</sup>, ou du chaos inorganisé du ça que Freud introduit comme un « autre chose », un *Anderes*<sup>5</sup>. Mais déjà il ne s'agit plus d'Œdipe mais de complexe d'Œdipe.

Trajet de Freud

Le complexe d'Œdipe après une première décennie de travaux psychanalytiques est dénommé explicitement dans « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme<sup>6</sup> ». Jusqu'alors, certes discret, il était pourtant omniprésent. On peut suivre au fil des textes et des lettres, de reprises en reprises, comment avec lui se nouent des avancées auto-analytiques, théoriques et cliniques, marquées du sceau de la temporalité psychique en après-coup. Je retiendrai une de ces avancées dans *La psychopathologie de la vie quotidienne*<sup>7</sup>. À partir de l'analyse d'un de ses actes manqués, Freud révèle l'atemporalité des mouvements affectifs œdipiens de la prime enfance. À l'effroi d'avoir administré un produit dangereux à une de ses patientes âgées, il associe le souvenir de l'analyse conduite l'année précédente du rêve de rapports sexuels incestueux fait par un jeune homme.

4 J.-B. Pontalis, « La chambre des enfants », *NRP*, n°19, *L'enfant*, Gallimard, printemps 1979.

5 S. Freud (1923), (C'est un autre-chose (*Anderes*). Venu des strates les plus profondes les plus diverses, mal connues, les plus originelles, les plus élémentaires.), « Le moi et le ça », *OCF/P*, XVI, PUF, 1991, pp. 266-267.

6 S. Freud, (1916), « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *OCF/P*, XV, PUF, 1996, pp. 187-200.

7 S. Freud, (1901), *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Gallimard, 1997, p. 296.

1 W. Shakespeare, *Hamlet*, acte V, scène 2.

2 S. Freud (1900), (« L'état amoureux infantile envers l'une des personnes du couple parental s'accompagne de la haine de l'autre partie »), « L'interprétation du rêve », *OCF/P*, IV, PUF, 2004, pp. 307-310.

3 C. Chabert, « L'ombre d'Œdipe », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°12, *Le temps d'Œdipe*, In Press, 2005.

Il avait alors découvert le scandale provoqué par l'universalité psychique du thème d'Œdipe-Roi, et il ajoute, là, que cela tient à *l'image mnésique juvénile qui date des années d'enfance*. Dans ce texte qui après *L'interprétation des rêves* révèle le caractère universel d'Œdipe à travers les actes manqués, le pivot associatif est dans les mots où « faire un acte manqué » ou « faire violence (à la vieille) » se dit de la même façon à une préposition près (*sich vergriff bei oder an*). Dans le trajet de l'effroi actuel au retour de l'image ancienne il y a le destin psychique de cette image, il y a le destin humain, il y a le chemin de la psychanalyse. « Rappporter le passé à son évocation, tout Freud est là » nous dit Jean-Claude Lavie dans une formule où chaque mot mérite réflexion.

« Il y a quelque chose qui rend la psychanalyse inaccessible à son destinataire, pas une difficulté intellectuelle, mais une difficulté affective »<sup>8</sup>. Cela vaut pour le complexe d'Œdipe sur les trois plans individuel, théorique et social. Cette résistance tient à sa place charnière et transformatrice d'un ensemble de représentations, de fantasmes, d'affects, de motions pulsionnelles d'amour et de rivalité sous le sceau de la castration. Qu'il soit actif ou dépassé il convoque la sexualité infantile polymorphe et la sexualité génitale, le biphasisme de la vie sexuelle, il montre un lien constitutif entre la séduction et le fantasme, entre la réalité et la vie fantasmatique. La résistance vise l'inacceptable retour de ce qu'il refoule, la réalisation hallucinatoire de la rivalité meurtrière ou du souhait incestueux. Elle est aussi nourrie du refus d'admettre que son issue est tout aussi inacceptable que sa flamboyance, soit qu'Œdipe gît tapi en chacun dans un refoulement toujours prêt à céder, soit que cet événement de la sexualité infantile se retrouve au fondement de la créativité de la religion, de la culture et plus de la morale. Et pour les psychanalystes, y a-t-il une difficulté particulière à admettre qu'il soit à l'engendrement de la création des instances psychiques, qu'il en assure leur formation et aussi en anime leur jeu ? Ou encore qu'il soit le pivot absolument nécessaire

des identifications et des sublimations, c'est-à-dire aussi des théories analytiques ? Mais je souhaiterais m'arrêter sur une résistance d'une autre nature, pas une opposition *contre*, mais une opposition *dans* le complexe d'Œdipe lui-même, que l'introduction dans la théorie d'une force interne de déliaison œuvrant au cœur de la vie psychique, faisant que tout mouvement de liaison porte en lui-même une force luttant contre lui-même, permet d'inférer. « Chaque nouvel arrivant dans le monde humain est mis en devoir de venir à bout du complexe d'Œdipe ; celui qui n'y parvient pas est voué à la névrose. » écrit Freud dans une note ajoutée en 1920 dans « Les trois essais<sup>9</sup> ». Je soulignerais « mis en devoir » et « venir à bout »<sup>10</sup>. Le scandale serait peut-être cela, qu'Œdipe entre en scène, instaurant les instances psychiques avec la subversion des avant et des après, mais essentiellement entre en scène porteur de sa disparition, ou plus, on pourrait dire que c'est le mouvement de sa disparition qui le fait apparaître. S'il y a une résistance contre Œdipe par opposition au retour de contenus de représentation inacceptables et refoulés par le moi, il y a aussi une résistance plus profonde contre le mouvement même qui, le faisant apparaître, apporte la disparition. C'est une opposition à son déclin, une opposition conservatrice contre un mouvement qui apparaît pour disparaître, qui dit que le sexuel a partie liée avec la mort<sup>11</sup>. « Je suis venu te dire que je m'en vais » serait la réplique

9 S. Freud (1905), « Trois essais sur la vie sexuelle », dans le chapitre « Les reconfigurations de la puberté », le paragraphe « La trouvaille de l'objet » et l'alinéa « Barrière à l'inceste », *OCF/P*, PUF, 2006, p. 164.

10 En allemand *GW*, V, p. 127, « Jedem menschlichen Neankömmling ist die Aufgabe gestellt, den Ödipuskomplex zu bewältigen. » *Bewältigen arbeit* se traduit par *venir à bout* ; *bewältigen Vergangenheit* par *venir à bout de son passé*, ou encore par *maîtriser son passé*. La traduction de Laplanche me semble moins forte en choisissant *maîtriser le complexe d'Œdipe*. *Chaque nouvel arrivant dans le monde humain est mis en devoir de venir à bout du complexe d'Œdipe* est la traduction de Philippe Koeppel pour Gallimard, 1987. Tandis que dans les *Œuvres Complètes* on lit : *à chaque homme nouvellement venu est assigné la tâche de maîtriser le complexe d'Œdipe*. Cette traduction laisse entendre que rien dans les mots de Freud ne peut laisser penser qu'il y a, d'une part un monde et, d'autre part un arrivant. On comprend alors, qu'il ne s'agit pas de venir à bout d'une tâche qui pourrait être terminée mais qu'il s'agit de la maîtriser comme on maîtrise la violence de forces intrépides.

11 S. Freud (1922), « Le moi et le ça », *OCF/P*, XVI, PUF, 1991, pp. 300-301. Et (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF/P*, XVII, PUF, 1992, p. 246.

8 S. Freud, (1917), « Une difficulté de la psychanalyse », *OCF/P*, XV, PUF, 1996.

inouïe que la vie oppose au sexuel.

« Être prêt, tout est là ». Hamlet, dans la dernière scène au moment de s'engager pour l'accomplissement du dénouement dit « Si mon heure est venue, elle n'est pas à venir. (...) Le tout est d'être prêt ». « *The readiness is all.* » Sous l'augure d'une fin, d'une mort, de la mort, on peut considérer qu'Hamlet s'en remet au destin. Ce sont les mêmes mots pour le Roi Lear : « Les hommes doivent souffrir leur départ comme leur venue ici-bas ; le tout est d'être prêt ». Pour Freud, ou pour le psychanalyste, peut-être s'agit-il de l'affrontement (« chaque être humain est mis en devoir » dit la note de 1920), de l'affrontement inévitable à un Œdipe qui ne se présente que comme complexe psychique engagé vers son déclin, qui engage la mort et ses figures.

Alors que je préparais cet exposé, en écoutant un patient, j'ai entendu une image qui a donné corps à cette pensée. Un homme est engagé dans une analyse que l'on pourrait qualifier de difficile. Elle l'est dans tous ses aspects d'installation du site, qu'à la suite de Pierre Fédida on peut nommer *Site de l'étranger* pour ainsi indiquer qu'il n'a d'autre source que l'étrangeté (*unheimlich*) du transfert, qu'il n'a pas d'autre topique que la dynamique de la vie psychique inconsciente et de son écoute. C'est-à-dire qu'il n'est qu'un moment passager que le langage saisit. Pour mon patient tout lui est étrange. Bien sûr horaires, disponibilités, vacances, paiement, ponctualité sont les terrains les plus manifestes pour que se déploie le déplacement transférentiel du chaos de sa vie psychique. Lui ne voit que répétition et prolongement du destin qui préside à une vie de peurs et de drames. Une destinée tragique marquée de morts, de maladies, de répétition de malheurs transmis de génération en génération, comme une névrose narcissique de destinée dont il est convaincu du caractère exceptionnel. On peut entendre l'investissement narcissique qui lui donne sa valeur et où j'entends surtout comment les images infantiles immobilisées et distinctes de ses parents, chacun statufié dans son propre malheur grandiose, couvrent des scènes ambivalentes œdipiennes (couvrent : dans les deux

sens de cacher et aussi de protéger). Lui, considère que toutes ces difficultés que le destin lui impose - de même qu'il les impose dans le déroulement de son analyse - justifient le sentiment que son analyse qu'il vient de commencer est vouée à l'échec comme le reste. Pour ma part je considère que son analyse c'est cela, et que nous avons le temps pour découvrir ce qui est voué à l'échec pour lui, quels espoirs et désirs infantiles inaltérés nourrissent ce désespoir et aussi cette hargne pour le réaliser. Parce que, ce qu'il ne remarque pas encore, c'est qu'il parle. Certes pour se plaindre des événements actuels ou passés, les décrire, les commenter les déplorer, certes il n'évoque pas d'autres souvenirs que les scènes traumatiques figées, certes l'associativité n'a pas la fluidité que lui donnerait la remémoration et les jeux entre les diverses temporalités... mais enfin il me parle. D'ailleurs cet investissement qu'il commence à percevoir mobilise une angoisse nouvelle. La période est au désespoir, au « à quoi bon » ! Ce jour là il dit qu'il lui est arrivé quelque chose d'inattendu. Il roulait en voiture, un long trajet, la tombée du jour, il a vu les arbres changer de couleur, de belles couleurs vives ont jailli. Et il s'est souvenu d'autres voyages qu'il ne savait pas avoir encore en mémoire, dans la voiture de ses parents, son père et sa mère devant, lui derrière, c'était heureux, chaleureux, chaud, paisible, il y avait eux, il y avait lui, ensemble, et il voyait alors les mêmes arbres en couleur. Seul en conduisant, il a été ému parce que, a-t-il dit, *en se souvenant il a alors eu la pensée très vive que tout ça était perdu.*

J'ai pensé au reproche que la mère d'Hamlet fait à son fils, de s'entêter à porter les couleurs sombres. Il répond qu'il ne peut se défaire de ces vêtements noirs. Ils sont le simulacre d'une douleur qui est en lui et qui, elle, ne peut se feindre, ni, je pense, sans doute, comme la mort, se voir en face. J'ai pensé que pour mon patient la plainte noire de son enfance et de sa vie grise était un simulacre de perte qui disait la vérité de la douleur d'une disparition encore inconnue, à laquelle il n'avait pas consentie, pour laquelle il commençait à être prêt. J'ai aussi pensé à Ulysse, traversant le royaume de Morts redonnant des couleurs à l'ombre errante de sa mère morte sans

sépulture, et la ranimant juste le temps de la perdre, et qu'elle puisse mourir.

Le scandale du déclin du complexe d'Œdipe c'est peut être cela, se rendre disponible pour se confronter au retour des images anciennes réanimées juste pour le temps de leur disparition, augurant de la disparition à venir du moi.

Quelles sont les modalités du déclin du complexe d'Œdipe ?

« Le moi et le ça », « Le déclin du complexe d'Œdipe » et « Quelques conséquences psychiques de la différence sexuelle anatomique » peuvent être considérés comme les textes du déclin du complexe. Au fil de ces trois textes, lentement, peu à peu s'en précisent les modalités psychiques. Chez chacun les deux modalités masculine ou féminine croisent les deux complexes positif et inversé que la situation triangulaire œdipienne impose. Les instances du moi et du surmoi se constituent à partir de ces quatre tendances et des identifications qu'elles instaurent en dédommagement des investissements d'objets perdus.<sup>12</sup> Mais les instances gardent toujours des traces de leurs origines. Le moi reste soumis ainsi qu'un cavalier sur son cheval au ça où il s'enracine. Le surmoi, héritier principal du complexe d'Œdipe est malgré tout suspect de pérenniser un Œdipe actif dans la relation des instances entre elles, dans la relation du moi au surmoi, et ainsi à maintenir une activité œdipienne à l'intérieur même de ce qui devrait la faire disparaître. Suspicion qui gagnera la sublimation si on considère qu'une déssexualisation n'est jamais certaine et qu'une resexualisation régressive est toujours possible.

Si ces textes visaient à resituer l'Œdipe et la castration face au traumatisme de la naissance de Rank, ils ont surtout montré que la complexité du déclin du complexe d'Œdipe tient à l'articulation de ces deux voies masculine et féminine<sup>13</sup>. La question de

12 Le prototype étant le cri mélancolique, « le mort c'est moi ». E. Gómez Mango « Un enfant entêté », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n°12, *Le temps d'Œdipe*, In Press, 2005.

13 Laplanche a montré comment sans l'Œdipe inversé, le complexe d'Œdipe est une aporie. *Problématique I*, « Quadriges », PUF, 1998, p. 337.

la sexualité féminine va se trouver au premier plan des débats pendant une dizaine d'années. Ils ont impulsé une recherche sur les fixations antérieures à l'Œdipe avec les liens précoces entre la mère et la fille ou avec la psychose. Freud se laisse imprégner des idées et des recherches qu'il réclame aux analystes femmes, qui déstabilisent sa théorie et le déstabilise lui-même puis il reprendra l'ensemble du parcours dans l'article de 1931, « De la sexualité féminine <sup>14</sup>», où il intègre ce qui avait été sous-estimé jusqu'alors, essentiellement la relation précoce de la fille à la mère, sans lâcher sur la place du complexe de castration. Comme une mise en jeu n'est pas une mise hors jeu dit Granoff<sup>15</sup> et, de fait, Freud est conduit à préciser les voies du déclin d'Œdipe non pas en tant qu'institution en péril mais en tant que complexe voué à un déclin à l'intérieur de lui-même. Le féminin, le plus obscur, le plus inconnu, le plus difficile aura été la voie pour le préciser.

Le déclin donc

Alors que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'angoisse de castration, celui de la fille s'installe avec cette même angoisse et ensuite disparaît lentement. Autour de ce moment déterminant, deux temporalités croisées se dégagent, chacune avec deux périodes.

Une temporalité masculine avec d'abord une lente progression pour admettre la castration, en hésitant et en rechignant à associer la menace entendue à une réalité perceptive. Lorsque cette association du perçu (vu) et de l'entendu se produit, sous la pression du narcissisme menacé, alors l'éclaircissement immédiat de la destruction du complexe d'Œdipe provoque la création et le renforcement du surmoi et ouvre le champ des identifications et des sublimations. C'est la voie claire du déclin du complexe d'Œdipe.

L'autre temporalité, féminine, est organisée autour du même pivot du complexe de castration. Là, le premier temps est fulgurant. Il y a acceptation immédiate de la différence des sexes, mais cet élan est l'entrée dans un mouvement tumultueux et sombre. Le narcissisme

14 S. Freud (1931) « De la sexualité féminine », *OCF/P*, XIX, PUF, 1995, pp. 7-28.

15 W. Granoff, « La décision », *Filiations*, Les Editions de Minuit, 1975.

blesse pousse le moi, par régression à trouver un réconfort dans un renforcement des liens œdipiens en en refoulant la représentation, faute sans doute de pouvoir le trouver dans les identifications dont le chemin est barré. Sur le chemin de l'identification il y a l'idéalisation, sur celui du surmoi, le moi idéal. C'est la voie sombre du déclin du complexe d'Œdipe appuyée sur la capacité narcissique de garder l'objet en l'intégrant, idéalisé, dans un moi ainsi dédommagé. L'objet n'est pas perdu. On parle de refoulement mais du fait qu'il est corrélé à un déni, ce n'est sans doute pas suffisant et ce sera une question.

La temporalité masculine, la voie claire du déclin du complexe est organisée par une rupture, une perte, un renoncement qui obligent à la transformation du moi et à sa différenciation surmoïque. Sans changement d'objet pourtant, le changement de but et la déssexualisation provoquent un changement de la structure psychique.

La temporalité féminine, bien qu'il y ait un changement d'objet n'est pas l'occasion d'une rupture. Il n'y a d'ailleurs pas vraiment changement d'objet. En effet de même qu'il y a le glissement le long de l'équation symbolique, fèces-pénis-enfant, sous la menace de perte d'amour, il y a un glissement de l'investissement d'un objet délaissé par dépit pour l'investissement d'un autre, chez qui est recherché la répétition de la déception.

Les deux voies masculine et féminine articulent deux temporalités et deux destins, celui, réussi, de la dissolution qui conduit aux sublimations et à l'édification d'un surmoi et celui névrotique du refoulement appuyé sur un déni où les liens œdipiens persistent tels quels dans l'inconscient et continuent d'agir pour la réalisation hallucinatoire de leur accomplissement. Ces deux temporalités sont distinguées par une relation différente à la décision. En effet, la décision est liée à la castration et à l'assomption sexuelle tandis que la déception serait, elle, liée au déni. Le ressort de l'articulation des deux voies, dans chaque vie psychique est la bisexualité, l'agent est la castration, la scène est la confrontation à la différence sexuelle.

De cela je retiendrai deux points. Le premier est que le déclin du complexe d'Œdipe repose sur une confrontation au féminin par la juste acception de la place de la réalité. Mais qu'est-ce que la réalité ? Dans l'article sur *Le déclin*, Freud fait appel aux arguments de réalité ontogénétique ou phylogénétique auxquels il ne croit pas lui-même. Il fait appel en plus à la réalité de la mort, tout vivant étant voué à mourir. Et finalement il subsume ces réalités sous l'égide de la réalité de la menace de castration, conséquence psychique de la différence sexuelle anatomique. « Il l'a - elle ne l'a pas ». La mort et le féminin sont les deux figures d'un inconnu, seul « au-delà » du complexe d'Œdipe.

Le deuxième point est que le sexuel est inscrit, ainsi, au fondement de la vie psychique, avec les modalités de traitement de sa réalité sous la forme de la différence. Pour la psychanalyse, la différence est sexuelle<sup>16</sup> de la même manière que la théorie est sexuelle<sup>17</sup>. Tout différencie le parcours psychique du garçon de celui de la fille.

La différence des temporalités est aussi la différence sexuelle. Et la bisexualité psychique les concerne, elle les articule. Le temps lent obscur qui chemine lentement vers la dissolution du refoulé du complexe d'Œdipe, celui de l'atermoiement du garçon avant la confrontation à la différence sexuelle et celui que déclenche cette même confrontation chez la fille, ce temps féminin, est conflictualisé avec un autre temps, masculin, fulgurant de prise de conscience, d'élaboration et de transformation.

#### Clinique

Sans perdre de vue qu'un destin individuel est aussi l'écho de la faille de la civilisation dans lequel il s'inscrit - le mot *faille* est de Yves Bonnefoy à propos de *Hamlet* - ni non plus que le progrès de culture que l'expérience d'une cure personnelle peut ou non avoir, de surcroît, sur la civilisation où elle se déroule (et qui s'y oppose par nature), je propose le récit

16 S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence sexuelle anatomique », *OCF/P* XVII, PUF, 1992. « Einige psychische Folgen des anatomischen **Geschlechtsunterschieds** » (je souligne) (Geschlecht : sexe, unterschied : entre)

17 M. Gribinski, « Préface », in S. Freud, (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987.

d'un moment de séance. La cure d'une patiente dite difficile pourra peut-être illustrer ce qui est des zones limites. Et que ce soit la cure d'une femme avec une analyste femme pourra peut-être aussi poser particulièrement la question de l'accès aux couches plus profondes du refoulement œdipien, celles de l'homosexualité primaire. Comment un mouvement de dissolution du complexe d'Œdipe, appelé masculin, avec ses effets de transformation vient-il s'articuler et suppléer un mouvement d'attachement narcissique et de refoulement des liens affectifs œdipiens engagés, eux, pour une lente dissolution ? Comment ceux-ci sont-ils nécessaires à ceux là ? Et enfin comment la parole de l'analyste en séance est-elle la chance de cette articulation ? Tels seront les fils que je suivrai.

Cette patiente appuie ses prises de conscience sur le thème récurrent de ses préoccupations de travail. Les bribes de vie infantile se développent en extériorité, et en extériorité, de même, s'appuie le transfert. Elle retrouve les liens souterrains avec les ramifications de sa vie infantile et l'amour pour son père. Elle a su les retrouver en prenant conscience de la mobilisation affective rééditée dans le transfert où à propos de l'analyste ou de l'analyse, fidélité, application, souffrance, déception, attente trouvaient à se dire. Elle était une analysante modèle comme elle avait été une enfant sage et une élève appliquée, pourtant rien ne cédait vraiment, la plainte demeurait inchangée et dénigrait les progrès, pourrait-on dire, qui pourtant prenaient corps dans sa vie, son mariage, son enfant, la réussite de sa vie sociale. La question essentielle de l'aventure analytique, est la défense et la résistance par le transfert, même s'il conduit à dire « Non, deux fois non »<sup>18</sup> ! Avec la déception elle retrouvait les modalités d'un conflit œdipien actif. L'idéalisation a vite dévoilé une perception très ancienne des « défailances » de son père, défailance qu'elle cherchait à cacher puis à se cacher. Elle ne retenait que le souvenir investi masochiquement de l'avoir déçu, déçu par sa naissance fille, puis par ses choix professionnels, puis par ses choix amoureux et par ses choix de vie. Depuis toujours elle voulait sauver

18 J.-B. Pontalis, « Non, deux fois non », *Perdre de vue*, Gallimard, 1988.

l'image de ce père qu'elle sentait fragile. J'entendais, sauver cette image pour en avoir seule la jouissance et maintenir le mélange d'idéalisation et d'attaque. Il déplora qu'elle commence une analyse parce qu'elle allait voir qu'il était fou. Une difficulté pour la fille est de transformer le manque provoqué par les frustrations de la vie dont la mère est l'agent, ressenti avec les angoisses de perte ou d'infériorité, de les transformer en caractère de différence sexuelle et d'accéder à la castration, avec son angoisse spécifique. Le changement d'objet est chargé, en après-coup, d'inscrire ces déceptions précœdipiennes sous le sceau de la castration. Pour que la petite fille chemine vers un déclin du complexe d'Œdipe encore faut-il qu'un complexe de castration en indique le chemin. Encore faut-il que le père n'émette pas des déceptions à la place d'énoncer des interdits. Avec la déception, aucun énoncé ne vient corroborer le savoir sur la différence sexuelle. Lorsque les deux *non* organisateurs de la castration féminine, ainsi que l'a proposé Danielle Margueritat<sup>19</sup> sont remplacés par des énièmes déceptions, l'accès puis l'élaboration du complexe d'Œdipe et donc l'accès à la féminité de la fille n'est-il pas compliqué ? Tant que la petite fille déçue pense que ça lui manque, que ça ne lui a pas toujours manqué, que le manque disparaîtra et tant que sa déception se nourrit de celle contre-œdipienne de ses objets, comment peut-elle accéder au caractère sexuel de la différence<sup>20</sup> ? Déçue par un père qui est une autre mère, par dépit elle retourne vers la mère ou bien se jette à corps perdu dans une identification masculine. Quand aucune menace ne contraint le moi à reconnaître un danger réel, qu'il n'est pas contraint de renoncer à une satisfaction hallucinatoirement entretenue par le lien précœdipien aux objets et que, par déception il est renvoyé aux premiers attachements, quelle agressivité lui faut-il alors déployer pour s'arracher à ce repli ?

N'a-t-on pas là un modèle de la force principale opposée au déclin du complexe d'Œdipe ? Par la

19 D. Margueritat « Le deuxième non », *Document & Débats*, n°39, 1992.

20 S. Freud, (1924), « La disparition du complexe d'Œdipe », *OCF/P*, XVII, PUF, 1992, p. 32.

déception, le complexe de castration échappe. Ce glissement féminin, que Freud note comme premier temps de la résolution du complexe d'Œdipe du garçon, quand le courant précœdipien maintient le garçon tendrement attaché à son père et qui est aussi le deuxième temps long du déclin du complexe d'Œdipe de la fille, est la pente des aménagements avec la réalité, la pente des organisations avec dénis et clivages. L'attachement conservateur autant que régressif aux images œdipiennes serait de nature féminine.

Hamlet avant de se dire prêt, fait part de son trouble à Horatio, « tout cela me pèse du côté du cœur ». Horatio tente de le dissuader de combattre, Hamlet répond : « C'est pure sottise, mais c'est la sorte de pressentiment qui troublerait peut-être une femme » puis « nous défions les augures... être prêt tout est là ». Les traducteurs hésitent pour traduire ce passage. On trouve le plus souvent « le tout est d'être prêt », ou « être prêt, tout est là », ou encore « l'essentiel c'est d'être prêt », une traduction donne « la disponibilité, tout est là ». Peut-être que la difficulté est de rendre en français la contradiction des pulsions à but passif comme la passivité agissante au cœur de ce moment de décision.

La mère des souvenirs de ma patiente est angoissée et dépressive. À la naissance de sa fille elle avait fait une analyse. Quand ma patiente entreprit son analyse elle lui dit que c'était « bien » et qu'elle ne devait pas s'inquiéter, que ce serait comme pour elle, la mère, sans grand risque, sans grands effets de transformation. Si les images paternelles mobilisées dans ce moment de cure sont assez proches des réquisits sociaux actuels sur la démission des pères et du paternel autorisant quelques fois des révisions œdipiennes, il pourrait en être de même pour les images maternelles. Quand une indifférenciation des générations est revendiquée dans des attitudes contre-œdipiennes incestueuses, comment la fille peut-elle affronter et surmonter l'hostilité nécessaire à l'acte psychique du changement d'objet<sup>21</sup>. C'est cette difficulté, que Freud met en avant arguant

du défaut de sadisme naturel de la fille. Un défaut qui l'arrime à une position précœdipienne. N'est-ce pas l'attachement de la mère à ses propres objets œdipiens mal perdus pourrait-on dire qui installe dans la psyché de l'enfant-fille les entraves pour la résolution œdipienne ? Ces parents-là partageaient une même idéologie éducative : il ne doit pas y avoir de différence. Les théories sexuelles des parents, de la mère, étaient organisées autour d'un déni de réalité où les différences étaient cachées, particulièrement la différence anatomique des sexes. La patiente avait entendu, enfant, qu'elle ne devait pas *être plus*. Injonction qui réunissait l'interdit de penser la différence, différence des sexes puisque la petite différence d'âge entre son frère et elle était annulée, annulation des différences de générations et enfin l'interdit œdipien de ne pas être *plus* auprès du père. Une séance avait commencé de façon habituelle, puis la patiente prend conscience d'avoir eu une colère déplacée sur un collègue. Ses associations la conduisent à dire que ce n'était pas agréable de penser que c'était déplacé mais que c'était plus juste. « Avec l'analyse, les choses sont à leur place » dit-elle. Suivent des paroles où le signifiant « chose » insiste. Cette répétition, associée à « la juste place » et à sa colère violente, s'associe en moi à la difficile élaboration psychique de la différence anatomique des sexes, à laquelle elle a été affrontée par les dénis familiaux et qu'elle perpétue. Tandis que mes constructions vont leur propre chemin, elle poursuit, elle, sur la violence qu'elle a ressentie, la difficulté à admettre, en elle, ce déplacement et elle associe sur une scène violente arrivée dans la réalité récente de la vie dans son entreprise. Une altercation entre employés s'est transformée en bagarre et ma patiente dit : « l'autre lui a donné un coup dans les testicules », « c'était prévisible » conclue-t-elle. Ce qui était prévisible c'est aussi sans doute que ses associations, à elle, en séance, arrivent là... Elle dit que peut-être elle parle des défaillances des autres parce qu'elle pense à ses failles, qu'elle les voit, elle dit qu'elle ne se sent plus la petite fille qui doit couvrir les défaillances de son père, mais depuis elle ne peut plus les supporter (je l'écoute sans savoir si elle parle du père, du collègue ou des défaillances) ; elle voudrait

21 S. Freud, « La féminité », *OCF/P*, XIX, PUF, 1995, pp. 204-205.



partir de ce travail pour « remettre les choses à leur place » dit-elle. J'ai pensé ou peut-être, je ne peux pas dire, j'ai été déçue qu'avec tant de savoir elle ne voit pas ce qu'elle dit, ou autre chose : j'ai pensé que ses associations de bonne analysante, de plus en plus au fait des mouvements défensifs et des ruses de la vie psychique, étaient une tromperie, cachait quelque chose, étaient en trompe-l'œil. Le clivage est une astuce du moi pour traiter la réalité. Et je dis, un peu à côté « les choses : les parties génitales ». Elle rit et elle dit « ça me fait rire parce que quand j'étais en colère, j'osais pas vous le dire, je pensais « il a pas de couilles ». Au passage j'avais noté que ma propre formulation s'était alignée sur « les choses », son choix défensif d'euphémisme.

La séance suivante la patiente poursuit à propos de cette troisième séance « qui est en trop ». Troisième séance qui « fait la différence » dit-elle. Je sais, que d'une certaine façon, la troisième séance est, selon elle, ce à quoi je tiens pour l'analyse. Les patients perçoivent ce qui pour nous est investi comme actualisation, voire incarnation, de la structure œdipienne de la situation analytique, ce qui selon nous donne corps à la dissymétrie. C'est d'abord les modalités d'intervention et d'interprétation, notre usage des mots et de la parole, mais c'est aussi le silence de l'analyste, le divan, le paiement, ce sont les trois séances, tout ce qui nous a été transmis, ce dont nous avons hérité et que nous avons, chacun, acquis. Les refuser est souvent pour le patient la marque d'une résistance alimentée par l'omnipotence infantile. Adhérer aux réticences du patient, aménager, comme il est dit, le cadre, ce qui inclut les modalités d'intervention est souvent pour l'analyste une concession, quelques fois nécessaire, mais consentie au détriment d'un pacte avec la réalisation hallucinatoire de désir. C'est toujours une décision qui engage le transfert de l'analyste et sa propre position œdipienne. La patiente dit que pourtant elle sent moins le poids de cette troisième séance, mais elle se demande pourquoi elle continue de la ressentir en trop, « sinon je la sens moins. » répète-t-elle plusieurs fois. Et comme si la résistance contre cet élément de mon dispositif révélait sa forte valeur

de répétition d'un attachement précœdipien à une mère arrangeante, je dis dans le fil des associations des séances précédentes « sentir, se sentir, moins... petite fille ». Elle interroge « pardon ? » selon son habitude de souvent cacher derrière une apparence polie les incompréhensions et la surprise. Je dis « pardon de se sentir moins petite fille ? ». « Oui, je vois, dit elle, ne plus être une petite fille, c'est perdre pas mal d'avantages. C'est comme ça que j'évite de me demander si je veux un autre bébé, si je veux changer de travail, les petites filles font ce que veulent les parents, ne prennent pas d'initiatives, ne prennent pas de décisions, ne prennent pas... ». « Vous préféreriez ne pas avoir à prendre ici ce que vous voudriez que je vous donne ». Après mon intervention, elle se demande pourquoi ça la rend triste puis dit que ça lui fait penser à l'impossible retour en enfance, « c'est triste de ne plus être l'enfant désiré de sa maman. » Repensant aux mots de la mère et à l'arrivée du frère puiné je dis « c'est cela le danger d'être plus ». Elle dit qu'elle ne l'avait jamais entendu comme ça, et associe sur une autre phrase de la mère dénonçant l'éphémère de cette position enviable. La séance, la cure s'est poursuivie avec, pendant un moment, une intense élaboration de la transposition masochiste de l'angoisse de castration que le fantasme de l'enfant battu a tenue, et ainsi une façon nouvelle d'aborder sa féminité où, *pouvoir prendre, comprendre, garder* des capacités féminines pour elle, ont relayé *avoir, cacher ou recevoir* des capacités viriles pour elle. On pourrait dire que pour la patiente en analyse, il se déroule un travail ordinaire d'élaboration de ses positions œdipiennes. En revanche je trouverai la limite, ou l'au-delà, de cette élaboration, ailleurs, dans le travail de pensée de l'analyste en séance. Quand il vient à la rencontre des mouvements œdipiens réfugiés refoulés dans les couches profondes de la vie psychique « loin dans ce qui est la vie d'âme normale » dit Freud. Lorsqu'ils se répètent dans la cure et que le transfert peut les entendre. C'est l'enjeu de la cure.

Il semblerait, et ce pourrait être exemplaire de la transformation par l'analyse des investissements précœdipiens, que dans les cures de patients dits limites, le processus recourt au déplacement.

Chez les patients difficiles, le déplacement, le latéral, l'association à côté, une disposition à la latéralisation du transfert sont des modalités habituelles d'association. L'investissement de la réalité externe vient endiguer l'investissement de la vie fantasmatique par des fantasmes incestueux et meurtriers insuffisamment refoulés<sup>22</sup>. L'analyste ainsi est maintenu à la fois proche et loin du destin de la vie psychique du patient en analyse. Une sorte de défense que Michel Gribinski<sup>23</sup> a proposé de penser comme une défense par dégageant, installe une non-conviction, une indifférence, un « *so what ?* », et les représentations inacceptables restent hors des mécanismes psychiques de transformations et d'un remaniement transformateur. Ce serait comme une déliaison des deux mouvements du déclin du complexe d'Œdipe. Un temps féminin jamais plus troublé par l'étreinte du temps masculin.

Mais pourtant n'est-ce pas cela : le « maintenu à l'écart », le « à côté », le « à l'abri de transformation » qui est charrié par le transfert et se transforme dans une cure ? Il convient de chercher comment la voie œdipienne du transfert ouvre sur les régions précœdipiennes, celle des manifestations des défaillances narcissiques avec leurs effets de désintronisation pulsionnelle. Sans doute le transfert mobilise des représentations inconscientes, celles-ci sont refusées par le moi du patient, sont refoulées, elles suivent, alors, la voie sombre de l'élaboration œdipienne, et viennent animer (ranimer) dans les couches profondes des manifestations psychiques du ça, celles qui sont proches des affects, des inscriptions mnésiques corporelles, sensorielles et motrices. Le paradoxe serait que la part de résistance du transfert (au transfert) quand il s'oppose au progrès de l'analyse, permette l'accès à ces ombres. C'est ainsi que je comprends comment la perlaboration en séance se fait toujours en deux temps. Un temps pour entendre et un temps pour comprendre, juste

22 C. Chabert, « Le complexe d'Œdipe, entre renoncement et perte », *Actualité de l'Œdipe*, Monographies et débats de psychanalyse, PUF, 2007.

23 M. Gribinski, « Fragments du monde nouveau », *L'annuel de l'APF, Idéal, déception, fictions*, 2011, PUF, 2011.

à côté. Le moyen en est les mots. Reste à savoir si réellement ces inscriptions n'avaient jamais suivi le trajet d'un refoulement et d'un retour, ou si elles n'avaient pas été plutôt refoulées secondairement. Comment savoir si l'accès par le transfert aux formations de l'homosexualité primaire de la fille ne retrouve pas le chemin du dépit amoureux du moi de la petite fille délaissée et déçue par le père et retournée aux satisfactions anciennes qu'il renforce ? Si tel était le cas, on pourrait comprendre comment dans certaines cures de femmes qui « marchent » on assiste plutôt à un renforcement des positions que Freud appelle de masculinité. Dans « Le moi et le ça », Freud, évoque la possibilité de telles manifestations, de sensations, d'effets, qui arrivent, pris par les mots, dans la conscience directement (dit-il), mais qui ne doivent pas à leur liaison à des représentations de mot leur devenir conscient. À partir de là il a pensé l'inconscient du moi, a instauré un ça pour rendre compte de cet autre-chose<sup>24</sup>. Mais pourtant comment penser que, « prise par les mots », une quelconque présentation ne soit pas aussi une représentation<sup>25</sup>.

Pourquoi les mots ? D'abord, parce qu'ils ont cette capacité, de s'étirer, dans le discours en séance, dans l'écoute analytique, par régression, entre représentation de mot et représentation de chose. Ils peuvent ouvrir la voie d'une métaphore, d'une transposition jusque là fermée. Et puis surtout, en la circonstance parce que c'est avec eux que se retrouve et se rejoue déplacée dans la pensée de l'analyste l'association entre le perçu et l'entendu, entre les représentations de mots et les représentations de chose. C'est avec eux que se rejoue le trauma de la confrontation à la différence. L'analyste associe et entend toujours à côté, dans les mots où vu et entendu se rencontrent C'est ce qui installe l'analyse sous le paradigme œdipien de la castration.

Lorsque Freud conçoit le complexe d'Œdipe en analysant son acte manqué, il a une association

24 S. Freud, « Le moi et le ça », *OCF/P*, XVI, PUF, 1991, p. 267.

25 L. Kahn, « L'action de la forme », *RFP*, vol 65, n°4, *La figurabilité*, PUF, octobre-décembre 2001.

verbale. C'est parce qu'il lui vient une expression qui peut signifier soit « j'ai fait un acte manqué concernant la vieille » soit « j'ai violenté la vieille », que s'opère un pont verbal avec le rêve d'Œdipe du jeune homme. Alors les vœux meurtriers et incestueux au principe de l'acte manqué se trouvent accessibles. La cure reste *une cure de parole*<sup>26</sup> même avec les patients difficiles. Mais la différence vient peut-être du recours à l'excès (quelques fois ?), au déplacement et aux associations dans la pensée de l'analyste. De même que les patients limites ont recours aux transferts latéraux, nous formons nos représentations d'écoute en écart. Nous sommes nous-mêmes en « état *borderline* »<sup>27</sup> selon l'expression de Jean-Claude Rolland, à la limite. Le recours à des zones associatives voisines, qui nous rend productifs créatifs, inventifs de pensées décalées, serait notre façon d'introduire la différence sexuelle dans l'écoute. L'intervention que je fis avec ces mots-là, s'était formée par détour, en appui sur une construction à partir de l'entremêlement d'images et de mots.

Les images d'abord. L'associativité de ma patiente, dans ces séances m'avait fait ressentir un sentiment de *tromperie*, de « trompe l'œil ». Avec sa façon de présenter une élaboration apparemment pertinente de ses mouvements pulsionnels, avec des représentations claires de ses conflits intérieurs, des élaborations juste proches de mes propres pensées associatives et de mes voies interprétatives, mais en écart de ce qu'elle vivait dans l'ici et maintenant, et qui pourtant était cela même. Quelque chose peut-être comme la résistance spécifique au retour du refoulé des mécanismes obsessionnels, purement névrotique ou comme l'indifférence hystérique. Depuis la dénégation jusqu'au clivage, les mécanismes psychiques de défense contre l'élaboration du fantasme œdipien pourraient être invoqués. Mais peut-être s'agit-il d'autre chose ? L'impression de tromperie ressentie en séance n'est pas un effet surréaliste comme celui du tableau de

Magritte où le mot dénie l'image. Parce qu'alors, un écart entre la représentation de chose et la représentation de mot permet un déplacement métaphorique, engage au travail de la dénégation, un « ceci n'est pas ma mère ». Ce serait plus proche de la coexistence de deux états identiques, peut être clivés, aussi vrais l'un que l'autre et pourtant séparés, comme peut-être l'effet sidérant de l'anamorphose quand l'image de la mort, qui se voit de biais, redouble la mort de la scène représentée ainsi qu'on le voit dans le tableau de Holbein *Les Ambassadeurs*. Mais là encore dans cette *Vanité*, la relation entre présenté et représenté joue sur des articulations entre la métaphore et la métonymie qui ne trompent pas. Il y a une surprise mais y a-t-il un vacillement ? Si l'effet ressenti devait être assimilé à un effet devant une représentation picturale, ce pourrait être un « trompe l'œil », quand le tableau présente ce qu'il représente. Mais en écoutant la patiente, m'est venu le souvenir un peu voisin et un peu en écart à tout cela, le souvenir de ce que provoque la vision de *Guernica*, quand à la vue s'impose une nativité en palimpseste de la scène de guerre manifeste. Devant le tableau, après un moment, j'avais attribué, à cette vision invisible de la destructivité, l'effet effroyable de solitude et la grande tristesse que tout spectateur, je pense, ressent devant ce tableau. Tristesse et solitude qui m'avaient fait oublier de penser que d'autres avaient pu écrire sur la vision de cette scène cachée<sup>28</sup>. Dans la séance cette vision vient en association simultanée avec un mot plaisant, et l'on connaît les ruses du surmoi qui use de l'humour pour franchir la censure. Ce mot est celui du guide du musée d'Avignon<sup>29</sup>, qui oriente le visiteur vers le célèbre « trompe l'œil » de Forbera : « vous venez voir l'attrape-couillon ? » demandait-il. « Attrape-couillon », « couillon » étaient des mots familiers et répétés dans l'histoire infantile de ma patiente.

Voilà pour les images. Quand aux mots nourrissant en arrière plan associatif mon intervention « les

26 D. Clerc, « L'écoute de la parole », *RFP*, vol.71, n°5, *La cure de parole*, PUF, décembre 2007.

27 J. -C Rolland, « L'état Borderline », *Les yeux de l'âme*, Gallimard, 2010.

28 J. Clair, et aussi C. Padron Estarriol, « La croyance », *RFP*, n° 3, *Croyances*, PUF, juillet-septembre 1997.

29 Le chevalet du peintre d'Antonio Forbera, musée Calvet à Avignon.

choses - les parties génitales », je les approcherai à partir de la culpabilité ressentie au moment de l'énonciation. Je ferai l'hypothèse de l'écho réanimé dans cette intervention-là d'une séance antérieure dont le souvenir s'accompagnait d'un sentiment désagréable de transgression et de suggestion. Le retour de cette séance se fit aussi sans doute du fait que l'association perlaborative de la patiente y puisa en retenant le « il a pas de couille ». En effet, au cours d'une séance antérieure, alors qu'elle disait qu'elle voulait ce que son frère a, ce qu'il a eu, et qu'elle se faisait, j'ajoutai « ce qu'a un garçon ». Elle avait alors dénoncé une sorte de *tromperie* (avec toujours, par elle, l'usage insistant de ce mot), elle s'insurgeait contre le fait que son père et sa mère lui avaient dit d'attendre et que quand elle serait grande elle aurait tout, du courage, de la réussite... Elle poursuivait une énumération, un peu convenue et un peu abstraite, puis s'arrêtait. Silence. Je dis « des couilles ». Elle avait, à la suite de cela, repensé aux mots de sa mère « ne sois pas plus » qui avaient nourri en elle une théorie sexuelle infantile de non-différence des sexes. Elle l'avait déployée longuement sans qu'à ce moment là, une véritable perlaboration opère. Pourtant ce sont ces représentations-là qui revinrent plus tard dans le moment perlaboratif dont j'ai parlé.

De même que la menace de castration peut provoquer dans la vie psychique infantile, non pas une dissolution du complexe d'Œdipe, la voie claire œdipienne, mais son refoulement, la voie sombre féminine, et alors maintenir agissantes refoulées les images infantiles hallucinatoires satisfaisantes en attente de leur reprise, de même des interventions dans une cure peuvent longtemps après revenir ramenant avec elles des ombres qu'elles ont réanimées sur leur trajet. La lenteur de la perlaboration en après-coup suit la voie sombre féminine quand le complexe d'Œdipe est quitté lentement en faisant un détour jusque « loin dans ce qui est la vie d'âme normale » (dit Freud). Cette voie pourrait être la chance de l'analyse.

Mais quelle serait la condition ? Après la séance

en y repensant, j'étais partagée entre la certitude qu'il convenait de dire cela et le sentiment incongru d'une intervention séductrice et transgressive comme chaque fois que l'on introduit un mot d'autorité dans le cours de la séance, de la cure. Ce sentiment de transgression était, peut-être, la forme que prit dans cette analyse-là, le vacillement nécessaire à la pensée quand elle se prête à admettre le dépôt en elle d'un féminin au-delà, ici de la séduction homosexuelle maternelle. Un féminin qui avait emprunté là, les traces de l'histoire incestueuse d'une homosexualité primaire fondée sur le déni, qui avait jusqu'alors découragé la lente élaboration du complexe d'Œdipe féminin. Son élaboration en après-coup se fait dans le vacillement de la pensée de l'analyste en appui sur ses propres transferts, puisqu'il faut bien à ce moment-là « être prête » à re-voir le socle de nos identifications entre création transgressive (trop ? pas assez ?) et attachement fidèle (trop ? ou pas assez ?) à Freud, nos analystes, la théorie, nos théories. Je dis « être prête » parce qu'il me semble que c'est une question inévitable pour les femmes analystes (ou analystes femmes) mais peut-être aussi plus généralement, et cela reste une question, pour le courant féminin de toute vie psychique d'homme ou femme analyste.

Le déclin du complexe d'Œdipe est le destin du moi. Sa voie féminine, voie positive chez la fille et voie inversée chez le garçon, installe chez chacun la possibilité des identifications féminines avec ses deux aspects, celui des contenus de passivité et surtout aussi, celui du processus de lente dissolution en attente d'après-coup dont la temporalité masculine peut ensuite s'emparer. Dans la cure l'interprétation de l'analyste dans le vacillement de sa pensée donne la chance pour cette liaison perlaborative dont l'issue peut être encore, entre sublimation et déni, un prochain refoulement. Ce lent mouvement du déclin, comme la tombée du jour peut être coloré.

***18 et 19 juin 2011:  
Roc du féminin***

# Introduction aux Entretiens des 18 et 19 juin 2011

Lucile Durrmeyer

« À aucun moment du travail analytique, on ne souffre d'avantage du sentiment oppressant de répéter des efforts sans succès, et, de l'insidieuse impression que l'on prêche au poissons, que lorsqu'on veut amener les femmes à abandonner leur souhait de pénis comme impossible à mettre en œuvre, et, qu'on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration, et, qu'elle est indispensable dans de nombreuses relations de l'existence » (...) « **La forme sous laquelle la résistance apparaît, que ce soit ou non en tant que transfert, importe peu.** (...) la résistance ne laisse se faire aucune modification, (...) tout reste en état. On a l'impression, (...) de s'être frayé un passage, à travers toute la stratification psychologique, jusqu'au "roc d'origine" (...) il ne peut en être autrement, **car pour le psychique le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent. La récusation de la féminité ne peut évidemment être rien d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme qu'est la sexualité.** »

Pourtant dans ce même paragraphe, Freud a réitéré son désaccord avec Fliess qui, dans l'opposition des sexes, voyait le motif originnaire du refoulement, et a confirmé son refus de donner un fondement biologique au refoulement.

Alors pourquoi, *in fine*, a-t-il recours au biologique, pierre d'achoppement faisant obstacle à la possibilité d'en finir avec le travail analytique ? Contradiction retrouvée sous sa plume l'année suivante, lorsqu'il reconnaît que tant que le féminin resterait associé à la castration, à la passivité, au masochisme, il ne pouvait qu'être objet de dégoût et de refus, que l'on soit homme ou femme. La traduction littérale de l'expression allemande

« *unterliegenden Gewachsener Fels* » serait en français "roche mère sous-jacente". Celle retenue, "roc biologique", conserve le sens contenu dans "gewachsen", à savoir l'image de l'accroissement naturel d'une structure géologique ou biologique. La traduction anglaise « *bedrock* » insisterait plutôt, quant à elle, sur l'« *untergellegenden* », en localisant la résistance au plus profond du roc.

La matérialité inaltérable et immuable du roc, qui met en échec l'interprétation de la résistance ou du transfert, renforce l'opposition irréductible et naturelle de la réalité anatomique mâle-femelle. Cependant, elle n'inclut pas forcément l'opposition culturelle infiniment plus sophistiquée et complexe du masculin et du féminin.

Freud, on le sait, ne réduisait pas l'antagonisme masculin féminin, en une équation simpliste qui aurait fait coïncider féminité avec passivité et masculinité avec activité. Le féminin, n'est l'apanage, ni de la femme, ni de la féminité, de même, le masculin n'est l'apanage ni de l'homme, ni de la masculinité. Féminin et masculin, présents dans les deux sexes, du fait de la bisexualité psychique, se manifesteront de façon différente d'un individu à l'autre quel que soit son sexe. Féminité et masculinité sont, parfois, l'un et l'autre réduits à une mascarade, dont le stratagème, sous-tendu par le fantasme que pourrait exister une féminité ou une masculinité vraies, vise à dissimuler autant le féminin que le masculin, qui, l'un et l'autre font énigme.

Freud eut aimé parvenir à convaincre les hommes à accepter une position passive envers un autre homme. Ce fut un point de désaccord avec Ferenczi, dont il repoussa la prétention d'avoir analysé avec

succès l'envie du pénis chez la femme et la crainte de la passivité chez l'homme. Pour Ferenczi, la finalité d'une analyse était que le patient puisse se sentir l'égal de l'analyste. Refuser de reconnaître à l'analyste le maintien de sa position supérieure, équivalait, pour Freud, à la récusation de son féminin par l'homme. Si on refuse le féminin que l'on porte en soi, on ne peut effectivement pas accepter le féminin de l'autre. Refus, qui, pour Ferenczi, n'était pas indépendant du transfert, mais relevait d'un transfert négatif non analysé.

Alors pourquoi Freud qui a percé à jour le transfert et ses résistances et nous a transmis la nécessité de son analyse dans la cure, bute-t-il sur un refus du féminin qu'il considère inanalysable et indépendant du transfert ? La difficulté, reconnue par lui même, de ne pouvoir assumer un transfert maternel a-t-elle participé à l'édification de sa butée ? L'absence de référence à ce maternel dans le texte, ainsi que celle du mythe de Tirésias dans l'ensemble de son œuvre, vont-elles dans le même sens ? Mais, comment comprendre, sans être dérouté, cet aveu résigné d'une capitulation face à un biologique rendant l'analyse infinie ? Est-ce l'indice, que de tout temps les hommes se sont interrogés sur l'énigme de la création de la première femme, car elle force au constat de la différence anatomique, et ainsi trouble le fonctionnement psychique, ses théories et ses croyances ?

Cette différence inquiète d'autant plus qu'elle est incomprise, refusée ou inattendue, et que naît avec elle autant le rejet que le désir de l'autre. Même si Freud se sentait en dette à l'endroit de ses patientes, qui lui permirent d'inventer la psychanalyse, même s'il reconnut parfois, chez lui-même, le manque de bienveillance de ses assertions sur la femme, il centra ses recherches sur l'étude des complexes présents chez le garçon, et en appliqua ultérieurement le canevas à la fille.

Son insistance sur le primat de l'organe pénis, si enviable parce que visible, mais aussi, si fragile car fantasmatiquement menacé de castration, ne

pouvait qu'amener à la conclusion que les filles se sentaient châtrées, et donc enviaient cet organe au point de vouloir le posséder. Si la menace de castration portant sur un élément corporel de la réalité anatomique est source de l'angoisse du même nom, par contre, envie et angoisse ne sont pas synonymes. Quel que soit le mobile du refus, anatomique, psychosexuel ou psychosocial, seront toujours persistants les effets psychiques engendrés par le traumatisme de la confrontation visuelle à la réalité anatomique de la différence des sexes et des générations qui sont tributaires du vu et du regard. Dans les deux sexes il peut engendrer cette *horror feminae*, avec certes, son cortège d'effroi ou de déni, mais aussi celui d'une envie et du désir de l'autre.

Envie et refus n'étant que l'avertissement et l'envers d'un même mouvement psychique. Le fait que « *la pathologie nous a toujours rendu le service de rendre reconnaissable, par l'isolement et l'exagération, des conditions qui seraient restées cachées dans la normalité* » autorise un abord du refus du féminin, à travers l'évocation clinique des perversions, pour en saisir les manifestations les plus exacerbées, dans les deux sexes. Il n'y a pas de fantasmes qui soient propres au pervers, mais ce dernier établit un rapport d'adéquation entre la scène du fantasme et la scène de la réalité, tandis que dans la vie sexuelle dite normale les fantasmes ne sont pas agis.

Pour l'enfant, le constat visuel de la différence des sexes et de l'absence de pénis chez la fille et la mère constitue un tournant décisif qui déterminera sa psychosexualité. Ce tournant, coïncide justement avec le point où s'origine la psychopathologie du fétichisme, des scénarios sado-maso, et de l'érotomanie. Le maintien de la croyance que la femme a été châtrée est, en elle-même, une contestation de la réalité de la différence des sexes et la négation de la différence originelle. Le pervers ne peut pas renoncer à sa croyance en la femme munie d'un pénis. Il reste fixé à cette période de l'organisation génitale infantile, au cours de laquelle les petits garçons face aux premières impressions

de manque de pénis, lors de l'observation des petites filles, réagissent en « *déniant le manque, croyant cependant voir un membre et en enjolivant la contradiction entre observation et préjugé* ». Le fétichiste resté fixé à ses théories sexuelles infantiles, évite d'affronter la réalité de ce qu'il voit pour n'y voir que du manque, car, pour lui, l'absence de pénis ne peut être que le résultat d'une castration. Afin de maintenir la figure féminine dans une idéalisation pénienne, et, rendre invisible la réalité anatomique de la femme, il a recours à un fétiche, tout autant factice que précieux, dont l'embellie permet que coexistent clivés, la reconnaissance et le déni de l'absence de pénis chez la femme.

Pour sa part, cette fétichiste du regard de l'autre qu'est l'érotomane, parvient à se convaincre qu'elle possède l'objet qui fascine. « *Tout regard, comme son absence, est interprété comme signe de reconnaissance d'être la désirée* ». Le refus du féminin se trouve ainsi déplacé, du côté de l'envie d'un pouvoir fantasmé et halluciné qui, à l'instar de la différence des sexes, est sous l'emprise du visuel. L'érotomane se croit investie et parée, par le regard de l'autre, des emblèmes d'un pouvoir de séduction irrésistible qui ferait naître le désir. Potentiel, qu'elle peut attribuer autant au masculin qu'au féminin qui l'habitent, et dont la brillance indéfinissable fascinerait.

Dans les deux sexes, est-ce le féminin ou le masculin halluciné et vénéré chez l'autre qu'on se désole de ne pas avoir, et voudrait lui ravir ? Ceux qui, comme certains couturiers ou publicistes, font profession de façonner à outrance l'image du masculin ou du féminin, vont la fétichiser. Entre leurs mains, l'exhibition de caractères censés appartenir à l'un ou l'autre sexe, n'est que leurre offert à la psychosexualité, un trompe l'œil, qui, par des artifices de perspective, crée l'illusion d'un objet réel en relief, et fait naître le désir. Le masculin et le féminin se manifestent en tant que mascarade, basée sur une tromperie, dont le subterfuge impose de renoncer à être pour paraître ce que justement on n'est pas, ou ne possède pas. Ces créations artificielles, dont le but est de fasciner, révèlent-elles l'opposition

du biologique au psychique ? Le premier ne serait que du côté de l'être et le second serait de façon conflictuelle dans le paraître. Sans avoir recours à de telles ruses, tout individu ne tente-t-il pas d'éviter un trop grand dévoilement de sa nudité, en hallucinant une aura qu'aurait l'autre pour lui, et dont il perçoit l'énigmatique pouvoir ?

L'étincelle du désir, qui brille dans les yeux de l'autre, sera source d'investissement narcissique dans les deux sexes, donc apaisement d'un complexe de castration dont la complexité ne tient pas toujours à la réalité anatomique. On peut, en effet, posséder l'organe pénis et cependant se sentir châtré. Inversement, il peut manquer, sans que ce soit vécu comme une castration. Le sexe de l'autre, conserve toujours un statut d'énigme, qui suscite le désir. Pourquoi faudrait-il obstinément chercher la solution, alors que comme l'écrit Sade, « Il est des choses qui exigent des voiles » ?

Freud avait-il raison de se reprocher de n'avoir pu éclairer le continent noir ? *Dark* n'est pas *black*, et, plutôt qu'à la couleur noire, *dark* renvoie à l'obscur, au secret, au caché, et à ce sombre ombrageux porteur de l'étrange et de l'inquiétant. Dans cette obscurité émerge la pulsion scopophilique. Est-ce le refus du féminin qui se tapit et fait obstacle à la fin de l'analyse ? Ou est-ce le refus de l'énigme des différences, qui stagne au plus profond d'un roc psychosexuel, enfoui dans un continent obscur autant féminin que masculin ? Est-il possible d'aplanir la conflictualisation en recourant à cette formule imparable, et qui pourtant ne résout rien, « l'anatomie c'est le destin » ? N'y aurait-il pas, de façon sous-jacente, la persistance d'une bisexualité psychique et le désir illusoire d'un possible retour à une bisexualité originelle aconflictuelle ? Le refus de la réalité anatomique et de la différence originelle, peut effectivement conduire à une déssexualisation, ou une bisexualisation, dont le but est l'acquisition d'un genre échappant à la catégorisation binaire du féminin et du masculin. Ce stratagème, présent dans la mythologie, fut agi dans les pratiques de la secte des Castrats, qui survécut jusqu'à nos jours en Russie.



Chez les adeptes de cette secte, la castration dans ses degrés divers, portant sur le clitoris, les grandes et les petites lèvres, ainsi que sur les seins chez la femme, sur les testicules, une partie du pénis ou sa totalité chez l'homme, était censée empêcher le désir sexuel et assurer le retour à l'indivision sexuelle, à l'Adam et Ève antérieurs à la chute. Le but ultime des adeptes était de devenir asexué, sans sexualité, et dépourvus de tout organe honteux, comme l'exprime si bien la langue de l'anatomie, mais, vouloir n'être ni l'un ni l'autre, c'est aussi vouloir être l'un et l'autre. Reconnaître le caractère inachevé de sa propre analyse est en accord avec le conseil donné aux praticiens par Freud, de reprendre un travail personnel régulièrement. Le travail de la cure est une tâche interminable et infinie. Penser qu'un travail

analytique pourrait arriver à un terminus serait nier que la force inexpugnable de l'inconscient et du sexuel se maintient jusqu'à la fin de la vie. Accepter que l'analyse est un processus infini préserve l'espoir de remaniements et changements psychiques toujours possibles. Nous ne pouvons ignorer qu'à l'horizon de toute conquête dévoilant une part infinitésimale des processus inconscients, se profile l'ampleur de l'univers psychique inexploré et inexplorable. Pouvons-nous nous satisfaire, aujourd'hui, que soit désigné comme ultime, comme point de butée du travail de l'analyse, le refus du féminin ?

Les trois conférences que nous allons entendre vont sûrement nous éclairer sur cette question.

# *Le féminin du site*

*Evelyne Sechaud*

Judith avait mes coordonnées depuis deux ans lorsqu'elle s'est décidée à me demander un rendez-vous. Elle est préoccupée par la relation qu'elle vient de nouer avec un homme... Il a des tocs, elle aussi, et elle cherche sur internet diagnostic et explications sur leur fonctionnement psychique à tous les deux. En fait elle est très angoissée et elle essaie de s'assurer le contrôle et la maîtrise sur les autres comme sur elle-même. Fille unique, elle décrit une enfance triste et solitaire entre des parents désunis, un père infidèle qui avait avec elle une relation qu'elle trouve équivoque, et une mère dépressive qui lui confiait ses malheurs intimes et dont elle se soucie et prend soin dans une inversion des générations, mais avec une grande ambivalence. Aujourd'hui, elle est très soucieuse de son horloge biologique, elle veut un enfant, mais son ami manifeste des inhibitions sexuelles massives et il est pris de panique à la perspective de la pénétrer. Elle le harcèle pour qu'il entreprenne une psychanalyse dont elle attend un résultat rapide ! Elle, elle se dit prête à faire une analyse, elle pense que ses angoisses actuelles, et ses échecs répétitifs dans ses choix amoureux, sont le résultat de son éducation et de ses relations familiales. Elle a toujours vécu seule, avec une chatte qui joue un très grand rôle dans sa vie : elle s'en occupe comme d'un enfant, et dort avec elle. Judith se présente ainsi avec des difficultés qui entravent sa vie sexuelle ; son choix amoureux confronte les deux partenaires au refus du féminin. Cette résistance au féminin va-t-elle être le roc de cette analyse ?

*Roc du féminin* : le thème que le Secrétariat scientifique nous propose de traiter aujourd'hui se réfère implicitement à la dernière partie du texte de Freud « Analyse avec fin et analyse sans fin »<sup>1</sup>.

1 S. Freud (1937), « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultat, idées, problèmes, Tome II*, PUF.

L'expression « roc du féminin » n'y figure pas ; c'est un raccourci pour désigner à la fois ce sur quoi vient buter l'analyse, le féminin, et une résistance qui constitue un roc. Dans le texte français, il s'agit du « roc d'origine », dans le texte allemand « *gewachsenen Fels* » est une expression utilisée en géologie pour désigner une pierre qui a crû en se soulevant de terre<sup>2</sup> et Strachey lui, propose « *bedrock* », avec cette image d'un roc qui fait le lit de la résistance. La traduction française est séduisante mais c'est déjà une interprétation qui connote le féminin et l'origine, voire l'originaire. Cette traduction relie implicitement mais avec force le début et la fin du texte. Dans le premier paragraphe, Freud, à propos du souhait de raccourcir la durée des analyses, évoque l'idée de Rank selon lequel la naissance serait la source de la névrose en impliquant la possibilité que la « fixation originaire » (*Urfixierung*) à la mère ne soit pas surmontée et qu'elle persiste en tant que refoulement originaire (*Urverdrängung*). La représentation de *L'origine du monde* pour reprendre le titre du fameux tableau de Courbet est implicite, préconsciente, pourrions-nous dire. Rank visait à liquider toute la névrose par l'analyse rapide de ce traumatisme originaire. Freud le critique en utilisant une métaphore : le projet rankien ne serait pas plus efficace que si les pompiers appelés pour un incendie se contentaient de retirer la lampe à pétrole renversée responsable de l'incendie. Cette métaphore me semble suscitée par l'excitation pulsionnelle que provoque la représentation de la naissance et du sexe maternel. Il s'agit du feu dans la maison (ce n'est plus le feu au théâtre de la scène hystérique) mais bel et bien dans la maison (maternelle), feu provoqué par une lampe à pétrole renversée ; renversée en français, *umgestürzte* en allemand, *overturned* en anglais ; dans

2 Information de traduction apportée par Janine Altounian au cours de la discussion.

les trois langues, l'adjectif pourrait s'appliquer à une femme qu'on renverse. Dans la critique de Freud, la scène sexuelle qui excite l'ardeur analytique de Rank n'est en réalité que le début d'un long processus ! À la fin du texte, Freud écrit dans les dernières lignes : « On a souvent l'impression, avec le désir de pénis et la protestation virile, de s'être frayé un passage, à travers toute la stratification psychologique jusqu'au « roc d'origine »... *S'être frayé un passage*, belle métaphore masculine, qui laisse entendre la pénétration virile jusqu'au fond du vagin, jusqu'au col *utérin* de la matrice, jusqu'à la rencontre avec le maternel et l'origine. Ainsi ce texte si important est encadré par la représentation de l'inceste maternel et du sexe féminin. Mais s'il s'agit d'un roc, n'est-ce pas un pénis au fond du vagin ? En effet, le rapprochement du roc et du féminin me laisse perplexe, les métaphores pour désigner le féminin étant usuellement plus du côté de l'étendue : le continent noir, ou des profondeurs : mer, océan, ou des contenants, grottes, boîtes... Le roc sied mieux en général à des représentations du masculin. Si nous considérons que le roc désigne explicitement l'envie du pénis et la revendication virile, alors la représentation du féminin tombe dans l'ombre du refoulement voire d'un effacement radical où nous retrouvons les trous noirs cosmiques.

« Analyse avec fin et analyse sans fin » est un écrit technique, étayé sur l'expérience clinique. Ce texte de 1937 (Freud a alors 81 ans) est fort différent des textes techniques publiés vingt ans auparavant. Freud en précise l'objectif : « Au lieu d'examiner comment la guérison advient par l'analyse, ce que je tiens pour suffisamment élucidé, la question à poser devrait être : quels obstacles se trouvent sur le chemin de la guérison analytique ? » Effectivement, Freud va en retenir plusieurs, la durée de l'analyse, le traitement des conflits inactuels dans le transfert, la force du Moi, le jeu des pulsions avec l'accent mis sur les facteurs économiques et il termine par ces considérations sur les difficultés d'accès au féminin dans les deux sexes, chez la femme du fait de l'envie du pénis, chez l'homme du fait de l'angoisse de castration activée par une position féminine passive à l'égard d'un autre homme. Cette idée est en réalité très ancienne chez Freud. Le 25 mai 1897, il envoie dans un courrier à Fliess

le manuscrit M dans lequel il écrit<sup>3</sup> : « Il est permis de soupçonner que l'élément essentiel refoulé, est toujours l'élément féminin. » Et il ajoute que c'est valable tant pour la femme que pour l'homme.

Comment définir le féminin ? Freud a repris plusieurs fois l'opposition entre le masculin et le féminin. Par exemple, dans une note de 1915 ajoutée aux « Trois Essais sur la théorie sexuelle », Freud écrit<sup>4</sup> : « Les concepts de « masculin » et de « féminin » sont pour la science parmi les plus confus et doivent être décomposés selon au moins trois directions. On emploie masculin et féminin tantôt au sens d'activité et de passivité, tantôt au sens biologique, et enfin aussi au sens sociologique. La première de ces trois significations est celle qui est essentielle et qui est le plus souvent utilisable en psychanalyse. C'est à elle que l'on se réfère lorsque (...) la libido est qualifiée de masculine, car la pulsion est toujours active, même là où elle s'est assignée un but passif. La deuxième signification, biologique, est celle qui permet la détermination la plus claire. Masculin et féminin sont ici caractérisés par la présence, selon le cas, du spermatozoïde et de l'ovule et par les fonctions qui en découlent. L'activité (...) est en règle générale soudée à la masculinité biologique, mais n'y est pas nécessairement attachée (...) On ne trouve ni au sens psychologique, ni au sens biologique une pure masculinité, ou une pure féminité. Chaque personne prise isolément présente bien plutôt un mélange de son caractère sexué biologique et des traits biologiques de l'autre sexe et un assemblage d'activité et de passivité... » Dans « Pulsions et destins des pulsions » (1915), Freud ajoute que : « le moi-sujet est passif vis-à-vis des stimuli externes, actif du fait de ses propres pulsions »<sup>5</sup>, Catherine Chabert<sup>6</sup> souligne : « la passivité implique, plus que l'activité, l'engagement de l'autre dans son action sur le sujet. » Dans ce sens on peut parler de passivation du sujet par l'autre. Freud confirme sa position en 1925 dans « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes

3 S. Freud (1897), *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 180.

4 S. Freud (1905-1915), « Trois Essais sur la théorie sexuelle », *OCF/P, VI*, PUF, p. 158.

5 S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *OCF/P, XIII*, p. 179.

6 C. Chabert, *Féminin mélancolique*, Paris, PUF, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2003, p. 25.

au niveau anatomique »<sup>7</sup>, et en 1930 dans « Malaise dans la culture »<sup>8</sup> : « L'individu correspond à une fusion de deux moitiés symétriques dont l'une est purement masculine, l'autre féminine (...) chaque être humain présente des motions pulsionnelles, des besoins, des propriétés de nature tant masculine que féminine ; quant au caractère du masculin et du féminin, l'anatomie peut certes le mettre en évidence, mais pas la psychologie. Pour cette dernière, l'opposition des sexes s'estompe en celle de l'activité et de la passivité, ce par quoi nous faisons coïncider bien trop à la légère l'activité avec la masculinité, la passivité avec la féminité. » Freud a toujours maintenu cette position, affirmant en même temps la bisexualité fondamentale de l'être humain. Donc, si nous résumons, le féminin peut se définir :

- Par des caractères biologiques, et dans ce sens « l'anatomie, c'est le destin » selon le mot de Napoléon repris par Freud
- Par des caractères culturels : chaque culture donne une forme spécifique au féminin non seulement par l'influence de caractères ou de contraintes extérieures, mais du fait de l'intériorisation des valeurs culturelles qui constituent le Surmoi culturel.
- Par des caractères psychologiques, l'opposition passivité/activité
- Enfin par le jeu d'identifications inconscientes liées aux deux dimensions de l'Œdipe, dans sa forme positive et négative.

Depuis Freud, le féminin a fait l'objet de beaucoup d'études et recouvre deux aspects opposés : d'une part une organisation psychique liée à une pulsionnalité sexuelle, d'autre part, une forme instinctuelle, au service de l'auto-conservation ; cette dernière me paraissant davantage du registre maternel. Dans ce débat, j'opposerais volontiers Winnicott et Laplanche... et quelques autres...

Winnicott<sup>9</sup> ne parle pas exactement de passivité mais

7 S. Freud (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », *OCF/P, XVII*, p. 198, puis p. 201.

8 S. Freud (1930), « Malaise dans la culture », *OCF/P, XVIII*, p. 292, note 2.

9 D.W. Winnicott (1971), « La créativité et ses origines », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

de l'être opposé au faire. Il propose une forme primitive du féminin qu'il appelle le féminin pur et qui se réfère à l'expérience de l'identification primaire où sujet et objet ne sont pas différenciés : ils ne sentent pas qu'ils ne font qu'un, ils sont un. Le féminin pur concerne aussi bien le garçon que la fille. Malgré la parenté avec les idées de Jung (l'anima), Winnicott s'en distingue en référant le féminin pur à la relation mère-enfant. Le féminin pur se rapporte à l'être, il permet ultérieurement le sentiment de soi, et la différenciation entre le moi et le non-moi. « La relation à l'objet de l'élément purement féminin, met en place ce qui peut être la plus simple de toutes les expériences : l'expérience d'exister ». L'élément masculin fait tandis que l'élément féminin existe. La capacité de faire se fonde sur la capacité d'être. « C'est dans une dépendance absolue à ce que donne la mère, et dont la qualité particulière permet ou non à cette mère de toucher le fonctionnement le plus précoce de l'élément féminin, que nous pouvons trouver le fondement de l'expérience d'exister ». Ce féminin pur est pour Winnicott hors de toute pulsionnalité ; ce qui pose évidemment beaucoup de questions que Catherine Chabert<sup>10</sup> soulève avec pertinence. Elle relève d'abord que le clivage entre le féminin et le masculin nous éloigne de la bisexualité psychique affirmée par Freud. Elle souligne que ce clivage pourrait bien n'être que l'expression d'un conflit, conflit portant les traces du rapport entre père et mère, c'est-à-dire finalement l'actualisation d'une scène primitive condensant identification et choix d'objet. De plus, elle met en question l'idée d'une mère sans référence au père, le sien ou celui de l'enfant. Enfin le clivage entre le masculin et le féminin a pour effet de maintenir un système narcissique, visant à éviter tout surgissement du sexuel menaçant car séparateur du même. Cette argumentation est tout à fait freudienne et juste. Je retiendrai pour ma part essentiellement l'idée d'un conflit que je situerais entre le fondement de l'identité (le féminin pur) et les motions pulsionnelles tournées vers les objets, sous une forme passive ou active.

Dans un article récent, Jacques Press<sup>11</sup> s'appuyant sur

10 C. Chabert, *L'amour de la différence*, Paris, PUF, 2011.

11 J. Press, « L'analyste femelle », *RFP*, n°1, *La satisfaction*, t. LXXIV, Janvier 2010, p.165-180.

Pierre Marty et sur Michel Fain, propose une réflexion sur ce qu'il appelle la fémeilité de l'analyste. Il s'agit d'un aspect instinctuel profond garant de la conservation de l'espèce et qui est à l'origine des pulsions de vie selon Michel Fain. Jacques Press souligne l'importance et l'efficience du fondement instinctuel dans l'exercice de la fonction maternelle entendue comme un soubassement de la fonction alpha de Bion. Il s'agit d'un mouvement femelle d'identification profonde aux besoins de l'analysant, mouvement particulièrement sollicité lors des menaces d'effondrement du patient. Jacques Press met ainsi au travail le couple passivité-activité chez l'analyste, en insistant sur le travail interne de l'analyste pour donner une forme pensable et vécue à cet aspect instinctuel pur. Mais cet aspect instinctuel est plus à mon avis, du côté du maternel que du féminin.

La passivité est l'élément essentiel de la théorie de la séduction originaire proposée par Jean Laplanche. Passivité de l'*infans*, dans sa position de désaide originelle, ouvert aux messages sexuels énigmatiques de l'adulte, inconscients pour l'un comme pour l'autre. Jacques André<sup>12</sup> articule les premières expériences passives du tout petit enfant et la position féminine : « la féminité primitive constitue une première représentation de la passivité de l'enfant devant l'effraction caractérisant la situation traumatique de séduction. »

Entre la dimension de l'auto-conservation, de l'instinct, et celle du sexuel, je voudrais rappeler l'importance non de l'étayage qui pourrait impliquer une idée de développement mais l'effet essentiel de la co-excitation. Freud reprend dans « Le problème économique du masochisme » ce qu'il avait écrit dans les « Trois Essais » : « il ne survient peut-être rien de plus ou moins significatif dans l'organisme qui n'ait à fournir sa composante à l'excitation de la pulsion sexuelle. »<sup>13</sup> La passivité féminine qui est vécue dans l'identification primaire peut ainsi être pensée comme contaminée en même temps par le sexuel, et un sexuel qui vient de l'autre maternel à son insu à travers la sensorialité imprégnée de sensualité érotique.

---

12 J. André, *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, 1995, p. 130.

13 S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *OCF/P*, XVII, p.15.

Reprenant la perspective technique de Freud, je me propose d'examiner les aspects du féminin mis en jeu dans la situation analytique qui peuvent soit faire obstacle au processus soit le faciliter tant du côté de l'analysant que du côté de l'analyste. Le site analytique comprend différents éléments préalables, « déjà là », que le patient va trouver mais aussi créer dans l'utilisation qu'il en fait. Jean-Luc Donnet<sup>14</sup> a longuement étudié les implications du site dans la situation analysante. Les dimensions du site sont multiples, et mettent en jeu différents couples, activité-passivité, féminin-maternel, masculin-paternel. La position de l'analyste est caractérisée à mon sens par l'oscillation de ces positions ; ce qui implique la mise en jeu de tous les aspects de la bisexualité, quelque soit le sexe de l'analyste. Pouvoir jouer de la bisexualité dans la cure implique que l'identité sexuée soit assurée mais que les identifications puissent être souples et mobiles. Cette capacité de mouvement interne est le garant d'une liberté de penser analytiquement. Chez l'analysant, ces composantes du site vont fonctionner comme moteur ou comme résistance.

Je distinguerai d'une part, le cadre proprement dit qui comprend le nombre et la durée des séances, la position allongée ou en face à face, la stabilité du lieu, les modalités de paiement, le paiement des séances manquées garant de la continuité, et d'autre part, la méthode constituée de la règle fondamentale assortie de l'attention flottante ou plus précisément en égal suspens de l'analyste. C'est la méthode qui constitue la véritable spécificité de l'analyse et permet l'investigation de processus mentaux inaccessibles autrement, selon la définition de Freud de 1922. La distinction que j'établis ici reprend également des travaux anciens, notamment ceux de Jose Bleger (1966) et des analystes du Rio de la Plata.

Le féminin du côté du patient, analysant ou analysé selon que l'on privilégie la dimension active ou la dimension passive. Certains patients s'attendent à être analysés par l'analyste sans leur participation active ! D'autres sont d'emblée des analysants, ou, le plus souvent le deviennent au cours de l'analyse et on peut même avancer que la position analysante active

---

14 J.-L. Donnet, *La situation analysante*, Paris, PUF, 2005.

constitue un des critères de fin d'analyse permettant ultérieurement les possibilités d'auto-analyse.

Les débuts de l'analyse de Judith sont marqués par des résistances très importantes portant sur tous les éléments du cadre : elle m'impose quasiment des horaires de séances, justifiés dit-elle, par sa position professionnelle « d'*executive woman* » ; elle demande à les changer et à varier le nombre des séances en fonction de ses besoins, ce que je refuse évidemment. Elle arrive très ponctuellement à l'heure mais c'est elle qui, le plus souvent, indique la fin de la séance... en me prenant de vitesse ! Elle me signale d'emblée qu'elle ne partira pas en vacances en même temps que moi : tant qu'elle n'a pas d'enfants, il est hors de question qu'elle prenne les vacances scolaires ! Je lui parle de la continuité nécessaire des séances et lui formule la règle de paiement des séances manquées. Mais, « elle ne veut pas être dépendante de moi ! » dit-elle. La tension entre nous est palpable sous couvert d'une expression souriante et apparemment tranquille ! Une opposition marquée par l'analité qui va faire obstacle à un féminin passif, analité relayée par une revendication phallique. Le désir d'enfant s'inscrit chez elle dans la substitution féces-pénis. Après plusieurs entretiens en face à face, la première séance sur le divan est difficile, elle reste raide et immobile, finit par me dire qu'elle a pris des bêta-bloquants avant de venir. Je lui demande de me parler de son angoisse, des sensations ou des images qui lui viennent à l'esprit. Après un moment de silence, elle évoque son angoisse dans sa chambre d'enfant mitoyenne de celle de ses parents d'où elle entendait leurs violentes disputes. Elle avait peur que son père ne tue sa mère. Elle restait aux aguets des nuits durant, écoutant le silence, dans l'attente des bruits derrière la cloison. La séance suivante, elle refuse de s'allonger parce que cette position l'infantilise dit-elle et puis, elle veut me regarder pour voir mes réactions à ses paroles ; elle a peur de mon jugement, peur que je la trouve anormale, peur de la folie. Je lui parle de l'angoisse qu'elle a éprouvée sur le divan, de sa peur d'être submergée par des émotions dont elle ignore la nature. Je pense à une excitation sexuelle impensable, mais je ne la nomme pas pour le moment estimant qu'il faut procéder par étapes. Elle me regarde très attentivement et réfléchit en silence un moment. Elle

va poursuivre dans cette séance et dans les suivantes par le récit de souvenirs d'enfance mais sur un ton très maîtrisé ; les affects, y compris l'angoisse, ont disparu. Je maintiens les trois séances par semaine mais je lui propose de continuer en face à face le temps nécessaire pour qu'elle puisse *apprivoiser* la situation et *se nidifier* dans l'analyse. Ces mots, qui sont les miens, l'incitent, par leur forme verbale, à une attitude active pour ne pas heurter de front son refus de la passivité ; *apprivoiser* la situation connote pour moi la sauvagerie de la scène primitive ; *se nidifier* est une invitation à trouver sa place dans cette scène primitive et dans l'originare matriciel.

Le cadre, la position allongée, l'énoncé de la règle, proposent une ouverture à l'inattendu, l'imprévu, l'inconnu. Il s'agit de lâcher prise pour s'ouvrir à la surprise d'être saisi(e) par l'inconscient, dans l'émergence de représentations sexuelles infantiles refoulées ; laisser se dérouler la prise de vue d'une scène comme celle du rêve. Une attitude rêveuse et rêvante, un état à la fois de repli sur soi et d'ouverture, d'accueil, de réceptivité à la multiplicité des idées, des images, des souvenirs et des affects. Le plaisir d'un rapprochement inattendu, plaisir du *Witz*, peut en découler, mais aussi la mobilisation des défenses du Moi comme une levée de boucliers pour immobiliser la psyché, oblitérer les représentations, détourner l'attention, retrouver le contrôle et refermer l'ouverture. La référence à la deuxième topique et aux motions pulsionnelles modifie ce qui est en jeu. L'ouverture au ça est différente de l'ouverture à l'inconscient/préconscient. Il ne s'agit plus de laisser venir des représentations, le sens peut être mis en échec par la force des pulsions qui visent la décharge en acte. La passion, la violence, les débordements érotiques ou agressifs, peuvent se déchaîner dans « l'arène » (Freud) du transfert. L'ouverture des limites ici entre le moi et le ça peut alors être vécue comme dangereuse, le féminin menaçant.

Les défenses contre la liberté associative sont variées. La plus fréquente est constituée par le discours narratif. Ainsi Judith me « raconte » séance après séance, les péripéties de sa relation avec son ami, le déroulement détaillé de leurs rencontres, ce qu'ils font, ce qu'ils se disent. Ou bien c'est sa vie professionnelle, là

encore décrite par le menu. Même l'évocation de ses souvenirs d'enfance est contaminée par ce mode de déroulement du récit. La narrativité apporte un bénéfice narcissique non négligeable. Mais elle est pour moi comme le chatolement d'une étoffe qui habille, suggère parfois l'implication du corps, mais en cache la nudité et encore plus l'intérieur. La narrativité est un procédé qui, quel qu'en soit le contenu, donne une image complaisante de surface, parfois séduisante selon l'art du narrateur, notamment lorsqu'il/elle raconte avec humour les scènes décrites. Antonino Ferro<sup>15</sup> donne à la narrativité une autre importance en mettant l'accent sur les émotions qui sous-tendent le récit. Pour lui, et dans une perspective bionienne de transformation, ce n'est pas le récit qui est important, mais le fait de saisir les émotions qui se trouvent en amont du récit ; ou bien encore, la tâche de l'analyste est d'aider le patient à créer un récit capable de véhiculer des émotions qui lui sont inconnues. Pour Ferro « l'analyste ne décode pas l'inconscient, mais œuvre pour un développement du conscient et un élargissement progressif de l'inconscient selon l'expression de Bion. »

Un autre type de défense contre l'associativité et l'ouverture féminine est constitué par le refus de la polysémie et de la métaphore. La pensée paranoïaque pousse à l'extrême cette conviction qu'un mot est un mot. Judith m'apporte pour la première fois un rêve : « Elle est dans une pièce avec une femme, peut-être sa mère. Elle a sa chatte sur les genoux. Sa chatte est malade. Elle cherche un vétérinaire. » Elle se lance alors dans le récit du reste diurne, une visite chez le vétérinaire pour stériliser sa chatte. Je dis que la chatte du rêve n'est peut-être pas seulement sa chatte, mais peut représenter autre chose, par exemple un bébé. Elle est interloquée. J'avance encore un peu plus et lui dis qu'en argot une chatte désigne aussi un sexe féminin. Elle rit et m'affirme qu'elle l'ignorait ! Son rire m'apparaît comme l'indice d'une excitation, d'un plaisir du *Witz*, même s'il s'accompagne d'une dénégation. Je continue en lui disant qu'elle est venue me voir parce qu'elle avait le désir d'une maternité mais aussi parce que son sexe était malade d'être

15 A. Ferro (2002), *Facteurs de maladie, facteurs de guérison*, In Press, 2004 p. 131.

délaissé actuellement par son ami. Elle me regarde avec des yeux ronds comme si je lui parlais une langue étrangère. Et c'est bien le cas puisque je lui parle depuis cette terre étrangère figurée dans son rêve et qui est le territoire de l'inconscient. L'écoute de l'analyste, comme l'a souligné Jean-Claude Rolland<sup>16</sup>, est, à la manière d'un organe sensoriel pour la réalité extérieure, « l'outil perceptif de la réalité inconsciente ». Mais elle continue aussitôt sur son animal, comme si mes interprétations ne trouvaient aucune ouverture, et restaient stériles. Cette réaction reproduit le symptôme de refus du féminin, refus de se laisser pénétrer par les mots sexuels de l'interprétation qui pourraient reproduire l'intromission du sexuel de l'adulte dans le corps de l'*infans*.

Cette défense de Judith se rapproche de la défense décrite par André Green comme position phobique centrale<sup>17</sup>. L'évitement porte sur la fonction analytique, avec le désir d'échapper à l'investigation et de se fuir soi-même. Le patient projette sur l'analyste un pouvoir de pénétration sur ses pensées, de telle sorte qu'il ne lui reste pas d'autre possibilité qu'une abrasion radicale de l'intelligibilité qui pourrait émerger de la communication.

La méthode analytique comprend certes plusieurs dimensions que Jean-Luc Donnet a longuement analysées<sup>18</sup>. Le féminin est mis en œuvre dans la première partie de la règle qui porte sur l'observation de ce qui vient à l'esprit ; mais l'obligation de tout dire, sans faire de tri, est une contrainte surmoïque qui fait référence d'emblée au tiers. La séparation de ces différents aspects est bien évidemment artificielle et les résistances se manifestent sur l'ensemble. Ainsi, pour un homme, l'énoncé de la règle peut être entendu comme l'obligation à une soumission homosexuelle.

#### Le féminin chez l'analyste

L'attention flottante caractérise la position d'écoute de l'analyste en séance et constitue le pendant de la règle fondamentale. Vous vous souvenez des « Conseils

16 J.-C. Rolland, *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard, 2006, p. 31.

17 A. Green, « La position phobique centrale », *La pensée clinique*, Ed. Odile Jacob, 2002, pp. 149-186.

18 J.-L. Donnet, « La règle fondamentale et le Surmoi », *Surmoi I, Monographie de la RFP*, PUF, 1995.

au médecin que Freud »<sup>19</sup> donne en 1912 avec la métaphore du récepteur de téléphone : « Le médecin doit tourner vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur, se régler sur l'analysé comme le récepteur du téléphone est réglé sur la platine ». La métaphore de Freud est intéressante mais elle reste liée à un objet mécanique. Ce que je propose implique le sexe et le corps qui fournit une métaphore du fonctionnement psychique. Offrir à l'analysant un creux comme le dit aussi Laplanche<sup>20</sup> lorsqu'il différencie le transfert en plein et le transfert en creux : « Offrir au patient notre propre bienveillante neutralité intérieure, la neutralité bienveillante à l'égard de notre propre énigme. L'analysant peut loger là du plein ou du creux. Du plein c'est y déverser sa besace ; du creux, c'est y loger un autre creux, l'énigme de sa propre situation originaires. » Il s'agit donc de se laisser pénétrer par la parole du patient et tout ce qui vient de lui. Cela inclut les mots, les agirs de parole, la voix, les affects, les odeurs, les impressions du corps, tous ces aspects attrayants, séducteurs et/ou répulsifs. Accueillir en soi l'étranger qui est une menace pour le Moi et qui peut susciter les fantasmes de viol, d'intrusion violente. « Le mauvais, l'étranger au Moi, ce qui se trouve à l'extérieur est pour lui tout d'abord identique »<sup>21</sup> écrivait Freud en 1925 dans son article sur la « Négation ». Le jugement implicite par lequel nous accueillons tout nouveau patient met en jeu un mouvement pulsionnel d'acceptation ou de refus qui fait appel au tout premier jugement d'attribution : « Cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure de moi ». La rencontre avec un patient et sa demande quelle qu'en soit la formulation, prend la forme métaphorique de recevoir dans son intérieur un étranger qui va susciter soit un rejet analogue à une réaction de défense immunitaire, soit au contraire un processus de nidation. Ce féminin qui pose la question d'une capacité de réceptivité, est ouverture au lien. Cette capacité est du côté de la liaison, de l'investissement du lien à l'objet,

19 S. Freud (1912), « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », *OCF/P, XI*, pp. 145-154.

20 J. Laplanche, *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Champs Flammarion, 1997, p. 433.

21 S. Freud (1925), « La négation », *OCF/P, XVII*, pp. 167-171.

de la créativité, un mouvement d'objectalisation. Elle est à distinguer de la passivité mortifère qui désinvestirait le patient, le laisserait tomber, faisant alors le lit de la désobjectalisation, pour reprendre le concept proposé par André Green. Le féminin de l'analyste conjugue une réceptivité d'accueil actif et une passivité d'ouverture et d'acceptation. Une activité à but passif conforme aux vues freudiennes de la féminité<sup>22</sup>.

L'ouverture est aussi ce qui permet l'intuition, souvent dite « féminine », communication d'inconscient à inconscient, préverbale, qui repose sur la perception de signes auxquels l'analyste va donner sens. La pensée paranoïaque s'appuie aussi sur de telles intuitions ! Mais la pensée paranoïaque tourne sur elle-même, les intuitions de l'analyste entrent dans le travail analytique et attendent de leur effet l'ouverture de la psyché de l'autre.

L'ouverture va jusqu'à l'effacement des limites entre soi et l'autre donnant accès à une identification primitive et profonde. L'analyste ne peut accéder à ce mode de fonctionnement décrit par Michel de M'Uzan<sup>23</sup> que lorsqu'il est à même de supporter un certain flottement de son identité et peut tolérer certaines expériences de dépersonnalisation. La « chimère » située sur les frontières de l'inconscient et du préconscient y trouve sa source. Il s'agit d'une formation issue de la rencontre de l'analyste et de l'analysé. Cette disponibilité particulière permet à l'analysé d'envahir l'espace psychique de l'analyste pour y déclencher des processus psychiques originaux. Le féminin se joue également dans l'attente qui caractérise l'écoute analytique. Il s'agit de supporter les tensions dans l'attente du moment de liaison qui aboutit à l'interprétation. Recueillir les éléments, laisser venir le sens qui émerge de leur liaison dans une configuration nouvelle, un sens qui se constitue en même temps que la forme se développe. Le procès de la figurabilité, tel que Laurence Kahn l'a longuement étudié se met en mouvement. Attendre, en supportant en soi les attaques haineuses, l'excitation de la perte, la déception, la séduction de l'amour, et de ces

22 S. Freud (1932), « La féminité », in « Nouvelles suites des Leçons d'introduction à la psychanalyse », *OCF/P, XIX*, p. 199.

23 M. De M'Uzan, *La bouche de l'inconscient*, Gallimard, 1994, p. 39.



excès pulsionnels, créer des pensées, scénariser des représentations. Attendre ainsi le temps propice à l'interprétation. Cette capacité d'attente, réceptive et nécessairement patiente de l'analyste met en œuvre le féminin de l'analyste quelque soit son sexe. Une femme analyste est peut-être pourtant privilégiée dans cette capacité d'attendre. Pour une fille, en attendant qu'elle devienne femme, attendre, c'est attendre le Prince charmant, celui qui d'un baiser réveille les désirs de la Belle endormie, après qu'il ait fallu renoncer à attendre son père (encore que le Prince, ce fils de Roi, en soit une autre figure !), attendre d'être grande, c'est-à-dire d'avoir des seins, puis des règles, attendre un enfant, attendre la ménopause, attendre la mort qui imprègne le féminin en même temps que la vie. Attendre, c'est vivre le temps au féminin, temps essentiellement cyclique malgré la permanence de la poussée pulsionnelle, temps ponctué d'espoirs, de plaisirs anticipés, mais aussi de déceptions, de pertes, de renoncements. Un temps effectivement cyclique avec des cycles courts et des cycles longs qui peuvent parfois donner l'impression d'une immobilité, cycles qui ne se répètent pas à l'identique mais se poursuivent en spirale. Le temps de l'analyse est analogue. Il met aussi en jeu le masochisme érogène primaire tel que l'a particulièrement étudié Benno Rosenberg<sup>24</sup>. Ce masochisme érogène primaire est à la base des deux autres formes de masochisme, féminin et moral, tel que Freud l'affirme dans « Le problème économique du masochisme »<sup>25</sup>. Ce masochisme permet au psychisme de supporter le déplaisir et l'excitation de l'attente. C'est le masochisme érogène primaire qui, en rendant viable la détresse, permet la satisfaction hallucinatoire et la rêverie. « Le masochisme assure la durée, la continuité interne, il est le pont qui relie l'atemporalité du ça à la temporalité spécifique du système pcs/cs » (Benno Rosenberg). Le noyau masochique primaire assure ainsi la continuité du processus analytique et du travail d'élaboration.

La règle fondamentale qui impose de dire tout ce qui vient à l'esprit implique-t-elle que l'analyste puisse

24 B. Rosenberg, « Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie », *Monographie de la RFP*, 1991.

25 S. Freud (1924), « Le problème économique du masochisme », *OCF/P*, XVII, p. 13

ou doit tout entendre ? Le pendant de la règle appliquée à l'analysant est pour l'analyste l'attention flottante ou en égal suspens. Mais l'écoute flottante n'est-elle pas sélective ? La passivité féminine prépare l'activité maternelle. L'écoute, ouverture féminine, se transforme en écoute maternelle au sens de capacité de transformation (Bion), de création d'un nouvel objet de pensée issu de la construction interne de l'analyste, de son « discours intérieur » dirait Jean-Claude Rolland et transmis par l'interprétation dite ou tue. Le couple féminin-maternel est pour moi indissociable dans la pratique analytique même si les composantes peuvent être différenciées. Le maternel peut bien sûr prendre plusieurs aspects ; il se manifeste du côté des soins, du souci, du désir de soigner, de soulager, d'apaiser. Cette dimension thérapeutique très présente précisément dans l'approche des psychothérapies n'est pas absente de l'analyse avec certains patients, à certains moments de la « cure » alors bien nommée. Le risque est évidemment de tomber dans le maternage désexualisé et la réparation. La spécificité de la psychanalyse repose sur l'abstinence et les refus de l'analyste, refus de se situer sur le plan de l'adaptatif et refus de savoir le vrai concernant le bien du patient. Le maternel implique aussi et surtout dans la pratique psychanalytique qui nous intéresse ici, une réceptivité, un contenant actif qui déplace, décentre le discours. Selon Bion, la rêverie de la mère métaphorise les éléments bruts ; elle transforme les données des sens, expériences émotionnelles brutes (éléments bêtas) en éléments alpha assimilables et pensables.

Elle introduit ainsi du tiers. L'état de rêverie permet d'accueillir les identifications projectives du patient qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Piera Aulagnier, dans une toute autre perspective qui met l'accent sur le langage et la pensée, fait de la mère le « porte-parole » qui anticipe et métabolise les différents éléments des systèmes de représentation originaires, primaire et secondaire. Le discours de la mère réalise une violence fondamentale sur la psyché de l'*infans* en imposant un contenu langagier à ses éprouvés. L'interprétation de l'analyste qui donne forme verbale aux éprouvés apporte cette même violence, nécessaire cependant au développement de la pensée.

Judith est au début de son analyse. Anne<sup>26</sup>, dont je vais vous parler maintenant est en analyse depuis une dizaine d'années. Le discours d'Anne sur le divan est itératif depuis plusieurs années et se situe dans un style narratif opératoire dépourvu d'affects. Les mots que je lui propose, interprétations, ou simples remarques sont immédiatement oubliés, effacés, comme non advenus. Anne reste impénétrable à mes paroles. Elle met la méthode en échec mais respecte le cadre. Le cadre est, selon l'hypothèse de Jose Bleger (1966), le récepteur de la symbiose qui reste muette la plupart du temps. Nous ne percevons le cadre que lorsqu'il se modifie. Certains patients apportent leur propre cadre et « l'institution de leur relation symbiotique primitive ». « Le cadre du patient est l'expression de sa fusion la plus primitive avec le corps de sa mère ; le cadre du psychanalyste doit permettre de rétablir la symbiose originelle afin de pouvoir la modifier. »<sup>27</sup> J'ajouterai que la résurgence dans le transfert de cette relation primaire à travers des traces sensorielles peut permettre de réanimer un passé émotionnel sans représentations et à peine figurable. Anne va ainsi introduire dans le cadre des éléments sensoriels inattendus, dans le registre de l'olfactif et de l'auditif. Lorsqu'Anne commence à venir à ses séances extrêmement parfumée, un parfum fort, capiteux, dont l'excès m'incommoder, je ne perçois pas d'emblée ce comportement comme un symptôme. Je me dis à moi-même avec irritation qu'elle m'empoisonne avec son parfum qui suscite en moi un mouvement défensif contre cet envahissement par son odeur. Peu après survient un nouveau comportement : en arrivant à sa séance, elle effleure à peine le bouton de la sonnette, de sorte que je dois être particulièrement attentive pour en entendre le son ! Une fois, n'ayant rien entendu, je vais néanmoins ouvrir la porte à l'heure de sa séance et je la vois debout, immobile, attendant sur le seuil. Devant ma mimique interrogative, elle me dit qu'elle n'avait pas sonné fort pour ne pas me déranger ! Et dans le même moment je suis assaillie par son parfum ! Sur le divan, elle reprend comme à l'accoutumée

26 J'ai déjà parlé de l'analyse d'Anne et de cette séquence lors du *Congrès de la FEP* à Londres en mars 2010.

27 J. Bleger, (1966) « *Psychanalyse du cadre analytique* », *Crise, rupture et dépassement*, Dunod, 1979, p.273.

son discours habituel, un discours sans affects, au plus près de la réalité quotidienne, sans ouverture métaphorique. Mais ce jour-là, j'arrête d'écouter le contenu de ce qu'elle dit (qui me désole, séance après séance, depuis trop longtemps !), j'entends son ton monocorde, bas et peu articulé. Son parfum nous enveloppe. Mon écoute a changé de registre, je me laisse envahir par ces sensations avec l'impression de plonger à un autre niveau quasi onirique. J'hésite à intervenir mais la conviction se fait en moi de vivre alors avec elle un agir de transfert sans représentation qui suscite mon intérêt et fait disparaître les affects d'irritation voire de rejet que je ressentais.

Je finis par lui dire que grâce à son parfum nous respirons le même air et que c'est sans doute ce qui est le plus important aujourd'hui. Elle est interloquée, me demande des explications que je ne peux lui fournir. Je le lui dis et j'ajoute prudemment qu'elle me transmet de cette façon une sensation qui est peut-être aussi une forme d'émotion. Elle proteste en arguant que, elle, elle n'a pas d'émotion. Il s'en suit un long silence qu'elle finit par rompre en me disant « C'est drôle, vous parlez de l'air que nous sentons et là j'ai un air qui me trotte dans la tête. C'est une vieille chanson mais je ne me souviens plus des paroles. » Je lui demande de me le fredonner. Elle hésite, se dit honteuse, puis finit par chanter. Je reconnais alors cette chanson de la génération de ses parents (et des miens !), chanson de 1930, dont je lui dis les paroles : « Parlez-moi d'amour, Redites-moi des choses tendres, Votre beau discours, Mon cœur n'est pas las de l'entendre, Pourvu que toujours, Vous répétiez ces mots suprêmes, Je vous aime ... »

Reprenons le déroulement de la séquence : attirer l'attention de la mère dans un mouvement qui conjugue la demande d'amour, et la haine suscitée par son absence psychique. Son coup de sonnette excessivement faible « pour ne pas me déranger » vise à prouver que je ne l'entends pas, que je suis sans doute occupée ailleurs, comme sa mère pouvait l'être, avec un homme, avec un frère haï ? Mais la manifestation volontairement affaiblie de sa présence révèle aussi dans la dénégation son désir de me déranger, de m'imposer sa présence en négatif. Il s'agit d'un agir transférentiel que je ressens comme

très agressif, qui m'irrite, et qui augmente l'agression de son parfum, qui est aussi un agir transférentiel, de sorte que, prise dans l'affect, je n'écoute pas le contenu de ce qu'elle dit une fois sur le divan. Cependant l'intensité de ce qu'elle me fait vivre fonctionne pour moi comme un signal d'alarme qui déplace mon intérêt, suscite ma curiosité, ouvre mon écoute (ma « troisième oreille », Reik) et m'amène à intervenir dans le transfert. Mes paroles, au plus près du moi, visent à nommer, non une représentation, ni même un affect, mais le partage d'une sensation qui peut mener à un affect. La sensation témoigne d'un refoulement mais maintient aussi le refoulement.

Le parfum dont Anne s'enveloppe est certes au service de son narcissisme et contribue à son identité mais il est aussi un messenger inconscient dans la communication infra-verbale entre elle et moi, messenger énigmatique car porteur de sexualité inconsciente. Il permet l'expression de mouvements pulsionnels opposés : il vise à me séduire autant qu'à me capturer et à exercer sur moi une emprise agressive. L'affirmation de l'égoïsme (je n'aime personne répétait-elle) était le refus de la fusion avec la mère autant que la recherche désespérée de cette relation. La fermeture, le repli sur soi étaient la défense devant l'angoisse d'absence de limites de la symbiose autant paradisiaque que mortifère. L'enveloppe olfactive est précisément sans limites repérables. L'odeur flotte, imprègne, tente de saisir l'objet hors d'atteinte qui s'est dérobé à l'attente de l'enfant. Sa manifestation dans le transfert nous a permis de vivre et de parler le monde de la sensorialité prémisses de la pensée lorsqu'il s'ouvre à la symbolisation et sur lequel s'appuie la création artistique.

Dans la séquence rapportée, l'olfactif et l'auditif établissent des correspondances. Comme dans le poème de Baudelaire, « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »<sup>28</sup> C'est d'abord le parfum, puis le coup de sonnette, puis la tonalité sourde de sa voix qui m'oblige à un effort d'audition jusqu'à la musique de la chanson qui constitue alors un moment mutatif dans le processus. Les modalités sensorielles, olfactives et auditives, sont au plus près de l'affect.

28 C. Baudelaire, « Correspondances », Les Fleurs du Mal, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 87.

L'odeur et le son font partie d'un contexte émotionnel. Alors que le visuel fournit une mise en scène à la représentation, l'olfactif et la dimension musicale de l'auditif participent des premières expériences de satisfaction. Le parfum d'Anne manifeste par son excès l'intensité de l'investissement affectif d'une représentation de désir inconsciente. Le mot « air », inclus dans mon interprétation, constitue un pont verbal qui effectue un transfert intra-psychique d'une modalité sensorielle à l'autre. Le mouvement d'amour est inconscient, et le refoulement ne peut être levé que par la liaison de la musique aux mots oubliés de la chanson. Une chanson qui nous plonge, Anne et moi, dans le passé de la génération de nos parents respectifs ! Ainsi, s'est tissé entre elle et moi un maillage de sensations, d'affects et finalement de représentations qui nouent le passé et le présent. Le texte de cette chanson m'amène à une formulation qui subjective l'énoncé : « Je vous aime » et peut être considéré comme une séduction. Cependant ces mots font partie d'une chanson connue, c'est-à-dire d'un domaine culturel, tiers, commun à elle et à moi et qui s'inscrit dans nos histoires singulières, la sienne et la mienne, mais aussi dans l'histoire partagée de cette analyse. Le mot amour rassemble des aspects et des applications multiples comme Freud le remarquait dans « Psychologie des masses et analyse du Moi » (1921)<sup>29</sup>. Si la libido y reste toujours engagée, l'amour peut prendre des formes fort différentes. Je n'aime pas mes patients comme j'aime mon amant. Dans la relation analytique, le sexuel sollicité en moi est atténué, inhibé quant au but, transformé sous une forme double de tendresse et de sublimation ; tendresse en tant qu'ouverture, accueil, acceptation de l'autre dans sa différence et dans sa similarité. Sublimation, parce que s'établit dans l'analyse, et dans le meilleur des cas, une transformation non seulement du but mais de l'objet de

29 S. Freud (1921), « Psychologie des masses et analyse du Moi », OCF/P, XVI, p. 29. « Le noyau appelé par nous amour est formé naturellement par ce qu'on nomme d'ordinaire amour et que chantent les poètes, l'amour entre les sexes avec pour but l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas ce qui, par ailleurs, participe du nom d'amour, d'une part l'amour de soi, d'autre part l'amour pour les parents et pour l'enfant, l'amitié et l'amour pour les hommes en général, pas plus que le dévouement à des objets concrets et à des idées abstraites... La langue a créé avec le mot amour dans ses multiples applications, un regroupement tout à fait fondé... »

la pulsion ; transformation du but au sens laplanchien, du transfert de transfert, transformation du transfert en plein en transfert en creux. Sublimation aussi par transformation de l'objet c'est-à-dire investissement de l'analyse en tant que nouvel objet partagé par les deux membres du couple analytique.

La séquence du travail analytique avec Anne montre comment un patient peut se servir inconsciemment

du cadre pour faire surgir ce qui est resté exclu de la conscience par refoulement ou rejet plus fondamental. La sensation qui, elle, ne s'oublie pas, peut donner accès à un passé immémorial que l'analyse recrée ou crée pour la première fois et donner vie aux relations originaires de la vie psychique. Ce mouvement s'appuie sur les différents aspects du féminin du site.

## *Beaucoup de bruit pour rien*

### *Bernard de La Gorce*

A l'exception de « quelques fanatiques détraqués », déclare Freud qui n'y va pas de main morte - il approche alors de la soixantaine - aucun homme ne peut nier que « l'amour sexué est l'un des principaux contenus de la vie » et que « l'union de la satisfaction animique et de la satisfaction corporelle dans la jouissance amoureuse en constitue un des sommets », « Tous les hommes savent cela » poursuit-il. Non seulement ils le savent mais « ils règlent leur vie là-dessus ». A quoi il ajoute : « Ce n'est que dans la science qu'on fait des manières pour en convenir »<sup>1</sup>. Je tâcherai de ne pas faire trop de manières, fut-ce sous le couvert d'un propos qui se voudrait scientifique, pour prendre de ma place d'homme le relais des réflexions engagées ici principalement par des femmes au sujet du « féminin ». Propulsé, comme dirait Jean-Claude Lavie, « sur le divan de la scène », entre Evelyne Sechaud, Lucile Durrmeyer et bientôt Julia Kristeva, je suis un homme comblé mais quand même un peu intimidé. La partie n'est pas égale et cela ne tient pas seulement aux qualités de nos conférencières. La seule différence entre nous qui ne puisse absolument pas être dépassée vient de ce qu'elles sont femmes, tandis que je suis un homme, dont il résulte qu'elles sont chez elles pour parler du « féminin », alors que de mon côté cela m'engage à sortir de mon pré carré et à traverser le miroir qui ne me renverra jamais que ma propre image. Nos théories ne sont pas seulement sexuelles, elles sont aussi sexuées, influencées, que nous le voulions ou pas, par nos expériences d'hommes ou de femmes, qui impriment leur marque à notre conception du monde. S'agissant du « féminin », quand bien même nous prétendrions nous maintenir dans l'espace plus ou moins épuré des concepts et des métaphores,

1 S. Freud (1915), « Remarques sur l'amour de transfert », *OCF/P*, XII, p. 210.

en soulignant qu'il ne faut pas confondre « féminin », femme et féminité, *nos référentiels* ne sont pas les mêmes et nous ne parlons pas de la même chose selon que nous appartenons à l'un ou à l'autre sexe. Une femme en réfère à son intériorité, même si elle ne lui est révélée que dans l'échange des regards et dans l'union des corps. Un homme ne peut parler que de ce que représente pour lui le « féminin », c'est-à-dire de sa relation à l'autre sexe, de ce qui provoque chez lui attirance et fascination, désir, effroi, excitation ; il parle de ce qui mobilise chez lui les plus fortes émotions jusqu'à l'arracher à lui-même pour le livrer à des forces qu'il ne peut et ne veut d'ailleurs pas forcément maîtriser. Je serais tenté de dire en première intention que lorsqu'un homme prétend parler du « féminin », il ne parle en vérité que de relation sexuelle.

La psychanalyse n'a pas d'ambition plus élevée que de permettre l'instauration ou le rétablissement d'échanges vivants et créatifs entre les « forces animiques » et les exigences de la nature, entre les plaisirs de l'esprit et du corps que les défenses du moi tendent à opposer si ce n'est à cliver. Quels liens y a-t-il entre la dynamique du transfert dans la cure et son objet de perspective à savoir qu'une patiente ou un patient handicapé, écrit Freud, dans sa capacité d'aimer par des fixations infantiles, accède à la libre disposition de cette fonction qui est, pour elle, pour lui, d'une importance inestimable<sup>2</sup> ? N'y aurait-il qu'une relation d'analogie formelle entre les résistances sur lesquelles il arrive que l'on bute en analyse, de façon parfois désespérante, et les avatars de l'amour entre personnes de sexes différents qui constituent sa chimère ?

S'il est vrai qu'en parlant du « féminin » un homme ne peut parler que de la relation sexuelle, il est difficile

2 S. Freud (1915), *op. cit.*, p. 199.

de s'exposer davantage, à moins, une fois encore, de dépouiller le « féminin » de sa chair pour en faire un objet intellectuel. J'aurais beau avoir lu tous les livres, à croire que vraiment la chair est triste... hélas, rien ne pourrait me soustraire à l'irrésistible attrait de cette terre étrangère, là où comme l'écrivait Mallarmé, « des oiseaux sont ivres, d'être parmi l'écume inconnue... et les cieux ! »<sup>3</sup>. Ce que les femmes feignent volontiers d'ignorer, mais bien sûr elles le savent et en jouent à plaisir, à moins qu'à juste titre elles ne s'en inquiètent, c'est avec quelle facilité elles peuvent affoler les hommes. Pour un détail, pour un rien... Il suffit de l'inflexion d'une voix, de l'énigme d'un sourire, de l'éclat d'un regard... « Lorsque dans un moment de grâce », écrivait Serge Leclaire, « il me vient de dire à une femme : je t'aime, quelque chose en moi éclate, où je renaiss. Sa « beauté » déclenche ce prodige, faite d'un éclat qui me fascine, d'une lumière où je me baigne, qui donne à chaque partie de son corps, à son odeur, à sa voix, à sa peau, ses mots, un attrait que rien ne dément (...) et c'est une absolue certitude, lorsque nous nous étreignons, d'avoir chacun, ensemble, trouvé la source : terre, eau et feu. Moment de vérité bien avant la mort. »<sup>4</sup>

Que sur le fond d'expériences aussi intimes, et pourtant si communes, le discours des analystes en soit venu à lier l'image du « roc », qui évoque la dureté et la fermeture, à la représentation du « féminin », ne manque pas de laisser perplexe. Mais il est des paradoxes qui à force de nous être rendus familiers par l'usage tombent dans le domaine des figures convenues au point d'en devenir insignifiants. Si tel n'était pas le cas, si cet assemblage curieux du mot « roc » et du mot « féminin » nous venait aux oreilles pour la première fois de la bouche d'un de nos patients, nous aurions tout lieu de nous demander sur quel mur il serait arrivé à ce malheureux de venir se casser le nez.

L'expression « roc du féminin » peut apparaître d'autant plus incongrue qu'elle ne figure pas sous la plume de Freud comme on l'a rappelé ce matin.

3 Stéphane Mallarmé (1898), « Brise marine », *Poésies*.

4 Serge Leclaire, *On tue un enfant*, Paris, Seuil, coll. Le champ freudien, 1975, p. 31.

Mais si elle a réussi malgré tout à s'imposer, jusqu'à fournir le thème de nos journées scientifiques, c'est qu'à l'évidence elle tient sa part de vérité, c'est qu'elle a quelque chose à dire. Je ne reviendrai pas ici sur l'intéressante exégèse qu'en a faite Evelyne Sechaud. Se pose notamment la question de l'obstacle sur lequel buterait l'analyse quand la figure du féminin reste associée, au-delà de la mère œdipienne, à la séduction maternelle primaire objet du refoulement originare. Il n'en reste pas moins que dans le texte de 1937 « Analyse sans fin, analyse avec fin » auquel on se réfère quand on emploie cette expression figurée, il apparaît non seulement qu'elle déforme le propos freudien mais qu'elle en inverse le sens, d'où résulte l'impression d'un curieux malentendu. Freud ne parle pas du « roc du féminin », ce qui donnerait à penser que le « féminin » oppose une résistance, mais il parle du « refus du féminin » ce qui signifie quasiment le contraire. Ce n'est pas, *dans la perspective où il se place alors*, le « féminin » qui résiste à quoi que ce soit, c'est le moi qui résiste au « féminin », qui s'en démarque ou qui le rejette pour ce qu'il représente *imaginativement* du côté du manque, de la dépendance et de la passivité, de la castration pour tout dire. C'est à propos de la différence des sexes, dans ce qu'elle a d'irréductible, qu'il emploie cette image du « roc ». « Roc du biologique » pour les uns, « roc de la castration » pour Lacan, « roc d'origine » dans la traduction des œuvres complètes, « poussée d'origine » selon d'autres, en référence au magma primitif... Mais quelque soit le zèle déployé par les traducteurs-interprètes pour tenter de « sauver les meubles » il faut bien reconnaître qu'ici le passage direct d'un élément de réalité au fantasme n'est pas sans poser problème quand Freud écrit par exemple que le refus de la féminité, dont résulte l'envie du pénis et la protestation virile, « ne peut évidemment être rien d'autre qu'un fait biologique »<sup>5</sup>. L'argument, en forme de sophisme est loin d'être convaincant. - Qui dit « féminin » dit « castration » - or le fantasme de castration s'appuie sur une réalité biologique, à savoir que les femmes n'ont pas de pénis, donc le

5 S. Freud (1937) « L'Analyse finie et l'analyse infinie », *OCF/P*, XX, p. 55.

refus d'identification au féminin, chez les hommes comme chez les femmes relève de la biologie et en partage le caractère irréductible. « *Ma foi, Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper* » comme dirait Sganarelle. Position d'autant plus surprenante que le fait biologique ici invoqué relève tout au plus de la morpho-biologie et du monde des apparences, qu'il s'en tient à la surface visible des choses, telles qu'elles apparaissent au regard de l'enfant - ou telles qu'il a besoin de les imaginer - et qu'elles n'ont qu'un rapport illusoire à la réalité. Mais d'où vient, en attendant, qu'à cette question d'un refus du « féminin », puisse se substituer, avec la facilité dont nous sommes témoins, celle d'un « féminin » qui se refuse ?

L'idée d'un « féminin » qui se ferme, qui résiste à l'effraction n'est en vérité pas du tout étrangère à la pensée freudienne. Si elle ne fait pas l'objet d'une reprise théorique, elle est, comme l'écrit Monique Schneider<sup>6</sup>, très présente dans « l'infrastructure que tisse le jeu des métaphores » notamment dans l'interprétation des rêves et dans les textes consacrés à l'enquête mythologique. Les figures abondent dans cette « strate de l'écriture » qui métaphorise le féminin comme un espace intime cherchant à se protéger contre les intrusions : portes ouvertes ou fermées, passages étroits, etc. Elle est sans cesse illustrée par les difficultés rencontrées dans le traitement des premières patientes hystériques. Aussi peut-on considérer que si l'expression « roc du féminin », marquant la fermeture, fait dire au texte de 1937 beaucoup plus et même autre chose que ce qu'il dit, elle n'en reste pas moins fidèle à certaines représentations qui se sont imposées au début de l'œuvre, pour être ensuite laissées de côté sous l'effet d'un changement de perspective.

Nous sommes alors en présence de deux approches très contrastées : celle qui aborde la question du « féminin » sous l'angle de l'ouverture ou de la fermeture et celle qui la ramène à une opposition phallique/châtré. Ces dichotomies seraient

<sup>6</sup> Monique Schneider, « Freud et le rapport féminin à la négation », in Jacques André (dir) et al., *Fatalités du féminin*, Paris, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2002, p. 69-85.

diversement convoquées pour rendre compte de difficultés rencontrées dans la cure :

- Paradigme de l'intériorité et de la résistance qu'elle oppose aux intrusions de l'analyste d'un côté : c'est le « *féminin qui se refuse* » pour ce qu'il représente en lien avec un *fantasme d'effraction* ;

- Support de contre-identifications narcissiques, d'un autre côté : c'est le « *refus du féminin* » pour ce qu'il représente en lien avec un *fantasme de castration*, entraînant selon les cas des mouvements de rébellion ou d'envie.

Le « féminin » aurait en quelque sorte vocation à fournir le support métaphorique des résistances. Ce n'est évidemment pas sans poser question. N'oublions pas cependant que le « féminin » de la psychanalyse ne relève ni d'une vision du monde, ni d'une science objective mais qu'il tend à rendre compte de la subjectivité inconsciente ; il est issu des théories sexuelles infantiles marquées par un phallogocentrisme au regard duquel le « féminin » se constitue comme métaphore de l'altérité et notamment de l'étranger en soi-même, du pulsionnel et par conséquent de ce qui suscite les résistances. Par là même il est en vérité *multiple* à replacer dans *le mouvement de la pensée freudienne*.

Pour rendre compte de ce mouvement sans verser dans des considérations trop abstraites j'aimerais déployer sous vos yeux un triptyque que je compose naïvement à partir de trois figures du « féminin » empruntées à l'iconographie chrétienne qui a structuré l'imaginaire des générations qui nous précèdent. Au centre du triptyque, Marie, la toute pure, telle que l'a représentée Fra Angelico. Attentive, interrogative, le visage légèrement penché en avant, elle accepte en réponse à l'Ange de se laisser féconder par l'esprit. Sur le volet de gauche, la chute d'Adam et Eve à l'aube de l'humanité : c'est ici la femme qui tient activement le rôle de la séductrice. Sur le tableau de Michel Ange le reptile a lui-même perdu tout caractère phallique pour prendre un visage et un corps féminins, tandis qu'Adam a le regard tourné vers l'arbre de la connaissance, comme si le peintre avait voulu

établir une correspondance pleine et entière entre la femme, le sexe, et le démon, renouant avec une longue tradition selon laquelle le masculin est associé à la parole, au spirituel, le féminin à la matière et à la chair. Enfin, sur le volet de droite une figure plus inquiétante, celle de Salomé qui ondule et se déleste de ses voiles sous le regard fasciné du roi Hérode. Celui-ci n'en peut plus et lui promet de lui donner tout ce qu'elle demandera, fut-ce la moitié de son royaume. Mais c'est la tête de Jean qu'elle réclame pour venger sa mère des reproches d'adultère qui lui ont été adressés par celui qui annonce le triomphe de l'esprit sur la chair. Trois figures allégoriques qui me semblent pouvoir illustrer les résistances que Freud associe au « féminin » à différentes étapes de son évolution dans sa manière de concevoir le travail analytique.

On pourrait dire, sans trop forcer le trait, que la relation analytique, particulièrement avec les hystériques, est pensée à ses débuts, de façon plus ou moins implicite, sur le modèle d'une fécondation de la chair par l'esprit, à ceci près que l'ange, auquel je compare irrespectueusement le Freud des commencements, se montre ici particulièrement actif. Il fait pression sur ses patientes pour qu'elles se laissent aller à leurs associations, il tend à forcer les barrières du moi, il se montre insistant. Ce n'est plus, selon les principes anciens de la catharsis, pour que la patiente expulse hors d'elle l'élément étranger qui la minait de l'intérieur, c'est pour qu'elle accepte, qu'elle admette, qu'elle laisse entrer en elle la parole effractante d'un autre ; la cure est métaphoriquement sous le signe de l'insémination et de la gestation. Toutefois cet étranger venu du dehors n'est que le révélateur de l'étranger en soi-même et c'est bien ce qui provoque les résistances chez la patiente. « La thérapie ne consiste plus à *extirper quelque chose* » écrit Freud, « mais à faire fondre la résistance et à ouvrir ainsi à la circulation la voie menant à un domaine jusqu'ici fermé, »<sup>7</sup> ceci à la faveur d'interprétations qui se veulent pénétrantes. Ca lui demande de grands efforts.

7 S. Freud (1892), « Sur la psychothérapie de l'hystérie », in *Etudes sur l'hystérie*, OCF/P, II, p. 317.

« Par mon travail psychique », écrivait-il, j'avais à « surmonter une force psychique chez le patient s'opposant au devenir-conscient des représentations pathogènes (...) objet d'une « aversion du moi » (...) la même force psychique qui avait coopéré à l'apparition du symptôme. » « Cette insistance me coûtait beaucoup. »<sup>8</sup> Il constate en effet que plus il se donne de mal et plus les résistances s'accroissent. Alors il faut renoncer. Il choisit de ne plus se prêter à ce jeu de dupes.

Le texte de 1910 où il s'inquiète des « chances d'avenir de la thérapie analytique »<sup>9</sup> témoigne d'un revirement très net vis-à-vis des techniques actives du début : s'il s'agit bien d'ouvrir au malade l'accès à son inconscient, écrit-il, « la technique a aussi pour but d'épargner de la peine au médecin ». On est frappé par la formulation qui met quasiment ces deux objectifs sur le même pied. L'économie d'énergie du côté de l'analyste et la levée du refoulement du côté du patient se trouvent ainsi conjuguées, témoignant d'un lien organique entre ces deux finalités. C'est un véritable retournement de situation car c'est le médecin qui, cette fois, accepte une certaine forme de passivité ; il supporte de se trouver dans une position que l'on pourrait dire féminine, au sens de se laisser pénétrer par les dires du patient auquel il restitue par là même une position active et subjective. C'est en fonction de cette réceptivité de l'analyste à l'inconscient de l'autre que le patient pourra relâcher ses défenses internes. L'analogie entre les interventions du médecin dans la cure et la fonction masculine n'a pas disparu pour autant mais c'est pour la ramener au niveau le plus modeste : « Il en va du pouvoir de l'analyste », écrit Freud, « (...) à peu près comme de la puissance masculine », c'est-à-dire à pas grand-chose : « Il ne peut même pas décider du sexe de l'enfant. Il ne fait là qu'engager un processus hautement embrouillé (...) qui prendra fin avec le détachement de l'enfant d'avec sa mère. »<sup>10</sup>

8 S. Freud, *op. cit.*, pp. 293-295.

9 S. Freud (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », OCF/P, X, p. 66.

10 S. Freud (1913), « Sur l'engagement du traitement », OCF/P, XII, p. 171.



Les réactions thérapeutiques négatives provoquées par l'analyste lorsqu'il en fait trop, pourraient donner à penser qu'elles se produisent sous l'effet d'un rapport de forces quasi mécanique : action-réaction. Il serait un peu court d'en rester à ce modèle de l'arc réflexe qui ne considère que les quantités d'énergie circulantes sans tenir compte de ce qui les anime ou de ce qui les inhibe, en lien avec les représentations, et les charges libidinales qu'elles véhiculent dans le transfert. L'insistance du médecin cherchant à vaincre les résistances de ses patientes, à les convaincre, leur donne prise, car la partie est trop belle : quoi de plus gratifiant que d'être l'objet de tant d'attentions et de pouvoir se jouer du désir de l'analyste ? C'est le point de départ des réflexions sur l'amour de transfert qui tout en reconnaissant de façon beaucoup plus explicite les enjeux érotiques de cette relation, sortiront définitivement la patiente de sa passivité présumée, pour la resituer dans la lignée des filles d'Eve, des femmes tentatrices, aux sollicitations desquelles l'analyste se trouvera contraint d'opposer lui-même un refus, réalisant qu'au-delà des apparences il se pourrait bien que ce soit elles qui mènent le jeu.

Parmi les premiers compagnons, certains ont bien risqué d'y perdre leur âme ; les mirages séduisants de la « cure d'amour » ont ouvert la porte à d'inévitables dérives jusqu'à ce que Freud choisisse d'aborder la question frontalement, en 1915. A la patiente qui s'est éprise *du médecin* (cas de figure posé comme le plus significatif), celui-ci ne concédera rien dans la réalité. Il accepte son amour comme *véritable* mais ne le traite pas comme *réel*<sup>11</sup>. Aussi le renversement de situation n'est-il en vérité que partiel : il y a une chose qui persiste et elle est essentielle : c'est l'*asymétrie* de la relation. Elle est très fortement soulignée dans ce texte, avec des traces de condescendance à l'égard de la patiente qui dans ces conditions se laisse prendre aux mirages de ses propres désirs. Car c'est elle qui maintenant va se heurter à un mur. La fonction de l'analyste impose à celui-ci « de savoir refuser la satisfaction demandée, (...) de ne

11 S. Freud (1915), « Remarques sur l'amour de transfert », *OCF/P, XII*, p. 206-207.

pas désavouer l'indifférence qu'il s'est acquise». Le terme d'*indifférence* intervient là pour répudier le fait sexuel. La seule *différence* qui persisterait alors dans la relation entre l'analyste et sa patiente, et qui sortirait même renforcée, serait celle qui analogiquement structure les rapports entre générations. L'analyste occupe la position d'un maître. Le roc a changé de camp. C'est lui qui reste de marbre, comme le Moïse de Michel Ange surplombant le commun des mortels livré à ses instincts<sup>12</sup>. Grandeur et servitude. L'esprit contre la chair : un trait est tiré entre ces deux mondes que la cure n'avait pourtant d'autre but que de réunir. C'est là tout le paradoxe avec des conséquences difficiles à gérer. Le problème est en effet que les « refusements » de l'analyste tendent alors à faire basculer le transfert amoureux du côté d'un transfert *idéalisant* dont les effets délétères ne sont pas moins à craindre.

Renoncer à l'accomplissement de souhaits incompatibles avec la réalité, c'est ce qui avait été imposé à l'enfant d'autrefois, l'engageant dans la voie d'une mise en latence au bénéfice des activités de l'esprit. La cure serait-elle appelée à renouveler une telle expérience ? Mais que pourrait-on alors en attendre si ce n'est l'engagement dans la voie de sublimations réparatrices, en identification au maître, avec comme point de fuite une analyse sans fin ? Et ce ne serait là qu'un moindre mal car chez d'autres patients, il arrive que le caractère traumatique de l'expérience ancienne ne leur ayant pas permis d'acquérir la capacité de détacher leur libido de ses buts initiaux, et de réinvestir cette énergie autrement, ils restent à la fois sous le coup de la blessure narcissique et sous l'emprise d'exigences pulsionnelles trop fortes pour qu'elles puissent se combiner avec les intérêts du moi. L'éviction de l'investissement amoureux risque alors de libérer un pulsionnel beaucoup plus régressif faisant place à l'envie dévorante qu'Eros avait la capacité de contenir et d'intégrer dans la complexification œdipienne. Eros et Narcisse, au lieu de se renforcer mutuellement, s'engageraient alors dans une

12 S. Freud (1914), *Le Moïse de Michel-Ange*, *OCF/P, XII*, p. 131 sq.

conflictualité sans issue, faute de parvenir à relier leurs exigences, instaurant, dans le cadre même de la cure, le *clivage* comme principe de fonctionnement psychique : clivage entre l'esprit et le corps, l'intellect et la sensualité, tout ce qui était venu peut-être un jour soutenir la demande d'analyse.

L'idéalisation est une composante habituelle de l'amour. « L'amour de soi inonde l'objet d'une surestimation énorme » écrivait Lou Andreas Salomé<sup>13</sup>. Il en est ainsi dans la cure comme ailleurs et l'amour de transfert comporte ces deux dimensions, érotique et narcissique, mais ce qui est refusé à l'une tend à se réinvestir dans l'autre, avec alors pour la patiente (ou le patient) un risque majeur qui est de tomber dans la spirale de la régression narcissique. Toutes les conditions se trouvent en effet réunies pour potentialiser les différents aspects de ce *transfert envieux* que Freud engloba sous le terme de « refus du féminin ». A ses yeux l'envie de l'homme qui se rebelle contre un autre homme en position supérieure ou l'envie de la femme qui cherche à obtenir de lui ce qu'elle n'a pas, sont liées au complexe de castration. Mais l'envie prend souvent un caractère si profondément destructeur qu'il est difficile de ne pas y reconnaître le produit plus régressif de l'idéalisation et du clivage. Il y a là matière à débat. La décollation de Jean-Baptiste dont j'ai fait le troisième volet de mon triptyque, illustre bien ce dilemme entre deux interprétations possibles. Jean-Claude Rolland fait de cet épisode barbare, « un acte hautement civilisateur, fondateur de la féminité » parce qu'il représente symboliquement, écrit-il, « la castration d'une idolâtrie phallique ». La surestimation de l'organe mâle qui domine la sexualité infantile, se trouverait alors transférée au corps de la femme, à ses formes, à ses contours..., permettant un « réétalonnage du narcissisme » et on pourrait y voir « l'invention de la féminité »<sup>14</sup>. J'avoue qu'il m'est difficile de m'associer à cette construction pourtant séduisante. Elle reste sous l'emprise du

postulat phallique, à croire que la féminité ne pourrait « s'inventer », pour reprendre ce terme, que sur les ruines de la virilité et sur la fétichisation du corps propre. L'enjeu symbolique me paraît d'une autre nature : Salomé usant de ses charmes pour obtenir la tête de l'homme qui figure la force spirituelle met une nouvelle fois en scène le conflit entre l'esprit et la chair, repris dans l'archétype d'une opposition masculin-féminin. L'épée qui fait tomber la tête de Jean n'est pas celle de la castration, c'est l'épée du clivage qui oppose « l'âme » à l'animalité. L'acte de Salomé qui met son corps érotique au service du crime dans une collusion monstrueuse avec sa mère maquerelle m'apparaît comme le fruit amer, le contre-coup délétère de l'idéalisation des figures paternelles. On pourrait être tenté de voir dans cette scène une figuration du meurtre du père perpétré par des femmes. Mais, plutôt que le meurtre symbolique du père, j'y verrais le meurtre de la référence symbolique au père. Et si la décollation de Jean Baptiste n'a pas cessé d'être exposée au regard de tous, ce n'est pas de mon point de vue qu'elle valorise de quelque façon que ce soit la féminité. Elle contribue plutôt à « l'édification » du surmoi féminin dans ce qu'il a de plus méprisant pour la femme et de plus cruel.

« Cherchez la femme, pardieu ! » est une formule rendue célèbre par Alexandre Dumas. Il est très surprenant d'observer que d'étape en étape, les principaux obstacles identifiés par Freud comme risquant de compromettre la conduite de la cure, prennent les traits du féminin. « Le sexe », comme disaient les théologiens du Moyen-âge pour en parler, apparaît comme le *support projectif* à la fois de la pulsionnalité qu'il déchaîne et de la menace de castration, menace qui intervient en fait *comme force d'interposition entre le sujet et l'objet de son désir*. Si l'on admet ce point de vue, elle aurait un effet protecteur plutôt qu'inducteur de l'angoisse, laquelle témoignerait surtout de la violence des émotions suscitées par la rencontre avec l'autre, faisant écho probablement aux expériences les plus anciennes de séduction de l'enfant par l'adulte. Est-ce seulement, est-ce principalement l'absence

13 Lou Andréas Salomé, « Ce n'est pas la femme qui a tué le père » in *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard, 1980, p. 190.

14 J.-C. Rolland, « Salomé », *Les yeux de l'âme*, Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, 2010, pp. 59-79.

de pénis chez la fille qui provoque l'angoisse du garçon à la découverte de l'autre sexe ? La focalisation sur ce manque, au pli des courbures féminines, pourrait bien n'être qu'une manière de ne pas voir autre chose ; c'est le produit d'un scotome ; il s'agit d'une véritable dénégation de *l'altérité*. C'est ce qui m'amène à considérer le fantasme de castration comme un rempart contre le débordement d'excitation et l'effroi qui naît de cette rencontre : une découverte particulièrement troublante quand elle porte sur le corps de la mère et son sexe entrevu, « *matrem nudam* ». Le caractère bouleversant de telles aventures perd les rêves de nos mille et une nuits mais il arrive que nos patients nous rafraîchissent la mémoire. Qui n'a connu cet excès, cette émotion incontrôlable ? N'est-ce pas l'intensité de l'attaque pulsionnelle qui, de l'intérieur, menace le moi dans son intégrité, bien avant que le danger se formalise sous les traits d'une menace venue de l'extérieur ? En vérité il n'est pas besoin que les pères se fassent menaçants pour que les fils soient pétrifiés à la vue du sexe maternel dont la représentation même est tabou : « *matrem nudam* », comme sur le tableau de Courbet, « l'origine du monde », que Lacan dissimulait derrière un paravent. Car c'est bien des origines les plus lointaines que cette rencontre tire sa force traumatique. Nos souvenirs ne sont là que pour donner après-coup, à la faveur d'expériences nouvelles, un contenu représentatif aux traces de la séduction originelle qui jusque là n'avait trouvé à s'inscrire que sous la forme de signes indéchiffrables. Ainsi le fantasme de castration, qui cherche à s'étayer sur les données d'une perception biaisée, peut-il apparaître comme le produit, dans la rencontre avec l'autre sexe, d'une véritable *hallucination négative*, seule à même d'endiguer, de ramener à un niveau supportable, le trop d'émotion qu'entraîne ou fait resurgir le contact visuel ou autre avec la chair maternelle. A moins que ce ne fut, par délégation, avec les formes ondulantes de ces femmes peu avares de leurs charmes qui gravitent autour des enfants jeunes et les fascinent à un point qu'elles ne peuvent imaginer. Toutes n'ont pas la retenue et l'intelligence que Freud reconnaît à Nannia, son « professeur de sexualité », mais toutes

ne sont pas non plus nécessairement vieilles et laides... Ce qui trouble l'enfant ce n'est pas tant de s'entendre dire par quelque gouvernante bourrue que s'il continue on va « lui couper les oreilles », c'est bien plutôt le vent qui s'engouffre dans les jupes des belles passantes, l'éclair à demi farouche et surtout amusé de leur regard, le mouvement de leurs cheveux, l'odeur de leur parfum. Aurions-nous oublié l'ardeur des amours enfantines que les éclats de rire attendris, et la douceur autant que les rigueurs maternelles, contiennent sans trop de mal pendant les années sereines mais qui se réveillent et se mettent à déferler aux approches de l'adolescence comme un nageur qu'on n'attend plus. « *Des cheveux qui tombent comme le soir, de la musique en bas des reins (...) et dans le port de cette nuit une fille qui tangué et vient mouiller (...) et sous le voile à peine clos, cette touffe de noir jésus, et puis ce cri qui monte au ciel (...) et ce mal qui nous fait du bien, c'est extra...* » (Léo Ferré). C'est extra mais c'est bouleversant, au point que l'enfant curieux, le jeune adolescent timoré ou hâbleur, peut se trouver submergé, sidéré, transformé lui-même en un roc d'hébétude. Le déplacement à l'extérieur d'une menace qui vient du dedans comme pour tenter de l'objectiver et de la circonscrire ne se limite pas à l'invention du courroux paternel, pas plus qu'à la répulsion éprouvée pour le corps maternel sous l'effet d'un renversement dans le contraire de ce qui avait d'abord exercé sur l'enfant un tel pouvoir de séduction. Quelque chose de beaucoup plus radical et de potentiellement violent se produit, à savoir la négation pure et simple de l'existence du sexe féminin. *Se représenter la femme comme un homme castré fait d'elle un être asexué*. L'inquiétude qui peut en résulter sert à la fois de couverture et de remède à une angoisse plus profonde, celle qui cherche un apaisement dans la réduction à néant de l'objet du désir. Car il est plus rassurant de penser qu'il n'y a rien là qui puisse attirer le regard, qui puisse attiser le désir.

On connaît la célèbre réplique d'Hamlet à Ophélie : *Croyez-vous, demande le prince, sur un ton enjoué, croyez-vous que j'avais des pensées mauvaises ?*

*Je ne pense à rien, Monseigneur, proteste Ophélie.  
Rien ! S'exclame Hamlet...Tiens donc : Voilà une  
bien jolie pensée à mettre entre les jambes d'une  
pucelle !*

*Hé ! Quoi, Monseigneur, s'offusque Ophélie ?  
Rien...<sup>15</sup>*

Ce serait toujours la même histoire : le mot d'esprit servirait ici de couverture plaisante et fanfaronne à l'effroi suscité autrefois chez l'enfant par la vue d'un sexe dépourvu de pénis. A l'entendre de cette manière, on ne serait pas dépaysé. Rien d'autre qu'une absence. Oubliée la fraîcheur de « la rose qui ce matin avait déclos sa robe de pourpre au soleil... »<sup>16</sup> Mais la vérité c'est qu'Hamlet lui-même n'a « rien » à mettre entre les jambes de cette femme qui le séduit, signe de son impuissance. Il n'a rien à mettre, pas même une pensée ou plutôt pas d'autre idée que celle de rien, aucune représentation supportable du sexe féminin, de la chair féminine qui le renverrait à son propre désir ; parce que s'il se laissait aller à penser qu'il y eût là positivement quelque chose et à imaginer l'ouverture au plaisir, il serait obligé de s'accepter lui-même, de se reconnaître dans la lignée de ceux qui sont capables et coupables de tout, qui peuvent sacrifier sans hésitation la vie d'un autre (voire leur propre vie) à leurs convoitises, tel Claudius l'assassin de son père, qui a exaucé le vœu invouable de l'enfant et qui se vautre maintenant dans le lit du crime avec Gertrude sa mère. Celle qui fut le premier objet d'amour du prince enfant n'est plus aujourd'hui que la figure obscène d'une répugnante et coupable lubricité<sup>17</sup>. Objet de toutes les convoitises, le sexe féminin est indirectement l'agent du crime, c'est pour les femmes que les hommes se battent comme des

15 W. Shakespeare, Hamlet III, 2, Oeuvres complètes, Edition bilingue, tragedies I, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1995, p. 962.

- *Do you think I mean country matters?*

- *I think nothing, my lord*

- *That's a fair thought to lie between maid's legs*

- *What is, my lord?*

- *No thing*

- *You are merry my lord.*

16 W. Pierre Ronsard à Cassandre, Mignonne allons voir si la rose .

17 Voir le travail d'André Green : *Hamlet et Hamlet : Une interprétation psychanalytique de la représentation*, Paris, Ed. Bayard Centurion, 2003.

bêtes, c'est pour les femmes qu'ils sont capables de se flamber eux-mêmes. C'est donc par elles que le mal arrive et cela ils sauront bien aussi le leur faire payer. Il n'est que de voir la violence qui s'abat sur elles, tantôt réprimée par la loi, tantôt permise et même valorisée. Il en est ainsi depuis toujours, la culpabilité des mères et des filles est inscrite au patrimoine de l'humanité. C'est par Eve que la malédiction s'est abattue sur le monde. Hérodiade et sa fille Salomé, Gertrude, dans sa « bauge ordurière » ou encore Pandora qui soulevant le couvercle de la jarre expose les hommes à bien des soucis, en sont les dignes héritières. Sur le corps de la mère, et par extension sur toute chair féminine, sur le sexe de la femme, se projette la violence des émotions que suscite l'objet du désir, la violence des passions qu'il déclenche, des excès auquel il peut conduire. Il n'est pas de tête couronnée qui ne soit exposée à la répétition de ce scénario infernal, à la chute la plus inattendue et la plus irrémédiable, qui ne se trouve à la merci de celles que l'on dirait volontiers « femmes de rien », *nothing*, et qui détiennent cependant, fut-ce à leur corps défendant, le pouvoir de faire basculer un empire.

Par un effet de retournement, c'est l'objet, le « féminin », qui devient alors le *sujet* du drame. La pulsion prendrait sa source au dehors, elle ne viendrait pas de l'homme mais de la femme qui l'ensorcelle. L'homme séduit est envoûté, possédé par le diable, c'est-à-dire qu'il se trouve sous l'emprise d'un pouvoir énigmatique dont la femme est supposée détenir le secret. La pulsion se confond alors avec son objet qui devient son « *objet source* », selon le modèle originel, le paradigme, proposé par Laplanche, qui instituerait comme un fait de *réalité* que la pulsion, enfer ou paradis, c'est l'autre. *I'm your hell* (votre enfer ou votre méprise), *I'm your dream*, *I'm nothing in between*. (Chanson de Meredith Brooks)

L'effroi suscité chez le prince par la chair coupable de la mère s'est déplacé vers celui de la belle Ophélie. L'ombre de la mère s'est abattue sur l'objet aimé, la pucelle, la virginale : qu'elle le reste surtout ! *Nothing*, rien, il n'y a rien là qui puisse révéler, trahir

et qui puisse attiser le désir coupable. Il ne peut rien y avoir d'autre au bas du ventre, au cœur du ventre d'Ophélie que la surface lisse d'un mont de Vénus marmoréen, comme sur beaucoup de statues antiques où la rondeur des formes ne présente aucune faille et n'offre au regard du visiteur serein que la douceur d'une pierre bien polie, d'un roc impénétrable. Comment s'étonner que de l'autre côté de la travée, la plupart des athlètes dont les sculpteurs avaient d'abord consenti à représenter plus généreusement les attributs virils, se soient trouvés ensuite, accidentellement ou par vandalisme amputés de leurs membres, laissant aux vilains boucs, au Satyre, à Priape le plaisir de faire les malins.

Ophélie n'est pas, n'est plus seulement une femme désirée, elle est pour Hamlet la figure de son propre désir, elle incarne une part de lui-même qu'il ne peut accepter, qu'il ne peut maîtriser, contrôler, et qu'alors il maltraite pour la réduire à rien. Ophélie c'est la part féminine d'Hamlet si par là on entend sa part désirante, le désir étant assimilé à l'objet qui le provoque et l'attire et dans lequel il serait tenté de se perdre jusqu'à ne plus exister. « Tes yeux sont si profonds que j'en perds la mémoire. »<sup>18</sup> La part désirante, ce feu dans lequel se consomment les identités différenciées, l'embrassement qui rend Hamlet fou pour de vrai selon que le vent tourne, alors qu'il prétend faire semblant, est pour lui à la fois si violent et chargé de telles menaces, chargé surtout d'une telle culpabilité, qu'il n'a d'autre solution que de chercher par tous les moyens à l'éteindre. Quoi de plus efficace que de le réduire à *néant*, d'en refuser l'existence, de lui refuser l'existence. « *Nothing !* » Alors... plus rien ne pourra prévenir l'issue inéluctable, le fait irréparable, Ophélie va disparaître, pour de vrai, au fil de la rivière, comme elle est représentée sur le tableau de John Everett Millais, elle va s'évanouir, son corps entre deux eaux. « *I'm nothing in between* ». « *C'est que la voix des mers folles, immense rôle, Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux / (...) Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !* » (Rimbaud – *Ophélie*)

18 L. Aragon, *Les yeux d'Elsa*, Poésies d'abord, Seghers, Paris, 2004.

Le sexe masculin peut être exhibé, érigé, brandi à l'envie comme signe de puissance ; il est à vrai dire beaucoup plus que cela un signe d'impuissance. C'est le signe par excellence, le signe irréductible, chez l'homme, de l'impuissance du moi à commander ce qui lui importe quand même au plus haut point. C'est le domaine où l'inconscient s'impose de la façon la plus intempestive. D'où, peut-être, cette extraordinaire valorisation, pour ne pas dire cette divinisation du phallus en sa splendeur, comme une sorte de culte rendu au *deus ex machina*. « On a raison », écrivait Montaigne, « de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingérant si importunément, lors que nous n'en avons que faire, et défailant si importunément, lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si impérieusement avec notre volonté. »<sup>19</sup> Mais il est intéressant d'observer qu'en son temps, Montaigne avait bien perçu que cette indiscipline d'une part de soi-même, montre à quel point le moi n'est pas maître en sa demeure : c'est aller au devant de l'inconnu en nous, ce qu'il compare à la découverte d'un nouveau monde ; c'est le paradigme d'une volonté concurrente à la nôtre.

Soumis à cette part d'ombre et de tentation du monde daïmonique, le moi se trouve en position que l'on pourrait qualifier de féminine. Il cherche alors à expulser par identification projective cette part animale, tandis qu'un « travail d'épuration extrême conduit », comme l'écrit M. Schneider<sup>20</sup>, « à la construction d'une entité masculine côtoyant la désincarnation ». Seulement « qui veut faire l'ange fait la bête » et ce principe pascalien n'énonce pas une vérité anodine, nous le savons trop bien : la bestialité – tel est en effet le risque majeur des forces pulsionnelles soustraites, par le clivage et l'idéalisation, au contrôle du moi. Clivage entre l'esprit et le corps, qui se trouve alors abandonné sans frein à la sauvagerie de ses débordements. Quand il n'y a plus de liens, d'échanges vivants entre

19 Montaigne, *Les Essais*, I, 21, « De la force de l'imagination » Edition d'Emmanuel Naya et al., Folio classique, Gallimard, Paris, 2009, p. 248.

20 M. Schneider, « L'entrecroisement des sexes dans son versant masculin », in J. André (dir) et al., *Les sexes indifférents*, Paris, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2007, p. 79.

Narcisse et Eros, ils prennent les visages monstrueux du Docteur Jekyll et de Mister Hyde.

Que le « féminin » soit devenu en psychanalyse le signifiant majeur des résistances liées au corps, à la chair, et finalement aux contraintes biologiques tandis que la virilité et ses attributs magnifiés seraient, en référence au père, emblématiques de la vie de l'esprit, ne peut manquer d'interroger sur la manière dont ces dichotomies, profondément ancrées dans notre culture, peuvent infléchir la théorie elle-même dans une direction d'autant plus affirmée que les fondateurs ont été des hommes inévitablement soumis comme dit Freud, à « *des préférences de nature pulsionnelle* ». Toujours est-il qu'un changement de perspective s'affirme de plus en plus nettement à mesure que les constructions freudiennes, moins directement liées à la clinique, se font plus spéculatives. Avec la révision structurelle de l'appareil psychique, elles s'attacheront moins aux contenus refoulés, aux fantasmes inconscients, qu'aux forces en présence, au jeu entre les instances, aux mécanismes qui permettent au moi de résister à la violence pulsionnelle. L'intérêt porté au sexuel infantile, qui avait occupé une si grande place dans la première partie de l'œuvre, passe alors au second plan derrière l'attention portée aux enjeux narcissiques de la différence des sexes, avec simultanément un regain d'intérêt pour l'autoconservation qui cherche paradoxalement à faire alliance avec les pulsions de mort, pour tenter de réduire à néant ce qui met le sujet en péril et qui est maintenant envisagé sous l'aspect des forces brutes et déqualifiées du ça. Dans cette prise de possession du feu, le sexuel n'apparaît plus guère que sous l'aspect quantitatif d'une menace pour l'intégrité du moi. Aussi n'est-il pas surprenant que sous des formes diverses mais de manière récurrente dans l'histoire de la psychanalyse, l'intérêt se déporte sur les problématiques du moi, qui sont présentes chez tout patient, mais sur lesquelles on bute effectivement, *quand on les coupe de leurs origines sexuelles*. C'est lorsqu'il se dissocie d'Eros pour camper sur une ligne défensive que Narcisse devient un facteur d'immobilisation et peut opposer une résistance aussi dure que le roc.

Avec l'assimilation du féminin au castré, il est question de sexe mais le sexe est ici déssexualisé. En avoir ou pas devient *synonyme d'être ou de ne pas être*. Avec de tels enjeux il est clair que l'on tombe sur un os. Butée d'autant plus infranchissable qu'un jugement de réalité impose la castration comme un fait biologique. Mais n'est-ce pas dans ce « *nothing* » shakespearien que la théorie devient délirante ? Car ce n'est pas le fait anatomique qui est en cause, c'est la manière dont celui-ci est perçu et interprété « sous l'influence des pulsions qui font que le moi se détache de la réalité » comme l'écrit Freud à propos du fétichisme. Chez le fétichiste le désaveu porte sur l'absence de pénis chez la femme entraînant un clivage entre la part du moi qui reconnaît le fait et celle qui le dénie. Dans l'attitude psychique beaucoup plus commune dont il est ici question, le désaveu ne porte pas sur l'absence de pénis chez la femme mais sur l'existence chez elle d'un sexe différent, sur le fait que si la femme n'a pas de pénis, elle n'est pas pour autant un homme castré, sur le fait que ce qui est autre et ce qui se dérobe en partie à la vue n'en existe pas moins. Comme chez le fétichiste ce désaveu est le fait d'une partie clivée du moi. Car chacun, d'un autre côté sait bien ce qu'il en est, ce qui pourrait faire penser au « Je sais bien, mais quand même ... » d'Octave Mannoni. Ce déni d'un sexe différent porte sur le désir et la jouissance féminine et par extension sur toute forme d'altérité et d'intériorité, de telle façon que seules seraient tenues pour vraies les réalités objectivables, directement appréhendables et qui peuvent être rapportées à ce que l'on connaît chez soi-même. En ce sens le refus du féminin ne serait pas loin de signifier le refus de l'inconscient et c'est à juste titre que l'on aurait à craindre une analyse sans fin, si ce n'est la fin de la psychanalyse.

Faut-il que le moi se sente menacé par la double effraction de l'autre au dehors et de l'autre en soi, de cet autre au dehors qui réveille et déchaîne l'autre en soi, pour qu'il en arrive à construire *jusque dans la théorie* des barrières aussi résistantes que celles qui consistent à nier purement et simplement, en fin de compte, l'existence d'un autre sexe, pour supprimer

les écarts qui sont à la source de toutes les tensions, et réduire au silence ce qui ne peut être accepté du côté de la vie. Retour à l'état minéral. Le roc est celui d'une pierre tombale.

Le refus du féminin, si par féminin on entend cette capacité d'accueillir en soi l'étranger, apparaît ainsi comme l'un des avatars les plus dramatiques de la cure : là réside la butée de l'analyse, le roc de son impuissance, quand elle se laisse dominer par une problématique narcissique et conservatoire. On pourrait en effet trouver quelques analogies entre l'impuissance de l'analyste à surmonter ce type d'obstacle et l'impuissance sexuelle d'hommes qui pour se défendre réduisent à néant l'objet de leurs désirs.

Dans la vie ce refus de l'altérité rabat par voie de conséquence la sexualité sur l'autoérotisme. Car c'est ce qui arrive lorsque le féminin n'est plus que le complément du masculin ; et que cet autre sexe apparaît tout au plus comme le « logis du pénis », dicit Freud, comme le réceptacle de l'organe mâle, le pénis en creux, retourné comme un doigt de gant selon Gallien au II<sup>e</sup> siècle, et non plus comme le féminin érotique à la fois *sujet* et objet de désir. Il est clair en effet que si le sexe féminin n'existe pas, si « la femme n'existe pas », « Il n'y a pas non plus, de rapport sexuel ». Ce que l'on appelle rapport sexuel ne serait en fait pour l'homme qu'une décharge ou une forme d'autoérotisme assisté, se servant de la femme comme d'un instrument de plaisir solitaire. Et si l'homme est un peu moins bovin, un peu plus délicat, il sera en ce cas impuissant, ou éjaculateur précoce... Chez l'un et l'autre des partenaires, cela tourne à la « glaciation » ou à la perversion : la femme n'existe pas, *l'autre* n'existe pas.

Dans la cure, la castration prise comme un fait réel se soustrait par là même à toute interprétation et fait alors effectivement figure d'un roc infranchissable. Car l'analyse s'arrête là où s'arrête l'interprétation, ce qui ne l'empêche pas bien au contraire de se poursuivre à l'infini. Dans ces conditions en effet, le patient reste dépendant de l'objet de son transfert narcissique et l'analyse devient interminable puisqu'il n'y a plus d'analyse.

Il revient à l'analyste d'accueillir ce que l'homme

ou la femme qui lui parle ne peut accueillir en lui-même, tant ces patients se sentent menacés dans leur être par ce brasier intérieur. Cela suppose que l'analyste ne soit pas *dans le refus* mais dans l'acceptation et surtout la reconnaissance, chez son patient comme chez lui-même, de toutes ces chimères que l'on décline si généreusement au « féminin ». A quelles conditions est-ce possible ? La coutume est d'en appeler au « cadre » comme s'il dépendait d'un ensemble de dispositions matérielles, extérieures à l'analyse elle-même, d'en garantir la possibilité. Sans contester le moins du monde l'utilité de ces aménagements contractuels, ils n'ont qu'une fonction accessoire. Ce qui rend l'analyse possible, c'est une « disposition intérieure » de l'analyste, pour reprendre le terme que Freud employait en 1910 à propos des « chances d'avenir... ». Une disposition qui ne saurait se réduire à l'intériorisation de quelque « structure encadrante » et autres « gardes fous ». Les « refusements » sur lesquels Freud a été amené à mettre l'accent en 1915 face à certaines déviances, ne sont que la contrepartie d'une ouverture à tout ce que symbolise le « féminin » du côté de l'altérité, de l'intériorité, du pulsionnel, de l'érotique, ouverture dont le principe se condense dans l'énoncé de la règle fondamentale : dire seulement mais tout dire. Ce qui rend cela possible ne tient pas tant au cadre qu'à l'existence du *tiers* sans lequel il ne peut y avoir de pratique analytique. C'est parce qu'entre le patient et l'analyste il y a toujours un, une ou plusieurs autres, que l'analyse est possible. Comme disait Georges Favez<sup>21</sup>, l'analyste n'a pas à opposer de résistance, c'est l'analyse elle-même qui résiste et cela parce qu'elle inclut fondamentalement le tiers, y compris dans cette « disposition » contre-transférentielle qui est celle d'une analyse de soi constamment remise en chantier au contact de l'expérience avec les patients (Fedida). Alors il arrivera que celui qui parle puisse non plus se défendre contre ce qui le menaçait mais le reprendre en soi, s'y reconnaître et réintégrer cette énergie.

---

21 Georges Favez, « La résistance de l'analyse », Nouvelle revue de psychanalyse, N° 10, *Aux limites de l'analysable*, Gallimard, Automne 1974.

Le regard porté par Norbert Hanold sur la pierre d'un bas relief transforme la Gradiva en une femme vivante qui elle-même, par effet de retour, donnera sexe et vie à ce jeune homme pétri d'intellectualisme. Par l'entremise d'Aphrodite, par les sortilèges de l'amour, la statue de Galatée prend vie sous l'œil de Pygmalion (Delvaux retourne la situation). Tout l'inverse de l'effet produit par Méduse qui transforme en statue ceux qui croisent son regard.

Dans la cure comme dans la vie, c'est la reconnaissance du « féminin » en tant que le féminin se prête, de par ses origines maternelles, à figurer l'étranger pulsionnel en soi et hors de soi, qui permettra à l'autre de devenir sujet-objet de désir. C'est par l'homme qu'une femme devient femme et c'est en retour par le regard d'une femme qu'un homme devient homme. « Qu'arrivera-t-il lorsque la lumière sera là ? (...) Pendant un instant elle sera aveuglée, puis elle recommencera à me voir. A distinguer le sable de la mer, puis la mer de la lumière, puis son corps de mon corps. Après elle séparera le froid de la nuit et elle me le donnera<sup>22</sup>. »

Si vous vous éloignez de la capitale et de sa tour Eiffel, symbole universellement connu de l'extase française, vous aurez peut être le bonheur en remontant vers le nord de trouver à Bruxelles une statuette non moins emblématique, mais qui expose sa fierté à la belge, sur un mode plus jovial et plus débonnaire. Je veux parler du *menneke*, du Manneken Pis fièrement campé sur son piédestal au croisement de la rue de l'Étuve et de la rue du Chêne – tout un programme. Le petit bonhomme cambré qui tient fièrement de la main gauche son sexe avantageux ne prêche peut-être pas aux poissons du bassin qu'il surplombe – comme Freud a eu le sentiment de le faire avec certains de ses collaborateurs ou de ses élèves – mais il les arrose généreusement tandis que les bourgeois de la ville se plaisent à l'habiller au fil des saisons de vêtements qui tour à tour représentent leurs corporations.

---

22 M. Duras, *L'Amour*, Paris, Gallimard, Folio, 1971, p. 131.

Mais si vous remontez encore un peu plus haut vers le Nord et l'Ouest, vous retrouverez à l'entrée du port de Copenhague, la statue infiniment plus troublante de la Petite Sirène d'Andersen perchée sur son roc. Le bas de son corps n'est plus celui d'un poisson couvert d'écailles mais il n'est pas encore celui de la femme qu'elle aurait pu devenir si le prince dont elle s'est éprise avait porté les yeux sur elle, s'il avait su la reconnaître et l'aimer.

C'est en effet du regard de l'autre, de l'objet de son amour ou de son idéalité, que dépend sa possible métamorphose. Elle avait accepté de laisser à une sorcière des fonds marins la voix par laquelle elle aurait pu le séduire car s'il s'était laissé attirer de cette manière, il se serait noyé. C'est à lui de la reconnaître, mais le prince ne voit rien, *nothing*, rien que le scintillement du soleil à la surface de la mer. Faudrait-il qu'elle aille planter un glaive dans son cœur ? Si le prince ne la reconnaît pas, elle ne pourra vivre ou survivre, à l'instar de toutes les Salomé du monde, que par le meurtre. Ses sœurs ont sacrifié leurs cheveux pour lui procurer l'arme mais elle ne peut s'y résoudre. Alors c'est elle qui va mourir.

Son regard se tourne vers les profondeurs abyssales de l'océan où règne son père et à la surface duquel elle va bientôt se dissoudre, transformée en écume. Sous les yeux du prince il ne restera plus qu'un roc, nu, déserté, figure énigmatique s'il en est, profondément émouvante, figure des amours flouées, des histoires avec fin ou des histoires sans fin, de « l'ennui, désolé par les cruels espoirs » pour reprendre les vers de Mallarmé par lesquels j'avais commencé et par où j'aimerais finir: « *Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres / D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! Rien, / Ni les vieux jardins reflétés par les yeux / ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe / O nuits ! Ni la clarté déserte de ma lampe / Sur le vide papier que la blancheur défend.* »<sup>23</sup> *Nothing !* C'est qu'il en va de l'écriture comme de l'analyse, c'est qu'il en va de l'analyse comme de l'amour.

---

23 S. Mallarmé, *ibid.*



# *De l'étrangeté du phallus ou le féminin entre illusion et désillusion*

*Julia Kristeva*

Lorsque Jean-Michel Hirt m'a invitée à ces journées intitulées *Le Roc du féminin*, je venais de voir l'exposition *La voie du Tao, un autre chemin de l'être* au Grand Palais. La portée psychanalytique de ce roc de la résistance qui défie la castration - et l'analyse - a immédiatement évoqué chez moi les premiers mots qui accueillent le visiteur de l'exposition. Il s'agit d'un hymne du tao, le texte le plus ancien d'une encyclopédie datant du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère : vertigineux tissage de « plein » et de « vide », de « saillant » et de « creux » - comme il se doit dans le pays du *yin* et du *yang*, écoutez : « Source jaillissant du creux, peu à peu il remplit le tout. Flot limoneux et turbide, peu à peu il se clarifie. Dressé, elle/la source/ comble l'espace entre ciel et terre, répandu, il /le roc/ recouvre les quatre mers. » La simplicité de cette logique apophatique où la source se dresse et le dressé se répand, faisant « advenir l'être » à partir du « sans forme », invite le chercheur occidental à une mise en question radicale de nos catégories philosophiques. Dans mon esprit, cette source qui se dresse a rencontré l'interrogation de la psychanalyse freudienne, et postfreudienne, au sujet du *dualisme* et tout particulièrement de la *position féminine face à l'Un*, au Phallus et au Père. Comme si ce « creux qui se dresse » et ce « dressé qui se creuse » esquissaient - déjà ! - une appréhension, spécifique à la civilisation chinoise, de ce « roc de la castration » que nous essayons de clarifier avec les outils propres à notre tradition.

Ne vous inquiétez pas, j'abandonne ici la fable taoïste, pour m'en tenir aux concepts analytiques qui nous guident dans notre souci de cerner la place de l'« autre sexe » dans un mode de pensée construit à partir de l'Un et pour l'universel. Pour le dire autrement : du roc, en somme, une femme en

est-elle, ou n'en est-elle pas ? L'a-t-elle, ou ne l'a-t-elle pas ? Telle est la question.

La réflexion que je voudrais vous soumettre s'appuie sur deux études qui figurent dans mon livre *Sens et non-sens de la révolte* (Fayard, 1996), et qui reprennent mon enseignement à l'Université Paris Diderot (1994-95). Traduites en anglais, les positions que j'y développe sont désormais assez familières à certains analystes et théoriciens anglophones, mais pas vraiment en France. Je me permettrai par conséquent, pour introduire mon propos, d'en rappeler brièvement quelques-unes, qui vont soutenir ma réflexion.

J'essaie de continuer la refonte, à mes yeux indispensable, entre la théorie freudienne et son remaniement par Lacan, en prenant quelque distance aussi bien avec la psychanalyse comme mathème du signifiant ou théorie de « l'esprit » qu'avec une métapsychologie pratiquée comme transaction d'organes et de pulsions : pour tenter de mieux cerner leurs croisements possibles, dans une clinique et une théorie de la psychanalyse que je considère comme *coprésence du développement de la pensée et de celui de la sexualité*. En m'appuyant sur « La Disparition du complexe d'Œdipe<sup>1</sup> » (1923), « L'Organisation génitale infantile<sup>2</sup> » (1923), « Sur la sexualité féminine<sup>3</sup> » (1931) et « La Féminité<sup>4</sup> » (1933), je propose une réinterprétation

1 S. Freud (1923), « La Disparition du complexe d'Œdipe », trad. fr. A. Berman, sous le titre : « Le Déclin du complexe d'Œdipe », *Revue française de psychanalyse*, 1934, VII, n° 3, pp. 394-399 ; autre trad. D. Berger, in *La Vie sexuelle*, Presses universitaires de France, 1969, pp. 117-122.

2 S. Freud (1923), « L'Organisation génitale infantile », trad. fr. J. Laplanche, in *La Vie sexuelle*, pp. 113-116.

3 S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », trad. fr. D. Berger, *op. cit.*

4 S. Freud (1933), « La Féminité », trad. fr. A. Berman in *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1936 ; rééd. 1952, 1971, collection « Idées », pp. 147-178.

de la position freudienne concernant le « primat du phallus », le « monisme phallique » et le complexe d'Œdipe. Avant d'aborder dans cette perspective la sexualité féminine, sujet qui nous réunit aujourd'hui, je voudrais rappeler donc très brièvement la lecture que j'ai faite des trois postulats freudiens qui intéressent mon propos : l'organisation phallique (primat du pénis), le complexe de castration (le pénis est toujours déjà supposé menacé chez l'homme, et manquant chez la femme), le complexe d'Œdipe. Pourquoi ce primat du pénis, pour le garçon comme pour la fille ? L'organe sexuel mâle, parce qu'il est érectile et visible, est d'emblée investi. Le « stade du miroir », (structurant selon Lacan l'Imago du Moi), ouvre la voie de la psychisation ; de la pulsion scopique et du spéculaire à la représentation psychique. L'investissement spéculaire déplacera l'image narcissique du visage, ou de tout autre objet de besoin lié à la présence maternelle, sur ce visible érotisé qu'est l'organe sexuel mâle. À cause de l'érection éprouvée, subie ou observée, le pénis est vécu comme un organe qui « se détache », au double sens du mot français : il se remarque et peut manquer. La tumescence/détumescence induit chez le garçon la menace de la privation, que confirme l'absence de l'organe chez les filles : de quoi étayer le fantasme de castration. À partir de cette absence latente, le pénis peut devenir le représentant des autres épreuves de séparation et de manque vécues par le sujet.

Quels sont les autres événements qui s'organisent - dans le phantasme - autour du caractère « détachable » du pénis ? La naissance, la privation orale, la séparation anale. Le pénis cesse d'être un organe physiologique pour devenir, dans l'expérience psychique, un *phallus* - « signifiant du manque », dans la terminologie lacanienne, puisqu'il est susceptible de manquer et parce qu'il subsume les autres manques déjà éprouvés, voire à venir. À cela, on ajoutera que le signifiant du manque est le paradigme du signifiant tout court, de tout ce qui signifie. Le pénis en tant que *phallus* devient pour ainsi dire le symbole du *signifiant* et de la *capacité symbolique*.

En d'autres termes, l'investissement du pénis est un

investissement de tout ce qui peut manquer et, à partir de là, de tout manque comme paradigme du signifiable et du signifiant : manque corporel, sensoriel, etc. ; mais également, dans le champ de la représentation, le *phallus* devient le signifiant de la *représentation* voire de la pensée elle-même pour autant qu'elle *représente* ce qui *manque* : érige un signe à la place du référent absent.

En résumé : le complexe d'Œdipe serait une organisation fantasmatique, pour l'essentiel inconsciente, parce que refoulée, organisatrice de la vie psychique, et qui suppose le primat du phallus pour autant que ce phallus est d'une part un organe narcissiquement et érotiquement investi et d'autre part le signifiant du manque, ce qui le rend apte à être identifié avec l'ordre symbolique lui-même.

Si l'on essaie maintenant de situer le complexe d'Œdipe dans le processus complexe de l'*acquisition de la fonction symbolique*, on est amené à dégager plusieurs étapes, dans lesquelles l'Œdipe occupe une place charnière, en même temps qu'il exerce une influence dès le début de la vie humaine par le biais de la coprésence de l'excitation/psychisation au sein du triangle familial et dans le long processus d'acquisition du langage et de la pensée. Voici, schématiquement, quelques-unes de ces étapes qui se recoupent ou se recouvrent selon les diverses théories et écoles analytiques :

- D'abord, la séparation d'avec l'objet maternel. D'emblée, une identification primaire avec le « père de la préhistoire individuelle » inscrit le tiers dans le processus de psychisation, avant que se concrétise la lutte à mort œdipienne : bien des religions célèbrent ce père-là dans le miracle du Dieu Amour.

- Deuxième étape : le stade du miroir. L'identification du soi visible, à travers la béance qui sépare la représentation du visage de l'éprouvé du corps pulsionnel infantile et du corps maternel.

- Troisièmement : le narcissisme. L'investissement du moi.

- Quatrièmement : la position dépressive kleinienne (qui conteste et complète le « narcissisme » freudien). La séparation d'avec l'autre et l'investissement des capacités hallucinatoires - « j » hallucine maman et « j » investis ces représentations ; « je » n'investis plus

les objets partiels (le sein ou le biberon) ; « j » investis ce que « je » me représente. Cette représentation hallucinatoire est une sorte de passerelle qui favorise l'accès aux « signes » et à la capacité linguistique remplaçant les « équivalents symboliques » antérieurs. C'est à la suite de ces étapes que prend place le *conflit œdipien* à proprement parler. Le sujet en voie de constitution a pu déjà esquisser une certaine autonomie, se percevoir comme abandonné ou séparé, s'identifier dans le miroir, amorcer son détachement de sa mère. Le conflit œdipien, comprenant l'inceste avec la mère, le meurtre du père et l'épreuve de la castration, achève l'inclusion du sujet dans le triangle et/ou dans la chaîne signifiante. Chaîne signifiante du langage, dont la structure implique logiquement et économiquement les trois protagonistes, le sujet parlant devant se situer comme sujet précisément au sein de cette triade. Jusqu'au conflit œdipien, la psychisation ne se référerait pas au père en tant que faisant obstacle, mais en tant que pôle du désir maternel et pôle d'identification primaire : il « m » aime et « me » protège pour que « je » puisse « me » séparer du contenant maternel. À partir du conflit œdipien, la pensée le lui sera référée en tant que ce père, le tiers, est représentant de la loi. Loi à laquelle « je » dois m'identifier, - en même temps que « je » dois m'en séparer pour creuser ma place à moi, le site de mon dire : « j » en suis et « j » ai une place à moi.

Les différentes étapes de la double maturation neuronale et psychique imposent tout au long de l'existence du sujet ce que j'ai appelé la *coprésence sexualité/pensée* chez l'être humain. Mais c'est au moment de l'épreuve œdipienne qu'une première coïncidence se produit entre, d'une part, l'investissement du phallus et de son manque, au niveau réel et imaginaire chez le petit garçon, et, d'autre part, l'ordre symbolique du langage. L'épreuve du tiers (« l'Œdipe ») accueille non seulement la coïncidence entre le phallus, son manque et le langage, mais encore, et conséquemment, la confrontation entre le sujet parlant-désirant et la place du père en tant qu'il est père de la loi.

De nombreux auteurs ont relevé les particularités qui destinaient le pénis à être investi par les deux sexes et à devenir le phallus, c'est-à-dire le signifiant de la privation, du « manque à être », mais aussi du désir, du désir de signifier. Ce qui en fait par conséquent le signifiant de la loi symbolique : visible et narcissiquement reconnu ; érectile et investi de sensibilité érogène ; détachable, donc « coupable », susceptible d'être perdu, le pénis est de ce fait apte à devenir l'acteur privilégié du binarisme 0/1 qui fonde tout système de sens (marqué/non marqué), le facteur organique (donc réel et imaginaire) de notre « ordinateur » psychosexuel. Cette rencontre entre le désir et le sens, au cours de la phase phallique - bien que préparée antérieurement - noue désormais le destin de l'être comme être désirant en même temps que parlant. Le sujet, qu'il soit anatomiquement homme ou femme, le sujet qui désire et qui parle est formé par ce *kairos phallique*<sup>5</sup> - voilà ce que nous dévoile la psychanalyse, après les mystères. Et l'essentiel de notre destin psychique (pour autant que de l'« essentiel » ait pu être pensé et vécu) consiste à porter les conséquences - dramatiques, il faut bien le dire - de ce mystère phallique. Dont le monothéisme porte l'empreinte, ce qui veut dire que toute déconstruction du phallicisme concerne le destin du monothéisme : mais ce sera un thème pour un autre colloque.

C'est parce que cette rencontre - ce *kairos* phallique - entre la pulsionnalité phallique et l'ordre du langage advient, que la parole humaine n'est pas un « pur signifiant », mais une *hétérogénéité* (au sens d'André Green). En d'autres termes, les *fantasmes* originaires et les *affects* qui les portent, rejoignent le *code* de la communication, c'est pour cela que les bases pulsionnelles de la phonation elle-même s'inscrivent dans les phonèmes-lexèmes et jusqu'aux structures syntaxiques, et que se réalise ainsi cette

5 *Kairos* - en grec, le terme désigne le point juste qui touche au but, l'à-propos, la convenance, le point critique, l'avantage, le bon moment : ce qui est à propos, convenable ; en grec moderne : temps, époque. On cherche son étymologie dans « rencontre » ou dans « couper ». Se rencontrer est aussi se couper, avec ce que cela suppose de réunification et de perte possible.

co-présence sexualité/pensée que la psychanalyse se fait forte d'entendre et d'interpréter dans la chair même du langage (Merleau-Ponty définit la « chair » comme un chiasme perception/sens).

Je résumerai ainsi le rôle que le fondateur de la psychanalyse assigne au primat du phallique : il est l'organisateur central de l'inconscient (au même titre que l'Œdipe) ; il est illusoire (propre à l'organisation phallique infantile, et survit comme phantasme) ; il vole en éclats sous la menace de la castration et lorsque l'individu s'efface au profit de l'espèce. Et j'ajoute : le *kairos phallique* désir/sens, pour être possible et optimal, se présente différemment selon les deux sexes. Pourquoi et comment l'*hétérogénéité du signifiant* (entendue comme une co-présence sexualité/pensée) est-elle différemment vécue chez le sujet-homme et chez le sujet-femme ?

On connaît le surinvestissement du phallique auquel va se livrer Lacan pour réhabiliter la fonction du père et du langage dans le *parlêtre* : un phallique « manquant », « évanescent », lieu commun de l'angoisse et, pour cela même, symbole princeps qui détermine la sexualité. Faut-il rappeler encore qu'il s'agit ici non simplement de l'organe érigé, mais du pénis devenant symbole susceptible de manquer, de ne pas être. « (L'homme) n'est pas sans l'avoir (...), la femme est sans l'avoir<sup>6</sup> ». Winnicott compliquera le tableau, en distinguant l'*être* du *faire* chez la mère : en postulant un « maternel a-pulsionnel » qui *est*, tout simplement (le soi est le sein, le sein est le soi) et ne « fait » pas<sup>7</sup>.

Être, avoir, faire : j'ajouterai (en discussion avec Winnicott) mon développement sur la reliance maternelle qui est un érotisme et pas seulement un « être ». Une conception de la psychosexualité

6 J. Lacan, « Le Transfert », *Séminaire*, livre VIII, Seuil, 1991, p. 274.

7 D.W. Winnicott (1960), *Conversation ordinaire*, Gallimard, Paris, 1988. On pourrait également évoquer la « mère atoxique » ou détoxifiante, la mère pare-excitation de W. R. Bion. Cf. *Aux sources de l'expérience*, 1962, Presses universitaires de France, Paris, 1979 ; *Éléments de psychanalyse*, 1963, PUF, 1973 ; *Réflexion faite*, 1967, PUF, 1983.

féminine comme un « multivers »<sup>8</sup> s'esquisse désormais, qu'il convient d'affiner. Mais je me tiendrai aujourd'hui au seul *féminin* (pour autant qu'on puisse le distinguer du *maternel*), dont Freud pense qu'il est d'une bisexualité psychique plus accentuée que celle de l'homme<sup>9</sup>.

Quelle est cette « accentuation » différente de la bisexualité chez le sujet femme ?

Trois « cas cliniques » étayent ma réflexion sur la position spécifiquement féminine par rapport au *kairos phallique* dans l'Œdipe ; ces cas témoignent d'une adhésion structurante, en effet, mais au prix d'une souffrance souvent traumatique.

Armelle exerce de hautes fonctions dans une organisation internationale. Mère de famille, épouse, maîtresse, auteur - rien ne lui manque. Si ce n'est une satisfaction personnelle, « pas sexuelle », insiste-t-elle, « je ne suis pas frigide », qu'accompagne le sentiment d'être une petite fille jamais prise au sérieux, toujours en retard, à côté, au-dessous de ses véritables aptitudes et à qui sont confiées toutes les tâches, corvées, obligations possibles et impossibles. Armelle est fixée à cette scène charnière, que je situe entre son Œdipe-prime et son Œdipe-bis (retenez ces termes, j'y reviendrai) : elle s'était fabriqué une planche bardée de clous, se couchait sur la surface hérissée de clous et y appuyait son dos ou son ventre jusqu'au sang. La martyrologie des saintes, transmise par la tradition familiale, s'ajoute ici à la jouissance structurale de « On bat un enfant<sup>10</sup> » : on bat Armelle, Armelle bat Armelle, Armelle troue Armelle jusqu'au sang ; tout son corps est un pénis-phallus qui jouit dans le sadomasochisme pour se punir du plaisir clitoridien et pour éviter de

8 J'emploie « multivers » au sens où les théories cosmologiques en astronomie moderne, attentives aux « énergies noires » remplacent le modèle de « l'univers » par celui du « multivers ». L'univers en multivers : les lois générales (attraction, relativité, etc.), s'y appliquent mais de manière spécifique dans chaque espace du multivers.

9 S. Freud, « Sur la sexualité », *op.cit.*, p. 141.

10 S. Freud (1919), « On bat un enfant », trad. fr. H. Hoesli, *Revue française de psychanalyse*, 1933, VI, n° 3-4, pp. 274-297. Rééd. sous le titre « Un enfant est battu, contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », trad. fr. D. Guérineau, in *Névrose, Psychose et Perversion*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, p. 219.

s'avouer corps troué-castré. Armelle aura acquis son excellence professionnelle, son phallicisme dans l'ordre symbolique, au prix du déni de sa bisexualité : elle veut être toute-phallus. Sa jouissance perverse se paie de l'épuisement physique et mental de la *superwoman*.

Dominique a le corps gracile d'un garçon et son discours est allusif, lacunaire, secret. Sa maîtrise de l'informatique ne suffit pas à expliquer cette discrétion. Elle lâche, difficilement, qu'elle a des relations érotiques avec des femmes, mais qu'elle privilégie un homme dont elle est la partenaire masochiste ; Dominique me révélera beaucoup plus tard que cet homme est son supérieur hiérarchique et plus tard encore qu'il est noir. Dominique a vécu en admiration devant son frère aîné d'un an, en double-jumeau, avant l'apparition d'une petite sœur venue au monde cinq ans après elle. L'idylle de Dominique-garçon s'est achevée à l'adolescence : son frère a été fauché par une voiture. « Je ne crois pas que les femmes ont un sexe. Je me suis aperçue à la mort de mon frère que j'étais lisse entre les jambes, comme une poupée en celluloïd. » Sans pénis, sans clitoris, sans vagin, depuis la disparition de son frère Dominique vit l'échec de sa bisexualité psychique en offrant son anus comme un pénis en creux à son partenaire sadique. Autre figure du « monisme phallique ».

Florence fait alterner anorexie et boulimie en essayant de vomir une mère abandonnée et abandonnique qu'elle protège, et pour laquelle elle souffre de tout son corps. Florence a remplacé trop tôt son père divorcé auprès d'une mère aimée-haïe. Ces règlements de comptes maternels nous conduisent à la roulette russe. Rêve : « Je joue à la roulette russe qui est en fait une roulette belge - à tous les coups on perd, c'est-à-dire on gagne la mort. Il n'y a pas de trou vide de cartouche. Vous ne me croyez pas, mais j'ai tiré et j'ai gagné une sorte de gros phallus, seulement ça voulait dire que j'étais morte. Rêve absurde, le jeu ne m'intéresse pas, c'est mon frère qui est un joueur désastreux, un cas pathologique, en train de ruiner sa famille. » Florence avale-vomit le

pénis (du frère, du père), elle gagne son gros phallus de la sorte, mais ces accès boulimiques-anorexiques, comme ces performances d'écrivain qui signalent son gain se paient d'une mise à mort du corps entier, devenu phallus imaginaire. Qu'elle préfère ériger autant qu'abolir dans l'anorexie, ou encore dans le fétiche de l'œuvre - de l'œuvre comme fétiche -, plutôt que de payer le prix du manque par la reconnaissance de la bisexualité. Florence fuit le risque de créer des liens amoureux durables.

#### L'Œdipe biface de la fille

Chez la petite fille aussi, une rencontre décisive soude son être de sujet pensant et désirant : la rencontre entre l'excitation sexuelle et la maîtrise des signes. Que le vagin soit ou non perçu, c'est essentiellement le clitoris qui concentre cette assumption phallique, à la fois éprouvée (réelle), imaginaire (fantasmée dans le battement puissance/impuissance) et symbolique (investissement et essor de la psychisation). Masturbation, désir incestueux pour la mère : c'est le premier versant de l'Œdipe (je l'appelle Œdipe-prime) qui structurellement définit le devenir sujet de la fille, autant que du garçon, avant qu'elle n'arrive à l'Œdipe-bis qui la fait changer d'objet (le père au lieu de la mère). Pourtant, dès l'Œdipe-prime, s'imposent entre le phallicisme de la fille et du garçon des différences que je voudrais souligner. L'Œdipe-Prime : sensible versus signifiant. L'étrangeté du phallus. L'illusoire

L'insistance, pourtant si judicieuse et indispensable, mise sur le langage comme organisateur de la vie psychique nous a trop souvent empêché d'apprécier à sa juste valeur l'expérience *sensible* (*prélangagière* ou *translangagière*) qui sous-tend le signifiant linguistique.

Or, la sensorialité, fortement stimulée chez la petite fille dans les phases précœdipiennes par le lien symbiotique à la mère (par l'homosexualité primaire), la rend capable d'apprécier aussi bien la différence des performances organiques sexuelles du garçon que le surinvestissement narcissique dont il est l'objet, notamment pour la mère. Bien entendu, les variations individuelles dans l'excitation ou dans le plaisir clitoridien d'une part et, d'autre part, les variantes

singulières dans la valorisation de la fille par le père, influent considérablement sur les modulations du phallicisme féminin : une petite fille peut être autant, sinon plus, satisfaite ou valorisée qu'un petit garçon dans la phase phallique.

Il n'en reste pas moins qu'une dissociation est structurellement inscrite dans le phallicisme de la fille entre le *sensible* et le *signifiant*<sup>11</sup>. Le phallus en tant que signifiant du *manque* ainsi que du *consensus* (de la *loi*), supporté dans l'imaginaire par le pénis, est d'emblée perçu-psychisé par la fille comme *étranger* : radicalement autre. Invisible et quasi indécélable, le support réel et imaginaire du plaisir phallique qui est, chez la fille, le plaisir clitoridien, est d'emblée *dissocié du phallus* au sens d'un signifiant privilégié dans cette conjonction Logos/Désir que j'ai appelée un *kairos phallique*, et auquel la fille accède cependant avec non moins - sinon plus - d'aisance que le garçon. La performance symbolique (la pensée, le langage) ne s'accompagnant pas d'une pulsion phallique pénienne, mais d'une expérience sensorielle clitoridienne qui, bien qu'elle ne procure pas nécessairement un plaisir moins intense, se perçoit déçue d'être moins visible et moins remarquable. La moindre valorisation de la fille par son père et sa mère, en comparaison de celle du garçon, qui intervient traditionnellement dans les familles ou par suite de configurations psychosociales spécifiques, contribue à consolider cette déception à l'égard du lien symbolique. S'installe dès lors, avec la dissociation sensible/signifiant, *la croyance que l'ordre phallique-symbolique est un ordre illusoire*. En retrait duquel se replie le *plaisir clitoridien accompagné de celui de tous les sens* : un continent confus de sensorialité diffuse, voilé de pudeur mais aussi de dégoût.

Cet éprouvé de l'érotisme féminin, contemporain de

11 Les découvertes concernant une participation plus importante de l'hémisphère *droit* chez les femmes que chez les hommes dans l'exercice du langage peuvent être mises en résonance avec ces observations. *Plus latéralisé*, le cerveau masculin traiterait le langage *davantage comme un système logique* ; tandis que, l'hémisphère *droit* étant plus impliqué dans la perception-sensation, l'exercice du langage chez la femme serait plus associé à la sensorialité. Toutefois, la fragilité des découvertes biologiques ainsi que l'état de nos connaissances sur l'organisation interhémisphérique du cerveau comme sur l'interconnectivité des neurones imposent la plus grande circonspection dans l'interprétation de ces informations.

la phase phallique et défavorable à la fille (elle n'a pas de pénis remarquable, elle n'est pas le phallus), réactive l'hallucination d'expériences antérieures (satisfaction et/ou frustration dans la reduplication fille-mère, dans la *mêmeté minoé-mycénienne*<sup>12</sup>) qui furent des *expériences sensorielles* (pulsion orale, urétrale, anale et participation de tous les sens) *précédant l'apparition du langage*, ou soustraites à celui-ci. Dès lors, depuis ce décalage entre la perception dominée par le *kairos phallique* d'une part et la perception/hallucination antérieure de l'autre, le monisme phallique référé à l'autre (à l'homme) que « je ne suis pas » frappe d'emblée *l'être du sujet-femme d'une négation* (« je ne suis pas ce qui est », « je suis quand même, à force de *ne pas* »). L'*étrangeté* ou l'*illusoire du phallus* peuvent être l'autre nom de cette négativité redoublée du « quand même » et du « ne pas ».

Ce n'est pas un délire qui cicatrise, chez la femme, le décalage *perception* (orale, anale, et de tous les sens)/*signification* (structurée autour du phallus) ; mais, précisément, la *croyance* que le phallus au même titre que le langage, et l'ordre symbolique dans son ensemble, sont *illusoire*s et néanmoins *indispensables*. En revanche, on peut interpréter comme une forme de délire le refus d'accepter la différence et l'illusoire du phallus qu'elle entraîne, ainsi que les tentatives du sujet-femme pour tendre désespérément, au prix du sadomasochisme, à l'égalité avec le phallicisme du garçon (cf. les trois exemples cités au début).

Le sujet-femme croit à l'illusoire du phallus : c'est ici que réside, me semble-t-il, sa différence, non pas anatomique, mais psycho-sexuelle.

Qu'est-ce que croire ? CREDO, du sanscrit +cred, +srad = « investir ».

J'entends par « *croyance* » l'adhésion (au sens d'un *investissement - Besetzung, cathexis*) inconsciente et consciente, sans preuve, à une expérience d'évidence : ici, l'évidence que le phallus, du fait de la dissociation *perception/signification*, s'impose

12 La « civilisation minoé-mycénienne derrière celle des Grecs » : une métaphore par laquelle Freud désigne le rapport archaïque mère-fille. Cf. . « Sur la sexualité féminine », in *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 140.

toujours déjà à la femme comme *Illusoire*. Illusoire<sup>13</sup> voudrait dire, au fond, que cette loi, ce plaisir, cette puissance phallique, et simultanément leur manque, auquel j'accède par le phallus - celui de l'étranger qu'est l'autre sexe -, c'est du jeu. Ce n'est pas *rien* (au sens de Mallarmé : « Rien. Le vide papier que la blancheur défend » : fascination, complaisance, déni de l'impotence ?), mais *ce n'est pas tout pour tous* non plus, fût-ce un tout voilé, comme l'avouent les mystères phalliques. Non, le phallus que « j » investis en tant que sujet-femme est ce qui fait de moi un sujet du langage et de la loi : « j »'en suis. Pourtant, il demeure autre chose, un je-ne-sais-quoi... « Quelque chose » *hors signifiant-signifié...* « J »'entre tout de même dans le jeu, « j »'en veux moi aussi, mon « je » joue le jeu. Ce n'est qu'un jeu, « je » fais semblant d'appartenir à « leur » univers illusoire.

C'est bien ça : pour le sujet femme, la prétendue « vérité » du signifiant ou du *parlêtre* est *illusion* et *semblant*. Je ne veux pas dire par là que les femmes sont forcément joueuses (ludiques), encore que cela peut arriver. Mais quand elles ne sont pas illusionnées, elles sont désillusionnées. L'apparent « réalisme » féminin se soutient de cet illusoire : les femmes ne cessent de faire - et de tout faire ; elles croient que c'est une illusion, et elles y vont, très sérieusement désillusionnées, indéfiniment décidées, sans plus. La preuve : le pragmatisme de la femme politique, à l'opposé de la posture jaculatoire de l'homme politique avec laquelle il compense la compétence impotente de l'obsessionnel en lui.

Cette croyance dans l'illusoire du phallus peut comporter des bénéfices. Par exemple, je cultive une sensorialité secrète, peut-être sournoise, mais protectrice en ce sens qu'elle m'épargne la dure épreuve qui échoit au garçon de faire coïncider le plaisir érotique avec la performance symbolique. Une telle dissociation peut présenter l'avantage de soulager et de faciliter chez la fille ses compétences logiques qui, protégées par leur étrangeté à l'érotisme phallique, favorisent les réussites intellectuelles bien connues des petites filles : des « petits génies » précoces, mais en réalité souvent

des « péronnelles », tout juste capables de mimer et cultiver le discours officiel du maître, sans créativité propre, prêtes à tout bien faire parce qu'elles font bien n'importe quoi. Toutefois, et au contraire, cette expérience de *l'étrangeté du phallus* comporte son envers, qui est l'envers de la facilité, et *qui* engage la fille dans une ambition phallique paroxystique voisine de la martyrologie, comme le montrent les exemples cliniques donnés au début (en particulier Armelle). On comprend que l'étrangeté du phallus chez la femme peut alimenter un aspect de ce qu'on appelle trop sommairement le masochisme féminin, nommé la compétition phallique non compensée par la reconnaissance paternelle dans l'Œdipe-bis ni par la réconciliation avec la féminité de l'Œdipe prime. En luttant contre l'étrangeté du phallus, la fille phallique - qui veut « l'avoir » de la même façon que le garçon, et ainsi seulement « en être » - se fait plus catholique que le pape, sainte, martyre et militante d'un signifiant dont toutes les zones érogènes sont mobilisées pour dénier l'illusoire, et auquel elle veut se persuader qu'elle croit... dur(e) comme fer (le cas de Dominique).

En revanche, cette croyance au phallus comme illusoire est peut-être l'indice majeur de la *bisexualité psychique féminine* (non pas comme une complétude, mais comme une asymétrie), assumée et cultivée. Pourquoi ? Je rappelle que l'illusoire (ou l'étrangeté) s'appuie sur la *déhiscence entre sensible et signifiable* qui résulte d'une adhérence toujours présente, chez la fille, en deçà de l'ordre phallique/paternel, à *l'osmose précœdipiennne fille-mère* et au code dans lequel se réalise cette osmose : échanges sensoriels et prélangage (modalité « sémiotique » dans ma terminologie - rythmes, allitérations antérieures aux signes et à la syntaxe qui constituent la modalité « symbolique »/phallique du langage et de la pensée).

L'abandon de cette modalité sémiotique de la signification au profit des signes linguistiques, lors de la position dépressive, caractérise aussi bien le garçon que la fille, avec des différences peu explorées entre les deux sexes. *La structuration phallique du sujet* s'y ajoute et consolide l'acquisition du langage comme système symbolique (n'en déplaise aux kleinien,

---

13 De illudere, « se jouer de ».

pour lesquels le passage des « équations » en « équivalences », des écholalies en signes linguistiques semble ignorer la rencontre phallique). Mais, en raison de l'expérience de l'étrangeté du phallus chez la petite fille, le *kairos phallique* réactive la position dépressive et accentue de ce fait la croyance dans l'illusoire du phallus, en même temps que dans l'illusoire du langage, chez la femme. L'attraction du présymbolique - du sensoriel et jusqu'aux bases pulsionnelles de la phonation qui constituent la « chora<sup>14</sup> sémiotique » du langage - compense cette expérience de l'étrangeté du phallus, et offre une véritable réserve de créativité pour le féminin de la femme comme de l'homme. C'est bien cette « chora sémiotique » qu'Éveline Sechaud a débusquée dans la mélodie de sa patiente au discours blindé, pour sexualiser - dans le transfert et par l'interprétation - sa parole desexuée, défensive.

Une mise au point, qui est aussi une mise en garde, s'impose ici : si la particularité que je suis en train de mettre en évidence est une manifestation de la bisexualité psychique de la femme, elle ne débouche pas nécessairement sur des personnalités « comme si » ou des « faux self », dont l'étiologie nécessite des clivages traumatiques. Je n'ai pas parlé de « clivage », mais de « jeu », d'« étrangeté », d'« illusoire » - l'illusoire du phallique étant en somme la trace de deux expériences psychosexuelles : la structuration phallique et le continent « minoé-mycénien » dans l'expérience psychique féminine. Le phallique illusoire chez la femme peut la conduire à s'inscrire dans l'ordre social avec une efficacité distante : c'est ce que Hegel appelait « la femme, éternelle ironie de la communauté ». Par ailleurs, cette position illusoire du phallus peut aussi favoriser des *régressions dépressives chroniques* : alors, l'attraction exercée par l'« ombre de l'objet » dans l'Œdipe-prime (de la mère minoé-mycénienne) se fait inexorable, et le sujet femme abandonne l'étrangeté du symbolique au profit d'une sensorialité innommable, boudeuse, mutique, suicidaire. À l'inverse, on peut déchiffrer, dans l'*investissement maniaque* de ce phallicisme illusoire, la logique de la parade qui mobilise la

belle séductrice : inlassablement parée, maquillée, habillée, bichonnée et provocatrice, et tout aussi inlassablement « pas dupe » et déçue. Figure bien connue de la femme illusionniste et qui se sait telle - de cette « girl-phallus » dont parlaient Fenichel et Lacan après lui : mais nous le savons toutes, et nous en jouons.

Alors que la bisexualité psychique, je le répète, impose chez la femme la croyance dans l'illusoire du phallus, le déni de la bisexualité se présente comme un déni de l'illusoire. Un tel déni implique l'identification au phallus réifié, fétichisé, absolutisé : ce qui revient à une identification avec la position phallique de l'homme, voire du surhomme ; et à la scotomisation, l'annulation du lien sémiotique primaire avec la mère (l'homosexualité féminine primaire). Il en résulte la posture féminine paranoïaque - celle de la chef, de la super-directrice, etc., ou de l'homosexuelle virile -, suppôts du pouvoir sous toutes ses formes, plus ou moins dictatoriales.

Que se passe-t-il lorsque le sujet femme aborde son Œdipe-bis ?

#### Œdipe-bis

« Nous avons l'impression que tout ce que nous avons dit du complexe d'Œdipe se rapporte strictement à l'enfant de sexe masculin<sup>15</sup>. » Cette remarque de Freud ne me conduit pas à rejeter le monisme phallique et donc la structuration phallique du sujet fille. Je distingue cependant l'Œdipe-prime (indispensable pour le garçon et pour la fille, et qui achève le phallicisme) d'un Œdipe-bis, et je propose ainsi de penser une dyade œdipienne chez la femme, - qui positionne le sujet femme différemment vis-à-vis du phallocentrisme.

Sous l'effet des menaces de castration, auxquelles j'ai ajouté l'épreuve de *l'étrangeté du phallus*, la petite fille renonce à la masturbation clitoridienne, s'en dégoûte, la rejette et se détourne de son phallicisme tant réel (la croyance « J'ai l'organe »), qu'imaginaire (la croyance « Je suis la puissance/l'impuissance mâle »). Tout en cultivant sa place de sujet du signifiant phallique (« J'en suis quand

---

14 J. Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, chap. 1. « Le sémiotique et le symbolique », Seuil, 1972.

15 S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 142.



même, à force de ne pas l'avoir ni l'être », de sujet du symbolique (avec la variante d'étrangeté et d'illusoire qu'elle y imprime), *la fille de l'Œdipe-bis change d'objet*. Elle commence par haïr la mère qui fut l'objet de son désir phallique, et elle devient hostile à cette mère responsable de la castration, ainsi que de l'illusion et de son corollaire, la déception. La fille s'identifie cependant, par-delà cette haine, toujours à la même mère qui fut l'objet de son désir phallique du temps de l'Œdipe-prime : elle s'identifie à la mère précœdipienne des « paradis parfumés », « minoé-mycéniens ». C'est de ce lieu-là, d'identification avec la mère par-delà la haine, qu'elle change d'objet et désire désormais non plus la mère, mais ce que cette mère désire : l'amour du père. Plus exactement, la fille désire que le père lui donne son pénis/phallus à lui, sous la forme d'enfants que la fille aura - comme si elle était... la mère. La reconduction de l'aspiration phallique continue donc dans cet Œdipe-bis - autant dire interminable. Et l'on comprend Freud qui postule que, contrairement au garçon dont l'Œdipe sombre sous l'effet du complexe de castration, l'Œdipe de la fille - ce que j'appelle l'Œdipe-bis - non seulement ne sombre pas, mais ne fait que commencer, spécifiquement parlant, en tant qu'Œdipe féminin. Il est « introduit » par le complexe de castration<sup>16</sup>.

L'intégration de cette position féminine vis-à-vis du père n'est pas exempte d'ambiguïtés. En effet, elle résulte d'une identification avec la mère castratrice/castrée, d'abord abhorrée, ensuite acceptée, qu'accompagnent « un abaissement des motions sexuelles actives », un « refoulement de la masculinité ». « Une bonne partie de ses tendances sexuelles en général est endommagée de façon permanente<sup>17</sup> ». À l'illusoire succéderait la passivation (problématique, on l'a dit hier) ? Toutefois, et parallèlement à cette passivation, si ce n'est à une dépression, *l'envie de pénis* persiste comme variante du phallicisme - ce qui prouverait que les tendances sexuelles actives sont loin d'être abolies : le phallicisme persiste, soit comme une revendication masculine comportementale ou professionnelle, soit,

plus « naturellement », dans le désir d'enfant et dans la maternité.

Ici cesse le monde comme monde illusoire pour la femme, et s'ouvre celui de la présence réelle, avec l'émergence de la *reliance*.

#### La maternité : complétude et vide

La sexualité de l'amante, structurée autour du monisme phallique comme illusoire, éprouve certainement par l'enfantement et dans l'enfant une présence réelle du phallus : là-dessus Freud dit vrai, attentif comme il est au désir de l'amante hystérique. Je propose de penser, en complément de cette sexualité féminine référée au phallique et dont je viens de pointer la composante « illusoire », un *érotisme spécifiquement maternel*, la *RELIANCE* : celle-ci dépasse, excède et le plus souvent compose avec cette ultime révolte dans l'Œdipe-bis qu'est l'obtention de l'enfant-pénis de la part de l'homme-père. Le nouveau-né nous apparaît alors investi par sa mère tout autrement que ne peut l'être aucun signe ou symbole, fût-il phallique. L'Eros/Thanatos, liaison/déliation, au sens de la deuxième topique - et comme érotisme maternel de la reliance - ne vise pas une satisfaction/suture libidinale, mais déploie la poussée libidinale en développant une « *objectalisation* » de *l'état d'urgence de la pulsion, par le maintien de l'autre vivant comme « structure ouverte* ». C'est ce qu'a visiblement pressenti la dernière religion, la chrétienne, lorsqu'elle a fait son dieu d'un enfant et qu'elle s'est attachée ainsi définitivement les femmes (la « dernière » religion, parce que c'est seulement à partir du christianisme que s'esquisse cette « rupture du fil de la tradition » religieuse, la sécularisation, dont parlent Tocqueville et Arendt). Ces femmes, pourtant toujours susceptibles de désillusion, autant dire si incroyables quand on leur présente un idéal ou un surmoi désincarné, Freud en fut frappé au point de se livrer à des critiques fort sévères quant à l'inaptitude des femmes à la morale. Plutôt que d'une inaptitude, je parlerai d'une éthique/*hérétique* féminine de *reliance*, à distinguer de la morale de la *religiosité*. Religions/religiosité/reliance - jusqu'à l'athéisme.

Qu'il me soit permis de réhabiliter donc ce mot,

16 S. Freud (1925), « Quelques conséquences de la différence anatomique entre les sexes », p. 130.

17 S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 151.

RELIANCE, dans le va-et-vient entre le vieux français, le français et l'anglais. RELIANCE : *relier, rassembler, joindre, mettre ensemble* ; mais aussi *adhérer à, appartenir à, dépendre de* ; et par conséquent : *faire confiance à, se confier en sécurité, faire reposer ses pensées et ses sentiments, se rassembler, s'appartenir et appartenir - interagir*. J'entends par RELIANCE une activation de l'érotisme au bord du refoulement originaire ; **lequel implique** la « fixation et disponibilité » de la pulsion de vie comme de la pulsion de mort ; mais si cet état d'urgence de la pulsion produit ce que Michel de M'Uzan appelle une « chimère » (avec ses risques de dépersonnalisation, étrangeté et clivage), celle-ci est « objectalisée » en soin du vivant, au service de l'investissement de l'autre vivant.

Je reviens à notre question de départ :

*Quid* du roc phallique, confronté à cette reliance maternelle ?

S'il est vrai, donc, que le désir d'enfant incarne l'Œdipe féminin permanent, la dernière révolte phallique dans l'Œdipe-bis, donc interminable, de la femme (« je veux un pénis = présence réelle »), il n'en est pas moins vrai que la femme y retrouve une autre variante de sa bisexualité. Pourquoi ? Parce que l'enfant est aussi le pénis de l'amante, elle ne renonce pas à ce phallus, à cette masculinité. Mais, en même temps, et toujours par l'enfant, la mère accède à la qualité d'être l'autre de l'homme, c'est-à-dire une femme qui a donné son enfant, s'en est vidée, s'en est séparée. Lorsque l'ordre symbolique rencontre l'urgence de la vie de l'espèce, et qu'il s'incarne en présence réelle (l'enfant-phallus), la femme-mère y trouve en effet la conjonction de sa *spécificité symbolique* (sujet pensant phallique) et de sa *spécificité charnelle* (sensualité précœdipienne, dualité sensuelle mère-fille, réduplication des génitrices). Une temporalité maternelle en résulte, qui n'est pas réductible à celle de l'attente, mais qui est celle de l'éclosion : du re-commencement, de la re-naissance au sens de Saint Augustin et de Nietzsche, de la durée au sens de Bergson. De ce fait, et en accomplissant sa bisexualité par la reliance dans son Œdipe bi-face et jamais achevé,

toujours reconduit, la femme-mère peut apparaître comme la garante de la continuité de l'espèce et de l'écosystème, auxquels l'ordre social est amené à s'adapter en se mettant en question.

Le constat, auquel Freud était arrivé, de la femme comme être social<sup>18</sup> culmine dans la toute-puissance maternelle qui, s'inscrivant dans la droite ligne de la mère garante du social et du biologique, ambitionne aujourd'hui, avec l'aide du gynécologue et du généticien, de réparer la présence réelle : la femme qui maternelle est appelée à satisfaire les besoins de toutes les crises désormais permanentes ; servie par la science et la technique, elle a le fantasme de pouvoir tout faire, et souvent s'épuise à tout faire, pour faire exister mais aussi pour améliorer, à travers son enfant, la présence réelle du phallus.

Le maternel, « roc » de l'ordre social ? Ou, comme je vous propose de le penser, la reliance maternelle serait-elle cette « hérétique » qui par son « éternelle ironie de la communauté », contribue à moduler le *social* en fonction du *vivant* ?

En effet, ce tableau d'une féminité hypersociale, ultrabiologique et féroce réparatrice, pour ne pas être faux, me paraît ne pas tenir compte de deux fragilités. La première, c'est la permanence de l'illusion/désillusion à l'égard de tout signifiant, loi ou désir. L'autre, c'est la vulnérabilité de celle qui délègue sa présence réelle à celle de son enfant (à un autre) et qui, à chaque atteinte de l'intégrité de celui-ci, revit les affres de la castration, quand ce n'est pas d'une brutale catastrophe identitaire et de la mortalité. Ce qu'on appelle le sadomasochisme féminin est une confrontation du sadomasochisme avec la reliance, de telle sorte que la mère ne vit pas cette expérience comme un sadomasochisme *stricto sensu*, mais comme une désillusion structurelle (étrangeté du phallus) permanente et cependant reconductible, puisant ses forces érotiques dans la réserve des reliesances.

S'il ne se fixe pas dans la toute-puissance, c'est

18 S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 143 : « On ne se trompe probablement pas en disant que cette différence (...) donne au caractère féminin son *empreinte comme être social*. » Nous soulignons.

la *fragilité qui caractérise le multivers féminin* et l'expose aux épreuves du sadomasochisme. Armelle, Dominique et Florence nous en présentent différentes figures. Soit, toujours « étrangée » dans son désir latent d'avoir le phallus ou de l'être (désir qui la soutient pourtant dans son être de sujet), la femme se détourne de l'assomption désirante et phallique ; elle renonce à sa bisexualité psychique et se complaît dans une sensorialité doloriste, laquelle est l'onde porteuse de la dépressivité hystérique avant que celle-ci ne bascule dans la mélancolie. Soit, et à l'inverse, l'indifférence hystérique cache une option pour le phallus seul, mais érigé en surmoi, dégoûté du plaisir clitoridien et privé de toute réminiscence éventuelle du lien sensoriel/sémiotique à la mère de l'Œdipe-prime. Les difficultés structurales de ces positionnements - plus que les conditions historiques qui ne manquent pas de s'y ajouter - expliquent peut-être le pénible destin des femmes tout au long de l'histoire.

La souffrance d'Armelle, Dominique et Florence nous apparaît désormais comme un déni de la bisexualité au profit d'un fantasme de totalité androgynique, et qui entraîne le déni de la reliance. Elle nous permet de mesurer, a contrario, l'immense travail psychique que nécessite ce multivers qu'est la psycho-sexualité féminine et qui, bien que jamais entièrement accompli, confère souvent à certaines femmes cet air étrangement désillusionné et cependant vif, fiable. Ce qui ne veut pas dire : *inanalysables*. Pour aujourd'hui, je vous laisse devant l'incommensurable effort psychique que nécessite l'accès à cet être psychiquement *bisexuel et reliant* qu'est une femme, autant dire un être qui - tout en investissant le lien vital - n'adhère pas à l'illusion d'être, pas plus qu'à l'être de cette illusion elle-même. Et j'admets que ce que je vous ai dit n'est peut-être qu'illusion.



*Les débats du samedi*  
*Samedi 9 octobre 2010*

## *En courant*

*Françoise Laurent*

« Sur terre, me dit Elvire, il y a deux sortes de personnes, les hommes et les femmes. Ma mère préfère les hommes. Elle préfère les petits garçons aux petites filles, les comédiens aux comédiennes... et tout à l'avenant. Elle aurait préféré être un fils... non, je veux dire, que je sois un fils. »

Élevée dans le milieu du théâtre, Elvire me « parle en scènes ». Les séances sont emplies de scénettes multiples et vivantes, mais comme disjointes les unes des autres ; j'imagine parfois que dans cette modalité de parole, elle obéit encore à des « consignes de jeu », comme elle en a tant reçues lors d'ateliers de théâtre. Ainsi par exemple un de ses jeux autrefois en récréation : « Allez ! Je suis un garçon ! Je suis forte comme eux ! Je cours, je cours très vite comme eux dans la cour !... ». Courir reste actuel dans sa vie d'adulte, comme dans le rythme du récit, mené au pas de charge ; précipitation anxieuse, pour une part, mais aussi reflet d'une pulsionnalité qui lui est propre.

Sa richesse imaginative et sa vivacité de langage séduisent, rassurent sur sa créativité autoérotique. Mais avec elle, il y a du « trop » dans les séances, trop de scènes, toutes animées, distrayantes, mais qui saturent mon écoute, lui impriment leur discontinuité. Cependant, une même plainte constitue le fond de son discours, qu'en moi-même je traduis ainsi pour elle : « Mes parents ne cessent de m'exciter et de m'abandonner à mon excitation ». Si ce n'est qu'Elvire ne peut en venir à sa propre excitation, mais seulement dénoncer inlassablement celle de l'adulte excité qui l'abandonne. Celle d'un père fervent adepte de naturisme, comédien à l'exhibitionnisme mal sublimé, celle d'une mère assumant une voracité

sexuelle assouvie sans entrave. Ils la laissent trop souvent aux soins d'une nourrice sans jamais la prévenir des séparations. Cette dénonciation compulsive n'allège guère la culpabilité, l'auto-dépréciation, qui la tourmentent en permanence ; mais en séance, elle parvient à s'en défaire, m'attribuant projectivement un jugement négatif à son égard, ou quêtant impérieusement mon approbation ; ceci met au défi l'abstinence requise par la situation analytique ; exprimer sa révolte semble desserrer un peu l'étau de la culpabilité. D'autres symptômes l'ont amenée à entreprendre cette cure ; parmi eux, l'effroi suscité par des phobies d'impulsion agressive, visant ses enfants, et des attaques rétrospectives de honte dans son métier de comédienne.

Une séquence de son analyse est entrée en résonance avec ma lecture du petit texte de Freud, « Sur la prise de possession du feu<sup>1</sup> ».

Un rêve : « Son fils essaye d'allumer la chaudière, il appuie sur le bouton, ça commence à s'allumer, mais cela ne va pas jusqu'au bout ». Elle ressent dans le rêve la même culpabilité que la veille au soir : par paresse, elle l'a envoyé baisser le chauffage alors qu'il n'a que 7 ans ; trop jeune, trop maladroit pour cela, il a bloqué le mécanisme. Elle n'en a rien dit à son mari, dont elle craint les explosions de colère. Ayant à l'esprit une allusion récente d'Elvire à sa frigidité, d'emblée j'entends une connotation franchement sexuelle, plutôt masturbatoire, car Elvire dans ses rêves se représente souvent en garçon, derrière la silhouette de son fils en particulier. Mais ses associations l'emmenent en apparence bien loin

<sup>1</sup> S. Freud (1931), « Sur la prise de possession du feu », *OCF/P*, XIX, PUF, 2004.

de tout cela, vers sa culpabilité pour sa négligence des questions pratiques ; d'ailleurs on ne peut parler d'associativité véritable ; les rêves sont eux aussi racontés comme de petites histoires isolées ; je risque en fin de séance une remarque sur une possible figuration dans les rêves d'expériences corporelles. Un silence accueille mes propos.

Le lendemain, un rêve de la nuit : « J'ai Marie dans mes bras (sa fille de 4 ans), une panthère s'approche, veut lui sauter dessus... pour détourner son attention, je lui montre un petit lapin qui est à côté ; puis... un autre endroit... à la piscine ; un garçon, Métis, d'une dizaine d'années est devant, il fait pipi... il fait pipi des glaçons ; il y a d'autres personnes autour, peut-être mes parents ».

Cette fois-ci, les associations déferlent : la panthère lui fait penser à sa mère, qui lui fait peur, par sa personnalité dominante, ses réflexions cinglantes ; elle n'arrive pas à s'opposer à elle, seulement à fuir... Elle lui en veut de manifester une préférence indécente pour son petit-fils, et de négliger sa petite fille ; en l'écoutant, je me souviens que Marie est énurétique et qu'un pédopsychiatre consulté récemment aurait eu des mots assez fermes pour inciter Elvire à se séparer de sa fille : « Marie n'est pas votre doudou » lui aurait-il dit. Ce traitement de choc a eu un effet spectaculaire, et je me dis que mon intervention de la veille, que je voulais prudente, a eu aussi un effet-choc, « effet panthère » relançant une position incestueuse d'Elvire avec ses enfants. « Marie dans les bras », n'est-ce pas « Marie comme un doudou » ?

Métis est un petit garçon du quartier, bien dégourdi. Depuis ses grossesses, Elvire a tendance à perdre ses urines. Les glaçons lui font penser à frigidaire et frigidité. Pour ma part, je reste très intriguée par ces glaçons, qui gardent tout leur mystère : petits projectiles ? Glaçons comme garçons ?... Une scène revient : un exhibitionniste les avait « coincées », elle et sa petite sœur, dans leur escalier d'immeuble, quand elle avait environ 6 ans ; elle avait dû lui embrasser les fesses, sous le regard de sa sœur, pendant qu'il

faisait... elle ne savait quoi, à l'époque, elle avait dû penser pipi.

En l'écoutant, je relie intérieurement cette scène à un symptôme de son enfance déjà évoqué : elle ne pouvait pas aller dans les toilettes de l'école, qui la dégoûtaient ; en rentrant le soir, elle courait, mais ne pouvait pas attendre d'avoir grimpé tous les étages pour faire pipi ; tous les soirs, elle urinait en bas de l'escalier, ce qui déclenchait la colère de la concierge ; il est vrai qu'il n'y avait personne là-haut, pour l'attendre, car toujours les parents rentraient tard. Je me dis que le pipi dans la cage d'escalier lui donnait rendez-vous avec le souvenir de l'exhibitionniste, et avec la colère de la concierge. Rendez-vous avec quelle excitation, quelle satisfaction ? Celle de s'être appropriée la puissance phallique de l'inconnu, sous les yeux de sa petite sœur ? Satisfaction masochiste d'essayer les foudres de la concierge ?

« Un pisse-copie ! » ... Ainsi tombait le jugement méprisant du père quand un auteur de scénario le décevait, autrefois... La petite Elvire vibrait alors à l'unisson du mépris comme de l'enthousiasme de son père qu'elle admirait éperdument. Elle m'a révélé récemment son goût ancien pour l'écriture ; petite fille, seule de sa famille d'artistes à écrire, elle inventait des « histoires ».

Je suis agréablement surprise par cette profusion associative inhabituelle, tout en restant un peu fascinée par l'image de Métis qui « fait pipi des glaçons ». C'est seulement après la séance que je me demande si Elvire n'a pas réussi à amadouer la panthère que je suis pour elle, en me montrant Métis, un petit lapin bien intéressant.

C'est encore plus tard, dans le lointain après-coup de l'écriture, que me parvient l'« entendu de ce vu » : le « fait-pipi » des garçons. L'image persistante du rêve m'avait évoqué une bien étrange théorie sexuelle infantile : un accouchement urinaire par le pénis ; Métis m'orientait dans cette direction, car dans un souvenir incertain, j'associais ce prénom au

mythe de la naissance d'Athéna ; en effet, Métis était le nom de la mère d'Athéna, avalée par Zeus, lequel s'appropriera ainsi cette maternité, en accouchant d'Athéna par la tête.

Rejoignons une autre scène mythique, avec Prométhée, dans « Sur la prise de possession du feu ». Le feu a été dérobé aux dieux par Prométhée pour le donner aux hommes, en le transportant dans une baguette de fenouil. Prométhée est condamné à être attaché à un rocher, et à ce qu'un vautour vienne indéfiniment lui dévorer le foie. Plus tard, un autre héros, Héraclès, le délivrera.

L'interprétation freudienne, sur le modèle de celle du rêve, repose sur les renversements en leur contraire du feu et de l'eau, et sur l'ancrage de la symbolisation dans le corps propre. La baguette de fenouil symbolise le pénis, lieu de l'excitation sexuelle mais aussi de la miction ; ces deux expériences corporelles s'excluent mutuellement, ne peuvent avoir lieu en même temps. L'urine, l'eau du corps, éteint le feu de l'excitation sexuelle, mais aussi le représente par son contraire. Voler le feu, c'est renoncer à la satisfaction pulsionnelle urinaire. Qu'il s'agisse d'un vol, d'un larcin, amène Freud à déceler dans le mythe une personnification des instances, dans une vaste perspective métapsychologique, le feu représentant l'énergie pulsionnelle dérobée au Ça par le Moi. On dirait que la symbolique du feu a un effet de fusion sur la pensée de Freud, à moins que ce ne soit le mode de pensée rêvant du mythe, qui opère la condensation observée, en mêlant figuration mythologique et symbolique du feu, niveaux individuel et collectif, figures de l'enfant et de l'homme primitif. De ce fait, il ouvre de nombreuses pistes, à l'image des multiples possibilités de changements de but pulsionnel, qui définissent la sublimation. Le texte introduit à une sublimation « plurielle », tout autant celle des auto-érotismes infantiles (ici urinaires), que leur ressaisie narcissique, lors de la constitution des identifications et des instances, Moi et Surmoi, sublimations héritières du complexe d'Œdipe.

Ce texte assez tardif (1931) reprend une note de bas

de page de « Malaise dans la culture<sup>2</sup> ». A travers la métaphore du châtiment de Prométhée, on retrouve le constat tragique, dressé dans *Malaise* : la sublimation n'est pas « toute bonne » ; du fait de la déssexualisation et de la désintrication pulsionnelle qu'elle implique, se produit un déséquilibre économique entre les instances psychiques, d'où la rétorsion infligée par le Ça au « Moi-culturel », au plan de l'individu, et l'hostilité à la culture au plan collectif. Le châtiment prométhéen, c'est le Surmoi cruel d'Elvire qui l'enchaîne au rocher d'une culpabilité sans issue. Mais Freud semble se laisser rassurer par la figure d'Héraclès, le sauveur de Prométhée, qu'il considère comme le héros culturel d'une époque ultérieure, venu tempérer la rigueur du Surmoi, un héros plus libidinal que l'ascétique Prométhée. Chez Héraclès, l'érotisme urinaire mégalomane convoqué dans le nettoyage des écuries d'Augias est mis au service du bien commun.

Mais Freud n'est-il pas, concernant Héraclès, d'un optimisme excessif ? Héraclès est expert en culpabilité, sujet à de violents excès pulsionnels, qu'il doit sans cesse expier dans ses travaux (d'Hercule) de réparation démesurée et on comprend sa sympathie pour Prométhée, « frère » en culpabilité. Mais, d'une part, il est amusant que soit conféré le statut de « héros culturel » à cet amoureux de la force brute, qui avait assassiné son professeur de musique, tant il détestait apprendre de lui quoi que ce soit. Et d'autre part Freud laisse de côté le fait que le crime principal d'Héraclès est d'avoir tué sa femme et ses enfants, dans un accès de démence et qu'il entretient avec la sauvagerie du féminin, en général, un rapport inextricable : sauvagerie haineuse d'Héra à son égard, corps à corps avec la confrontation à la différence des sexes, dans son combat avec l'hydre de l'Herne, enveloppement mortel dans la tunique empoisonnée de Déjanire. Laplanche<sup>3</sup> qui, le premier je crois, a attiré l'attention sur « la prise de possession du feu », relève que Freud, un instant surpris par l'accent inhabituel mis sur le creux de la

2 S. Freud (1929), « Malaise dans la culture », *OCF/P*, XVIII, PUF, 2002.

3 J. Laplanche, *La sublimation*, PUF, 1980.



baguette de fenouil, ne s'attarde pas davantage sur la connotation féminine de ce symbole. N'y a-t-il pas véritablement mise à l'écart des représentations du féminin, là où elles pourraient affleurer ?

En associant d'emblée un fantasme homosexuel à la satisfaction urinaire masculine, Freud la dote d'une perspective objectale bien définie, la situant de manière univoque dans le courant androphile. Au plaisir infantile des jeux urinaires entre garçons, plaisir d'exhibition, de compétition... succède donc la constatation physiologique qu'il faut y renoncer pour accéder au plaisir génital, l'érection étant incompatible avec la miction. C'est l'enfant ignorant mais curieux, qui apparaît, ici, qui pense sa sexualité et qui essaye de penser le monde qui l'entoure à partir de ses sensations corporelles. La « pulsion curieuse », qui veut voir et assurer son emprise, est là. C'est elle, la pulsion épistémophilique, qui le fait, à l'origine, ajourner la satisfaction, penser, sublimer. Je suis tentée de voir dans cette étrange et puissante spéculation, écrite en 1931, dans un contexte assombri par les deuils et la montée en force du nazisme, un témoignage chez Freud de la formidable relance libidinale - Laplanche parlerait-il de néogénèse du sexuel ? - relance générée par le retour aux sources du rêve et du mythe, et du « courant androphile sublimé ».

Toutefois, je l'avoue, le caractère exclusivement masculin de ce développement tempère mon enthousiasme, et m'amène à suivre une autre piste : y aurait-il quelque chose à transposer chez la fille des intuitions de Freud concernant l'érotisme urinaire et la sublimation ? La piste est ouverte sur un mode essentiellement négatif, il faut bien le dire, sur le mode du « laisser de côté ». Il manque même ici la petite phrase rituelle proposant d'examiner ultérieurement, ou ailleurs, ce qu'il en est pour la fille<sup>4</sup>.

Le *Prométhée* de Freud soulève une autre question, celle de la place de l'érotisme urinaire dans la théorie. Ces deux questions, éviction du féminin, et

4 Il est vrai que Freud dans ce texte reste dans le droit fil de la légende de Prométhée, dont Abraham, en 1910, affirme qu'elle est fondée sur une théorie sexuelle infantile masculine ignorant le féminin.

négligence théorique de l'urétral, pourraient-elles s'éclairer l'une l'autre ?

Pourquoi l'urétralité n'a-t-elle pas connu le même « succès » théorique que l'oralité, ou l'analité ? Alors que c'est justement sur les « fait-pipi » en général, et celui de sa mère en particulier, que Hans, premier petit théoricien, s'interrogeait fiévreusement ?

L'érotisme anal est un érotisme prégénital identique dans les deux sexes, un carrefour donnant lieu aux transpositions de pulsions, ouvrant à la notion d'objet partiel, de « détaché », à l'équation symbolique avec l'enfant... alors que l'érotisme urétral, initialement non différencié entre la fille et le garçon, en vient à être le « tuteur » de la libido génitale, et de la problématique de la différence des sexes. De là une grande complication...

L'urétralité semble s'être dédoublée en une partie excrémentielle, généralement incluse sous le chef de l'analité, et une partie dite phallique, anoblie par l'investissement narcissique du pénis, et conservant subrepticement, peut-être, un peu du prestige retiré par l'éducation sphinctérienne à la primitive valorisation par l'enfant de son urine.

Et chez la fille ? L'expérience féminine de l'érotisme urétral serait-elle toute entière partie du côté des excréments, dans l'indistinction inquiétante du cloaque ? Ou bien est-ce que l'urine des petites filles - ces « pisseuses » - anticipe obscurément les eaux rouges des règles, les eaux du désir et du plaisir sexuel, les eaux maternelles de la grossesse<sup>5</sup> ? La symbolique de l'eau renvoie au féminin, sous l'aspect d'une eau généralement incontrôlable, tantôt écoulement profus dans toutes les directions - dont les larmes, réservées aux filles, interdites aux garçons -, tantôt profondeur insondable, dormante ou agitée<sup>6</sup>. L'urine est justement la seule « eau » du corps féminin dont l'émission est soumise à un contrôle sphinctérien.

5 L'hypothèse phylogénétique a pu être sollicitée, sur ce point (J. Chasseguet-Smirguel), à l'appui d'une intuition précoce bien que confuse, chez l'enfant des deux sexes, de l'existence du vagin, et de l'utérus.

6 Egalement informé et génératrice de forme, voir le texte d'Edmundo Gómez Mango, « Ecrire sur l'eau », *La place des mères*, Gallimard, 1999.

D'autre part, en devenant « problématique phallique », avec le mot phallus, l'urétralité est tirée vers la vision de l'organe masculin, vu de l'extérieur, et sur un mode de plus en plus abstrait ; il fait perdre la référence à l'érotisme urinaire proprement dit, dans son expérience sensible corporelle, son « *erlebnis* », expérience vivante qui féconde la curiosité infantile. Qu'est ce qui est perdu, lors de cette abstraction ? Cela contraste avec la grande fréquence de ses manifestations cliniques, si fréquentes peut-être, qu'elles deviennent transparentes, l'énurésie, chez l'enfant en particulier<sup>7</sup>. Il n'est pas rare non plus que des théories sexuelles infantiles urinaires refassent surface dans une cure d'adulte, comme chez Elvire, retrouvant le moment traumatique de la confrontation à la réalité de la différence des sexes. L'érotisme urétral, au plus proche du phallique mais non phallique, bisexuel, est un point d'origine des activités de sublimation et par le biais d'un plaisir de maîtrise, lors du contrôle sphinctérien, celui de l'ambition. L'ambition définirait le caractère « urétral », au même titre que l'obstination, la parcimonie, la propreté, définissent le caractère anal, issu par formation réactionnelle des pulsions réprimées par la culture.

Dans les écrits théoriques de Freud, ces thèmes « urétraux », « prométhéens » (ambition, sublimation...) sont présents, bien sûr, mais à la marge, sans être développés, ils restent flous, ou en notes de bas de page ; et en même temps, ils sont porteurs d'une vivacité, peut-être même d'une excitation qui ne s'éteint pas tout au long de l'œuvre. Il m'avait semblé, en lisant la correspondance avec Fliess parallèlement à « Sur la prise de possession du feu », que Prométhée, c'était Freud lui-même, tout aussi sûrement qu'Œdipe, mais dans une identification assumée comme une évidence du masculin.

L'ambition est un thème mineur dans l'œuvre

7 J.-Y. Tamet, « L'énurésie et le silence de la potière », *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°22, *Jouer avec le feu*, automne 2010.

théorique, rarement abordée en tant que telle ; pourtant, elle me semble convoquée de plein droit par une figure majeure chez Freud : le héros ou aussi le Grand Homme. Le héros, par définition, se doit d'être ambitieux. Ne s'agit-il pas pour lui de se détacher de la foule, pour s'attribuer le rôle du père ? Rappelons-nous aussi le lien privilégié du héros épique à la prise de parole, et même à l'écriture. Au fond, l'ambition connote l'investissement - initialement omnipotent, mégalomane - du collectif, du social, en tant que tel, par l'individu. Les rêves urinaires justement témoignent de cette mégalomanie.

Filles et garçons y sont également sujets. Dans « Les fantaisies hystériques et leur relation avec la bisexualité »<sup>8</sup>, publiée en 1908, Freud, en homme de son époque, décrivait les rêveries diurnes des jeunes filles comme exclusivement érotiques, alors que les hommes auraient des rêveries érotiques **et** des rêveries ambitieuses ; Freud voulait ramener celles-ci aux premières, en tant que simple moyen de conquérir l'objet d'amour, mais on pourrait renverser la proposition : les rêveries érotiques des jeunes filles n'étaient-elles pas également au service de leur ambition ? A travers le désir d'enfant, certes - car la maternité satisfait une ambition sociale, on ne saurait le nier - mais aussi parce que les voies autres que la maternité et le mariage, lui étaient barrées ? A un plan plus profond, et dans les deux cas, bisexualité et homosexualité sont à l'œuvre.

L'importance théorique de l'urétral apparaît également d'un autre point de vue : loin d'avoir disparu, l'urétral serait en fait omniprésent dans la théorie, mais sur le mode d'un fondement métaphorique implicite, à travers le modèle hydraulique sans cesse convoqué par la métapsychologie pour approcher les trajets de l'excitation et de l'énergie psychique. On peut ajouter qu'à cette métaphore hydraulique s'associe la métaphore « électrique », présente dans l'Esquisse,

8 S. Freud (1908), « Les fantaisies hystériques et leur relation avec la bisexualité », *OCF/P*, VIII, PUF, 2007.

avec le modèle neuronique, image d'un « courant électrique » cette fois-ci ; c'est comme si l'eau et le feu irriguaient, enflammaient, vivifiaient ce corps qu'ils parcourent.

« La prise de possession du feu », c'est le contrôle de l'excitation. L'érotisme urétral serait plaisir de contrôler activement l'eau, à défaut de l'excitation du fantasme sexuel infantile. L'urine, « eau du corps », offerte aux perceptions sensorielles, soutient une représentation imagée, visuelle, colorée, de cette excitation, et de sa maîtrise. Une représentation sonore est associée à l'origine à une curiosité auditive qui guide les « enfants perspicaces »<sup>9</sup> vers la perception d'une différence de bruit. C'est souvent sur cette activité de représentation de l'érotisme urétral que vient s'étayer « en urgence » une première symbolisation, lors de la confrontation à la différence des sexes.

À travers le rythme singulier de sa parole, Elvire tente de réduire, de fragmenter l'excitation, de se constituer un pare-excitation ; les glaçons seraient-ils une représentation de la fragmentation de l'excitation ? Les scènes, les anecdotes dont elle me bombarde, plus qu'elle ne m'en inonde, sont comme de petits glaçons, petits paquets d'excitation fragmentée, emballée, contenue. De mon côté, je suis longtemps un peu trop « bon public » avec elle ; c'est alors que j'avais été particulièrement touchée par l'image de la petite fille débordée, que j'ai écourté la séance, à ma grande surprise, en contradiction totale avec l'empathie éprouvée, saisie dans le transfert comme une mère expéditive, pressée d'en finir avec le maternage, saisie peut-être par le désir masochiste d'Elvire.

Ma perplexité fascinée par l'image de « Métis qui fait pipi des glaçons » m'empêche d'entendre le « fait-pipi » des garçons, le transfert me faisant vivre une scène d'exhibition entre filles s'hallucinant en garçons. Fantasme d'Elvire organisé peut-être lors

9 S Freud (1923), « L'organisation génitale infantile », *OCF/P*, XVI, PUF, 2010.

de la séduction par l'exhibitionniste. La contrainte de l'écriture pour cet exposé m'a livré un autre « entendu », resté jusqu'ici lettre morte : « Fais pipi ! » comme écho des injonctions prononcées par la mère, lors de l'éducation à la propreté. Par le biais du transfert, elles imprimeraient la violence d'autrefois à la règle fondamentale « Dites tout... ». Toute intervention de ma part semble faire résonner la voix cinglante de la mère, dont les moqueries visaient tout spécialement la féminité d'Elvire.

Elvire dénonce répétitivement la pratique du naturisme lui ayant imposé la vision précoce de la nudité de ses parents, confrontation violente à la différence des sexes en même temps que des générations ; la vision du pénis du père est devenue, à l'adolescence seulement, obsédante et haïe, dans une temporalité caractéristique de l'après-coup. Elle dénonce également une particularité de l'appartement de ses parents, qui la gênait beaucoup : la douche était installée sur une planche posée au-dessus des WC à la turque. Une troublante indifférenciation des espaces caractérisait cet appartement parental, comme la matérialisation d'affluences sensorielles et érogènes multiples, mal différenciées, assaillant en même temps la petite Elvire, perceptions sensorielles surinvesties peut-être pour faire barrage à la représentation de l'absence : la douche/wc était située dans un dégagement mal séparé de l'espace de la cuisine. Elvire s'indigne encore de la négligence de la mère, confinant à l'incurie, ne faisant pas les lessives, mélangeant le propre et le sale... Aujourd'hui, elle supporte mal d'être seule dans son appartement. Elle aurait bénéficié d'une ouverture précoce à maintes activités habituellement dévolues à la sublimation comme danse, chant, théâtre..., alors qu'auraient été négligemment transgressés dans le quotidien des impératifs primaires de la civilisation : voilement de la nudité des organes génitaux, propreté. La transgression, l'indifférenciation des espaces s'invitent dans la cure, au moyen de ses sollicitations pressantes de conseil, d'interventions actives de

ma part. Et peut-être dans la connivence supposée d'une compréhension « entre filles ».

La lecture de Freud que propose Wladimir Granoff dans « La pensée et le féminin », met en relief l'importance pour l'homme Freud, de la couleur jaune, en de nombreuses occurrences personnelles, jaune qui renverrait à l'urine des filles, dernière perception admise au bord de la perception de l'absence de pénis. Granoff considère que la rédaction de l'article sur le souvenir-écran (1898) où la couleur jaune a une grande place, correspond à la fin de l'autoanalyse de Freud, une écriture qui refermerait comme on pose un couvercle, comme une formation de compromis avec le refoulement, socle sur lequel pourra s'inscrire l'écriture analytique<sup>10</sup>. « La théorie psychanalytique parlerait toujours de la bisexualité et à cause d'elle », mais « toujours au service du refoulement, en même temps qu'elle en allège le poids ».

La différence des sexes est peut-être impensable, dans la mesure où celui qui pense est sexué et où une pensée vivante ne se dégage jamais tout à fait de ses racines pulsionnelles sexuelles. Le masculin et le féminin semblent ne pas pouvoir se penser en même temps... « Pour simplifier, nous n'envisagerons que le développement du garçon » ; combien de fois bute-t-on sur cette phrase ? Freud, au tout début de son œuvre, dans ses lettres à Fliess<sup>11</sup>, suppose que la libido est masculine, chez l'homme comme chez la femme, soupçonnant que le refoulement soit du côté du féminin ; puis il renonce à ces qualifications. Vouloir spécifier masculin et féminin, c'est comme ouvrir une boîte de Pandore, s'épuiser dans une recension à laquelle toujours quelque chose échappe ; s'éloigne-t-on dans cette quête de l'objet analytique, l'inconscient ? Et pourtant, comment y

10 « La vie de la parole ne peut être saisie que dans l'empreinte où elle se tait » et « L'écrit dans l'âme est la chose psychique elle-même », E. Gómez Mango, « Écrire sur l'eau », *La place des mères*, Gallimard, 1999, p. 161.

11 S. Freud (1887-1904), « Lettre du 25 mai 1897 », *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, 2007.

échapper, tout nous y ramène. La différence des sexes, et son autre face, la bisexualité psychique, sont avec la scène primitive un ombilic de la pensée psychanalytique.

Un mouvement repérable dans la cure d'Elvire : la dénonciation compulsive des parents laisse parfois la place à une interrogation sur ses propres désirs. Une séance : elle commence par une série d'anecdotes du type « on bat un enfant »... La dernière d'entre elles : à l'école, une mère en quittant sa fille l'embrasse sur la bouche. Un bref temps d'arrêt, puis « pourquoi je dis ça ? » Je suis suffisamment sensible à l'adresse transférentielle de cette dernière évocation pour ressentir le besoin d'intervenir (comme pour l'embrasser sur la bouche, ou pour contre-investir cette représentation ?). Je récapitule : « Un père donne des fessées, on vous lance des piques, on vous vole, une mère embrasse sa fille sur la bouche ». Après un silence, elle reprend : « Je n'arrive pas à me remettre d'avoir vécu avec un père exhibitionniste ; j'ai fini par déchirer sa lettre, où il répondait à mes reproches. Je l'ai gardée pendant quinze jours dans mon sac, et puis je me suis dit : pourquoi je fais ça ? Alors je l'ai déchirée ». Je me demande ce que peut représenter de trop sexuel une lettre du père dans son sac, pour devoir être détruite, elle continue avec l'évocation d'un livre prêté à sa mère ; celle-ci le lui a rendu. Silence... « C'est gênant à dire, ça me fait un peu honte, mais... en le relisant, je me sentais gênée de savoir qu'elle l'avait eu entre les mains. » La proximité de ces deux scènes dans la séance me fait me demander si la honte émerge à la pensée des mains maternelles ayant tenu le pénis du père. Le moins que l'on puisse dire est qu'Elvire n'est pas entrée dans l'Œdipe comme dans un port, un havre de paix. Chez elle, une re-sexualisation régressive menace des sublimations précaires, précairement étayées sur les identifications aux parents.

Toutefois, depuis peu, elle s'organise parfois pour être seule, dans l'appartement qu'une amie de sa mère lui prête, afin d'écrire tranquillement ; dans ce

lieu, imprégné dans l'absence d'une bienveillance maternelle à son égard, elle apprécie des moments de solitude, elle peut écrire en paix. En revenant de vacances, elle me dit avoir chaque jour écrit un poème au bord de la piscine.

La prise en compte du féminin impose de considérer une temporalité différente, un déroulement en deux temps (au moins...). La notion d'après-coup, s'étayant sur le cas d'Emma, en est l'exemple princeps. Chez Elvire, l'intervention séparatrice du pédopsychiatre participe à la découverte de l'altérité de sa fille et à l'épreuve douloureuse de la laisser grandir et s'éloigner. Mais cette épreuve est aussi une chance, celle d'un « Perdre, Sublimier »<sup>12</sup>, selon le titre du rapport d'Évelyne Sechaud sur la sublimation ; deuil à traverser d'une modalité primaire du lien mère-enfant, à laquelle se cramponne Elvire, deuil qui redonne place en elle au courant féminin tourné vers l'homme, mais aussi au courant masculin et à ses sublimations, ce qu'est l'écriture pour elle. « Il y a une complication particulière provenant de ce que les hommes et les femmes, qui pourtant ont tant de choses en commun, sont malgré tout dissemblables ». Cette comique modestie de ton introduit le texte de Winnicott<sup>13</sup> « Le clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme ».

Ce texte offre selon moi une particularité, que des collègues m'ont confirmée : après l'avoir lu ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie, il reste **une scène**, dont on se souvient pour toujours : Winnicott en séance parle à son analysant et lui dit qu'il entend une personne du sexe opposé sur le divan. Mais répétitivement, et là, je ne sais pas si c'est une expérience partagée par d'autres, j'oublie de quel sexe était en réalité le patient de Winnicott. Par la même occasion, j'oublie le reste du propos, que je redécouvre avec enthousiasme à chaque fois.

12 E. Sechaud, « Perdre, Sublimier », *RFP*, n°5, tome LXIX, *La sublimation*, décembre 2005.

13 D.W. Winnicott, « La créativité et ses origines », *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, pp. 102-103.

Vérification faite, c'est un homme, et Winnicott lui dit : « Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute, et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : Vous parlez de l'envie du pénis (...) « C'est moi qui vois la fille et qui entends une fille parler alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi ». La folie de l'analyste rejoue celle de la mère, folie de son désir inconscient de « voir »/« être » une fille ou de « voir »/« être » un garçon passant à travers l'identification primaire de l'enfant, une identification au sens transitif et intransitif du terme<sup>14</sup>.

En attribuant un genre à des éléments psychiques, tels que « être l'objet », pour le féminin, et « faire », pour avoir l'objet, au masculin, Winnicott renouvelle l'intuition première de Freud.

Mais le plus singulier de ce texte reste l'expérience de lecture qu'il nous offre : une scène. La scène montre l'acte, l'action, cette formation élémentaire de l'inconscient<sup>15</sup>; la lectrice, le lecteur, entrent dans la scène ; ils s'approchent un peu par ce biais de la conflictualité inconsciente irréductible liée à la bisexualité psychique<sup>16</sup>.

### Pour conclure

La confrontation à la différence des sexes est toujours violente, écrit Jean-Claude Rolland dans « Salomé »<sup>17</sup>, source d'angoisse pour le garçon, d'humiliation pour la fille, elle fait surgir le mépris chez celui-ci, l'hostilité chez celle-là, affects qui vont s'élaborer dans la mutualité ; elle convoque dans l'urgence l'exigence « d'une interprétation, d'une donation de sens, ce par quoi l'esprit et le désir prennent corps ». « Freud n'est pas dupe de la difficulté épistémologique qu'il rencontre là » écrit Jean-Claude Rolland, « L'intérêt

14 J. Laplanche, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien (2000-2006)*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 2007.

15 D. Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, PUF, 1986.

16 Sur ce thème, M. Gribinski, « A l'italienne » et « Construire un feu, aimer un père », *Le trouble de la réalité*, Gallimard, 1996.

17 J.-C. Rolland, « Salomé », *Les yeux de l'âme*, Gallimard, 2010, p.75.

qui porte l'homme qu'il est à la résolution de cette question menace fortement d'infléchir et d'altérer la curiosité et l'objectivité du chercheur qu'il est aussi ».

Il y a toujours quelque chose qui se dérobe à la pensée, un ombilic. Serait-ce ce qui définit le féminin ? Ou bien la pensée de l'autre sexe est-elle ce qui se dérobe ? En réalité, on pense avec Freud, et les champs qu'il a seulement entraperçus, on les pense avec les outils de sa métapsychologie. Essayer d'oublier le mode de pensée de l'homme

Freud, c'est convoquer une virginité imaginaire de l'esprit, et c'est une fausse alternative ; en fait, on n'a pas le choix. En psychanalyse, le féminin ne peut s'entrevoir qu'à travers les outils du masculin. L'histoire de la psychanalyse, le déterminisme de notre histoire, nous l'imposent ; quelque chose est arrivé, qui ne peut être effacé. On ne peut pas faire comme si on reprenait à zéro. On peut décider : « Allez ! Maintenant, c'est les filles qui pensent !... On pense tout depuis le féminin ! »... C'est pour jouer.

# *À la recherche de l'enfant théoricien.*

## *Réponse à Françoise Laurent*

*Edmundo Gómez Mango*

L'exposé de Françoise Laurent commence de façon, je dirai, très freudienne : la patiente se souvient d'un dire de sa mère, « il y a deux sortes de personnes, les hommes et les femmes », ce qui m'a fait penser à la remarque de l'Abrégé : « C'est une grande énigme, posée par un fait biologique celui de l'existence de deux sexes ». Ce point de départ de la réflexion est aussi le point d'arrivée du travail, de la « course » qui, avec légèreté et élégance, s'achève sur la même problématique, le même et inusable « *themata* » archaïque : Françoise Laurent constate avec Jean-Claude Rolland que « la confrontation à la différence sexuelle est toujours violente ».

Il s'agit, dans l'exposé présenté, de reprendre la quête, de courir encore derrière l'énigme qui anime la presse de l'enfant qui devient théoricien très vite, en urgence, comme en courant, faisant feu de tout bois, aiguillonné par la curiosité et l'attraction puissantes des questions qui le frappent, à propos de l'origine des enfants d'abord, et de la différence des sexes ensuite. Recommencer l'élaboration théorique que Freud a ouverte pour les analystes chercheurs et qui malgré les efforts, les tours de vis ou d'écrou, les complexifications introduites par ses successeurs, n'apaisent pas le désir de la reprendre à nouveau, de la poursuivre, comme nous sommes aujourd'hui invités à le faire.

Dans la première partie de son exposé Françoise Laurent nous a proposé la reconstruction de certains moments d'une cure. Nous y sommes introduits par ce qu'on peut appeler « une pensée de transfert » : « Mes parents ne cessent de m'exciter et de m'abandonner à mon excitation ». L'analyste parle comme si c'était la patiente qui s'adressait à nous. Cette proposition essaye de saisir le fond du discours de l'analysante, que l'analyste traduit pour elle-même, mais aussi pour nous et pour la patiente à

travers ses interprétations. C'est une pensée forgée dans l'appareil psychique de l'analyste quand celui-ci est en situation de transfert. Elle advient sollicitée par l'expérience même du transfert et pour cela on peut la reconnaître comme une « pensée de transfert ». Dans ce sens, on peut dire que le transfert pense, qu'il est capable de produire dans l'appareil psychique de l'analyste ou dans celui du patient, des rejets de pensée qui prennent forme dans l'immédiat de la séance ou dans l'après-coup. Cette construction qui surgit sous la plume de Françoise Laurent reprend des pensées qui se sont formées en elle, dans son ouïe, dans son écoute des paroles de la patiente, mais non seulement des paroles. Le fond que cette phrase essaye d'exprimer est une des tonalités fondamentales du transfert lui-même, de cette tension affective, érotique, intellectuelle, qui s'établit ou qui émerge entre la patiente et l'analyste. Cette petite « construction », se forme, me semble-t-il, non pas seulement à partir des contenus de pensée des propos de la patiente. Françoise Laurent a aussi saisi dans cette formulation la perception du rythme de la parole, l'animation de la voix qui la prononce, la modalité ou le style de « parler en scènes » de l'analysante. Cette phrase est une tentative de traduire ou de transférer une répétition de l'expérience vécue ou « vivance » infantile de la patiente qui revient dans le présent des séances. Elle est saisie par l'analyste dans l'agir du transfert de l'analysante. Dans le passé, Elvire se sentait excitée et abandonnée à son excitation par les parents ; dans l'actualité du transfert, elle se sent excitée par l'analyste et abandonnée à son excitation par l'abstinence de celle-ci : l'analyste ne répond pas à ses demandes, occupe « le site de l'étranger », s'abstient des paroles ou des actes immédiatement apaisants. Je ne sais pas si cette construction a été

prononcée telle quelle par l'analyste dans une des séances. On imagine assez facilement qu'elle aurait pu être communiquée, comme on le fait assez souvent, introduite par des expressions telles que : « C'est comme si vous me disiez... », « On pourrait entendre dans votre propos... ». Etc.

J'ai entendu l'exposé de Françoise Laurent comme un travail de recherche psychanalytique ; il est vrai que l'expérience analytique est toujours une recherche, mais cet exposé, me semble-t-il, dévoile avec netteté ce qui parfois peut rester masqué par le développement d'autres intérêts suscités par la cure. Le psychanalyste est toujours seul avec son patient. Il répète ainsi un caractère spécifique de la recherche sexuelle infantile. Freud le remarquait dans les *Trois essais* : « Les recherches sexuelles de ces premières années de l'enfance sont toujours solitaires<sup>1</sup>. »

Dans le cas de l'analyste, il s'agit d'une solitude habitée, hantée, de là je crois son caractère *unheimlich*, étrangement inquiétant. L'analyste est seul, mais il entend le patient à partir de l'expérience de sa propre analyse, de sa névrose de transfert qui était déjà une reprise de sa névrose infantile ; il entend avec ou à partir de l'expérience de son devenir analyste, l'itinéraire complexe de sa formation. Tout cela est convoqué nécessairement, de façon secrète, inconsciente, par l'expérience de chaque cure. Dans celle qui nous a été présentée aujourd'hui, de façon nécessairement fragmentaire, on ressent l'analyste devenir théoricien dans le travail transférentiel de la cure. Les fragments évoqués s'approchent des expériences de la sexualité infantile de la patiente, surtout celles qui concernent l'érotisme urétral.

L'analyste accompagne, devine, construit certains aspects de la vie sexuelle infantile de la patiente quand elle-même redevient la petite fille exploratrice. Elvire était seule, animée par la curiosité vive de son excitation éveillée par sa propre sexualité et par la découverte de l'objet sexuel chez les autres, son

1 S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Traductions nouvelles, Gallimard, 1987, p.127. « Les recherches sexuelles de ces premières années de l'enfance sont toujours solitaires ; elles représentent un premier pas vers l'orientation autonome dans le monde et éloignent considérablement l'enfant des personnes de son entourage qui jusque là jouissaient de sa pleine confiance. »

père exhibitionniste, sa mère « panthère » sensuelle et toujours insatisfaite. La solitude du chercheur théoricien analyste rejoint ainsi l'enfant théoricien qu'il a été lui-même et l'enfant théoricien qui se réveille chez l'analysant pendant les séances.

L'enfant est porté par la pulsion de savoir ou pulsion du chercheur, qui est déjà une pulsion composite où se mêlent un aspect de l'emprise et l'activité du plaisir scopique<sup>2</sup> ; l'enfant est orienté vers l'autre, il manifeste un vif intérêt pour les parties génitales de ses compagnons de jeu, il veut toucher, voir, explorer l'objet sexuel. Et on le sait : c'est à l'occasion de la satisfaction des besoins excrémentiels de ses camarades ou frères et sœurs ou des adultes les plus proches, que l'enfant essaye d'assouvir sa pulsion de savoir, il devient un voyeur, « ardent spectateur », dit Freud, « de l'évacuation d'urine ou des matières fécales des autres ».

La recherche psychanalytique, qui reprend ainsi la solitude caractéristique de la recherche sexuelle infantile, a besoin elle aussi, d'aller vers les autres, vers la théorie originare d'abord, celle de Freud, mais aussi vers les élaborations théoriques de ses successeurs et celles de ses collègues. L'analyste chercheur écoute le travail solitaire des autres analystes chercheurs, ce qu'ils peuvent présenter de leurs propres recherches dans le travail des institutions ou dans la littérature psychanalytique. C'est le mouvement suivi par le travail de Françoise Laurent. Il s'ouvre par les citations à la confrontation de sa pensée avec d'autres pensées. C'est à la fois un recours, un épanouissement de la recherche personnelle, et une forme de réassurance, de réconfort, qui aide à apaiser l'angoisse de la solitude originare du chercheur analytique, toujours exposée à l'émoi de la subjectivité infantile.

Le chercheur analyste, comme l'enfant, n'est pas un chercheur abstrait, spéculatif. Il part toujours des détails énigmatiques, qui suscitent sa curiosité, l'activité théorique est une réponse à un défi, à une incitation qui provient du réel sexuel. Un bel exemple nous est donné dans cet exposé à propos d'un rêve, où apparaît l'image de l'enfant qui pisse des

2 S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 120.



glaçons ; la curiosité de l'analyste est éveillée par le détail, des glaçons expulsés dans l'urine. L'analysante et l'analyste travaillent et sont travaillées par ce rêve. Les associations de l'analysante, Elvire, virent du côté des souvenirs infantiles ; les assonances à propos de ce prénom se prêtent bien, je trouve, à imaginer la petite fille qui navigue, qui vire, qui est souvent sur le point de chavirer, sur les flots de l'érotisme urinaire, qui la faisait courir quand elle sortait de l'école pour pisser dans la cage de l'escalier de l'immeuble où elle habitait. L'analyste associe avec d'autres moments de la cure, réfléchit sur l'effet de fascination que l'image de Métis, le petit garçon qui fait pipi des glaçons, exerce sur elle, évoque la signification transférentielle de son propre vécu. Dans l'après-coup de la séance, l'image prend la signification d'une théorie sexuelle bien particulière : un accouchement par le pénis.

La recherche analytique se poursuit ensuite par une incursion dans le pays des mythes et des légendes. Il y a d'abord le prénom Métis, à la fois nom de la mère d'Athéna, mais qui désigne aussi la « ruse », tellement importante dans la construction du récit mythique. C'est surtout le Prométhée du court travail de Freud de 1931, « Sur la prise de possession du feu » qui retient l'intérêt de l'analyste. On pourrait dire que le passage de la clinique du rêve à la clinique des mythes est d'abord thématique, autour de l'érotisme urinaire. Mais il est aussi méthodique, dans le sens où ce passage permet de confronter le travail du rêve avec celui des mythes ainsi que l'activité d'interprétation de ces deux modalités d'énigmes en images et en mots. Dans les deux situations l'analyste se confronte à la tâche de la traduction – translation (*übertragung*) des contenus des rêves ou des mythes, de la langue de leurs récits, à des formes de pensées différentes, celle d'une langue autre à découvrir ou à inventer<sup>3</sup>. Le mythe comme le rêve, est d'une certaine façon un rébus, une énigme en image qu'il faut transférer, traduire dans une autre langue. L'article de Freud sur « La possession du feu » développe une hypothèse concernant un détail, certes central du récit mythique, mais il laisse de côté

son immense complexité. Les multiples élaborations interprétatives du récit d'Hésiode, les éblouissants commentaires de Jean-Pierre Vernant, montrent bien comment le mythe de Prométhée (dont le nom veut dire « celui qui sait à l'avance ce qui va se produire », il ne faut pas oublier que son frère jumeau s'appelle Épiméthée, celui qui comprend après-coup) est un récit de fondation de la civilisation humaine à travers une double séparation, celle des dieux et des hommes et celle des hommes et des animaux. Ce récit mythique raconte encore l'apparition de l'agriculture, l'invention de la naissance et de la mort humaines, la création de la première femme humaine, Pandora (les déesses existaient déjà).

Le commentaire de Françoise Laurent assume la condition subjective de la recherche analytique ; elle est toujours menée par un sujet concret, homme ou femme et c'est seulement à travers les expériences constitutives déterminantes de cette subjectivité nécessairement sexuée, que le travail d'exploration peut être entrepris : la subjectivité du chercheur est partie prenante du dévoilement de l'objet, de sa description et de sa constitution. Françoise Laurent signale avec pertinence ce qu'elle ressent comme des carences ou des omissions dans la perspective freudienne emportée par le courant androphile.

Je crois que le bref texte freudien sur le mythe de Prométhée est centré sur l'hypothèse que le renoncement à éteindre le feu par l'urine est nécessaire pour réaliser l'action de le voler. Il s'agit d'une action négative - ne pas uriner sur le feu - qui permettrait l'acte positif et donateur de civilisation : le voler et l'octroyer aux hommes. Freud ne s'aventure pas plus loin, il n'analyse pas la relation complexe de Prométhée le Titan avec Zeus le seigneur de l'Olympe, marquée par la rivalité et les confrontations dans de formidables combats ou joutes de la ruse. Dans le mythe d'Héraclès, la tête de l'Hydre est en fait une image du phallus - flamme, éteinte par le jet d'urine du demi-dieu devenu un Héros par la vénération des hommes. Freud se laisse ainsi emporter par la poétique du feu et de l'eau, qui rejoint peut-être la poétique de l'élément féminin et de l'élément masculin qui nous habite tous. Dans la folie du transfert, un analyste homme éteint - pourrait-

3 S. Freud (1899-1900), « L'interprétation du rêve », *OCF/P, IV*, PUF, 2003, p. 151.

on dire - la voix de l'homme qui parle sur son divan pour entendre la voix d'une fille, et en elle peut-être la voix des Mères qui murmurent derrière le discours des hommes. Je rappelle que dans la célèbre scène du deuxième *Faust* de Goethe, les Mères sont réunies tout près d'un trépied, porteur d'une flamme, que Faust viendra voler pour pouvoir faire revenir du royaume des morts l'image d'Hélène.

Les représentations artistiques de l'excrémentiel ne sont pas nombreuses. Sans doute la digue du dégoût fait son travail. Il y a pourtant dans la littérature des célèbres pisseurs, des géants, ceux de Rabelais, Gargantua et Pantagruel, ou le Gulliver de Swift. Et des représentations picturales de la pisseuse, celle de Rembrandt et sa reprise contemporaine par Picasso. Les géants sont évoqués par Freud dans *L'interprétation*, comme une association par rapport à deux scènes infantiles qui marquèrent plusieurs de ses rêves, deux scènes de l'érotisme urétral. La première, quand il était âgé de deux ans, et qui lui

a été rapportée par sa famille : une énurésie qui lui vaut des réprimandes de son père, que l'enfant veut apaiser par une promesse, propre à son délire de grandeur de l'enfance, « je t'achèterai un beau lit rouge tout neuf... ». La deuxième, quand il était âgé de sept ou huit ans, et qu'il va uriner devant ses parents dans leur chambre à coucher. Son père commente : « Ce garçon ne deviendra rien de bien... ». « Une terrible vexation pour mon ambition », note Freud, à laquelle il répond dans ses rêves par des énumérations de ses succès. Comme s'il disait à son père : « Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un de bien... ». Saluons le courage freudien d'utiliser les souvenirs de son expérience infantile des zones érogènes pour contribuer à la théorie de la sexualité humaine, saluons et remercions aussi le courage de Françoise Laurent de nous permettre aujourd'hui de rejoindre l'« enfant théoricien » de la sexualité infantile.

# *Existe-t-il une connaissance précoce du vagin ?*

Joël Bernat

« Il y a dans la vie de tout homme, une « minute de trop », qu'il cherche à racheter à la réalité, quelque soit le prix à payer. Et ainsi, ce « surplus » de réel se transforme en cauchemar. » Paul Valéry<sup>1</sup>

« Nous sommes en présence d'une des principales causes de la confusion philosophique : essayer derrière le substantif, de trouver la substance. » Ludwig Wittgenstein<sup>2</sup>

## **Introduction**

Dans les écrits de Freud, il y a des récits de têtes coupées. Entre autres, celle du messager qui apporte au roi Boabdil la nouvelle de la chute de Grenade<sup>3</sup> : Freud fait de cet acte une représentation du *déni*, car cette nouvelle, Boabdil « ne veut pas la tenir pour vraie ». Ailleurs, il y a la décapitation de Gorgô par Persée : mais là, Freud n'en fait pas la représentation d'un déni<sup>4</sup>...

Gorgô - ou Méduse - est une figure de l'*effroi* qu'il ne faut pas regarder au risque de mourir pétrifié. Ainsi que Vernant l'indiquait<sup>5</sup>, Gorgô a pour principale particularité de *montrer* et de ne point *nommer*, de ne rien dire à l'homme de ce qu'elle montre<sup>6</sup>. L'on sait bien que l'*effroi* a cette particularité de pétrifier le langage, et ailleurs, Freud nous a montré les nécessaires transformations, par élaborations

secondaires successives, de l'*effroi* en peur, de la peur en angoisse et de l'angoisse en évitement. Et de fait, la *peur de perdre l'objet* est une élaboration secondaire qui protège d'un effroi, celui de *perdre la perception de l'objet*<sup>7</sup>. Un des bénéfices de cette opération, on le sait, est d'*oublier* que l'on n'a jamais possédé cet objet.

Persée décapite l'*effroi*<sup>8</sup> et transforme ainsi la tête de Gorgô en symbole, un symbole qui maîtrise l'*effroi*. Freud fait de cette décapitation par le garçon un acte de *castration* de l'organe génital féminin, « au fond, celui de la mère »<sup>9</sup>, acte qui lui évite l'*effroi* du visible.

Il y aurait donc, dans la vie de l'humain, des figures de l'*effroi*, figures que le langage, s'il ne les dénie pas, maintient pour le moins à une certaine distance, notamment par le travail de nomination et de symbolisation<sup>10</sup>. De plus, le personnage de Persée incarne assez bien la position du garçon face à l'*effroi* d'une différence : nommer, interpréter et supprimer, plutôt qu'admettre le perçu en soi. Mais qu'en dit la fillette ?

## **La position de Freud**

D'abord, pour rappel, la thèse de Freud : les enfants des deux sexes traversent les mêmes phases d'organisation jusqu'à la période phallique où la

1 P. Valéry, *Analecta*, Gallimard, 1935.

2 L. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le Cahier Brun*, (25), Tel, Gallimard, 2004.

3 S. Freud (1936), « Lettre à Romain Rolland. Un trouble du souvenir sur l'Acropole », *OCF/P*, XIX, PUF, 1995, p. 336 sq.

4 S. Freud (1922), « La tête de Méduse », *OCF/P*, XVI, PUF, 1991, pp. 163-164.

5 J.-P. Vernant, *La mort dans les yeux*, Hachette, 1985, p. 36.

6 Les références ne manquent pas chez les Grecs antiques : pensons à l'insistance de Zeus quant à la jouissance de son épouse, Héra, qui montre mais n'en dit mot. C'est Tirésias qui répondra à sa place pour avoir connu les deux sexes, mais à quel prix !

7 S. Freud (1925), « Supplément B : complément à l'angoisse », *Inhibition, symptôme et angoisse*, *OCF/P*, XVII, pp. 279 sq. L'objet dont il s'agit est celui du fantasme inconscient. Pensons à Œdipe qui se crève les yeux dans l'illusion d'en perdre ainsi la perception.

8 En décapitant Gorgô, Persée lui supprime tout phallique, ce qui fait d'elle une femme. Mais ce phallique était, dans un premier temps, projeté sur elle par Persée (et les autres hommes).

9 S. Freud (1922), « La tête de Méduse », op. cit.

10 Yves Bonnefoy a montré comment et combien le langage *défait* la perception, celle-ci étant selon son expression, lorsqu'elle reste *pure*, un *in-défait*. C'est toute la difficulté que tente de dépasser l'écriture poétique : éviter que le mot ne soit le meurtre de la chose.

masturbation est phallique, avec une équivalence du pénis et du clitoris. L'organe vaginal y est inconnu<sup>11</sup> et cela paraît dès lors théoriquement logique puisque, étant un organe défini comme *exclusivement féminin*, la féminité n'apparaît qu'en un second temps. Face aux auteurs qui sous-tiennent l'existence de *sensations vaginales précoces*, Freud répondait deux choses :

- s'il y en a, elles ne sauraient jouer un grand rôle ;
- et en fait, ce seraient des sensations d'origine anales<sup>12</sup> déplacées après-coup sur le vagin<sup>13</sup> (voir la théorie cloacale).

L'organe vaginal étant pour Freud celui de la féminité, il ne peut, en « toute logique théorique », devenir conscient qu'à la puberté, éveillé par les menstrues et recevant le transfert des sensations clitoridiennes<sup>14</sup>. Il serait donc *découvert* seulement à cette période<sup>15</sup>.

Mais surtout, la théorie de la castration serait la même pour les deux sexes, selon une conception soumise à la phase phallique : on a, ou on n'a pas de pénis. Certes, c'est là quelque chose que l'on entend, de même est-il fréquent d'entendre de nos patientes leur découverte du vagin à la puberté. Mais ne pourrions-nous pas nous demander s'il s'agit là d'une réelle découverte, ou bien d'une *re-découverte*

11 Exception faite dans le cas Dora, mais là, ce serait hystérique : Freud y envisage une « féminité infantile refoulée » et donc « l'apparition précoce de véritables sensations génitales ».

12 Impasse est donc faite sur les vulvites, vaginites, cystites, etc., et leurs destins psychiques. Cette position reçut le renfort de Lou Andreas-Salomé : « Du type féminin » (1914), « Anal et sexuel » (1915) et « Le narcissisme comme double direction » (1921), in *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980.

13 Par exemple, dans « On bat un enfant », le fantasme d'être coïté par le père est une représentation anale transférée après-coup sur le vagin. Et lorsque Freud introduira la notion de phallus, cette dimension anale disparaît de la théorie : voir « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes » où il révisé ce fantasme. Voir sur ce sujet : Jacques André, « La fille, le phallus et la question du père », *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, 1995, pp. 57-72.

14 S. Freud (1915-1917), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 72 : ce transfert de sensibilité est un *devoir* : la fillette *doit* renoncer et investir. Cette exigence devrait faire question.

15 Freud « oublie » ici qu'une telle parole est peut-être le récit d'une scène B, qui maintient le refoulement d'une scène A. Voir le § *Proton pseudos* in « Esquisse d'une psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse, lettres à W. Fliess, notes et plans 1887-1902*, PUF, 1956.

suite aux refoulements de la sexualité infantile<sup>16</sup> ? Et ne peut-on pas imaginer qu'il existerait une théorie sexuelle infantile de la « castration spécifique à la fillette », c'est-à-dire non régie par l'organisation phallique ? Et si oui, laquelle ?

Nous n'allons pas spéculer théoriquement mais essayer de nous appuyer sur ce que nous pouvons entendre en séance.

### Un rêve, où le *cassé avant le coupé* ?

Cette question reçut, au début de ma pratique, le renfort du rêve d'une jeune femme. Celle-ci était venue à l'analyse avec une plainte précise : son incapacité à rencontrer un homme, non pas parce que les occasions lui manquaient, mais parce qu'à chaque fois elle s'enfuyait « malgré elle », ou bien se réfugiait derrière un « restons amis ! ». Ainsi avait-elle beaucoup d'amis, tout en éprouvant un fort sentiment d'exclusion, voire d'anormalité, du fait de son célibat, ce qui était à lier avec sa grande *discretion*.

Une séance débuta par le récit du rêve suivant, rêve initié par la rencontre d'un homme, qui lui avait plu, *mais* c'était impossible puisqu'il était marié, *mais* ils avaient des connaissances communes, *mais* ils travaillaient sur le même lieu, etc...

Dans ce rêve, sa voiture étant en panne (sexuelle), elle demande à ce collègue de venir *regarder sa boîte* de vitesse, mais celui-ci répond que *le levier* de vitesse ne fonctionne pas car il n'est plus en *prise* : il est donc *fichu* et il faudrait le *faire changer*. Ce à quoi elle proteste, arguant qu'*elle (se) conduit très bien*, et qu'elle fait très attention à sa *boîte*. Elle éprouve, au réveil, un sentiment d'injustice à être ainsi accusée de ne pas être soigneuse et cela en fait une *fatalité* de plus, qui lui tombe dessus<sup>17</sup>, sentiment puissant qui la poursuit toute la journée.

Entendant ce rêve, je me souviens d'une première

16 En effet, cette parole qui dit avoir découvert son vagin à la puberté est prise à la lettre, et pas du tout comme scène B, résultant des refoulements de la sexualité infantile, et donc supposant une scène A. Par exemple, nous sommes moins preneurs lorsque nous entendons dire d'un patient qu'il a découvert la masturbation à l'adolescence.

17 Elle avait un sentiment puissant d'être poursuivie par de nombreuses fatalités.

impression, celle d'un « dialogue de sourds » : un homme parle de levier à une femme qui parle de boîte. Impression aussitôt suivie d'une culpabilisation à la pensée que ce dialogue de sourds pourrait être le nôtre, en séance, où je résisterai à entendre quelque *inouï* de sa part. De ce fait, dire quoi que ce soit sur le *levier* de vitesse<sup>18</sup> m'apparaissait comme « fausse piste » dans la mesure où elle n'était pas dupe quant à la symbolique du levier, bien que cette piste m'aurait été familière et donc plus économique. De plus, l'accent dans le rêve portait sur son dire à elle, sur le soin pris à sa *conduite* et à sa *boîte*, et non point sur le dire du collègue.

La pensée m'était venue que le rêve opposait un *dire* masculin phallique à ce qu'elle *montrait* et à sa *parole* propre, tout autre, mais aussi une opposition entre le *visible* du levier et l'*invisible* de la boîte. Ainsi la séance se déroula autour de ce rêve et sur la nécessité de s'approprier son sexe, et non se soumettre aux dires qui pèsent dessus, en l'invitant à associer sur le soin porté à sa boîte de vitesse.

Au fil des associations lui revint un souvenir de sa petite enfance, vers ses trois ans, qu'elle trouve *hors sujet* quant à la sexualité, mais qu'elle met en lien avec son sentiment d'*exclusion*.

Sa mère, un certain jour de la semaine, avait coutume de recevoir ses amies pour une partie de bridge. En cette occasion, elle passait sa matinée à préparer de bons gâteaux. La partie se déroulait dans le salon, et elle, trop petite, était exclue de ce groupe de femmes et se retrouvait dans l'entrée, le plus souvent sur les marches de l'escalier, attendant la fin du jeu et espérant que ces dames laissent quelques miettes des si bons gâteaux maternels<sup>19</sup>. Ce qui était parfois le cas. Donc un temps assez long à s'ennuyer devant cette *porte close* du salon, porte close devenue symbole de son sentiment d'exclusion.

Ce souvenir s'ouvrant sur une dénégation (« c'est hors sujet »), après lui avoir confirmé que c'était bien une scène d'exclusion, je l'ai incitée, si elle s'en souvenait, à m'en dire plus sur ce qui pouvait bien se passer en elle lorsqu'elle était assise, seule, sur les

18 Cette jeune femme était par ailleurs très discrète et fort lente, de façon « exaspérante »...

19 Scène qui figure le plaisir comme étant réservé aux *autres* femmes.

marches.

C'est alors qu'un autre souvenir surgit, la plongeant dans un grand trouble émotionnel : un jour d'été, assise sur les marches, comme l'élastique de sa culotte la démangeait, elle le tritura, puis baissa sa culotte et enfin se pencha pour regarder « comment c'était fait ». Ensuite, elle touche avec un doigt. C'est alors qu'elle ressent très fortement comme une décharge électrique, devient toute rouge et a aussi très *peur* : peur que s'*ouvre* la porte du salon, peur qu'elle soit *vue* par son père ou son frère qui auraient pu être là, dans l'ombre du couloir. Peur d'être *vue*<sup>20</sup>, mais avant tout d'*avoir vu*.

Elle se souvient nettement de ses peurs et surtout de sa *honte* au point qu'elle ne recommença que deux ou trois fois, attirée par la décharge électrique, jusqu'à ce qu'elle soit convaincue qu'« elle avait cassé quelque chose à l'intérieur », voire, horreur, « fait un trou » que sa maman pourrait découvrir lors de la toilette et ainsi risquer de perdre l'amour maternel<sup>21</sup>. La honte fut telle qu'elle ne recommença jamais plus jusqu'à la puberté, dit-elle. Ceci d'autant plus que quelques temps après apparurent cauchemars et phobies où insectes et animaux sauvages tentaient, la nuit, de se glisser dans son lit pour la dévorer entre les jambes<sup>22</sup> (jusqu'à ce jour elle portait deux culottes et ne pouvait par exemple enjamber un fossé<sup>23</sup>). Une des fonctions de ses phobies était de déplacer l'auto-accusation, d'un : « j'ai **cassé** quelque chose, j'ai fait un trou<sup>24</sup> », à un : « je risque de me faire trouer, casser par un autre ». Il n'en reste pas moins que, malgré cette défense - le déplacement par les

20 Peur que d'autres voient ce qu'elle a fait, puis, peu à peu, son acte et cet orifice deviendront une représentation identitaire de sa personne, d'où sa discrétion, son effacement (soit l'envers du sentiment d'exclusion, qui est une élaboration secondaire).

21 Certains ont fait de cette crainte de la perte d'amour le pendant féminin de la crainte de perdre le pénis. Mais la perte d'amour ne peut pas être première, elle vient comme défense contre quelque chose d'autre qui a précédé.

22 Classiquement, les créatures étaient censées entrer par le pied de son lit et remonter vers son ventre. Il lui fallait donc bien border ses draps et surtout éviter les chemises de nuit, bien trop ouvertes. Il fallait aussi éviter tout écartement des jambes du fait de l'ouverture que cela créerait au niveau de son sexe.

23 L'ouverture des jambes pourrait re-trouer.

24 Et en deçà, « j'ai cassé l'objet fantasmatique de la mère ». Mais il y a des destins différents en fonction du *cassé* ou du *troué*.

phobies -, la zone vaginale devint le lieu de tous les dangers, danger qui peu à peu s'est étendu à toute sa personne : malgré les soins qu'elle se donnait, restait en arrière-plan la conviction qu'elle(s) était « cassée » et se devait de le cacher à tout le monde, et de se cacher toute entière. D'ailleurs, ouvrir la porte du vagin ne pouvait produire que des catastrophes : tomber enceinte ou avoir le Sida (là aussi, ce sont des déplacements défensifs : la catastrophe n'est pas à venir mais a déjà eu lieu). Ainsi sa vie sexuelle se réduit à des « flirts poussés », symptôme qui permet bien des compromis, dont celui de connaître le plaisir porté par la décharge électrique (le clitoris) tout en évitant la rencontre du « cassé » (le vagin)<sup>25</sup>.

Cette conviction du « cassé » et donc de l'anormalité par rapport aux autres, ne cessât de s'étoffer au fil des ans, devenant une véritable identité secrète. À la séance suivante, elle rapporte un autre souvenir. C'est à l'époque du CP qu'elle découvre le début de pilosité chez ses sœurs aînées lors des bains communs, et se sent très différente, anormale<sup>26</sup>. Puis, après une visite médicale scolaire, elle fait un rêve toujours aussi vif : « Nous sommes toutes en culottes et maillots de corps, en file indienne, et nous passons une par une devant un docteur qui chatouille de son doigt le sexe des filles et des maîtresses. Toutes ont l'air contentes, je suis horrifiée et me réveille avant mon tour ». Le réveil évite que l'autre découvre le cassé et protège de l'effroi<sup>27</sup>.

Ceci représenterait un cas de figure, celui d'une conception spécifiquement féminine de la « castration »<sup>28</sup> à partir de la découverte du vagin et de ses sensations, avec un destin psychique différent de celui du clitoris. Castration résultant non pas de l'amputation d'un pénis mais d'une faute première

25 Compromis dont elle s'accuse en se jugeant comme n'étant qu'un « être de surface »... mais donc pas « superficiel ».

26 Le « cassé » explique tout : si elle n'a pas de poils, c'est une preuve de plus de sa faute.

27 Mais ici se répète un élément de la scène première : l'excitation - des élèves, celles des sœurs et avant celle de sa mère et de ses amies - est perçue et vient éveiller la sienne, devenue effrayante.

28 Ce terme de « castration » est sans doute impropre à ce moment d'élaboration.

qui ampute le corps même, une **auto**-mutilation<sup>29</sup>. Il y aurait du cassé et du perforé avant le coupé. Sur un autre plan, le premier rêve retrace un historique régrédient des acquisitions des connaissances sexuelles : la boîte fut investie avant le levier, le sentir et le voir avant le dire, et ses élaborations à partir des observations du pénis<sup>30</sup>, élaborations secondes qui sont venues recouvrir défensivement les terreurs liées à la découverte de son vagin, qui ne sera redécouvert qu'à la puberté : la supposée perte de l'objet pénis est moins angoissante que le fait vécu d'avoir cassé quelque chose. Dit autrement, l'adhésion à la conception de la castration phallique permet ici de refouler la découverte et la connaissance de son propre sexe, et c'est un moindre mal à ce moment-là<sup>31</sup>, l'effroi étant ainsi évité.

Nous voici en présence d'un exemple de cette méconnaissance active que Freud avait relevé : « Les enfants produisent beaucoup de choses fausses dans le but de contredire une connaissance ancienne, meilleure mais devenue inconsciente et refoulée. »<sup>32</sup> Et cette méconnaissance n'est pas sans destins psychiques.

Quel est l'intérêt d'aborder ainsi les choses ? Celui de lever des anesthésies, certes, mais surtout de pouvoir traiter le **destin psychique** de ces découvertes anatomiques et leurs théorisations infantiles (ici, le destin se dit en sentiment d'exclusion, d'infériorité

29 Cet aspect d'automutilation peut être masqué par une élaboration secondaire telle que : être mutilée par un autre (« hétéro-mutilation »). Cela mènerait à réinterroger la notion de *masochisme féminin*, non plus comme élément premier dans la vie psychique, mais comme élaboration seconde maîtrisant et refoulant un acte premier. À partir de là, il est important de « parer » ce corps pour en masquer la « cassure ». Voir aussi les nombreuses représentations élaborées en termes d'enveloppes bien closes.

30 Notamment de son frère, pénis pensé comme quelque chose qu'elle n'a pas, ce qui, à cette époque, vient prendre la place de la pilosité qu'elle n'a pas.

31 Voir *Inhibition, symptôme et angoisse*, OCF/P, XVII, PUF, 1992 : la peur de perdre l'objet est une élaboration contre l'effroi de la perception ; puis cette peur sera secondairement élaborée en angoisse, ce qui a pour effet de s'éloigner de plus en plus de l'effroi. Voir aussi la fameuse assertion de Freud : « Les femmes sont invitées à participer à quelque chose qu'elles n'ont pas élaboré ».

32 S. Freud (1908), « Les théories sexuelles infantiles », in *La vie sexuelle*, P.U.F 1969. Voir, sur le même thème (1911), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, idées, problèmes*, tome I, PUF, 1984.

- « être toute cassée » à l'intérieur - et son envers en conduites d'effacement<sup>33</sup>) et de retrouver son énergétique propre, car la découverte de son propre sexe est aussi un acte d'autonomie premier après-coup interdit.

Mais il n'y a pas que cela. Cette séance peut servir d'exemple du jeu ou du poids de la différence anatomique des sexes dans la cure, ou, pour le dire autrement, quand l'analyste-homme risque de devenir homme-analyste<sup>34</sup> en privilégiant le levier sur la boîte, et peut-être ne pas entendre que, parfois, le cassé précède le coupé.

### La querelle des années vingt & trente

Une illustration de ce glissement et retour de l'analyste vers ses « préférences pulsionnelles », selon l'expression de Freud, se laisse entendre dans une querelle importante qui se déroula lors des années vingt et trente autour d'une question centrale : existe-t-il ou non des sensations vaginales précoces ? La seconde guerre mondiale mit fin à la querelle mais elle fera retour dans les années soixante et reste encore de nos jours, un sujet très « sensible »<sup>35</sup>... (Précisons que la référence à l'Histoire n'a pour nous d'intérêt qu'en tant qu'elle révèle les dimensions fantasmatiques à l'œuvre dans les théorisations). L'enjeu est en fait, pas tant celui de sensations, mais celui d'une théorie : si la fillette est consciente de sensations vaginales, cela met en cause tout l'édifice théorique de Freud quant à la sexualité féminine, ainsi que celui de pas mal de ses successeurs, tel Lacan.

Que le débat ait un enjeu théorique est une chose, mais en-deçà, il y a une autre dimension qui est en tension : la « querelle » est une scène adulte où s'opère le heurt des sexualités infantiles masculines et féminines. D'une façon imagée, elle pourrait se résumer à un choix : le levier ou la boîte ? Décapiter/castrer Gorgô, ou bien lui donner la parole ?

---

33 Le cassé peut se réparer, pas le mutilé.

34 . Selon la formulation de F. Perrier, *La chaussée d'Antin*, Albin Michel, 1994.

35 L'observation nous montre que, dès que l'on touche à la notion de phallus, cela provoque parfois des réactions pour le moins « passionnées », ce qui est en soi une vraie question.

Schématiquement, cette querelle va opposer les viennois aux berlinois et londoniens.

C'est un article de Karl Abraham qui lance le débat<sup>36</sup>, où il rassemble des éléments échangés dans la correspondance avec Freud<sup>37</sup>. Abraham pose une question : y'a-t-il une *méconnaissance* réelle du vagin, ou bien est-ce le refoulement d'une connaissance ? Quant à sa thèse, elle s'appuie sur la clinique de la frigidité vaginale : si le vagin reste froid (abstinence) ou se ferme douloureusement à la pénétration, cela serait une *manifestation défensive* contre des désirs primitifs refoulés suite à un interdit posé sur le vagin. Cela sous-entendrait donc l'existence d'une érogénité vaginale précoce, liée pour lui à l'investissement libidinal du père<sup>38</sup>. Le débat va se poursuivre entre les élèves et disciples des deux hommes.

Du côté des viennoises, fidèles aux thèses de Freud, la féminité est une acquisition tardive et donc il n'y a pas de connaissance infantile du vagin :

- pour Jeanine Lampl de Groot<sup>39</sup>, la fille est un garçon jusqu'à la phase phallique et elle pense la féminité comme normalement passive et masochiste, ce qui permet à la femme d'accepter d'être déflorée, coïtée, etc. ;

- pour Hélène Deutsch, l'éveil du vagin est lié à l'activité de l'homme et il est donc découvert dans une soumission masochiste : « Une femme qui a réussi à établir la fonction maternelle du vagin et à abandonner les revendications du clitoris a atteint le but du développement féminin, est devenue femme. » Pour elle aussi, la

---

36 Karl Abraham (1920), « Manifestation du complexe de castration chez la femme », *Œuvres Complètes, tome II, 1915-1925*, Payot, pp. 116-141.

37 Par exemple, Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance 1906-1926*, Gallimard, 1969, pp. 380 sq.

38 Voir aussi « La petite Hilda » : Hilda C. ABRAHAM, *Karl Abraham : biographie inachevée*. Précédée de « La Petite Hilda », PUF, 1976.

39 « Histoire du développement du complexe d'Œdipe chez la femme », *Féminité mascarade* (études psychanalytiques réunies par M.-C. Hamon), Seuil, 1994, pp. 113-132 ; « Contribution aux problèmes de la féminité », J. Lampl de Groot, *Souffrance et jouissance : le sexuel féminin*, Aubier Montaigne, 1983, pp. 57-100.

féminité est une disposition passive masochiste<sup>40</sup>. À la fin de sa vie, elle ira jusqu'à affirmer que seul le clitoris est un organe sexuel, le vagin n'existant que pour la reproduction et le pénis, car l'orgasme est masculin, et pour la femme la norme serait une détente douce et lente, une relaxation : la femme féminine n'a pas d'acmé orgastique. Mais elle reconnaîtra à la fin de sa vie l'échec des cures quant à la frigidité<sup>41</sup>.

Du côté des berlinoises (et berlinois), ce qui est mis en question dans la théorie de Freud est la thèse de l'**indifférenciation sexuelle originaire** et en arrière-plan, la notion de phallus, non pas comme phase d'élaboration de la libido, mais en tant que période première pour les deux sexes et surtout en tant qu'utilisation défensive contre ce qui précède. Pour ce faire, les disciples d'Abraham, telle Josine Müller<sup>42</sup>, soutiennent l'existence de sensations vaginales infantiles et donc d'une **connaissance** de cet organe, devenue après-coup **méconnaissance**. Après tout, le vagin est le lieu de certains fantasmes incestueux. Cet éveil est lié aux masturbations, éveil suivi d'un refoulement et d'un déplacement sur le clitoris. Le refoulement serait lié à diverses causes :

- pour Karen Horney<sup>43</sup>, les désirs œdipiens sont une telle source d'angoisse que la fillette renonce à sa féminité : ainsi la masturbation vaginale est réprimée, il y a un déplacement sur le clitoris, qui est donc un investissement secondaire et défensif puis ensuite, un nouveau déplacement défensif sur l'envie du pénis. Cette angoisse est liée à des craintes de mutilation (par exemple, du fait anatomique de la disproportion entre son petit organe et le pénis paternel<sup>44</sup>), ce qui constituerait l'angoisse de castration spécifique aux filles. Le recours à la représentation d'un pénis perdu serait dans ce cas défensif, un moindre mal car il offre un mal visible et externe ;

- Melanie Klein<sup>45</sup> remet en cause l'universalité du phallus et l'équivalent féminin de l'angoisse de castration du garçon serait une crainte fondamentale liée à l'intérieur du corps, amplifiée, là aussi, par la vue du pénis paternel, d'où le déni du vagin ;

- Ernest Jones<sup>46</sup> soutient lui aussi une

43 Pour exemples : le bébé désiré peut-il sortir par un si petit organe ? Le si gros pénis paternel peut-il y entrer ? Etc. Soit autant de formes d'effractions menaçant l'intégrité interne du corps. Voir K. Horney, *La Psychologie de la femme*, Payot, 1969, ses travaux de la période berlinoise, avant sa « dérive » américaine avec le Culturalisme, « La fuite devant la féminité. Le complexe de masculinité chez la femme vu par l'homme et par la femme » (1926), pp. 48-65 ; « La femme inhibée. Contributions psychanalytiques au problème de la frigidité » (1926), pp. 66-80 ; « De la genèse du concept de castration chez la femme » (1933), pp. 30-47 ; « La négation du vagin » (1932), pp. 151-165 ; « La peur devant la femme », pp. 135-149.

44 Une patiente avait fait le rêve suivant : elle est assise sur les genoux de son père, mais il a un entonnoir sur son pénis, ce qui permet un rapport sexuel non mutilant. L'entonnoir était un des objets de ses masturbations infantiles. L'on oublie souvent que les petites filles utilisent beaucoup d'objets. La sexualité de cette patiente et de son mari se résumait à une masturbation, côte à côte, mais pas réciproque ou mutuelle. Le rêve est venu satisfaire hallucinatoirement les fantasmes incestueux masturbatoires de l'enfance. Ce rêve, une sorte de révélation, fut un choc énorme pour elle au point de vouloir fuir tous les hommes.

45 M. Klein et K. Horney (1925), « Sur le développement du complexe d'Œdipe », in Darian Leader, *La question du genre*, Payot, 2001, pp. 267-274. Ce travail est la réponse au texte de Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes », paru en 1924. Melanie Klein (1928), « Les premiers stades du conflit œdipien » ; (1928) « Phases précoces du complexe d'Œdipe » ; (1932) « Le retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel de la fille », *Psychanalyse des enfants*, PUF, Paris.

46 E. Jones (1927), « Le développement précoce de la sexualité féminine », (1932) « Le stade phallique » et (1935) « Sexualité féminine primitive », *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot, 1969.

40 J. Lampl de Groot, « Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité », Communication au 11<sup>ème</sup> Congrès International de Psychanalyse, Oxford, juillet 1929, *Féminité mascarade*, op. cit., pp. 215-231.

41 H. Deutsch (1924), « La psychologie de la femme en rapport avec ses fonctions de reproduction », et « Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité » (1929), in *Féminité mascarade*, op. cit., pp. 215-231 ; « La frigidité chez les femmes » (1960), in *La psychanalyse des névroses et autres essais : étude de clinique psychanalytique*, Payot, 1970, pp. 303-306 ; *La psychologie des femmes*, T I : *Enfance et adolescence*, PUF 1964 ; T II : *Maternité*, PUF, 1967 ; *Les « comme si » et autres textes : 1933-1970*, Seuil, 2007. *Autobiographie*, Mercure de France, 1986.

42 J. Muller (1925), « A contribution to the problem of the development of genital phase in girls », *International Journal of Psychology*, vol. XIII, pp. 361-368.



connaissance précoce du vagin, qui est ainsi source d'angoisses de pénétration : alors, la phase phallique apparaît comme défense face à ce qu'il conceptualise comme danger primordial, celui de l'*aphanisis* (perte du désir et du plaisir).

En-deçà de la question des sensations vaginales, c'est la notion de phallus qui est donc en question et qui est une source conflictuelle. C'est ce qu'indique Marie Bonaparte lorsque Lacan, ayant achevé sa conception du phallus et lançant un congrès sur la féminité s'aperçoit que cela produit une « querelle du phallus », ce que Marie Bonaparte interprète différemment : « non, c'est un combat autour du vagin »<sup>47</sup>.

Ce qui se répète dans le champ de la différence anatomique des sexes, c'est la confrontation incessante entre Persée et Gorgô, ou, si l'on préfère, entre le levier et la boîte, avec, toujours en fond un élément déclencheur de querelles, l'affirmation du primat du phallus. Je précise que ce qui est en tension n'est pas l'affirmation d'une phase phallique - elle est admise par tout le monde - mais l'étendue de son « application » et de ce qu'elle refoule. Pour exemple :

- son universalité première (dans la théorie freudienne, avant la différenciation psychique des sexes, l'enfant est dit phallique) ;
- la non prise en compte de ce que le phallique peut offrir secondairement comme élaboration défensive et donc refoulante d'autres dimensions (le meilleur exemple reste celui de l'analité ou de l'urétral<sup>48</sup>).

### La question transférentielle et le « mensonge partagé »

Bref, il y a un effroi spécifique chez **certaines** fillettes, antérieur à la connaissance de la différence des sexes, lié à la découverte de son vagin, et non pas à la découverte clitoridienne<sup>49</sup>. Effroi lié à un intérieur invisible, en opposition à celui du garçon qui est lié

47 Marie Bonaparte, *Sexualité de la femme*, PUF, 1967, p. 56. On sait son rapport personnel à ce combat.

48 Par exemple, lorsque Hans affirme que tout le monde a un fait-pipi, l'adulte lui répond sur un autre registre, celui du pénis.

49 Cette découverte est dans certains cas aussi une source d'effroi.

à la découverte d'un autre sexe, mais pour la seule extériorité visible<sup>50</sup>. Cet effroi spécifique est si dénié ou refoulé qu'il est rare qu'il soit énoncé ouvertement. Mais il peut s'entendre derrière certains masques, tels ceux décrits en termes de **mascarades**, tantôt dites **masculines**<sup>51</sup>, tantôt **féminines**<sup>52</sup>. Mais ce qui ressort le plus des débats des années trente c'est l'idée d'une utilisation de l'organisation phallique comme défense privilégiée, et ce, pour les deux sexes.

Sur ce dernier point, relevons qu'il peut parfois exister des moments où, par exemple, Persée et Gorgô passent un accord inconscient : c'est ce que nous indique à sa façon Ruth Mack Brunswick<sup>53</sup> dans son ultime texte, « Le mensonge partagé » ou « consenti ». Elle considère que la simulation de l'orgasme chez la femme a une fonction de réassurance car l'idée masculine traditionnelle sur les femmes est qu'elles ne possèdent pas de sexualité authentique, qu'elles n'ont ni besoin ni désir de relations sexuelles. C'est comme si toute sexualité, attribuée au phallus, du fait de la reconnaissance de l'absence de phallus et d'une certaine logique stricte, inconsciente, était déniée aux femmes. « Ainsi le mensonge sur l'orgasme est-il essentiellement une affirmation de ce que les femmes ne possèdent pas de sexualité phallique. Il constitue une réassurance tant pour les hommes que pour les femmes.<sup>54</sup> »

Un autre destin possible de cette alliance dans le mensonge pourrait s'entendre dans le fait que Freud avait invité les analystes-femmes à dire quelque chose de la sexualité féminine infantile. Comme on peut l'entrevoir, certaines l'ont fait<sup>55</sup>, et pourtant, reste cette affirmation : « elles n'en disent rien », qu'elle soit

50 Le visible d'une absence.

51 La féminité étant une source d'angoisse, elle est rejetée derrière une mascarade masculine (K. Horney).

52 C'est à elle que l'on doit ce terme de *mascarade*. Voir Joan Rivière (1929), « La féminité en tant que mascarade », *La Psychanalyse*, vol. VII, PUF, 1964. Mascarade dans la mesure où la fille hésite entre être comme sa mère et surtout pas. Repris in *Féminité mascarade*, *op. cit.*

53 R. Mack Brunswick, « The Accepted Lie », *Psa. Quarterly*, vol. 12, n°4, 1943. Inédit en français.

54 *Ibid.* Ma traduction.

55 Il faudrait aussi citer les travaux de : Marie Bonaparte, Ruth Mack Brunswick, Lou Andreas-Salomé, Lilian Rotter, Margarith Hilfeding, Marjorie Brierley, Sylvia Pane, Fanny Hannkende, Alix Strachey, etc., ainsi que quelques hommes : Michael Joseph Eisler, Felix Boehm, etc.

de Freud<sup>56</sup>, Lacan<sup>57</sup> ou Granoff<sup>58</sup>. Affirmation qui fait dès lors question : n'en disent-elles vraiment rien et l'on retrouverait Gorgô qui montre mais ne dit pas ? Ou bien les hommes-analystes sont-ils des Persée et coupent les têtes celles de Klein ou Horney sont les plus faciles pour ne point entendre dire en dehors du phallique ? Ou, encore, n'aurions nous pas à analyser un élément que Jones et Horney ont avancé, c'est-à-dire la peur de l'homme face au vagin et donc un effroi partagé<sup>59</sup> ?

Par exemple, nous connaissons chez Freud le conflit entre l'analyste qui, devant les faits de la clinique, admet l'étiologie sexuelle et la défend, et l'homme en difficulté avec cette sexualité<sup>60</sup>, ce dont il nous a laissé quelques témoignages. Deux exemples :

- dans une lettre à Emma Eckstein, la première psychanalyste analysée, Freud lui écrit ceci : « Tous ces évènements, il est vrai, n'ont pas ébranlé l'opinion que j'ai de vous, mais m'ont à nouveau inspiré du respect pour **la féminité primordiale contre laquelle je ne cesse de lutter.** »<sup>61</sup> Emma donne à voir mais n'en dit rien<sup>62</sup> ;
- Freud commit aussi un poème, offert à Fliess, où l'on peut lire : « Mais salut aussi au père qui, peu auparavant, tout au fond du **calcul** a trouvé //

56 Par exemple, S. Freud (1918), « Le tabou de la virginité », La vie sexuelle, PUF, pp. 66-80.

57 J. Lacan, séminaire *Encore*, Seuil, p. 69. Il y a une jouissance clitoridienne et une « autre » à « aborder par la voie logique » car il n'y en a pas d'autre possible. Mais elles n'en disent rien de cette autre jouissance dite vaginale ; et Lacan de parler de cette « connerie » d'une zone érogène dans le vagin... « Cette jouissance qu'elles ont en plus (par rapport à l'homme) n'est pas anatomique, non, elle porte en elle une autre face de l'Autre, la face de Dieu ». L'explication « logique » sera donc la voie mystique. La « preuve » sera donnée par les femmes mystiques qui jouissent dans l'amour de leur dieu... (p. 71).

58 V. Granoff, *La pensée et le féminin*, Éditions de Minuit, 1976.

59 Souhaitons-nous vraiment qu'elles disent, en courant ainsi le risque d'un trop différent, d'un trop d'altérité, d'un effroi ?

60 Par exemple, dans « La sexualité dans l'étiologie des névroses », OCF/P, III, PUF, 1989 : il écrit page 91, partager la même aversion que ses maîtres Charcot et Breuer. Ou encore : « À peine sorti de l'école de Charcot, je rougissais de la connexion entre l'hystérie et le thème de la sexualité », in *Études sur l'hystérie*, PUF, 1967, p. 208..

61 Lettre inédite citée par J. M. Masson, *Le réel escamoté, le renoncement de Freud à la théorie de la séduction*, éd. Aubier, 1984, p. 219.

62 Par exemple, elle refuse de communiquer les dates de ses menstrues ou de parler de son onanisme.

**à endiguer la puissance du sexe féminin** pour qu'il porte sa part d'**obéissance à la loi**»<sup>63</sup>. Fliess est ici en Persée...

Si je cite cela, ce n'est que dans le but de faire jouer la différence des sexes dans la cure et le renversement que parfois elle suscite : lorsque d'analyste-homme je deviens, par le jeu de mes résistances, homme-analyste et que, dès lors, vont primer mes « préférences pulsionnelles ». Résistances qui peuvent être renforcées secondairement par nos propres théorisations<sup>64</sup>.

À la lumière des positions avancées par les protagonistes de cette première querelle, nous pouvons esquisser des modes de résistances en cure. Par exemple :

- une patiente peut aisément se soumettre à la thèse de la castration phallique (masculine) car c'est pour elle un renforcement défensif contre l'effroi de la découverte infantile de son vagin. Mais alors un symptôme comme celui de la frigidity vaginale sera d'autant plus résistant ;
- ou bien les interprétations phalliques peuvent venir au service d'une mascarade masculine surtout si un diagnostic d'hystérie est en tension, diagnostic qui en ce cas transforme une défense en symptôme et refuse l'existence des sensations vaginales infantiles, ce qui renforce les défenses : par exemple, le crocodile caché dans la cuvette des toilettes ou sous le lit, est-il un coupeur de pénis ou un faiseur de trou, un casseur d'intérieur ?
- ou encore l'accord inconscient entre les protagonistes : pas de castration entre nous ou le « mensonge partagé » ;
- enfin, l'adhésion à la thèse de l'envie du pénis peut dans certains cas venir redoubler et renforcer le système défensif.

Dans ces cas, ce qui reste intact est l'effroi premier et la crainte de quelque chose de cassé à l'intérieur (d'où certains rêves de poursuite, de cambriolage, certaines phobies, peurs d'effractions ou de pénétration, et aussi conduites quasi obsédantes de

63 Lettre du 29-XII-1899, *Sigmund Freud, Lettres à Fliess*, PUF, 2006, p. 499.

64 Je n'écarte pas du tout la possibilité que ce soit mon cas !

vérification de l'intérieur<sup>65</sup>, etc.)

N'existerait-il pas, parfois, une sorte de demande inconsciente de renforcer les défenses, comme si Gorgô implorait l'analyste Persée de lui couper le tête, de la castrer, et d'ainsi renforcer le déni, ou bien de ne point parler de la boîte de vitesse mais bien plus du visible et du dicible représenté par le levier ?

### Conclusion

L'exemple clinique que je présente ici n'est, pour moi, qu'un cas de figure parmi les possibles constitutions de la féminité. Dire cela est, certes, une façon de ne pas entrer dans une querelle, non pas par crainte, mais parce qu'il me semble que d'autres modes de constitutions existent, où, par exemple, le primat clitoridien ne semble pas défensif, ce qui donne d'autres constitutions et destins psychiques. De même, les destins psychiques diffèrent selon les fantasmatiques : le **cassé** ou **mutilé**, le **troué** ou le **coupé**. C'est en ce sens que je pense que la sexualité féminine est multiple, et donnerait à penser à une dissymétrie dans les constitutions de la féminité et demanderait à ne pas accepter une thèse univoque qui, au pire, maintiendrait le « continent noir ». Cela implique aussi de ne point considérer l'existence précoce des sensations vaginales comme un symptôme hystérique. Le transfert de l'érogénéité clitoridienne sur le vagin est dans ces cas difficile, car il s'agirait d'attaquer et défaire une organisation défensive contre l'érogénéité vaginale première. D'où peut-être parfois la résistance de cette frigidité<sup>66</sup>.

---

65 Par la masturbation vaginale ou les rencontres sexuelles précisément d'un jour et anonymes, sans témoin : il y a vérification mais pas de témoin, etc. Peut-être aussi certaines « psychoses ménagères » : que doit-on cacher ou réparer ?

66 À ce sujet, voir S. Ferenczi, *Journal clinique*, Payot, 1990, pp. 241-242, 26.VII.1932, § « Clitoris et vagin » : « Peut-être était-il trop hâtif de représenter la sexualité féminine comme débutant par le clitoris, avec une transposition beaucoup plus tardive de cette zone au vagin. Il est douteux qu'il existe même un organe quelconque dont on puisse concevoir qu'il n'a « pas été découvert » par la psyché, psychiquement neutre en quelque sorte, c'est-à-dire n'existant pas. Au contraire, on se sent en droit de supposer que l'apparente non-découverte du vagin est déjà un signe de frigidité, tandis que l'érogénéité accrue du clitoris est déjà un symptôme hystérique. Le même déplacement provoquerait aussi l'accentuation de la région urétrale et anale, c'est-à-dire l'éclatement de la génitalité en déplacements voisins ou plus lointain »

Cette dissymétrie des sexes dans la féminité a pour conséquence de produire différents courants sexuels et d'ainsi venir mobiliser différemment l'analyste-homme. Par exemple, la résistance du symptôme frigidité vaginale tient au fait que, dans certains cas, c'est une défense et non un symptôme, résistance qui vient parfois répondre à l'insistance phallique de l'analyste. Ce qui réclamerait de questionner notre rapport personnel au phallique.

Il y aurait donc dans certains cas à lever une méconnaissance afin de **re-trouver** la connaissance infantile. Une autre façon de le dire est de soutenir, pour ces patientes, qu'il s'agit de **re-devenir** femme et non pas le devenir, en retrouvant leur **féminité primordiale**. Lever cette méconnaissance réclamerait d'affronter un effroi réciproque, ce que Freud, dans son texte sur **Méduse**, indiquait : « L'exhibition des organes génitaux est un acte apotropaïque. Ce qui, pour soi-même, excite l'horreur, produira aussi le même effet sur l'ennemi qu'il faut repousser. » (Chez Rabelais, encore, le diable prend la fuite après que la femme lui ait montré sa vulve.). Mais il y a aussi une indication d'un mode de défense : « Le membre viril érigé sert lui aussi d'**apotropaion** mais en vertu d'un autre mécanisme. L'exhibition du pénis - et de tous ses succédanés - veut dire : je n'ai pas peur de toi, je te défie, j'ai un pénis.<sup>67</sup> » Mais est-ce un acte de castration ou une parole de déni ?

Il y a là une forme de **circulation** de la rigidité : l'effroi rigidifie le spectateur, mais l'érection rigide renverse les choses puisqu'elle est supposée effacer l'effroi - ou le reprojeter - en inversant les places. C'est en tous cas la conviction de l'exhibitionniste face à sa victime. Mais cela trace aussi une autre tension : l'effroi défait le langage, et le langage à son tour vise à défaire l'effroi, ce qui nous donne les éléments d'un conflit fondamental, dont un des échos s'entend dans une autre opposition de base, entre attraction et répulsion.

Je n'ai personnellement pas connu Gorgô... mais il me plaît de penser - ou de fantasmer, si vous préférez - que, si elle fut effrayante, c'était, peut-être, parce

---

67 S. Freud (1922), « La tête de Méduse », *OCF/P XVI*, PUF, 1991, pp. 163-164.

qu'elle fut une petite fille effrayée...

En résumé : l'effroi, dont il est ici question, est celui de l'expérience vécue d'une altérité **interne**<sup>68</sup> : la « prise de conscience » de l'excitation en soi, du pulsionnel, son plaisir mais aussi son « étrangeté » et son effet de division<sup>69</sup>, tel un corps étranger. Que cette expérience soit par la suite reprise et élaborée dans la scène de la différence des sexes est une évidence. Mais dans certains cas, cela laisse coexister des dimensions élaboratrices différentes, avec leurs symptomatologies propres, ou, pour le dire comme Freud, des « courants sexuels » différents

aux destins particuliers<sup>70</sup>. Dans l'exemple présenté, il y a une ligne propre à l'excitation qui circule dans le groupe des femmes, une autre liée à la rencontre de la différence des sexes, et enfin, celle qui est liée à la découverte du pulsionnel en soi.

Les réélaborations successives, si elles reprennent en partie ce qui a précédé, en occultent une autre partie, ce qui est propre à toute représentation : d'un côté, elle montre, d'un autre, elle masque. Nous avons pris ici le cas de la représentation phallique sur son versant défensif exclusivement et de ce qu'elle peut, dans certains cas, venir masquer<sup>71</sup>.

---

68 Au même titre que celle de la différenciation moi / non-moi par exemple.

69 Voir la notion de *Spaltung* chez Lacan et son point d'origine dans le texte de S. Freud : « Le clivage du moi dans les processus de défense », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, N°2, Automne 1970, pp. 25-28.

---

70 Voir l'Homme aux Loups et les trois courants sexuels : S. Freud (1914), *L'Homme aux Loups*, P.U.F. Quadrige, 1990.

71 Je tiens à remercier Lucile Durrmeyer et Dominique Blin, ainsi que tous les participants au séminaire « De l'horreur au déni de l'autre », pour leurs apports permanents.

## *Discussion*

### *Evelyne Sechaud*

Votre travail nous confronte, une fois de plus, à deux modalités du temps, le temps social, temps des calendriers et l'a-temporalité des fantasmes inconscients. En effet, vous faites référence à des débats qui ont animé la vie des institutions analytiques autour de la sexualité féminine. Débats contemporains des grands moments qui ont marqué les mouvements de libération de la femme : les années 30 et les années 68-70. Dans les années 30, c'est Coco Chanel qui libère le corps des femmes du corset ; et après « avoir enlevé le bas », c'est le haut du soutien-gorge qui est jeté par-dessus les moulins en 68, en attendant que la pilule (en vente en France à partir de 1967) et la libéralisation de l'avortement (1975 seulement) permettent de séparer le maternel du féminin, du moins dans la vie sociale si ce n'est dans les fantasmes qui ne suivent pas nécessairement l'évolution culturelle. Parallèlement, avaient lieu, dans les années 30, les débats des analystes autour de la connaissance précoce du vagin dont vous vous faites l'écho. « Combats autour du vagin » selon le mot de Marie Bonaparte qui évoque bien le militantisme des féministes de cette époque. Puis, de nouveau, les années 70, favorisent une grande quantité de travaux, élaborés par des analystes femmes, essentiellement mais pas exclusivement, venant de tous horizons psychanalytiques.

Pour n'évoquer que les publications françaises, pensons à Janine Chasseguet-Smirgel, Monique et Jean Cournut, Jacqueline Schaeffer, à la SPP, les lacaniens Luce Irigaray, Michèle Montrelay, et à l'APF, Wladimir Granoff, Annie Anzieu et puis plus récemment Jacques André, Catherine Chabert, Lucile Durrmeyer et sans doute bien d'autres. Comment avec cette somme de travaux peut-on encore dire que les analystes n'ont pas répondu à l'invitation de Freud d'explorer ce qui restait

pour lui le continent noir du féminin ? Quand vous reprenez le mot de Lacan « elles n'en parlent pas », vous semblez dire qu'elles ne parlent pas de leur sexualité. Or, ce dont les femmes ne parlent pas, ce n'est pas de la sexualité, mais de la jouissance et c'est ce que dit Lacan. Cependant les hommes parlent-ils davantage de leur jouissance ? Ne confondons pas l'orgasme, lié à la décharge de la tension, l'éjaculation, phénomènes anatomo-physiologiques et la jouissance qui est purement psychique. Que dire de la jouissance si ce n'est qu'elle est précisément en deçà du langage. Pourquoi ? La jouissance brouille les limites topiques, le Moi « s'éclate » (comme disent les adolescents), la fulgurance de l'affect déborde le contrôle et les capacités du Moi, efface les représentations, comme le connote le terme de « petite mort », balaie les contre-investissements. Le langage retourne au cri, seul en mesure de communiquer la violence indicible de l'affect et de la pulsion. La jouissance imaginée infinie des femmes (1 pour 10 selon Tirésias !) est ce qui fascine les hommes et les terrorise, l'angoisse de castration étant pour eux une butée qui limite le bouleversement narcissique. Dans le couple, le don que chacun des deux partenaires fait à l'autre de sa jouissance approfondit le lien d'amour et ceci se révèle fort différent du plaisir sexuel solitaire quelque soit son intensité et les fantasmes qui l'accompagnent.

Vous évoquez la mascarade, pour reprendre un mot de Lacan, le mensonge, la simulation des femmes sur leur jouissance. Sans doute est-ce toujours possible. Mais il faudrait comprendre ce comportement en fonction des enjeux complexes de la relation selon que sexe et amour sont rassemblés ou dissociés et pas uniquement par rapport à la seule sexualité

féminine.

La question que vous posez dans le titre de votre exposé « Existe-t-il une connaissance précoce du vagin ? » a pour moi le charme suranné des objets *vintages* que l'on ressort de temps en temps bien que les analystes aujourd'hui puissent aisément attester de la réponse à cette question. Votre formulation est ambiguë. De quelle connaissance s'agit-il ? Plusieurs plans sont à dégager :

Une connaissance intellectuelle : aujourd'hui les explications données très tôt aux enfants distinguent le zizi du garçon, et la fente, la zizette, la vulvette de la fille. Ces mots en elle désignant quelque chose de petit, féminin et mignon. Cette connaissance intellectuelle qui vise à différencier pleinement le garçon et la fille et reconnaître à la fille un sexe, complexe certes mais entier, peut rester totalement isolée comme nous le savons bien sauf lorsque l'après-coup notamment pubertaire permet de l'intégrer au développement.

Une connaissance sensorielle : le corps fournit à la petite fille des sensations intéro et proprioceptives dont la localisation reste vraisemblablement confuse, l'anal plus intense provoquant une co-excitation vaginale, de même que l'urétral. Tout cela est bien connu des analystes et des petites filles même quand elles sont devenues adultes et ceci malgré la dévalorisation qu'en fait Freud.

Une connaissance intuitive : un intérieur fait pour recevoir un doigt, un pénis, une petite graine, un bébé ? Un intérieur qui suscite la curiosité (les filles ne sont elles pas des « petites curieuses » ?) curiosité qui peut se transformer précisément en inhibition du fait des interdits œdipiens. Les enfants ont très tôt cette intuition que le garçon a un pénis qui sert à pénétrer et que la fille a un orifice qui est un contenant, mal différencié sans doute de l'anus qui demeure le modèle infantile du contenant excité, excitant. Freud, malgré la théorisation qu'il développe plus tard sur la méconnaissance du vagin, écrit pourtant en 1909, à propos du petit Hans : « Si j'avais été le seul à en disposer, j'aurais pris le risque de donner encore à l'enfant cet autre éclaircissement dont il était privé par les parents. J'aurais confirmé ses *pressentiments pulsionnels*, en lui parlant de l'existence du vagin et

*du coït*, diminuant ainsi d'une nouvelle part les restes non résolus et mettant un terme à sa pressante envie de poser des questions.<sup>1</sup> »

Mais revenons à votre exemple clinique qui commence par un rêve. Dans Dora, Freud précise : « Un rêve dans les règles se tient pour ainsi dire sur deux jambes, dont l'une touche à l'occasion actuelle majeure, l'autre un événement lourd de conséquences des années d'enfance. Le souhait qui crée le rêve vient, bien sûr, toujours de l'enfance, il ne cesse de vouloir réveiller de nouveau l'enfance pour l'amener à la réalité, corriger le présent d'après l'enfance.<sup>2</sup> » La réalité actuelle dans l'analyse, c'est celle du transfert qui peut se déplacer latéralement dans la vie extérieure. Tout rêveur pourrait dire à son analyste : « Je rêve pour vous, je rêve de vous, avec vous, contre vous... »

Vous avez choisi de mettre l'accent sur la sexualité féminine de votre patiente mais la psycho-sexualité n'est pas seulement le jeu auto-érotique des zones érogènes et des objets partiels ; la psycho-sexualité se constitue dans la relation à l'autre, c'est-à-dire dans les dimensions intersubjectives du conflit œdipien actualisé par le transfert. Certes vous y pensez, dans le sens d'un dialogue de sourds entre une femme et un homme et vous interrogez à juste titre l'effet du sexe de l'analyste sur son écoute d'un homme ou d'une femme. Vous pourrez d'ailleurs apprécier l'influence éventuelle de nos identités sexuelles dans ma compréhension du matériel que vous nous proposez. Cependant, si « l'anatomie, c'est le destin » selon le mot de Bonaparte repris par Freud, l'identité sexuelle psychique est moins « tranchée ». La complexité de nos identifications qui détermine la bisexualité psychique permet à chacun de jouer des variations sexuelles de son écoute. Pris dans votre intérêt pour l'organisation sexuelle de votre patiente et dans votre souci d'entendre ce qui vous est le moins familier, il me semble que vous négligez les indications des sentiments conflictuels qui vous sont adressés. C'est, pour moi, dans ce contexte, que

1 S. Freud (1909), « Analyse de la phobie d'un petit garçon de cinq ans », *OCF/P*, IX, PUF, p. 127. C'est moi qui souligne.

2 S. Freud (1905), « Fragment d'une analyse d'hystérie », *OCF/P*, VI, PUF, p. 250.

prend sens la position féminine spécifique de votre patiente.

Permettez-moi une autre lecture du rêve : la voiture en panne ; ne serait-ce pas sa façon de figurer l'actuel de l'analyse, une panne sexuelle, comme répétition de ses échecs avec les hommes ? L'homme auquel elle demande de l'aide est représenté par un homme de sa vie actuelle qui l'attire mais il y a des empêchements, pour ne pas dire des interdits à la réalisation de son désir amoureux. Cet homme, n'est-il pas l'analyste, objet de désir et d'interdit ? Le levier de vitesse auquel vous vous refusez de toucher : son clitoris ? Ou bien plutôt le pénis de l'analyste chargé (c'est la fonction d'un levier de vitesse) de transmettre le mouvement à la boîte de vitesse ? Mouvement d'un coït ? Le levier est cassé fait-elle dire à l'homme du rêve : qui a castré l'analyste ? Elle s'en défend, proclame son innocence : rien n'est plus angoissant en effet pour une femme que l'impuissance d'un homme, impuissance dont certaines femmes se culpabilisent en retournant l'agressivité, la rage et la déception contre elles-mêmes. Son rêve dit son échec à sa tentative de séduction et la blessure narcissique qui en découle. Fantasme de séduction auquel sont liés les autres fantasmes originaires qu'elle va déplier dans la séquence que vous nous proposez.

En effet, votre intérêt pour le soin qu'elle porte à sa boîte la conforte narcissiquement, valorise implicitement sa défense. Rassurée, elle va pouvoir lever le refoulement du souvenir d'une scène infantile et d'un autre fantasme originaire. Elle vous dit son sentiment d'exclusion, sentiment qui fait parti des motifs de sa demande d'analyse, mais cette fois rattaché à une scène bien précise de l'enfance : sa mère partageant des plaisirs homosexuels déplacés vers l'oralité dans une pièce dont l'accès lui est interdit. Forme particulière de scène primitive entre femmes. Le fantasme apporte une grande quantité d'excitation et trouve son aboutissement dans l'exploration masturbatoire de son sexe. La décharge orgasmique fait venir l'image du père et la culpabilité. Culpabilité d'un voir actif et passif qui se solde par ce fantasme d'avoir cassé quelque chose à l'intérieur de son sexe. Cette « sanction » est le résultat de son

désir envers un père excitant (cf. note 4) et une mère interdicière qui surveille l'intégrité du corps de sa fille. La phobie qui s'en suit est tout à fait banale : phobie des animaux qui peuvent la pénétrer la nuit, etc.

À propos de la castration, angoisse et complexe, vous soutenez l'hypothèse d'une angoisse spécifique à la fille, celle d'une atteinte à ses organes génitaux internes, telle que Melanie Klein, la première, l'a décrite. Atteinte comme conséquence de ses désirs incestueux, ce que vous ne dites pas. Atteinte qui peut prendre la forme chez la femme adulte d'angoisses de pénétration et de frigidité vaginale. Je vous suis tout à fait dans cette compréhension qui est très souvent vérifiée dans les analyses de femmes. L'envie du pénis, également très souvent retrouvée, est alors une formation secondaire qui permet la mise à distance de cette angoisse spécifique. Mais vous dites : « la supposée perte de l'objet pénis est moins angoissante que le fait vécu d'avoir cassé quelque chose ». Pensez-vous que la fille adhère à cette théorie infantile du petit garçon qui relie la perception du sexe de la fille à la menace de castration (quelque soit la forme sous laquelle elle est aujourd'hui prononcée) et imagine que la fille a été coupée ? La fille peut avoir envie de ce qu'elle n'a pas et qui est effectivement visible sur le garçon, et imaginer que ça poussera (comme ses seins à la puberté), mais je n'ai jamais rencontré une fille qui ait élaboré ce fantasme d'avoir eu un pénis qui aurait été coupé ! Quant au clitoris, s'il n'a pas la taille du pénis du petit garçon, il donne beaucoup de plaisir à la fille qui peut cependant être amenée à y renoncer pour ne pas entrer en rivalité avec sa mère et ne pas risquer de perdre son amour. Une fois de plus, les avatars du développement psycho-sexuel sont liés aux investissements libidinaux et aux identifications qui se rejouent sur la scène du transfert.

Enfin, votre exposé commence et se termine sur la Gorgone. Au début de votre exposé vous rappelez le texte de Freud qui voit dans la tête de Méduse différentes formes de castration. Vous dites que « Méduse est une figure de l'effroi qu'il ne faut pas regarder au risque de mourir pétrifié ». S'agit-il d'un risque de mort ? Freud, lui, écrit : « La vue de la tête de Méduse rend rigide d'effroi, transforme le spectateur

en pierre. (...) la rigidification signifie l'érection, donc dans la situation originelle, la consolation du spectateur. Il a encore un pénis. Il s'en assure par sa rigidification. » Castration et mort sont à différencier au moins pour l'homme, le sacrifice d'une partie permettant de garder le tout. Œdipe se prive de ses yeux, tandis que Jocaste se donne la mort, la femme se donne ou se perd toute entière.

Vous reprenez les transformations décrites par Freud de l'effroi en peur, de la peur en angoisse et de l'angoisse en évitement : trajet classique de la phobie. Vous ajoutez : « La peur de perdre l'objet est une élaboration secondaire qui protège d'une peur plus importante, celle de perdre la perception de l'objet ». Et vous concluez : « Un des bénéfices de cette opération est d'oublier que l'on n'a jamais possédé cet objet. » J'avoue que je comprends mal. D'abord de quel objet parlez-vous ? L'objet est celui du fantasme inconscient, dites-vous en note. Objet total ? Objet partiel, pénis, au même titre que le sein ou les fèces ? Mais comment penser qu'avec la perte de la perception, on puisse oublier que l'on a

possédé cet objet ? La perte de la perception est même la condition de la représentation et donc de la pensée. Si c'était le cas, il s'agirait alors d'un déni massif. Vous donnez en note encore l'exemple d'Œdipe. Sa castration volontaire qui lui fait perdre la vue entrainerait-elle le refoulement de l'inceste ? Sûrement pas pour moi ! Œdipe serait-il pour vous psychotique ? On peut en effet concevoir l'existence non d'un refoulement mais d'un déni global qui nous situe alors dans un tout autre registre, psychotique celui-là. L'absence de distinction dans votre texte est source de confusion et d'incompréhension.

Vous retrouvez la Gorgone à la fin de votre texte, avec cette phrase étrange : « Je n'ai personnellement pas connu Gorgo (est-ce une formule ironique de dénégation ?) (...) mais il me plaît de penser - ou de fantasmer, si vous préférez - que, si elle fut effrayante, c'était peut-être parce qu'elle fut une petite fille effrayée. » Alors, en me demandant de discuter votre texte, ne m'avez vous pas demandé de jouer ce rôle d'une Méduse ou d'une petite fille effrayée, pour autant que la castration circule d'un sexe à l'autre ?



*Les débats du samedi*  
*Samedi 22 janvier 2011*

## *Moments de dévoilement*

*Caroline Giros Israël*

« Bon, maintenant, qu'est-ce que je fais ? » C'est ainsi qu'elle terminait les séances, surtout celles où elle racontait ce qu'elle avait fait, pendant leur intervalle. Et faire, elle ne s'en privait pas ! Il suffisait de quelques clics, pour choisir l'élue d'un soir parmi les nombreux visages qui s'affichaient sur sa page. Puis, de quelques « SMS », pour s'assurer de son choix et de l'heure du rendez-vous. Ensuite, venait la rencontre dans un café. L'aventure pouvait s'arrêter là, parce qu'un détail, comme l'inflexion d'une voix ou l'instant d'hésitation de l'homme, l'avait rebutée. Il lui arrivait aussi de jouer, disait-elle, « les prolongations », histoire de se faire désirer. Plus elle connaissait les règles du jeu, moins elle hésitait, et la soirée se terminait chez lui ou chez elle, dans une chambre qui tenait lieu de débarras. Elle évitait, avec plus ou moins de précaution, une rencontre fortuite entre le monsieur-du-soir et ses enfants, mais n'était pas à l'abri de leurs visites dans ses tiroirs, où était dissimulé un *sextoy*, ce cadeau d'une amie pleine d'humour ! Leur curiosité n'épargnait pas non plus son ordinateur, qui affichait la liste de ses badinages. C'était, d'ailleurs, à la faveur d'une rencontre sur internet que, sortant d'un divorce éprouvant, elle avait connu son deuxième mari. Elle parlait, avec émotion, des six mois de leur folle liaison. Lui, franchissait les frontières au volant de sa voiture, pour passer une nuit d'amour à deux, elle, franchissait, par la suite, d'autres frontières à son bras, et découvrait les plaisirs à plusieurs, dans des lieux de rendez-vous qui n'eurent, bientôt, plus de secret pour elle. Hommes, femmes, ces indices de reconnaissance se fondaient dans la douceur des corps dont il restait, disait-elle, le souvenir d'une tendresse, de caresses partagées et le sentiment que tout cela n'avait été qu'un jeu entre adultes.

La vie lui paraissait maintenant trop lourde. Les

enfants, le travail, un mari trop envahissant, un ex-mari trop fuyant, la mettaient dans un état de nervosité constante, que les nuits d'amour avec son conjoint ne calmaient pas. Elle n'avait qu'une envie : « se tirer le plus loin possible de ces rapaces qui lui pompaient le sang et son argent ».

Elle était venue pour ça, pour que je fasse quelque chose et la tire de cette pesanteur ou de ce trop d'excitations. Elle avait déjà épuisé, vainement, le yoga, le *coaching* et son nouveau mari à qui elle refusait de faire un enfant. Certains jours, elle s'imaginait enceinte, vivant dans une belle maison au milieu des bois, dévouée à sa petite famille et d'autres jours, cette idée se transformait en vision cauchemardesque de solitude et d'ennui. D'ailleurs, tous les livres de ma bibliothèque « l'angoissaient », elle qui ne pouvait consacrer cinq minutes de son attention à la lecture d'un roman, sans bailler d'ennui ! L'idée de rester trois-quarts d'heure, allongée, à ne faire que parler, lui paraissait vraiment bizarre, mais si ça pouvait la soulager et puis, elle avait envie de vider son sac !

Elle avait déballé le récit de la saga familiale, un clan soudé par un mode de vie et des coutumes méditerranéennes. Dans son souvenir, ses parents se déchiraient constamment, depuis toujours. Entre deux disputes, sa mère faisait preuve d'un amour effervescent envers ses enfants, tout en se lamentant bien haut de la cruauté de son mari. Mère qui, cependant, n'hésitait pas à les quitter pour rejoindre ce monstre sordide dans les pays où ses affaires l'appelaient. Elle, restait alors dans un entre-deux, indifférente au monde extérieur et à elle-même, comme si le temps s'immobilisait dans une éternité sans faille. Elle ne conservait aucun souvenir de ces moments là. Une vague impression d'ennui peut-être. Et puis la mère revenait et avec elle la maison

s'animait à nouveau, résonnait des éclats de voix, du claquement des talons aiguilles sur le carrelage, du choc métallique des casseroles sorties des placards. L'air se chargeait de parfums d'Orient et la famille, à nouveau réunie, se pressait autour de la table pour partager le repas rituel. Adolescente, elle avait souffert de crises de boulimie sans devenir obèse, mais quand « ça » la prenait, elle se livrait à une orgie de sucreries. Son poids restait une préoccupation et un souci constant. Cinq kilos de trop l'obligeaient à recourir à toutes sortes d'artifice, pour les dissimuler habilement sous une robe sexy, cinq kilos de moins et la robe épousait étroitement ses formes offertes aux regards admiratifs. C'est une jolie femme de quarante ans, à l'allure féminine. Lorsqu'elle commença son analyse, elle venait de rejoindre un poste d'économiste dans une entreprise où travaillait également son père. Cette profession commune, exercée sous le même toit, les avait réunis dans une certaine complicité intellectuelle, après des années de conflits et de malentendus.

Je ne cherche pas, aujourd'hui, à vous rendre compte du déroulement de cette analyse toujours en cours, mais à éclairer par quelques éléments de réflexion, ces moments de surgissement d'une sexualité anarchique. Son évocation me laissait à court de pensées et d'associations d'idées, surtout lorsqu'elle m'interpellait : « et maintenant, qu'est-ce que je fais ? »

Cet exposé met des mots et des idées sur ce qui, dans l'instant même de l'écoute, n'avait suscité qu'une impression de vide, comme si le silencieux tissage du travail associatif, s'était rompu. Comme si la pensée s'était subitement verrouillée devant le surgissement du sexuel. Si je voulais évoquer une image : je m'étais trouvée dans la position d'une femme viennoise, du siècle freudien, frappée d'une inhibition de pensée, dès lors que l'anarchie de cette sexualité se manifestait. Il peut sembler paradoxal de vouloir, aujourd'hui, évoquer un processus de déliaison à propos d'une patiente qui entretenait autant de liaisons, mais c'est précisément, ce paradoxe qu'il s'agit d'interroger : cette « proposition qui, contradictoirement, mettant la lumière sur un point de vue prélogique ou irrationnel, prend le

contre-pied des certitudes logiques<sup>1</sup> ».

Ces séquences sexuelles venaient, en effet, prendre à revers tout le travail organisateur de la psyché qui assigne un destin à la libido, destin imposé à la sexualité de la femme et tout aussi bien à cette femme. Ils n'abolissaient pas cette trajectoire de la libido, mais faisaient coexister des territoires qui semblaient n'avoir aucune relation les uns avec les autres. L'analyste alors est comme un ethnologue, découvrant un peuple non pas figé dans le mythe ou l'atemporalité, mais un peuple qui forge et invente, dans son propre territoire, ses propres représentations toujours inachevées, de la communauté humaine. Je tenterai, au fond, de parler de la fin de l'exotisme, mise en lumière dans l'ouvrage d'Alban Bensa<sup>2</sup>. Fin de l'exotisme de celui ou de celle que l'on qualifiait de radicalement autre, auxquels était souvent attribué un grand A pour en souligner son étrangeté forcément inquiétante.

Il faut relire ces pages des *Leçons d'introduction à la psychanalyse*<sup>3</sup> où Freud défait devant un auditoire sceptique, le grand mythe de l'innocence de l'enfant ou celui de l'altérité du pervers, pour saisir à quel point la psychanalyse fut une entreprise de démantèlement des certitudes logiques et des grands récits organisateurs de la culture du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Et si Freud céda à l'exotisme séducteur d'une naturalisation de la femme (la femme n'a pas de surmoi, son apport à la civilisation se limite au tressage et au tissage), il n'en fut pas moins celui qui insista sans relâche, sur les contraintes que la culture impose à la vie psychosexuelle de celle-ci.

Pour en revenir à l'œuvre de déliaison dans la cure de cette patiente, la plus évidente survient comme je l'ai dit, dans la psyché de l'analyste. L'écoute silencieuse consiste, ordinairement à défaire les liens associatifs du patient pour établir à partir de ceux-ci d'autres voies associatives. Le cadre analytique prend alors l'aspect d'une métaphore de la psyché et de son enveloppe pare-excitante. Parole et écoute entremêlent un incessant travail de liaison et

1 *Trésor de la langue française informatisé*, ATILF-CNRS.

2 A. Bensa, *La Fin de l'exotisme*, Anacharsis, 2006.

3 S. Freud (1916-17), « *Leçons d'introduction à la psychanalyse* », OCF/P, XIV, Paris, PUF, 2000.

de déliaison des excitations afin de réduire la charge énergétique du pulsionnel. Du côté de l'analyste, ses références théoriques lui permettent de se distancier de l'emprise du pulsionnel dans l'actualité de la cure, et lui tiennent lieu d'enveloppe psychique. La chose sexuelle ne disparaît pas dans sa nomination. Elle s'introduit dans un univers langagier. C'est toujours elle qui nous pousse à penser - comme l'écrivait J.-B. Pontalis « la pulsion embrasse la théorie<sup>4</sup> ». La conscience peut ainsi en avoir une représentation supportable. Œdipe est un mythe et s'il surgissait *in presentia*, les yeux ensanglantés, l'effroi nous saisirait. L'impossibilité de lier l'écoute à quelques ébauches de théorisation ou à quelques fragments théoriques signalait l'échec de la mise à distance de cette sexualité débordante.

Échec qui pourrait bien, également, venir interroger chez l'analyste sa résistance à étendre les limites de sa déterritorialisation. Le regard exotique porté, alors, sur des pratiques étrangères à sa propre culture, pratiques qui de plus venaient d'une femme, n'était-il pas l'indice de cette résistance ? Nous sommes entraînés à débusquer le sexuel inconscient dans les fantasmes et les actes manqués, mais ne sommes-nous pas démunis lorsqu'il surgit dans l'activité sexuelle elle-même ? Comme si, cette présentation spécifique de cette patiente empêchait toute représentation de la chose sexuelle, dans la cure elle-même. Freud fut aussi pris, avec Dora dans l'embarras de l'édification des frontières entre ce qui revient dans la cure et ce qui surgit à l'extérieur. Dans l'*Abrégé* il émettait le souhait suivant, qu'il savait de l'ordre de l'idéal et... de la déception : « Il ne nous semble nullement souhaitable que le patient en dehors du transfert, *agisse* au lieu de se souvenir. L'idéal, à notre point de vue, est qu'il se comporte aussi normalement que possible en dehors du traitement et qu'il ne manifeste de réactions anormales que dans le transfert.<sup>5</sup> »

Il n'y avait, avec cette patiente, aucune mise en place du processus de perlaboration et l'acte de parole n'épuisait en rien la charge énergétique du

pulsionnel, inscrite dans les mots. Celle-ci débordait le cadre des séances et venait à se disperser dans une activité sexuelle compulsive. Ce faire de la patiente provoquait en moi de la peur. Peur qu'elle n'attrape le sida ou qu'elle se fasse tuer. Des affects angoissants surgissaient qui liaient ainsi et le sexe et la mort et l'interdit. À cette adresse « Maintenant, qu'est-ce que je fais ? », j'aurai voulu répondre : « Surtout ne faites rien, et comportez-vous comme une névrosée ordinaire ! ». Tirillée entre l'énonciation d'un interdit et l'inquiétude, je me réfugiais le plus souvent dans un silence maladroit.

Si l'on se souvient que, par ailleurs, ces moments de débordement étaient ponctuels, qu'il pouvait se passer des semaines sans qu'ils surgissent et sans qu'elle soit à court de pensées associatives ou de rêves, la question majeure des embarras de cette cure est la suivante : Comment écouter l'infantile cette « mémoire brûlante du corps pulsionnel<sup>6</sup> » qui persiste chez la femme adulte ? Sans doute, faut-il alors s'abstenir de lui attribuer une étiquette psychopathologique. Celle-ci orienterait les interventions de l'analyste dans un sens où le patient s'efface derrière l'administration de la preuve par la théorie. N'est-il pas plus stimulant pour la pensée d'envisager l'aspect polymorphe de cette sexualité : « ces mille visages d'Éros » dont j'emprunte la formule à Joyce Mc Dougall ?

Le visage de l'Éros archaïque s'imposait dans ces scènes à travers l'expression des pulsions sexuelles infantiles. Entre l'objet et la pulsion n'existe qu'une « soudure », insiste Freud à plusieurs reprises dans les *Trois essais*, une soudure que les liaisons éphémères de cette patiente venaient à la fois faire et défaire. Liaisons, déliaisons d'un soir, toutes au service d'un plaisir d'organe et d'une satisfaction « sur place » des zones érogènes. Freud écrivait en 1905 : « Il est probable, que la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet et que ce ne sont pas d'avantage les attrait de ce dernier qui déterminent son apparition.<sup>7</sup> » Chez cette femme, l'excitation

---

4 J.-B. Pontalis, préface des *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 18.

5 S. Freud (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975, p. 45.

6 S. Le Poulichet, « Se faire un corps étranger », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°43, L'Excès, printemps 1991, Paris, Gallimard, p. 252.

7 S. Freud (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 54.

était première, elle revêtait un caractère d'urgence impérieuse. Seul, le recours à une activité sexuelle, à l'aide d'un agent extérieur, pouvait apaiser cette tension. Et si ce dernier était toujours un homme ou du moins, un assemblage de membres, sur un corps lui-même érotisé, la pénétration par un pénis n'était pas le but nécessaire de sa satisfaction. La jouissance relevait d'une restriction des territoires de la fantasmatisation et de l'investissement de l'autre, au profit d'une sensibilisation de tout le champ autoérotique, comme si le corps retrouvait ce temps infantile où l'excitation ne peut encore recourir aux mots. « Un corps, toujours là trop tôt ou trop tard au rendez-vous des signifiants et des images<sup>8</sup> » écrit Sylvie Le Poulichet.

Ce visage archaïque d'Éros, celui de l'*infans*, nous écarte des querelles théoriques sur le féminin et sur la localisation des zones excitables chez une fille : le vagin et/ou clitoris. Localiser ainsi les zones excitables de la fille, ne relèverait-il pas de l'influence d'une théorie sexuelle infantile de la phase phallique qui ferait du corps féminin le miroir inversé du corps masculin ? Femme castrée mais dont l'excitation subsiste malgré tout dans cette cavité si étrange ! Ce continent forcément exotique, réduit à une île mystérieuse bien délimitée et dont l'abord empli d'effroi l'explorateur qui ose s'y aventurer !

Ces querelles théoriques négligent la prise en compte du pulsionnel infantile tel qu'il se présente dans les deux sexes chez l'enfant. C'est chez lui, en effet et sans d'autres attributs de genre ou de division sexuée, que Freud dans les *Trois Essais* le situe. Un pulsionnel infantile qui envahit toutes les surfaces sensibles : aussi bien la peau, les zones érogènes que l'intérieur du corps. « Ce que nous avons appelé les pulsions partielles de la sexualité, soit dérive directement de ces sources internes de l'excitation sexuelle, soit s'assemble à partir d'éléments provenant de ces sources et de ces zones érogènes. Il se peut que rien d'important ne se passe dans l'organisme sans fournir sa contribution à l'excitation de la pulsion sexuelle<sup>9</sup> » écrit Freud. Ce qu'il confirme dans une note de 1915 : « De plus amples réflexions (...) conduisent à attribuer

à toutes les parties du corps et à tous les organes internes la qualité de zone érogènes<sup>10</sup>. »

L'orientation vers l'unification des pulsions partielles sous le primat du génital, qui serait le destin de l'homme ou de la femme « normale », se trouvait pour cette patiente singulièrement remise en question. Elle existait bien, mais n'impliquait pas le surmontement des autres plaisirs d'organe. Ces intermèdes laissaient apercevoir les ressources du désir féminin lorsque l'infantile mène la danse.

Délié de l'attachement à l'objet, cette érotisation, cet éros somatique s'accompagnait d'une désubjectivation, comme si tout ce dispositif relevait d'une mécanique bien rodée, pour aboutir à la décharge orgasmique. Au point où « ça n'a plus d'importance de dire Je ou de ne pas dire Je<sup>11</sup> ». N'être personne dans les bras de tout le monde, n'avoir pas de corps mais être un corps semblait, alors, l'emporter sur la pudeur, le dégoût ou la morale que le sujet dresse comme autant de barrières contre l'accomplissement de son désir.

Catherine Millet évoque, dans un premier livre, son indifférence à l'idée d'être arrêtée par un représentant de l'ordre. Cette indifférence n'est pas la marque d'un refoulement mais résulte d'un retrait ou d'une disparition du sujet. Elle écrit : « Le corps découvert (...) n'aurait pas été plus que le corps pénétré par les inconnus du Bois, moins un corps habité, qu'une coque dont je me serais retirée. Insouciance, inconscience (...) qui n'est pas sans rapport avec cette dissociation de l'être (...) : soit que la conscience s'annihile dans cette détermination, qu'elle ne permet plus de considérer l'acte avec distance, soit, à l'inverse, que, le corps livré à ses automatismes, la conscience s'échappe et perd toute relation avec l'acte. Dans ces moments là, (...) rien n'existe en dehors de l'espace que mon corps et celui de mon partenaire occupent<sup>12</sup>. » Comment ne pas songer alors à ce passage de Freud sur l'hypnose dans *Psychologie des masses et analyse du moi* : « L'hypnotiseur est l'objet unique, nul autre

10 *Ibid.*, p. 108.

11 G. Deleuze et F. Guattari, *Rhizome*, Ed. Minuit, 1976, p. 7.

12 C. Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, 2001, p. 162.

8 S. Le Poulichet, *op. cit.*, p. 251.

9 *Trois essais*, *op. cit.*, p. 138.

à part lui n'est pris en compte<sup>13</sup> » à ceci près que, dans cet exemple, c'est la relation sexuelle, cette formation de masse à deux, qui devient elle-même hypnotique. Elle suppose un abandonnement « sans restriction », une déprise du sujet. Au cœur de la sexualité, s'effacent le sexué et son destin féminin ou masculin au profit d'une transe ou plutôt d'un transsexuel, qui ne se laisse pas assigner à la fixité d'un genre. J'évoque ici, cette part de bisexualité infantile qui surgit, lorsque le sujet (sexué-généré) se fait disparaître dans cette masse corporelle où soi et l'autre perdent leur délimitation. Ce qui nous amène à reposer la question suivante : la chose sexuelle a-t-elle un genre ?

Serait-ce le retour par régression à un Éros pré-œdipien ? Oui et non. Oui, dans la mesure où le sujet est envahi par une érotisation du corps qui met l'activité phantasmatique hors circuit, au profit d'une sorte de rêve éveillé favorable au retour de l'infantile. Non, parce la découverte de la génitalité n'a pas disparu, comme nous l'avons dit et qu'elle ajoute un supplément de plaisir et une voie directrice à la satisfaction. Cette génitalité, cette érotisation de la zone génitale se place sous l'influence de l'envie du pénis, sous l'angle d'une dynamique, d'une énergie et d'un pouvoir faire. « L'infantile retrouvé », écrit D. Margueritat, « n'est pas indemne de l'évolution ultérieure, nous n'avons plus à faire à une petite fille, mais à une femme. Que cette envie puisse se retrouver et s'exprimer est déjà un succès. Il reste qu'elle est non seulement marquée mais modifiée par un destin dont l'accession à la reconnaissance des cavités est le pivot<sup>14</sup>. »

Une question ne manquera de se poser si l'on considère le caractère d'urgence que revêtaient ces rencontres : l'autre n'était-il pas, alors, une résurgence de ce tiers secourable de l'*Esquisse*<sup>15</sup> qui exécute « pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire ». Cet anonymat et ce flou

dans lesquelles étaient relégués les partenaires des ébats sexuels ne permettaient-ils pas de dissimuler le lien à un objet originaire, objet comblant le besoin et apaisant la tension ? Fallait-il penser que cette excitation qui s'emparait, alors, du corps sans aucune représentation d'attente pour symboliser cette absence, était le signe même de cette disparition ? Le retour à un régime de fonctionnement des pulsions sexuelles infantiles abaissait les défenses dressées par la conscience vigilante et luttait contre l'état de désertion laissé par la disparition de l'objet originaire. Les absences de la mère la laissaient, enfant, désaffectée et sans souvenir. Le recours à la sexualité comme « jeu » (jeu de *fort-da* ?) avait débuté après la rupture du premier mariage. L'image de l'homme secourable s'était écroulée et l'avait laissée dans un état psychique qui ressemblait à une dépression. La reprise de ces jeux sexuels lors de sa deuxième séparation, pendant la cure, les plaçait sous l'emprise d'une contrainte de répétition. L'insistance sur l'aspect ludique de la sexualité ne cherchait pas à atténuer un sentiment de culpabilité, qui d'ailleurs n'existait pas, mais marquait le retour du jeu infantin. Jeu fait de retrouvailles et de séparations, dont elle gardait, cette fois, la maîtrise. Retrouvailles et retrouvailles. Comme si, s'adonner à ceux-ci avait été pour le sujet adulte la seule création psychique possible pour sortir de la désertion, après la création de la boulimie à l'adolescence. N'y avait-il pas de la boulimie dans cette consommation du sexe ? Jeu de remplissage de toutes les cavités, jeu où le sujet se faisait disparaître à nouveau dans les scènes sexuelles mais cette fois au profit d'une exacerbation d'Éros, d'un Éros hypochondriaque. Son caractère urgent, presque vital peut avoir mis à l'écart des pensées ou des sentiments qui relèveraient d'une conscience morale. Que resterait-il d'une activité surmoïque en l'absence d'un sujet ? Nous posons l'hypothèse que ce qui est refoulé est le refoulement lui-même. Dès lors que la question de la culpabilité et du refoulement se présente à notre réflexion nous l'envisagerons dans son rapport à l'action de la civilisation. « Il n'est pas exact », écrivait Freud en 1927, « que l'âme humaine, depuis les temps les plus anciens, n'ait suivi aucun développement (...)

13 S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF/P*, XVI, PUF, p. 32.

14 D. Margueritat, « L'Envie du pénis revisitée », *Documents & Débats*, n° 57, décembre 2001, p. 33.

15 S. Freud (1895) « Esquisse pour une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

Il va dans le sens de notre développement qu'une contrainte externe soit peu à peu intériorisée, du fait qu'une instance animique, le surmoi de l'homme, l'adopte au nombre de ses commandements<sup>16</sup> ». En ces temps postmodernes où se sont défaits les grands récits synthétiques, ceux qui dénonçaient le totalitarisme comme ceux qui annonçaient l'avènement de la démocratie, l'aliénation du sujet à l'autre et à son désir, l'aliénation des masses à un chef n'aurait-elle pas cédé au profit d'une fragmentation des sujets et des masses ? Cette fragmentation du sujet viendrait-elle se surajouter à sa division ? Serions-nous dans un temps où l'humain serait aux prises non pas à une contrainte, mais à des contraintes, non pas à un autre mais à des autres, non pas à un message, mais à des messages ? Messages contradictoires qui coexistent en s'ignorant. Dès lors, une nouvelle carte de l'anthropologie se dessinerait, où l'accent ne porterait plus seulement sur l'amour tel que Freud le soulignait dans les *Trois Essais*, mais aussi sur le pulsionnel et précisément sur le pulsionnel infantile. Je cite cette note de 1910 sur les variations de la vie amoureuse et son historicité : « La différence la plus marquante entre la vie amoureuse du monde antique et la nôtre réside sans doute dans le fait que les anciens mettaient l'accent sur la pulsion elle-même, alors que nous la plaçons sur l'objet. Les anciens célébraient la pulsion et étaient prêts à vénérer en son nom même un objet de valeur inférieure, alors que nous méprisons l'activité pulsionnelle en elle-même et ne l'excusons qu'en vertu des qualités que nous reconnaissons à l'objet<sup>17</sup>. » De nos jours, l'amour pour l'objet coexiste avec l'indifférence à son égard et la répugnance pour l'activité sexuelle avec son exaltation. La multiplicité des discours de l'Occident sur la sexualité fait apparaître la diversité des images, attaque les cadres théoriques de la pensée sur le féminin et œuvre dans la vie psychosexuelle des femmes. C'est vers la Chine que notre regard se portera pour mesurer le surgissement de la chose sexuelle dans une culture en prise avec le délitement des idéaux collectifs. L'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle a vu fleurir une

littérature érotique écrite par des femmes chinoises. *Les bonbons chinois* de Mian Mian dévoila au public, malgré la censure, la face obscure de la jeune foule chinoise, errant entre une consommation frénétique de stupéfiants et de sexe et une désillusion totale à l'égard de toute croyance et de tout amour. Prise dans une recherche insatiable du monde des sensations corporelles, déliée de tout travail de symbolisation, l'héroïne de ce roman, Xio Hong sombre dans la mort du désir. « *C'est au petit matin que je préfère les bars, tous les gens ennuyés sont partis, seuls les vraiment chiants sont restés, des Chinois, des étrangers, des artistes et des soi-disant, des putes, des glandeurs des villes, quelques fichus connards de cols blancs, peu importe, à cette heure là les hommes ne sont plus en état de baiser, les femmes ne sont plus en état de baiser, personne ne drague plus personne, tout le monde est bien trop naze, l'aube nous envoie quelques rayons de lumière glacée, on se balance dans la musique, chacun a son propre langage corporel, c'est d'une incomparable vérité, les after hours*<sup>18</sup>. » Que devient le poids de la culpabilité et des interdits dès lors que la parole du chef ou du père relève d'une vague censure et que son meurtre n'est plus ni pensé ni désiré par les foules ?

Sans doute Walter Benjamin, mieux que quiconque annonçait-il l'âge des foules dans cette rencontre sans lendemain entre la poésie baudelairienne et une passante. « Le ravissement du citadin », écrivait-il, « est moins l'amour du premier regard que celui du dernier. C'est un adieu à tout jamais<sup>19</sup> ». C'est moins *L'amour des commencements*<sup>20</sup> que le trouble érotisé de la « catastrophe » des déliaisons. L'industrialisation du monde ne confronte-t-elle pas l'homme des foules au choc des stimuli et des perceptions et ne modifie-t-elle pas les liens entre son corps et sa conscience ? Automate sans mémoire, avide de nouveaux stimuli plaisants ou déplaisants, traumatisé et traumatophile, tel est le citadin des « Temps Modernes », décrit par

18 Mian Mian, *Les Bonbons chinois*, Édition de l'Olivier, 2001, p. 222.

19 W. Benjamin, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Petite Bibliothèque Payot, 2002, p. 170.

20 J.-B. Pontalis, *L'Amour des commencements*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1986.

16 S. Freud (1927), *L'Avenir d'une illusion*, PUF, 1976, p. 151.

17 S. Freud (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 56-57.

Walter Benjamin. « La perception », souligne-t-il, « paralyse (...) le pouvoir de représentation<sup>21</sup> » et tient désormais lieu d'expérience. Comme si une nouvelle économie psychique se dessinait où la mémoire de l'expérience intérieure et la possibilité de son évocation étaient écrasées par l'excès du perçu. S'il s'agissait alors de rendre l'homme de la civilisation industrielle apte au travail par le refoulement de sa sexualité, désormais le pouvoir des images ne dissimule plus l'attrait pour le sexuel. Il ne le refoule plus sous les voiles d'un récit ou d'une mise en mot, mais étale le « pur en soi de l'événement.<sup>22</sup> » Le désir se comble avant même qu'il puisse être formulé. La rationalité technologique maîtrise « des corps sans

---

21 *Ibid.*, p. 154.

22 *Ibid.*

idées et des idées sans corps »<sup>23</sup> tout en démultipliant à l'infini les appels aux plaisirs immédiats. Le corps érotique devient une marchandise fétichisée exposée aux regards de tous, enfants ou adultes, sur les murs des villes et les écrans d'ordinateurs. Dès lors doit-on penser qu'est advenue la femme des foules (!) : dissimulée sous le voile du virtuel, déliée de la recherche d'un objet amoureux qui serait un objet total. Une femme qui porte en elle la parcellisation et l'effondrement de l'architecture symbolique du monde. Une femme mère et prostituée, une femme active et passive, une femme castrée et non castrée. Oui, je sais : la femme n'existe pas, mais cette femme là, je l'ai rencontrée et dans la banalité de la civilisation contemporaine se cachent les pulsations de la vie infantile.

---

23 *Annie Le Brun, Si Rien avait une forme, ce serait cela, Gallimard, 2010, p. 207.*



## *Discussion*

### *Danielle Margueritat*

J'ai envie de te dire, quelle audace, quelle imagination, quelle profondeur ! J'ai énormément aimé ton texte. Pourtant, je ne suis pas une adepte des dérives civilisatrices, mais la façon dont tu prends les choses à bras le corps, m'a beaucoup impressionnée ? J'espère qu'on aura le temps d'y revenir, car cette partie là pose bien des questions. Tout le monde, je suppose aura été intéressé par l'histoire analytique de ta patiente. Mais ce qui m'a, moi, sidérée, c'est ce que tu en as fait. Tu dis que ses récits te paralysaient, que tu restais figée dans l'impossibilité de penser, d'associer, d'avoir une pensée mobile, mais tu t'es bien rattrapée par la suite. Et là, une remarque : tu parles de déliaison dans ton écoute, or il me semble plutôt que tout est lié dans ta tête, et que c'est en écrivant que les choses se sont déliées. Je ne suis pas sûre que ce ne soit qu'une question de vocabulaire ; je crois que la prégnance de la pulsion de mort est, là, massive. Voilà une femme qui te raconte des séquences sexuelles qui ont toute l'apparence d'une sexualité adulte assumée, sans entraves, sinon que tout de même cela lui pose un problème - pas à toi, à elle ! - un problème donc, modéré, car ce n'est pas pour cela qu'elle est venue te voir, et voilà que quelques lignes plus loin, avec, je le répète une audace inouïe, on se retrouve devant l'*infans*, sa détresse, son besoin d'un secours maternel, j'y reviendrai.

D'abord, tu t'es dit : **attention** ! Pas d'étiquette, genre perversion, hystérie etc... Seule façon, évidemment, d'avoir un regard neuf, non contaminé. Et en effet tu t'aperçois, à la fois par l'adresse, et par des éléments du discours de ta patiente, que tout ceci n'est en fait que l'expression d'un retour de l'infantile, de la sexualité polymorphe, sans culpabilité, sans véritable objet, et même sans sujet, dans l'indifférenciation des

genres et des personnes. C'est très audacieux de ta part de ramener plus l'*infans* que l'infantile dans cette histoire. Et tu te demandes, mais où est donc passé le refoulement ?

En effet ce qui arrive en lieu et place du refoulement c'est le pulsionnel. Un pulsionnel impérieux, urgent, avec toutes les caractéristiques du pulsionnel infantile, indifférenciation de l'objet, confusion entre objet et sujet, avec le corollaire, puisque, tout de même tu as à faire à une adulte, comme tu le remarques, une désobjectivation, allant jusqu'à la confusion des genres. Mais, urgence d'apaiser une tension, et là, nouvelle audace, le retour de cet « autre secourable », l'instance maternelle. Celle que Freud convoque dans « L'esquisse ». Celle qui vient au secours de l'*hilffosichkeit*, la détresse infantile. Tu es allée là au cœur du fantasme inconscient qui porte ce « Et maintenant, je fais quoi ? », internet objet transitionnel entre mère et *infans*. Mais, comme tout de même cette femme est bien sûr habitée par le refoulement, qu'elle a, comme on dit, traversé l'œdipe, qu'elle n'est pas psychotique, une autre métaphore te vient pour dessiner cette conjoncture : le *fort-da*. Cette juxtaposition de deux étapes consécutives sur une même figure, ce qui est le propre de l'humain, me plaît beaucoup. En fonction de tout cela, je ne vois pas bien pourquoi tu introduis les querelles théoriques sur le féminin et ce sera ma première question. Cela ne m'a pas paru s'imposer, compte tenu du contexte. Et j'ajoute que tu charries un peu quand tu dis que Freud en est resté à « les femmes n'ont pas de surmoi » ou encore, que leur activité se limite au tressage et au tissage. Il y a une autre notion que tu introduis, dont on parle rarement si ce n'est dans un contexte psychotique, ce qui n'est pas le cas ici : l'indifférence. Mot polysémique, qui convient particulièrement bien

à l'indifférenciation dont tu fais état, mais que tu ramènes sur le plan de la conscience. On parle très peu ici de la conscience, pourtant Freud nous a bien dit que c'est avec le conscient que nous vivons. À partir de là tu poses une autre question qui me laisse un peu perplexe : « la chose sexuelle a-t-elle un genre ? » Où en es-tu de cette question ? Ou n'est-elle qu'une provocation ?

Pour en revenir à la question du refoulement, bien sûr, rien n'est jamais pur, chez nous, êtres parlants. Quand ta patiente essayait de dissimuler ses frasques à ses enfants, elle témoignait du fait que les choses n'étaient pas si simples que cela. D'autre part ta patiente n'est pas psychotique. Du refoulement, elle doit en avoir sa dose. Mais tu isolas une figure, et je te suis entièrement quand, dans cette figure, tu te demandes « où est donc passé le refoulement ». Quand on expose quelque chose, on prend les lignes de forces, on ne peut pas tout tenir en même temps. Et particulièrement ici, où sans pour autant mentionner un possible clivage (faute de temps, tu n'as pu faire état de ton questionnement quant au clivage, mais je sais que cette hypothèse ne t'était pas étrangère), tu introduis la géographie, avec ces territoires qui se juxtaposent, ne semblant pas avoir de relation entre eux.

Quant à la deuxième partie de ton exposé : tu as été frappée comme beaucoup d'entre nous par l'envahissement du sexuel dans les mots de tous les jours, dans les images télévisuelles, en effet on ne

peut plus « zapper » sans tomber sur des « leçons », comment enfiler non pas une capote, mot encore trop érotisé, mais un préservatif (et je vois encore cette rangée de pénis en plastique rose, avec derrière autant de femmes apprenant comment les enfiler ! ), comment faire jouir une femme, où la toucher, quand et comment, sur ce que ressentent les uns et les autres au cours des actes sexuels, les avantages et les inconvénients de l'usage des trois orifices, j'en passe et des meilleurs. On n'est pas dans l'érotisme, ni même la pornographie, on est dans la science, dans le savoir faire.

Tu prends aussi d'autres phénomènes d'un type différent, ce qui se passe en Chine, des textes comme ceux de Catherine Millet, etc et tu notes, partout, la disparition de l'objet au profit du plaisir d'organe, de l'étalement au grand jour de ce qui pour nous était au plus profond de l'intime, voire même la disparition de tout désir. Et au regard de cela tu te demandes, là encore, mais, où est donc passé le refoulement ? La présentation efface la représentation. Et, ce qui est frappant dans cette conjoncture là, c'est que même le pulsionnel a disparu ! Notre psychanalyse a-t-elle toujours le même sens que du temps de Freud ? Te demandes-tu : que reste-t-il à dévoiler ? Ce à quoi tu as répondu dans la première partie de ton texte. Ce phénomène de société, indiscutable, penses-tu qu'il va tout envahir, ou au contraire qu'il s'agit d'une presque mode, transitoire et pour le moment relativement limitée ? Car tout de même, il ne nous rend pas heureux ! Je pense que tu as beaucoup à nous dire sur ce sujet.

# *Pourquoi jouer avec des névrosés ?*

*Philippe Valon*

Lorsque l'invitation à ce Samedi-débat est venue, j'ai repensé à une conversation avec une collègue du comité scientifique sur l'ouverture nécessaire de nos réunions à l'ensemble des pratiques des analystes de l'APF, j'ai donc cru qu'il était attendu de moi que je parle du jeu qui occupe une grande partie de mon temps de travail et de réflexion. Mais j'étais aussi très vivement interpellé par la journée ouverte de janvier sur *L'Idéal et la Déception*, dont les conférences et les discussions avaient pris un tour si vif. Pour leur publication dans *l'Annuel*, j'avais eu à lire et à relire ces conférences, autant dire que cette journée avait encore des échos très bruyants en moi.

Jeu, idéal et déception ont donc tourné, jusqu'à ce symptôme d'un idéal déçu, cette plainte si souvent entendue dans les cercles analytiques : « Où sont donc nos belles névroses d'antan, on ne voit plus que des états limites ». Cette déclaration ouvre inmanquablement sur des discussions à l'infini entre des positions irréconciliables. D'un côté : « tout fout le camp, rien n'est plus comme avant », de l'autre : « non, non, rien n'a changé ». Je n'ai guère d'avis sur la réalité, ou non, de ce changement car je n'ai pas connu les temps antérieurs. Si les états limites existent assurément, la plupart des patients présentés comme tels ressortent à mon sens de la plastique hystérie. Pourquoi d'ailleurs serait-elle la seule névrose à avoir disparu, car c'est surtout d'elle dont il est question dans cette plainte, tandis que les phobies et les névroses de contrainte subsisteraient, même si on les soupçonne plus volontiers de n'être que des leurres cachant des « pathologies dites plus archaïques » ? Pourquoi l'hystérie donc, sinon à cause de la souplesse de cette névrose, qui s'est toujours fait passer pour autre chose que ce qu'elle est ?

Il n'empêche, cette plainte des analystes demeure et évaluer sa pertinence n'est pas si simple. Depuis un siècle le champ d'étude et de pratique de la psychanalyse s'est élargi. Ce qui au début était destiné aux psychonévroses de transfert, éventuellement à la névrose d'angoisse et à la neurasthénie, a été essayé sur d'autres organisations psychopathologiques : névroses narcissiques et psychoses. Cet intérêt a bien souvent fait passer la névrose au second plan, elle était soi-disant plus facile... Il faut aussi considérer que les hystériques s'adressent préférentiellement à d'autres qu'à ceux supposés en être les spécialistes : autrefois les neurologues, aujourd'hui les homéopathes, naturopathes, ostéopathes et rebouteux en tous genres. Car ce n'est plus la paralysie, mais la spasmophilie, la tétanie, la fibromyalgie, les douleurs chroniques. Les psychiatres ont aussi leur lot : fatigue chronique, dépressions larvées ou moins larvées d'ailleurs, car la nouvelle épidémie occidentale s'appelle bipolarité. Bref seraient-ils partout sauf chez nous ? Certes non, mais ceux qui viennent chez l'analyste s'y présentent masqués. Chez nous, sévit une autre épidémie, celle des pathologies non névrotiques, comme on dit aujourd'hui après qu'état-limite ait été galvaudé.

À cette déception, « il n'y a plus de névrosés », répond une tentation destructrice : « en fait la névrose n'a jamais existé ». Régulièrement paraît un texte qui reprend les cas anciens. Elizabeth von R., Emmy von N., Lucy arrivent sur des divans modernes et y deviennent états limites, voire psychotiques. On prend au passage Freud pour un naïf qui n'avait pas eu la chance de savoir le narcissisme, la seconde théorie des pulsions, la seconde topique. Dans un

article amusant publié en 2003<sup>1</sup>, Jean Cournut joue à lire « L'homme aux rats » à la lumière de la seconde topique, de la seconde théorie des pulsions, des apports kleinien. Amusant, car au fil du texte il devient impossible de reconnaître l'homme aux rats et l'article se conclut malicieusement ainsi : « En ce qui concerne la névrose, on pourrait avancer : non la névrose n'a pas disparu, d'ailleurs elle n'a jamais existé, de toute façon il faut la construire, et ajoutons qu'il faut la construire à deux, c'est le travail de l'analyse. » Jean Cournut pousse ainsi au plus loin ce qu'il nomme la « *logique chaudronne des nosographies abusives* ».

Mais réfuter une telle plainte avec des arguments raisonnables serait une curieuse façon de traiter ce qui peut apparaître comme un symptôme. Symptôme d'un grand idéal déçu : je voudrais voir des hystériques comme avant (c'est-à-dire comme je fus), mais il n'y en a plus. Ce que l'on peut aussi entendre comme : la génération qui m'a précédé a eu vraiment la vie belle, mais elle ne m'a laissé que des ruines. Plus analytiquement, on peut voir ce symptôme comme compromis entre le désir : « je veux tout comme eux » et son interdit, et aussi comme satisfaction substitutive, qui serait : « je vais démontrer l'inanité de cet âge d'or perdu ; Hans, Emmy, Elizabeth et les autres n'étaient pas des névrosés ». Accolés à l'affirmation habituelle des analystes : « nous autres névrosés », on finirait par croire que seuls les analystes furent des névrosés, des vrais. Et comme un symptôme garde toujours une part d'énigme, s'engage une recherche causale : pourquoi n'y a-t-il plus de névroses ? Les causes les plus extra-psychiques se pressent alors : disparition de la famille, du père, de la fonction paternelle, ou bien bouleversement des mœurs : liberté sexuelle, éducation laxiste. Pourquoi pas d'ailleurs, mais il faudrait alors noter le changement de champ de recherche : nous passons à la sociologie et à l'histoire. Non qu'il faille dresser des cloisons étanches entre les disciplines, au contraire, en sciences humaines nous souffrons plutôt d'une absence de dialogue entre les

divers champs du savoir, mais passer de l'un à l'autre sans prévenir, sans ajuster la méthode de travail, est scientifiquement incorrect.

Après *Idéal et déception*, *Le jeu* était le thème des Entretiens de juin, le jeu comme antidote à l'idéalisation et comme traitement de la déception me conviendrait assez bien, surtout si on l'entend avec Claude Barazer<sup>2</sup> comme une disposition ludique au long cours de l'analyste. J'ai été frappé et un peu déçu, que le jeu en tant que tel ne soit abordé qu'à travers de l'œuvre de Winnicott, certes essentielle pour ce thème et de façon particulièrement savante par Gilbert Diatkine, ou dans la seule analyse d'enfant, par Brigitte Échoche-Duval. Comme je joue au psychodrame essentiellement avec des adultes, je suis resté un peu sur ma faim... D'autant qu'en y réfléchissant, il m'apparaît que nombre de ces adultes sont névrosés.

Si cette pratique du psychodrame a fini par être admise par les cercles analytiques, du bout des lèvres, pour des cas-limites au-delà de la ressource analytique habituelle, et avec cette réserve qu'il ne s'agit quand même pas de psychanalyse, comment justifier qu'avec certains hystériques et autres névrosés des analystes jouent, plutôt que de les écouter comme Freud a montré qu'il fallait le faire et surtout à une époque où ils se seraient raréfiés ? Il est vrai que ce ne sont pas n'importe quels hystériques puisqu'ils arrivent au psychodrame avec un long passé analytique : divan, fauteuil, ils ont tout essayé, avec des fortunes partielles, ou parfois revendiquant un Oscar de la résistance. Des hystériques donc, avec ce que cette névrose a toujours eu de déroutant, pour lesquels la cure de parole ne fonctionne pas, et qui de ce fait se voient engagés dans un travail analytique dont la méthode n'est pas la stricte association libre, mais un alliage d'association libre et de jeu. Si ces hystériques sont différents de ceux à qui le divan permet au mieux un tel travail et sans entrer dans les jugements plus difficile - plus facile, en quoi consiste cette différence ? Et s'ils ne sont pas différents, pourquoi répondent-ils moins

1 J. Cournut, « Névrose : *quid hic et nunc* ? », *Revue française de psychanalyse*, tome LXVII, n°4, 2003, pp. 1263-1284.

2 C. Barazer, « Jouer avec l'insoluble », *Document & Débats*, n°78, Décembre 2010, pp. 79-89.

favorablement à la psychanalyse telle que Freud l'a mise au point ? Les réponses peuvent venir à deux niveaux : soit on étudie tel ou tel cas particulier, en interrogeant l'indication, la technique, le contre-transfert, soit on se place au niveau général où se formule la plainte, alors la réponse est historique ou sociologique.

J'ai bien conscience que cette affirmation : « il n'y a plus de névrosés comme avant » est aussi convenue que peu étayée. Elle peut même être tenue pour un lieu commun agaçant, un déchet sans importance de la pensée d'analystes fatigués. Mais Freud ne nous a-t-il pas invités à nous occuper de ces restes méprisés de l'activité psychique : rêves, actes manqués, lapsus... Alors pourquoi pas les lieux communs ?

Celui-ci signerait la disparition de la névrose, de la vraie, et l'apparition de quelque chose de nouveau et de mouvant : « état-limite », « cas difficile », ou encore « non-névrotique ». Voilà de quoi nous rendre perplexes et susciter de vives résistances car ainsi se crée une nouvelle nosologie réduite à deux entités nosographiques. De quoi faire se retourner dans sa tombe Freud qui a passé tant de temps à affiner la nosographie, à réorganiser la nosologie, à la raccorder à une psychopathologie et à une théorie générale du fonctionnement psychique. Je sais, nosologie et nosographie ne sont pas du tout à la mode et je vais être accusé de parler de médecine, ou pire, de psychiatrie. Mais il en est de la nosologie comme de la théorie, on ne peut pas faire sans et névrotique/non névrotique en est une, pour rudimentaire qu'elle soit.

Il y a donc lieu de discuter cette série d'affirmations et d'abord avec cette question liminaire. Lorsqu'on s'étonne et se désole du changement de la pathologie, cela implique qu'auparavant on avait cru à sa stabilité, une stabilité au regard de laquelle le changement serait une anomalie. Mais de quelle stabilité parle-t-on ? Ce ne peut être la forme d'hystérie décrite par Charcot, avec ses conversions neurologiques, dont on sait qu'elle devait beaucoup à la proximité des malades de neurologie à la

Salpêtrière et qui a considérablement décliné dès la disparition du Maître. Le point stable de référence serait peut-être alors celui des patientes des *Études sur l'hystérie* qui ressemblent plus à celles que nous voyons de nos jours. Mais ce point de référence lui-même, en quoi est-il celui d'une stabilité ? En fait en rien, car si l'on remonte plus loin dans le temps, on rencontre les vaporeuses des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles et plus loin encore les possédées et autres sorcières. Pour les premières, comment résister à citer ce petit passage de Claude-Justin de Bethmon de Paumerelle, médecin qui écrit en 1774 : « J'établis trois sortes de vapeurs, la première est l'espèce des vapeurs à la mode, vapeurs nouvelles en ce qu'il ne m'apparaît pas qu'elles aient été aussi fréquentes dans les temps passés qu'elles le sont aujourd'hui, effets ordinaires de l'excessive mollesse, de la volupté trop poussée et de l'intempérance assidue. L'autre espèce des simples vapeurs, qui s'est fait observer dans tous les temps, est celle des hystériques. Enfin la troisième est composée des unes et des autres, en ce qu'il s'y rencontre et des (vapeurs) hystériques et des vapeurs à la mode. »<sup>3</sup> N'est-il pas proche, ce médecin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, du Freud qui tente de distinguer hystérie, névrose actuelle, neurasthénie, et conclut qu'il y a presque toujours association en proportions variables ?

Cet extrait par ailleurs fait état, déjà, d'une certaine variabilité sous l'effet de la mode, variabilité selon une temporalité courte, quelques dizaines d'années, un siècle tout au plus ; elle porte sur l'expression symptomatique et peut-être pas sur la structure profonde de la maladie. Ici apparaît un écueil de la voie historique : comment comparer des observations médicales, des descriptions de malades dans des œuvres romanesques ou des correspondances privées, avec l'expérience analytique ? L'analogie est un mode de pensée qui comporte d'importants risques d'erreur, cependant on ne peut rejeter ces documents avec l'argument définitif d'une rupture épistémologique radicale séparant l'expérience analytique de toute autre relation humaine. Si un tel

3 C. J. de Paumerelle, *La Philosophie des vapeurs*, Mercure de France, coll. Le Temps retrouvé, Paris, 2009.

argument fonde l'expérience des *Études sur l'hystérie* comme originaire, il n'en fait cependant pas un point fixe qui permettrait d'affirmer que ce qui fut découvert dans l'inconscient par la psychanalyse serait atemporel à l'aune de l'histoire de l'humanité. L'atemporalité de l'inconscient vaut pour la vie psychique de l'individu, mais la démonstration freudienne ne va pas au-delà.

À côté de l'histoire, on peut aussi explorer cette variabilité de la pathologie et de la psychopathologie par la voie synchronique : qu'en est-il dans d'autres organisations familiales et sociales que la nôtre ?

J'ai eu l'occasion d'une expérience troublante en travaillant deux ans au Congo-Brazzaville, certes comme psychiatre, pas comme analyste, mais déjà en cours d'analyse et dans un temps où psychiatrie et psychanalyse faisaient meilleur ménage qu'aujourd'hui. Le traumatisme de l'expatriation dans une culture si radicalement différente fut augmenté par la réduction à rien de mes connaissances sémiologiques et psychopathologiques. Au début je ne retrouvais rien ; névrose, psychose et perversion avaient disparu. Si les symptômes étaient là, presque tous, sauf ceux de la lignée obsessionnelle et ceux de la série mélancolique, ils s'organisaient en des ensembles différents, qu'au début j'étais incapable de repérer. Après quelques mois je sortis de ce chaos en réorganisant, pour mon usage, quelques catégories. Les ensorcelés, fétichés, possédés et envoûtés se différencièrent, en même temps que je pouvais mieux comprendre les liens entre ces interprétations des troubles par les patients, leurs familles et les différentes organisations familiales. Mais j'avais bien du mal à m'identifier à ces liens familiaux si étrangers, même avec l'aide patiente du personnel du service. Il faut dire que là où nous disposons d'une dizaine de mots pour désigner notre parentèle, les langues locales en possédaient entre 40 et 50, c'est dire la complexité et la diversité de ces liens affectifs, dont certains nous sont parfaitement inconnus. On tentait de m'expliquer, par exemple, l'importance des oncles maternels en lignage matrilineaire, celle du père féminin en lignage patrilineaire et combien les sentiments pour ces dépositaires d'une partie de

la fonction paternelle étaient bien plus significatifs dans le fonctionnement psychique que ceux portés au père. Mais, ce qui des fantasmes liés à ce père féminin pouvait être refoulé, est toujours resté pour moi très énigmatique.

Cette expérience m'apprit deux choses : d'une part qu'on ne peut pas travailler sans nosologie, d'autre part que si la symptomatologie psychique est assez stable, ce que ces symptômes signifient, l'organisation nosologique des troubles mentaux, la psychopathologie et peut-être l'organisation psychique elle-même varient grandement d'une culture à l'autre, et dans une même culture, d'une organisation familiale à l'autre.

Tout cela pour avancer que le concert discordant de nos lamentations sur les changements de nos patients se fonde sur la croyance illusoire en une stabilité, que cette stabilité soit celle des formes syndromiques, qu'elle soit celle d'un inconscient constitué de fantasmes invariants, sous toutes les latitudes et pour les siècles des siècles. Qu'il y ait des invariants est possible, quand à le démontrer, c'est une autre affaire. Ajoutons que nos patients ne sont pas les seuls à changer, la psychanalyse elle-même varie beaucoup dans sa pratique comme dans sa théorie. Et si tout varie : la pathologie, la demande, l'intérêt et l'écoute des psychanalystes, leur technique, leur théorie, nous avons à essayer de comprendre comment toutes ces variations surviennent, selon quelles temporalités et comment elles s'articulent entre elles. Le pourquoi me semble trop déterministe et donc trop idéaliste pour ne pas inspirer une grande méfiance.

Lors des entretiens de janvier dernier, François Villa<sup>4</sup> avait abordé en partie ce thème du changement dans la clinique. Il optait pour une temporalité assez rapide : des modifications sensibles depuis l'après-guerre et pour une causalité traumatique : le choc fait à l'humanité par la succession rapide de la montée

---

4 F. Villa, « Malaise dans la civilisation et désastre totalitaire », *Annuel 2011 de L'APF*, Paris, PUF, pp. 73-94.

des grands idéaux du XX<sup>ème</sup> siècle, communisme et fascismes et de leurs effondrements dans des bains de sang de sinistre mémoire. Une hypothèse qui, à partir d'actes meurtriers répétés, construit un mythe qui ressemblerait à celui du meurtre du père de la horde et prendrait sa place. Dire pour contrer cette proposition que ces massacres de masse furent des événements réels, contrairement au meurtre mythique du père de la horde, ne me semble pas convaincant. Freud tenait explicitement ce meurtre pour un événement réellement advenu, des événements devrait-on dire, puisque leur ascension au rang de mythe nécessiterait, toujours selon Freud, qu'ils aient été répétés de nombreuses fois.

Pour ma part, à l'appui de la thèse de François Villa, je rangerai l'étude de Victor Klemperer<sup>5</sup>, dans laquelle ce philologue montre combien la langue allemande est restée changée de façon durable par les modifications perverses introduites à la période nazie. Si une langue ne peut guérir du traumatisme qui lui fut infligé, on peut émettre légitimement l'hypothèse que le psychisme, en grande partie façonné par la langue, peut souffrir de ne pouvoir en guérir, sur plusieurs générations.

Mais cette temporalité traumatique courte ne peut rendre compte, à elle seule, de l'ensemble des changements. L'histoire avec Fernand Braudel, la sociologie avec Norbert Elias ont mis en évidence des variations perceptibles et interprétables seulement sur les longues durées. Norbert Elias, grand lecteur et grand admirateur de Freud, a soutenu dans son œuvre l'existence de liens corrélatifs entre l'évolution de l'organisation des sociétés et celle des organisations psychiques et donc des défaillances de celles-ci<sup>6</sup>. Bien qu'ayant participé à l'école de Francfort, il n'a jamais versé dans le freudo-marxisme, qui tentait de prouver que l'organisation sociale et politique façonnait le psychisme individuel

5 V. Klemperer (1947), *L.T.I. La Langue du III<sup>ème</sup> Reich*, Pocket, collection Agora, Paris, 2003.

6 Voir en particulier : N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, Pocket, Collection « Agora », 2003 et *La Dynamique de L'occident*, Pocket, Collection « Agora », 2003.

et en concluait que la psychanalyse était la science bourgeoise d'un psychisme individualiste, conséquence de la société bourgeoise. Le lien, tel qu'Elias le conçoit, n'est pas cette relation de cause à effet telle que A implique B. Il récuse la simplicité d'une logique à deux termes, qui affronte des opposés artificiels n'existant pas dans la réalité, mais seulement dans l'esprit du chercheur. Elias conçoit un système basal à trois termes : un agent ou un processus A possède un potentiel spécifique. Un agent ou un processus B est capable de mobiliser ce potentiel. L'action de B fait ainsi apparaître un processus C qui résulte de la mobilisation du potentiel de A. Cette forme simple peut se complexifier d'étages supplémentaires B', B'', etc....

Pour montrer le lien entre évolution sociale et évolution de l'organisation psychique, Elias reprend deux propositions majeures de Freud pour les travailler selon une méthode qui allie recherche historique et recherche sociologique ou anthropologique. La première de ces propositions freudiennes énonce que la domestication des pulsions a pour fonction de permettre aux hommes de former des sociétés. Elias l'étendra, en montrant que cette domestication des pulsions est aussi une condition nécessaire au développement d'un psychisme individuel. La notion de psychisme individuel pense-t-il n'a de sens que lorsque l'organisation sociale est telle que la différenciation des fonctions et le degré d'interdépendance entre les membres de cette société ont suffisamment supplanté la résolution violente des conflits, c'est-à-dire à partir d'un certain degré de domestication de la pulsion agressive. Il efface ainsi l'antagonisme individu/société, une de ces oppositions artificielles dont il conteste la pertinence. L'autre conception qu'il reprend de Freud provient d'*Actuelles sur la guerre et la mort* : toute contrainte avant de se faire interne fut d'abord externe.

Ainsi armé, Elias mène deux études parallèles. Dans l'une, il examine l'évolution de l'expression des émotions au travers des mœurs de table, des rituels de crachat et de la façon de se moucher, ce qu'il

nomme sociologie des émotions. Dans l'autre étude il établit le rapport entre la monopolisation progressive de la violence par une famille de seigneurs guerriers qui devient royale et l'extension de la civilité dans les couches supérieures et moyennes de la société. De la monopolisation progressive de la violence, sous la forme de l'armée et de la police naît la structure étatique, tandis que les seigneurs guerriers qui ne peuvent plus lever d'armées privées, deviennent courtisans. Leurs nouvelles armes pour conserver leur position sociale sont le raffinement des mœurs et l'attention portée au psychisme d'autrui, le visible comme le caché. Elias compare ensuite ces deux études en particulier en rapprochant l'évolution de l'usage du couteau à table et celle de la violence privée. Il remarque que tant que les seigneurs guerriers du Moyen âge ont pu mener des guerres contre leurs voisins, l'usage du couteau a été proscrit à leur table. Lorsqu'à la Renaissance, les nobles sont courtisans, l'usage du couteau est devenu obligatoire à table. Il y est devenu si naturel qu'il ne viendrait à l'idée de personne, à la cour, de s'en passer.

De même, il ne viendrait plus à l'idée de quiconque d'en faire usage pour assassiner son voisin de table. Cependant, trace de l'ancien tabou, il est impoli de le présenter pointe en avant, une proscription qui persiste de nos jours. Le couteau à table est le témoin de l'évolution sociale et participe en même temps à cette évolution, par les réactions émotionnelles qu'il provoque. Elias montre que le conflit entre le désir de meurtre et l'interdit de le commettre est d'abord provoqué par la prescription externe du roi, puis par les règles anonymes de contraintes sociales. Ensuite ce conflit devient intérieur à chaque individu, conscient puis inconscient. Le même trajet de domestication de l'agressivité est repérable pour le crachat, ou pour la façon de se moucher : ils sont d'abord prescrits sans contrainte pour des raisons d'hygiène individuelle, puis permis sous des conditions de plus en plus restrictives, car offensants pour les autres, enfin source d'un dégoût, qui trahit le caractère conflictuel de l'autocontrôle, conscient puis inconscient.

Ces études tentent de montrer que l'inconscient refoulé se construit au fil de l'histoire et que cette construction a un aspect social. Elles prennent très au sérieux certaines notations de Freud comme celle-ci, extraite de *L'Interprétation des rêves*, dans laquelle il est question du traitement différent du meurtre du père dans Œdipe-Roi et dans Hamlet : « Mais, écrit Freud, dans le traitement modifié du même matériau, se révèle toute la différence existant dans la vie d'âme entre deux périodes culturelles très éloignées l'une de l'autre : *la progression au cours des siècles du refoulement dans la vie affective de l'humanité*. »<sup>7</sup>. Cette domestication des pulsions et cette intériorisation des contraintes, tant sociale qu'individuelle, constitue ce qu'Elias appelle processus de civilisation. Il préfère cette expression à progrès dans la culture, choisie par Freud, car culture engage un jugement de valeur idéalisant et progrès induit l'idée d'une origine, celle recherchée dans *Totem et Tabou* par exemple. Le progrès, en effet, ne va que dans un seul sens, contrairement à processus qui peut être régrédient. Elias conteste cette idée de l'origine : il n'y a pas pour lui un avant la société ; un homme seul, dit-il, ça n'existe pas.

Ce que dégagent ces travaux nous concerne directement quand Elias en déduit que le contenu de l'inconscient, les fantasmes inconscients et l'organisation psychique tout entière ne sont pas plus stables que l'organisation sociale et familiale. Avec l'analyse de l'intériorisation de la violence, dont il souligne qu'un des avatars possible est son retournement contre le psychisme individuel ou le corps propre et avec l'analyse du dégoût, Elias s'avance sur un terrain qui est aussi le nôtre : celui des fantasmes de meurtre et celui du symptôme hystérique.

Retenons la proposition d'Elias selon laquelle la monopolisation de la violence par l'état, a été un facteur essentiel du processus de civilisation, un processus qui inclut aussi cette conséquence : ceux qui ne peuvent mettre leur penchant à l'agression

---

7 S. Freud (1900), « L'Interprétation des rêves », OCF/P, IV, PUF, p. 305.



au service de l'état, détenteur du monopole de son expression légitime, sont confrontés à un dilemme : laisser libre cours à la satisfaction pulsionnelle et être hors la loi, ou la réprimer complètement et être malade. Ce dilemme est exactement celui vu par Freud en 1908 dans l'article sur la morale civilisée. Dans ce même texte, Freud avance que l'étiologie des névroses réside dans le conflit insoluble entre la satisfaction pulsionnelle sexuelle et la morale sexuelle civilisée dans son dernier stade, qui impose aux individus une abstinence sexuelle complète hors la procréation légitime. Si on réunit ces deux propositions d'Elias et de Freud, on peut émettre l'hypothèse suivante : les variations des dérèglements psychiques et de la façon de les traiter, que les analystes observent en Occident, pourraient être corrélées aux variations divergentes du contrôle de ces deux pulsions. À savoir : l'exigence de plus en plus poussée de répression de la pulsion agressive qu'impose l'évolution moderne de la société, au moment même où la morale sexuelle y devient plus permissive.

Cette évolution discordante du contrôle de l'agression et de celui la sexualité depuis un siècle ne peut, en effet, nous laisser indifférent, si l'on considère que le complexe d'Œdipe, direct comme inversé, inclut deux séries de fantasmes : ceux qui ont trait à la séduction sexuelle d'un parent, ceux qui ont trait à la rivalité avec l'autre, laquelle va de l'hostilité au meurtre. Plus la demande sociale, relayée chez nous par les parents, exige une retenue de l'agressivité, tandis qu'elle autorise plus largement le rapprochement sexuel, direct ou sous forme de tendresse, plus les tensions, sociales et psychologiques, tendent à opposer pulsion de destruction et pulsion sexuelle.

C'est à cette tension croissante qu'est venu s'ajouter le traumatisme du XX<sup>ème</sup> siècle dont François Villa a parlé avec force l'an dernier. Ce déchaînement de violence meurtrière a été, me semble-t-il, un traumatisme d'autant plus grand et difficile à surmonter qu'il est advenu à rebours du mouvement multiséculaire de contrôle puis

d'autocontrôle de l'agressivité. Les mécanismes qui ont été et sont encore nécessaires pour surmonter un tel traumatisme, tendent à imposer un contrôle encore plus strict de l'agressivité, ce qui ne peut manquer d'avoir des répercussions sur l'organisation fantasmatique, y compris œdipienne, et donc sur notre clinique.

Ainsi, ce qui me frappe en écoutant et en jouant dans les psychodrames avec des névrosés, et singulièrement avec des hystériques, c'est le refoulement drastique de leurs fantasmes de meurtre, si drastique que parfois on doute que cette mise à l'écart soit le résultat d'un refoulement, tandis que leurs fantasmes de séduction incestueuse sont moins inaccessibles. Bien sûr ces patients ont pour la plupart déjà bénéficié d'un travail analytique, en une ou plusieurs étapes, ils ont donc sans doute longuement analysé ce volet séduction du complexe œdipien. J'avancerai cependant l'hypothèse suivante : si le cadre analytique permet au mieux le devenir conscient des fantasmes sexuels infantiles incestueux, il est moins apte à permettre aux fantasmes de meurtre le même trajet. Au psychodrame, en revanche, il est net qu'à la grande surprise des patients, et pour leur grand déplaisir, apparaissent rapidement sur la scène de jeu : haine, vœux de mort, fantasmes de meurtre. Cette facilitation me semble liée à ce que nous mettons au centre du dispositif : le corps, le mouvement du corps et l'activité musculaire, qui sont écartés du cadre analytique habituel.

Cette activité musculaire dont Freud écrit dans « Les Trois Essais » qu'elle « peut aussi être une source d'excitation sexuelle<sup>8</sup> » verra ses liens avec la sexualité s'élargir et devenir plus complexes dans la suite de son œuvre. Dans *La Disposition à la névrose de contrainte*, il ajoute : « L'activité (musculaire) est procurée par la pulsion d'emprise ordinaire, que nous appelons précisément sadisme, quand nous

8 S. Freud (1905), « Trois Essais sur la vie sexuelle », *OCF/P*, VI, PUF, pp. 139-140.

la trouvons au service de la pulsion sexuelle.<sup>9</sup> » Puis avec l'introduction du narcissisme, elle participe à la distinction entre intérieur et extérieur. Enfin, avec la seconde théorie des pulsions, la musculature est l'organe qui permet que la pulsion de mort se manifeste vers le monde extérieur en tant que pulsion de destruction.

En mettant en mouvement le corps, nous amenons, en vrai, sur une scène analytique excitation sexuelle, sadisme et destruction. Le meurtre n'est-il pas la figure qui les condense tous les trois en un seul geste, en un seul fantasme ?

« Au début était l'acte », est la phrase finale de *Totem et Tabou*. Elle ne s'oppose pas seulement à la phrase biblique : « au début était le Verbe », avec laquelle elle semble naturellement s'associer, car il est question alors du Verbe divin, lequel ne s'exprime pas par le langage articulé, mais par l'acte créateur. Cette phrase de Freud s'oppose aussi à celle de Fritz Wittels : « au début était le meurtre », écrite en 1909, dans un pamphlet contre le maintien de l'interdiction de l'avortement. Wittels, dans ce texte par ailleurs sans grande portée, postule un lien entre meurtre, sexualité et loi. Et le meurtre dont il s'agit est celui des enfants par leurs parents en vue de réguler les naissances.

Ce lien entre meurtre, sexualité et loi, Freud le conserve, mais il abandonne l'idée du meurtre d'enfants pour se centrer sur le meurtre du père par les fils. Renversement proche de celui qui conduit de la première théorie étiologique des névroses vers la seconde, de la théorie de la séduction, vers celle du désir incestueux. L'enfant n'est plus la victime passive de la séduction par l'adulte, mais un être de désir qui recherche sexuellement le parent. Le meurtre n'est plus celui de l'enfant sans défense par un adulte, mais celui des fils qui mettent à mort le père.

Si on ne peut séparer le fantasme de meurtre du reste du complexe d'Œdipe, son refoulement n'est cependant pas nécessairement strictement parallèle

à celui des fantasmes incestueux. Pour participer ensemble au complexe œdipien, ils n'ont pas nécessairement la même signification, ni le même destin. Dans le premier dualisme pulsionnel, c'est à la faim que Freud avait opposé et adossé la sexualité, avec la relation d'étayage du désir sur le besoin. Rien de tel pour le désir de meurtre, qui ne s'étaye pas sur un besoin vital mais naît de la présence d'un autre qui vient s'interposer entre l'enfant et l'objet de son désir. En cela il a d'emblée une dimension sociale.

Il en est un autre indice dans l'œuvre de Freud qui, à mon sens, atteste de cette différence. Il est frappant en effet de constater que la question du meurtre (je dis bien du meurtre, pas des vœux de mort) est traitée essentiellement dans ses textes sociologiques et anthropologiques : *Totem, Psychologie collective, L'Homme Moïse*. À l'exception d'un texte : *Vue d'ensemble des névroses de transfert*<sup>10</sup> qui fait justement le lien entre ces textes anthropologiques et historiques et les textes métapsychologiques. Dans cet essai, en effet, Freud décale la question de l'étiologie des névroses sur la constitution en y rappelant l'importance qu'il accorde aux dispositions constitutionnelles, vestiges des acquisitions des ancêtres. Il insiste également sur une phylogenèse qui est surtout celle du meurtre. Il serait tentant de balayer tout cela d'un revers de la main, au nom de l'anachronisme de conceptions depuis longtemps dépassées. Le lamarckisme de Freud ne serait qu'une suite non liquidée du transfert sur Fliess. Mais ce serait rejeter, ou réduire à la plate opposition individu/société, la question des liens entre psychologie individuelle et psychologie collective, directement en prise sur les développements historiques et mythiques de *Totem et tabou*.

À la suite de la lecture de ce texte jusque-là inconnu, qui venait d'être publié en français, Guy Darcourt a proposé ce qu'il a appelé les deux faces du complexe d'Œdipe<sup>11</sup>. Il note d'abord que dans cet

9 S. Freud (1913), « La Disposition à la névrose de contrainte », *OCF/P*, XII, PUF, p. 90.

10 S. Freud (1915), *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, trad. P. Lacoste, Gallimard, 1986.

11 G. Darcourt, « La Face violente de l'Œdipe », *Psychanalyse à L'université*, n°58, Avril 1990, PUF, pp. 17-34.

essai il n'est pas question de la libido et guère plus de la séduction incestueuse, tandis que la violence meurtrière entre le père et le fils est mise en avant. La primauté est accordée au danger mortel que représente le fils pour le père, alors qu'habituellement il est secondaire à la menace de castration du fils par le père. G. Darcourt postule que le verso de l'Œdipe libidinal est l'Œdipe de haine, et même que cet Œdipe de haine précéderait l'autre. Il ajoute que le fantasme de castration serait précédé par le fantasme de meurtre du père.

Cette chronologie, qui transforme la métapsychologie en psychologie génétique, ne convainc guère, cependant l'hypothèse de Guy Darcourt met en lumière qu'avec ce texte, l'enjeu œdipien n'est plus seulement ou principalement sexuel incestueux, mais également ou principalement meurtrier. Un complexe d'Œdipe qui n'est plus *seulement* issu de l'interprétation de la tragédie de Sophocle, mais

*aussi* de celle du mythe, incluant le meurtre de Laïos. Ainsi, la question du meurtre, qui concernait jusque là la genèse de la société et de la culture, se voit portée au sein même du complexe nodal des névroses.

De toute situation analysante, pour reprendre le mot de Jean-Luc Donnet, nous attendons, dans le cadre proposé, l'advenue d'une régression. Dans la situation analytique classique la régression topique, temporelle et formelle ramène vers les relations aux objets originaires et vers l'organisation sexuelle infantile. En groupe et avec l'action musculaire, la régression ramène aussi vers la psychologie collective. Mon hypothèse provisoire est que certaines névroses d'aujourd'hui ressortent plus de cette face haineuse et meurtrière du complexe d'Œdipe et que leur traitement réclame, à un moment ou à un autre du trajet analytique, un site qui favorise le devenir conscient de cette série de fantasmes inconscients.

## *Commentaire*

*Monique SELZ*

C'est toujours avec autant de plaisir que je lis tes textes, et ce fut donc encore le cas cette fois-ci, même si j'ai eu un peu de mal à repérer un fil conducteur. Cela tient, je pense, à la façon dont tu déroules ta pensée, c'est-à-dire sur le mode de l'association libre. Et du coup, ce qui fait lien pour toi n'apparaît pas forcément clairement pour celui qui t'écoute ou qui te lit. Néanmoins, il y a bien deux thèmes centraux qui courent tout au long de ton propos, dont le point commun est sans doute une interrogation posée à partir de la clinique psychodramatique. Ces deux thèmes sont : la question de l'invariance et/ou de la variabilité et celle du meurtre.

Et comme souvent, tu as su faire travailler ensemble les références freudiennes avec des recherches émanant d'un autre champ, en l'occurrence celles du sociologue Norbert Elias, dont les derniers écrits ont été récemment publiés et dont on sait qu'il fut en son temps plutôt contesté. Ce croisement te permet de faire des hypothèses originales.

A te lire, et maintenant à t'écouter, on a l'impression que les analystes se plaignent beaucoup, peut-être particulièrement à l'APF : plainte concernant les débats du samedi, les entretiens, plainte concernant la clinique rencontrée, etc. Par ailleurs, tu as le privilège d'être imprégné du contenu des conférences de l'année écoulée, puisque tu participes au comité de l'Annuel, cela te permet d'y faire référence et de faire ainsi un lien entre ces différents travaux, ce que je trouve fort intéressant.

Tu as fait le choix de ne pas présenter explicitement un cas clinique. Mais de clinique, il en est amplement question tout au long de ton propos. Je me risquerais à dire que c'est notamment de celle des analystes qu'il s'agit.

« Ah, où sont nos belles névroses d'antan ? Tout fout le camp, rien n'est plus comme avant ». Je ne peux pas résister, sur ces formulations, à l'envie de citer les premiers mots de l'argument du prochain numéro de *Penser/rêver*, dont le thème est « C'était mieux avant », j'espère que Michel Gribinski ne m'en voudra pas de le dévoiler (je l'ai pris sur le site de la revue). « C'était mieux avant » : le regret et la nostalgie d'un temps qui n'existe plus dans le réel si tant est qu'il ait existé, un temps ressassé, répété, compulsivement entretenu par la vie de l'esprit et qui cherche une issue actuelle, au présent, dans l'espoir d'une restauration ou dans l'entreprise même de la restauration. On peut entendre « c'était mieux avant » comme une valorisation du passé ou d'un moment du passé, à partir duquel tout s'est défait, l'authenticité s'est perdue. On pense alors à l'éventualité d'une régénération par un retour à ce moment – un retour qui ne peut être qu'imaginaire. Le temps ainsi malmené à l'insu du nostalgique ouvre à l'éloge ambivalent des formes primitives de la vie en commun, une apologie de l'époque de la fondation où tout se maintenait encore dans une pureté première. Cette plainte donc, comme le symptôme d'un grand idéal déçu.

A propos de déception, nous avons, toi, moi et quelques autres été déçus qu'il ne soit guère question du psychodrame lors des entretiens de juin dont le thème était le jeu. D'ailleurs, doit-on penser que c'est la déception vécue dans notre pratique analytique qui nous a conduits vers la pratique du psychodrame ? Je laisse la question ouverte. En tout cas, il aurait été, je pense, fort intéressant d'aborder plus ouvertement en quoi le psychodrame, par l'introduction du jeu dans des cures avec des adultes, névrosés ou non, reste une pratique psychanalytique et pourquoi certains patients y trouvent une

ouverture qui ne s'était pas produite dans la cure de parole. C'est ce que tu vas tenter d'aborder.

Tu ne te sens pas concerné par ce regret des temps antérieurs. Pas concerné, mais néanmoins questionné. Alors tu reprends le sujet, non pas sur le versant du regret, mais sur celui de la variabilité.

Ton expérience africaine, comme mon expérience tunisienne, les travaux de Freud, tout ceci nous montre bien que l'expression psychopathologique des troubles varie selon divers facteurs : l'environnement, la culture, la structure de la société, la structure de la famille, la mode, l'histoire, l'Histoire, le temps, le contexte, etc. Et je t'envie d'avoir toujours quelque référence littéraire à proposer pour appuyer ton argumentation, ici ce passage de Claudio Giustino de Bethmon de Paumerelle sur les différentes sortes de vapeurs.

Mais cette variabilité traduit-elle des variations de l'organisation psychique elle-même ? Tu prends alors très clairement parti : croire en une stabilité est illusoire. Doit-on cependant considérer que tout varie ? On ne peut que constater les variations dans l'expression symptomatique, mais comment démontrer la présence d'une invariance, par exemple des fantasmes originaires, si tant est qu'elle existe ? Plutôt que d'interroger le pourquoi de ces variations, qui te semble trop déterministe et trop idéaliste, tu penses qu'il est plus important d'essayer de comprendre comment ces variations surviennent, et comment elles s'articulent entre elles.

Alors pourquoi, justement au moment où tu dis ta méfiance à l'égard d'un déterminisme causal, t'emparer de la proposition de François Villa lors de la journée sur l'idéal et la déception, qui optait pour une temporalité courte et une causalité traumatique pour justifier d'un changement dans la clinique ? Ce qui ne remet pas en cause les effets des modifications de la langue, mais je pense que ce n'est pas du même ordre.

Si le traumatisme, notamment dans des situations extrêmes, comme le souligne Bruno Bettelheim dans son ouvrage « Survivre », que tu as récemment commenté, peut produire des modifications du fonctionnement psychique qui ne seront pas tout à fait réversibles après le retour à la

normale, peut-on passer pour autant si simplement de l'individuel au collectif ? Il n'est pas sûr que les psychanalystes soient les mieux placés pour démontrer des transformations collectives de cet ordre. C'est sans doute ce que tu penses, puisque, pour la suite de ton propos, tu vas donc faire appel au sociologue, Norbert Elias, qui a étudié, pour sa part, les variations sur une temporalité longue, dans la perspective de démontrer l'existence d'un lien entre modification sociale et évolution de l'organisation psychique. Et tu t'intéresses particulièrement à ses travaux portant sur l'évolution des mœurs et du contrôle de la violence.

Elias conteste vigoureusement la théorie de Freud qui, dit-il, voyait dans les pulsions une manifestation de la nature et dans la régulation pulsionnelle imposée par la civilisation une sorte d'ant nature. Il réfute cet antagonisme individu / société.

Ainsi, pour lui, si l'apprentissage de la régulation des pulsions et du comportement a une fonction sociale, il joue également un rôle essentiel pour l'existence de l'individu et son développement psychique. « La régulation des pulsions », écrit-il, « qu'elle prenne la forme de la répression, du refoulement, du déplacement, de la sublimation ou de tout autre mécanisme, est une condition nécessaire du développement de la personne individuelle du stade de nouveau-né dépourvu de toute régulation au stade d'adulte capable d'autorégulation<sup>1</sup>. » Et il pense que les êtres humains, préparés par nature à apprendre l'autorégulation, sont porteurs d'un dispositif biologique « qui rend possible » le contrôle des pulsions et affects, à la faveur de la croissance de l'individu et de ses relations avec autrui, selon des modèles socialement établis. C'est cela qu'il nomme « processus de civilisation », et non « progrès de la civilisation » comme le fait Freud, car parler de progrès est porteur d'idéalisation et suppose l'existence d'une origine. Et si ce processus est orienté, l'évolution pouvant se faire, selon les circonstances, vers du positif ou du négatif, il est sans commencement. Elias met ainsi en cause la théorie

<sup>1</sup> N. Elias, *Au-delà de Freud*, Edition de la Découverte, p.151.

freudienne de l'origine de la société. Il met aussi en cause la stabilité des fantasmes inconscients et de l'organisation psychique dans son ensemble, en fonction notamment de l'organisation familiale ou sociale. Es-tu en accord avec cette conclusion ?

Tu en reviens alors au symptôme hystérique et aux fantasmes de meurtre. Des deux propositions que tu retiens, l'une d'Elias (la monopolisation de l'agressivité et de la violence par l'Etat est un facteur majeur du processus de civilisation) et l'autre de Freud (les névroses sont la conséquence du conflit insoluble existant entre la satisfaction pulsionnelle et la morale sexuelle civilisée), tu en déduis une troisième : les variations, observées en Occident, touchant les dérèglements psychiques et la façon de les traiter seraient corrélées aux variations dans le contrôle de ces deux pulsions (pulsion agressive et pulsion sexuelle). Je peux te suivre dans cette proposition. Je suis par contre plus dubitative sur la discordance que tu repères entre une répression de plus en plus poussée de la pulsion agressive imposée par notre société, alors même que la morale sexuelle est plus permissive.

Questionner ces affirmations n'est bien sûr pas une question analytique, mais puisque ton propos est de tenter d'analyser les relations entre situation sociale et organisation psychique, je pense qu'il est important de s'y arrêter. La sexualité est en effet, apparemment, beaucoup plus permissive qu'elle ne l'a jamais été sans doute dans l'histoire des sociétés. Cela a peut-être bien des effets « névrotisants », elle est imposée, exigée, contrainte, c'est plus que de la permissivité. En tout cas, elle est bien loin d'être libre. Aussi, je me demande si la morale sexuelle civilisée d'aujourd'hui n'est pas tout aussi contraignante que du temps de Freud, même si la contrainte n'est pas du même ordre.

Quant à la violence, est-elle vraiment moins grande dans la société ? Et la violence privée ? Les travaux d'Elias montrent justement comment c'est la fonction de la société d'assurer la répression de l'agressivité, de la violence, fonction répressive associée au contrôle de la fiscalité. On tente de la

canaliser par divers moyens (compétitions sportives, élitisme dans les études, réussite professionnelle...), la société cherche à l'encadrer, mais peut-on affirmer qu'elle impose une répression de plus en plus forte de la pulsion agressive ?

Autrement dit, cette discordance que tu signales est-elle vraiment spécifique de notre modernité ? Et d'autre part, les pulsions agressives et sexuelles ne sont-elles pas, en tant que telles, opposées mais en même temps complémentaires, intriquées, indissociables ?

Et pour poursuivre mes interrogations : est-il nécessaire de faire appel au caractère particulièrement meurtrier des événements du XXème siècle pour justifier d'un contrôle plus strict de l'agressivité ? Que les événements historiques aient des répercussions sur l'organisation fantasmatique individuelle, c'est en effet le cœur de la problématique abordée. Mais pour autant, quelle part spécifique ont-ils dans l'organisation psychique de l'individu d'aujourd'hui et dans les manifestations cliniques ?

Et nous en arrivons aux patients que nous rencontrons au psychodrame. Bon nombre d'entre eux sont des névrosés, hystériques, mais pas seulement. Que viennent-ils donc faire dans un psychodrame ? Pourquoi la cure de parole n'a-t-elle pas fonctionné pour eux ou en tout cas, pas suffisamment ?

J'ai été questionnée par ce qui m'apparaît comme une contradiction dans ton propos : quand tu joues avec ces patients, tu constates en même temps que les fantasmes de meurtre sont l'objet d'un refoulement drastique et pourtant, tu observes que ceux-ci apparaissent parfois très rapidement sur la scène du psychodrame. Je pense qu'il y a en fait deux éléments dans ta proposition : ce refoulement drastique des fantasmes de meurtre serait à mettre en lien avec les événements meurtriers du XXe siècle. Ces fantasmes de meurtre ne trouveraient pas facilement la voie vers le conscient dans le cadre analytique strict qui serait plus adapté au devenir conscient des fantasmes sexuels infantiles incestueux.

Si le premier élément, donc, me laisse

perplexe, j'adhère volontiers au second. Pourtant, une question se pose : si le volet séduction du complexe œdipien a déjà été longuement analysé chez eux, mais pas le volet meurtre, n'est-ce pas aussi parce que l'oreille analytique qui leur est prêtée est plus facilement ouverte au fantasme incestueux alors qu'elle l'est beaucoup moins au fantasme de meurtre ? Mais, peut-être qu'en évoquant cela, je vais dans le sens de ce que Jean Cournut critique ?

Je pense en effet que l'émergence des fantasmes de meurtre peut être facilitée par la mise en mouvement du corps, en tout cas, pour certains patients, mais aussi peut-être grâce au groupe, qui permet une certaine fragmentation du transfert, alors moins effrayant et moins dangereux. Pour ma part, au psychodrame, je constate que si nous avons souvent et rapidement à faire avec la haine, la colère et l'agressivité, cela se dit, mais cela a très souvent particulièrement de mal à se jouer.

Je n'ai pas bien compris en quoi la phrase de Freud, « au début était l'acte », s'oppose à celle de l'Évangile « au début était le Verbe », puisqu'il s'agit d'un verbe agissant, ou à celle de Fritz Wittels, « au début était le meurtre », puisque l'acte dont parle Freud est le meurtre du père. Mais en effet, dans sa démarche de construction théorique, Freud fait subir un renversement à la réalité historique : le

désir incestueux et le désir de meurtre passent de l'adulte à l'enfant.

S'il est essentiel de ne pas oublier que le complexe d'Œdipe a bien deux faces, tu proposes une hypothèse intéressante : la situation analytique classique s'attacherait plutôt à la psychologie individuelle, tandis que le psychodrame analytique, par sa situation de groupe et de mise en mouvement du corps serait plus en mesure de faire émerger ce qui ressort pour toi plus de la psychologie collective, à savoir la face haineuse et meurtrière du complexe d'Œdipe. Que le désir de meurtre ait d'emblée une dimension sociale, puisqu'il apparaît à la présence du tiers, j'en suis d'accord. Mais est-ce à dire que le désir incestueux n'aurait pas, lui aussi, cette dimension sociale ? Enfin, une dernière remarque : est-il si sûr que, comme tu le dis au début de ton exposé, la plupart des patients « état limite » ressortent de l'hystérie ? N'est-ce pas un peu rapide ?

Pour conclure, je te remercie d'avoir exploré cette difficile question de l'efficacité partielle de la cure analytique pour certains névrosés. Ton hypothèse, provisoire dis-tu, n'explique sûrement pas tout, mais a au moins le mérite de nous interroger sur l'intérêt d'une indication de psychodrame dans ce cas.





*Les débats du samedi*  
*Samedi 19 mars 2011*

## « Une vocation forcée »

Martine Serres

Dans « La pensée et le féminin », Vladimir Granoff<sup>1</sup> interroge la contribution des femmes dans l'élucidation de la question du dedans et du dehors, constatant dans les écrits des analystes femmes « un vide » sur cette question. La psychanalyse, poursuit-il, ne devrait-elle pas « susciter cet événement surprenant, des femmes pensant comme des femmes ? » Freud n'entrevoit-il pas lui aussi que les femmes pourraient penser par elle-même la question du féminin érotique lorsqu'il écrit dans une lettre adressée à Lou Andréas Salomé<sup>2</sup> : « Pour la première fois, j'ai été frappé de ce qu'il y a d'exquisément féminin dans votre travail intellectuel » ?

Y aurait-il dans la théorie et la clinique psychanalytique un discours féminin où se définirait la différence, un « parler femme », comme certaines l'ont défendu autour d'Hélène Cixous<sup>3</sup> dans les années 1975, un « écrire femme » pour dire ce qu'il en est de la féminité ?

Mon propos n'est pas d'aller du côté d'un féminisme différentialiste dont on connaît les excès et les impasses. Pour exemple le retour en force du discours naturaliste dans lequel la féminité est non seulement une essence mais une vertu dont la maternité serait le cœur. Antoinette Fouque n'hésitant pas à affirmer la supériorité de la femme en vertu de sa capacité de gestation !

Une involution dans la conception de la féminité qui reprend le lien singulier que la femme entretient avec son corps et avec la sensualité du côté des flagrantes différences anatomiques et du déterminisme biologique. Un « *Tota mulier in utero* » qui laisse impensé le rapport au corps et à la jouissance. Que

savent les femmes d'elles-mêmes et comment ont-elles accès à ce qui ne trouve pas sa justification par le regard ?

Jones<sup>4</sup> avait mis l'accent dans son approche de la sexualité féminine sur la nécessité pour la fille de multiplier les approches sensorielles pour avoir accès à elle-même ; l'attestation de l'identité sexuée de la fille se faisant en direct d'une sensorialité diffuse concernant ses territoires corporels intimes et non dans la maîtrise de son propre sexe par le regard de soi sur soi. Des sensations, des expériences corporelles qui l'informerait qu'il y a au-dedans quelque chose de plus précieux que ce qu'elle peut voir au dehors. Un savoir du corps en quelque sorte.

Comment parler d'un féminin de la femme, de l'accès à la féminité en marge du féminin commun aux deux sexes, mémoire d'un temps marqué par la passivité, la détresse et la bisexualité ? La théorie nous propose différents modèles d'approche de la féminité. Tantôt s'étayant sur « l'envie du pénis », revendication qui permet à la fille de se dégager du « trou maternel », mais qui ne permet pas toujours d'entendre l'expression d'un féminin en creux et de ses attributs spécifiques. Ou encore la féminité construite comme organisation inconsciente d'un leurre, le « tout entière phallique » apparaissant comme une mascarade pour dénier et limiter l'intimité inexplorable ou inexplorée.

La féminité ne saurait cependant être cantonnée aux artifices dont se servirait la femme pour séduire l'homme, reprise à l'infini du mythe de la féminité à travers la figure de Pandora. Nous savons l'importance dans l'organisation œdipienne du rôle du père et de son regard dans la reconnaissance et la confirmation

1 W. Granoff, *La pensée et le féminin*, Editions de Minuit.

2 Lou-Andreas Salomé, *Correspondance avec Sigmund FREUD*, Gallimard.

3 H. Cixous, *Le rire de la méduse*, Éditions Gallée.

4 E. Jones, « Le développement précoce de la sexualité féminine », « Sexualité féminine primitive » in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot.

de la féminité pour la fille ; tout aussi important est l'investissement par la mère du sexe de la fille reconnu comme identique. Nous pensons que la fille peut aussi trouver confirmation de sa féminité dans le pacte érotique et passionnel qui se joue entre elle et sa mère, dans le trajet qu'elle va devoir faire et qui va la mener du « sexe trou » de la mère, métaphorisation du manque, au « creux féminin » comme lieu de jouissance. C'est dans ce mouvement-là, qu'elle pourra à son tour s'engager sur la voie d'une féminité épanouie tournée vers un homme.

Quel trajet la femme va-t-elle devoir emprunter pour tenter d'accéder au continent enfoui, expression que je privilégie parce qu'elle dit le creux, l'enfouissement, le caché ? Dans l'utilisation du langage, des mots au fort pouvoir d'évocation visuelle, comme Anna O<sup>5</sup>, qui engage le corps sexuel dans l'expression « chimney-sweeping » ; mais aussi dans un corps à corps de l'analyste et de l'analysant comme lieu où va se jouer la résistance. Comment entendre d'une place d'analyste et de femme dans une analyse de femme le questionnement adressé autour des attributs spécifiquement féminins ? Une recherche qui vient solliciter chez l'analyste une remise en question permanente des assises de sa propre féminité et qui renvoie au plus intime du chemin que toute femme va devoir faire pour accéder à la féminité.

Après une grossesse qui l'avait plongée dans un profond dégoût d'elle-même, Caroline avait entrepris une psychothérapie dans une autre ville où elle vivait à l'époque. Il ne s'agissait pas de nausée mais de « profond dégoût », quelque chose qui l'avait horrifiée et l'avait laissée prostrée sur son lit jusqu'à l'avortement. Elle ne se reconnaissait plus, ses amis non plus. Sa mère qui avait eu 5 enfants n'avait pas compris sa décision d'avorter et lui avait proposé de garder l'enfant et de s'en occuper. « C'est comme si », me dit-elle, « cet enfant était le 6<sup>ème</sup> enfant qu'elle n'avait pas eu ». Une mère décrite comme dévouée, s'étant entièrement consacrée à ses enfants par choix. Pourtant, se souvient Caroline, il y avait aussi les crises répétées de la mère et ses reproches au père trop absent.

---

5 S. Freud, J. Breuer, « Anna O. », *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 1989.

Professeur de Lettres, elle vient d'être nommée à Lyon, ville d'origine de son compagnon Serge. Elle vient de terminer un DEA « Liberté et Domination » dans *La Religieuse* de Diderot<sup>6</sup>. J'entends qu'il est important pour elle, de préciser qu'il s'agit d'un ouvrage qui dénonce les vocations forcées. Elle pensait qu'après ce DEA elle aurait du temps. Mais voilà, elle se retrouve au milieu du chemin sans pouvoir faire un choix, aux prises avec ses doutes et ses interrogations concernant la maternité. Il faut dire qu'entre elle et son compagnon le malaise grandit autour de ce qu'elle appelle « la question de l'enfant ». Mais le malaise est aussi ailleurs dans le sentiment de décalage qu'elle éprouve avec ses amies qui ont un enfant, « ça m'éloigne d'elles ».

Pour sa mère les cinq grossesses furent une évidence, une nécessité. Je pense à Suzanne, héroïne de Diderot, cloîtrée contre son gré, qui devient tour à tour l'objet du harcèlement sadique d'une mère supérieure, puis des avances sexuelles d'une abbesse. Suzanne finira par échapper à la cruauté, puis à la séduction homosexuelle d'une femme pour se tourner vers un homme, dont elle attend le secours, le marquis de Croismare.

Pour Caroline, l'idée du refus d'enfant comme refus d'être assignée, est présent dès le début la cure. Elle semble dans le contrôle total de ses émotions, pourtant je me dis que la tristesse enfantine est là comme une maladie latente qui ne se serait pas encore déclarée. Aujourd'hui, je pense qu'il s'agissait comme avec la mère tant absorbée par sa détresse, de ne pas m'inquiéter, de ne pas me détourner de mes pensées, voire de ne pas déclencher ma colère. Caroline accepte de démarrer un travail analytique, mais elle ne peut envisager une cure à trois séances. Ce qui me fait accepter à mon tour son refus c'est l'idée, qu'à travers ce dernier, il pourrait bien être question du débat féminin autour de l'acceptation (ouverture) ou du refus (fermeture) de l'enfant. Un refus qui désignerait l'acte dont la représentation fait problème : faire un enfant. Une opération de fermeture par rapport au creux féminin. Accepter son refus c'est entendre aussi qu'il y a nécessité pour

---

6 D. Diderot, *La religieuse*, Bibliothèque de la Pléiade, 2004.

Caroline de ne pas être dans une trop grande intimité. C'est aussi laisser un espace vacant non rempli pour lui permettre de se l'approprier ultérieurement.

Dès les premières séances allongées, Caroline parle du corps. Les sensations inscrites sont de l'ordre du déplaisir ; elle « ressent une gêne dans le bas ventre ». Le travail qui s'instaure avec Caroline à partir de la relation infantile se fait dans le plus grand respect du cadre ; elle se montre ponctuelle, s'excusant à la moindre minute de retard, remplissant le temps des séances de rêves, de souvenirs, d'associations. Pourtant je vais très vite repérer dans mon écoute des signes de lassitude, comme en réponse à un sentiment d'envahissement, de trop plein. Une parole qui ne laisserait pas suffisamment de place au vide. Très rapidement Caroline évoque sa première relation amoureuse avec une camarade de classe, Cécile la plus belle fille du lycée qui ose parler avec les garçons alors qu'elle est empêtrée dans sa timidité. Une pure passion, qu'elle vit dans le plus grand secret et dans la culpabilité nourrie par son appartenance à un milieu catholique. Une culpabilité inconsciente que je rattacherai plus tard à des désirs incestueux tournés vers la mère et qui trouverait dans cette relation une sorte de dérivatif. Une relation homosexuelle défensive dont le but serait de détourner le regard du corps maternel excitant, en déplaçant l'attirance pour le féminin érotique de la mère sur d'autres figures féminines.

Après cette relation, ce qu'elle va vivre avec des hommes lui paraîtra fade. Elle sera sans cesse ramenée à cette passion par la tendance à comparer les relations avec les hommes à l'aune de ce qu'elle a vécu avec Cécile. Une relation d'autant plus idéalisée qu'elle lui permet de s'initier à la sexualité et au plaisir intense tout en restant « une relation stérile ». Ses questions : « Est-ce que je suis homosexuelle ? » ou « S'agissait-il d'une simple attirance pour cette femme ? ». Je note par devers moi qu'elle parle de femme et non de fille. Elle se demande si ses parents se sont doutés de quelque chose et s'étonne que sa mère (plus fine que son père) n'ait rien deviné alors qu'elle vit douloureusement cette relation. Il y a dans cette interrogation comme un regret : « ils n'ont

rien vu ». Comme s'il devait y avoir pour sa mère une « évidence », celle partagée entre mère et fille, quant au plaisir. « Il y a quelque chose dans cette relation qui ne passe pas » dit-elle. Ce qui insiste, ce sont les souvenirs et les évocations érotiques dans lesquelles plaisir et déplaisir sont liés. Est-ce que l'intensité de ce qu'elle a vécu avec cette fille fait d'elle une homosexuelle ? Ce qu'elle vient interroger dans le transfert avec une femme. Elle me fait part du fait qu'elle s'est sentie « reliée » à moi dès la première rencontre et à mes paroles « nous allons nous revoir » (comme un écho lointain des rendez-vous amoureux avec Cécile).

Nombreuses sont les figures féminines qui nous accompagnent ; ce sont des collègues professeurs de lettres comme elle, souvent plus âgées, auxquelles elle se dit très attachée, des modèles, dont elle attend « des pistes ». Des femmes, dit-elle, qui ne sacrifient pas leur vie à leur famille. La présence de ces figures vient contrebalancer la complexité et la pauvreté des échanges avec la mère dont elle semble attendre beaucoup tout en s'en défendant. Elle redoute les coups de téléphone de sa mère, « ça dure longtemps et ça ne fait pas toujours du bien ». Ce qui ramène les crises de la mère dans le champ de la violence non plus seulement dirigée contre le père insatisfaisant mais aussi contre les enfants.

Un rêve : elle se trouve sur un balcon avec un enfant dans les bras, une drôle de sensation, un corps mou. Une bête féroce veut l'attraper. Pour le sauver il faut détruire son sexe. Elle doit protéger l'enfant. La bête féroce devient un homme. Elle raconte que dès sa naissance, sa mère s'est retrouvée avec elle dans les bras, seule, son père n'ayant pu rester. Représentation d'un triptyque : maternité d'une femme, abandon d'un homme, férocité d'une mère.

Dans l'antiquité la femme incarne déjà dans l'imaginaire une accessibilité, une perméabilité cohérente avec la vocation anatomique à accueillir, à prendre en soi. Dans ses premières approches de la féminité Freud semble à l'écoute de ce que les femmes ont à faire entendre de ce qui les envahit au moment de la grossesse ; l'envie du pénis et son corollaire l'envie d'un enfant viendra plus tard

réparer la femme par la promotion de ce lieu viscéral et le culte de la maternité. Une vision lénifiante qui voit dans l'arrivée de l'enfant la fin d'une mutilation originaire. Ce qui amènera les féministes ultérieurement à poser un verrou sur l'intérieur comme habitacle, afin que la femme soit considérée autrement que comme devant être le lieu d'un autre. Un peu à distance de cette vision réparatrice du pénis et des excès en tous genres des féministes, nous entendons aussi des patientes qui laissent percevoir la peur liée à cette expérience dans laquelle le creux féminin serait mis en danger par ce qui pousse à l'intérieur sans qu'on y puisse quoique ce soit. Une fantasmagorie de la grossesse qui viendrait déloger la femme d'elle-même.

Caroline rencontre une femme écrivain, très intéressée par « le dessous » de son travail, ce qui se solde pour elle par une grande déception. Elle se retrouve à la fois dans la position d'une petite fille et d'une jeune fille insignifiante. Caroline, petite fille excitée par le « dessous » de la mère qui devient objet de curiosité. Une curiosité doublement déçue, dans un premier temps par la découverte de la castration, puis plus tard par l'absence de signes d'un ailleurs érotique sur le corps négligé de la mère. Elle ne peut alors que se revêtir d'insignifiance et rester une jeune fille effacée, parce qu'entravée dans l'accès à son être femme. « Je me suis sentie sans profondeur. À côté d'elle, je n'étais rien, c'était douloureux, parce que ça venait d'une femme dont je me sens proche. Je n'ai d'ailleurs jamais compris ce qui manquait à mon travail ». Je fais un rapprochement entre ce qui manquerait à son travail et son intérêt, sa curiosité pour le dessous du travail de cette femme.

Elle se dit peinée lorsqu'elle retourne chez sa mère (ce sont ses mots) parce qu'elle ne retrouve plus sa chambre qui est devenue encombrée. Je me représente cet espace envahi par le désordre maternel. L'image d'une fusion des deux espaces, le corps de la fille pris dans le corps de la mère, enceinte infranchissable. « Mon intérieur » lui rappelle son premier appartement, un refuge, un nid mais aussi un espace de travail ; s'y associe dans mes pensées, le travail de l'accouchement au terme

de la grossesse, dans le lieu ouvert et accueillant d'un espace partagé. Elle a besoin de mettre de l'ordre dans son intérieur et se sent souvent envahie par Serge. Peut-être pense-t-elle pouvoir éloigner la vision de l'espace maternel envahi par le linge, les livres, les papiers et toujours cette désolation devant l'ampleur de la tâche. Quant à moi je pense au ventre maternel envahi par toutes les grossesses et à sa sensation de ne plus avoir de lieu à elle.

L'envie d'« une chambre à soi »<sup>7</sup> qui ne porterait pas sur la revendication phallique mais sur la possibilité d'avoir un lieu ouvert ou fermé et de pouvoir en jouir à sa guise. Caroline raconte sans émotion et sans le questionner un événement auquel elle aurait assisté : un accouchement de la mère. Elle ne semble rien pouvoir en dire d'autre que raconter les faits comme cela en passant. Elle me fait témoin d'une scène encombrante par l'insignifiance du récit qui en est fait. Je pense alors au mouvement de refus de la maternité comme à un mouvement de protestation devant la vision fantasmagorique excitante et violente du sexe ouvert de la mère dans une scène d'accouchement (être mis au monde c'est aussi être expulsé de ce creux fantasmé comme un nid, un refuge.) La question de savoir auquel des quatre accouchements elle aurait assisté (dans le fantasme ou la réalité) ne se pose pas pour moi. D'emblée la banalisation du récit de la scène recouvre tout. Ce n'est que plus tard que cette question me rattrapera lorsque la question de la 3<sup>ème</sup> séance s'imposera de nouveau. Je construis alors le scénario suivant : Caroline aurait assisté à la naissance du 3<sup>ème</sup> enfant et n'aurait pu élaborer le traumatisme associé à cette scène ; Caroline refuse l'enfant tout comme elle refuse la 3<sup>ème</sup> séance.

Le père apparaît comme une figure idéalisée, médecin réanimateur dans un service de néonatalité. Il est celui qui a une vie en dehors de la famille, qu'elle imagine volontiers séducteur avec des femmes séductrices, tout l'opposé de la mère, une femme négligée. Elle se demande d'ailleurs comment ils se sont rencontrés, comment sa mère a pu séduire son père. Une question à l'horizon,

7 V. Woolf, *Une chambre à soi*, Bibliothèque 10/18, 2006.

qu'est-ce qui d'une femme séduit un homme ? C'est son père qui lui offrira pour ses 18 ans des ouvrages littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui l'amène très vite à faire le lien avec son sujet de DEA sur Diderot, d'autant plus, précise-t-elle, que père et écrivain portent le même prénom.

« Se retrouver au milieu du chemin » c'est aussi pour elle devoir interroger le choix d'être enseignante au lieu de poursuivre la recherche comme le souhaitait son père. Je me dis qu'en commençant une analyse, elle a décidé de poursuivre la recherche en changeant d'objet d'étude. A l'adolescence une complicité intellectuelle s'est instaurée avec lui, qui la place comme interlocutrice privilégiée et qui paraît comblée lorsqu'elle partage ses visions et parle sa langue. Elle est troublée. Ce père qui ne lui a jamais dit « tu es belle ma fille, comme s'il ne nous voyait pas, ne regardait pas notre corps » (l'une ne va pas sans l'autre). Il n'est pas question pour Caroline d'en éprouver de la peine. Elle dit au contraire avoir ressenti de la fierté à ne pas avoir été regardée comme une fille. « De la part de mon père aucune réflexion sur mon physique, ma façon de m'habiller. J'aurais trouvé ça incestueux ». Elle trouve d'ailleurs que la lingerie est dégradante pour les femmes. Le ton est inhabituellement virulent et me laisse penser qu'il est proportionnel à l'envie ressentie devant ces corps de femmes dénudés.

Je note cependant l'importance pour elle du regard que l'on porte sur son physique, sa façon de s'habiller. Il s'agit le plus souvent du regard des femmes, collègues ou élèves. Récemment une collègue lui fait remarquer qu'elle s'habille de façon plus féminine, ce qui la ravit et l'amène à s'interroger sur le côté androgyne qu'elle se souvient avoir volontairement cultivé lorsqu'elle était étudiante, laissant à penser à ses camarades qu'elle pourrait être lesbienne. Pour ma part, je ne me souviens pas avoir pensé dans les premières rencontres que la jeune femme qui se trouvait en face de moi était bien peu féminine. Reste seulement l'impression qui persiste aujourd'hui d'avoir sous les yeux un corps ombragé et sans chaleur. Un corps qui parle d'effacement.

Puis peu à peu, la figure idéalisée du père va se défaire et l'admiration va laisser place à l'incompréhension

et à l'hostilité. Ce père qui avec sa conversion au judaïsme va devenir totalement absorbé par des pratiques dévotes qui mettent Caroline de plus en plus mal à l'aise. Elle ne le reconnaît plus, comme elle ne se reconnaissait plus lors de sa grossesse. Lui le « bouffe curé » adoptait aujourd'hui des positions radicales, contre l'avortement, contre l'homosexualité. En amont de la conversion, il y eut aussi la dépression du père suite à un harcèlement au travail, épisode dont elle dit ne pas avoir de souvenir ; l'oubli lui permettant de ne pas être confrontée à la déception face à la faiblesse du père.

Les crises de la mère évoquées au début de la cure, vont se transformer au fil du temps en inquiétants moments de fureur maternelle. Il y a comme un écho assourdissant des crises qui s'installe entre nous. Je pense à la parole de Caroline en séance, sans excès, sans coupure, sans blanc comme destinée à recouvrir la furie maternelle. Les crises de violence sont racontées à l'envi mais avec un certain détachement. Un temps de débordement pulsionnel au cours duquel le corps maternel est engagé, m'évoquant des équivalents orgasmiques. Une mère qui met en scène son insatisfaction par ses reproches et appels adressés au père qui n'est pas là où elle l'attend. Ce corps qui se désassemble m'évoque la posture des hystériques, le visage déformé par la souffrance et l'extase de la jouissance. Ce qui semble avoir laissé une trace vivace, ce sont les menaces de la mère : « m'en aller, partir pour ne plus revenir ». Cette mère qui revient, qui est toujours là, mais qui disparaît dans la parole. Disparaître peut-être pour faire disparaître les enfants et leurs appels, pour ne pas subir des demandes plus puissantes et pressantes que celles qui viendraient de son propre corps. Ces crises sont aussi le temps d'un rapproché avec le corps de la mère lorsque Caroline tente de l'apaiser en la rejoignant dans la chambre où elle se replie des heures durant. Rapproché dont on peut penser qu'il apaise tout autant la mère que la fille.

Au cours d'une visite chez ses parents, elle réalise combien sa mère est rabaisée, humiliée par son père qui ne la voit pas comme une femme. Elle trouve bizarre et injuste de n'être définie que par son rôle de mère et de ne pas pouvoir dire que ce

n'est pas au-dessus de tout. Pour la première fois elle semble touchée par ce que lui renvoie sa mère, cette femme négligée par le père ou oublieuse d'elle-même. La figure du père se transforme, elle le trouve misogyne et pouvant à l'occasion montrer une certaine violence. « J'ai été épargnée » dit-elle. L'homosexualité pouvant aussi lui avoir permis au moment du remaniement pubertaire de faire face à des fantasmes d'effraction associés au sexe masculin. Un rêve : elle assiste à la soutenance d'une amie. Un homme attirant lui dit : « Tu ne vas pas passer toute ta vie à faire le ménage ». Elle pense à son directeur de mémoire et à son père, des hommes admirés qui s'intéressent à son travail et à sa réussite. « J'ai tout d'abord pensé à ma mère, au regard dégradant porté sur elle ». Elle en veut à son père comme si c'était lui qui avait prononcé les paroles du rêve, lui qui ne peut la regarder que comme un double, un esprit qui n'habiterait pas un corps de femme. Si l'idéalisation du père peut permettre à la fille de se dégager du corps de la mère par l'investissement d'un autre objet et de ses attributs, elle peut aussi représenter un obstacle sur la voie d'accès à la féminité.

Elle doit étudier un texte tragique avec ses élèves, elle hésite, Médée ou Electre. Quelque chose l'attire chez Electre mais l'image de Médée bien qu'inquiétante remporte ses faveurs. Elle se demande avec crainte ce qu'elle pourrait faire à ses enfants si elle en avait. Un rêve : une maison dans laquelle elle croise ses parents. Sa mère doit aller à l'hôpital. Elle est surprise, elle n'était pas au courant. Sa mère a l'air souffrant. « Il y a quelque chose qui « dégoutte » d'elle, qui fait des traces ; on sait par où elle est passée. Ce n'est pas du sang. J'ai un train à prendre comme si je n'étais pas concernée. » Elle pense à la négligence de sa mère qui porte sur le corps dans son apparence, dans sa féminité, mais aussi sur le corps intime qui l'amène à ignorer des symptômes au point de mettre sa vie en péril. Elle se souvient du fibrome qui la faisait beaucoup saigner, puis de l'hystérectomie... « Je n'ai pas pu entendre combien ça pouvait être douloureux pour elle ; cet utérus qui a porté cinq enfants et qui se retourne contre elle. Je ne peux pas entendre cette douleur, il n'est pas question pour

moi d'avoir un enfant. Pour être femme, il n'y a pas besoin d'être mère. Ma mère c'est comme si elle était passée de mère à vieille femme ».

Je n'ai pas entendu le goutte à goutte mais bien plutôt le dégoût du corps de la mère, en écho au dégoût d'elle-même au moment de la grossesse. Dégoût de ce corps maternel qui porte les stigmates de la maternité comme un emblème de la féminité. Derrière le refus de ce corps assigné à « une vocation forcée », j'entends l'inquiétude (la peur face à ce que la grossesse peut aussi représenter d'effraction, d'envahissement) du corps confisqué ; mais aussi la déception, voire la honte d'être sortie de ce corps maternel toujours insatisfait. Caroline cherche la femme dans cette mère éplorée. Un seul souhait, ne pas lui ressembler, être différente. Je suggère alors « que la colère c'est peut-être parce que mère et fille ont en commun ce lieu intime et enfoui qui peut abriter un fibrome ou un embryon ».

François Perrier<sup>8</sup> développe avec le concept d'« d'Amatride », l'idée de l'impossibilité pour certaines patientes d'assumer d'être faite de la même façon que la mère et surtout d'être issue d'un « trou » qu'elles portent en elles et avec lequel elles entretiennent une affinité indiscutable. On est du côté d'une transmission impossible de mère à fille, ce qui vient fermer pour celle-ci l'accès à la féminité et à la maternité.

Pour Caroline, le destin tragique de sa mère représente quelque chose d'inéluctable, d'incurable. Une mère qui porte le sacrifice et qu'elle ne veut pas bousculer. « Je préférerais tellement qu'elle s'impose à moi ». Je ne me suis, quant à moi, pas imposée à elle en exigeant la 3<sup>ème</sup> séance... Elle pense au destin tragique sans doute parce qu'elle étudie Médée, cette figure qui inspire à la fois la terreur et la pitié. « C'est lourd à porter, j'ai l'impression que ça m'entraîne vers le fond. Est-ce parce que je fais un lien avec l'avortement ? Seulement Médée, elle aime ses enfants. Moi je ne voulais pas d'enfant et je ne voulais pas être enceinte ; une impossibilité physique et morale. J'étais horrifiée à cette idée.

8 F. Perrier, *La chaussée d'Antin*, Albin Michel, 2008.

Ce qui me fait peur avant tout ce sont les colères de Médée. Comme les colères de ma mère jusqu'à la folie. » Elle n'a jamais pu imaginer sa mère jeune, s'amusant. « Je ne la vois que comme une maman. » Les colères de la mère qui dans un rapprochement avec Médée auraient pu ouvrir un accès au désir de la mère, au corps érotique d'une femme jalouse, se referment aussitôt sur le corps de la mère en furie. Elle se sent lésée par ce travail, obsédée par cette figure. Elle aurait du choisir Electre, quelque chose l'en a empêchée, peut-être plus tard !

Dans Médée<sup>9</sup> et Electre<sup>10</sup>, deux figures maternelles : Médée qui exhibe un corps en furie mettant en scène la blessure amoureuse et la privation sexuelle ; Clytemnestre qui fait miroiter sa féminité et qui tente de convaincre Electre de la rejoindre. Pour les grecs, Médée est une furie capable de l'impensable. L'infanticide est toujours interprété du côté de la vengeance, celle d'une femme trahie par un homme pour lequel elle a laissé père et mère derrière elle. Nous pouvons aussi voir dans la fureur de Médée, une femme face à un choix conflictuel entre deux positions : la femme érotique et ou la mère. Le désinvestissement sexuel de Jason entraîne chez Médée le désinvestissement de ses enfants et les expose à sa fureur. Dans *La violence et le sacré*, René Girard<sup>11</sup> écrit que « Médée prépare la mort de ses enfants à la façon d'un prêtre qui prépare un sacrifice ». A travers le sacrifice de ses enfants, Médée refuse d'être réduite et assignée à un destin anatomique. Pour elle, pas de sacrifice de sa féminité sur l'autel de la maternité. Il y a dans ces excès du corps la revendication à la jouissance, dusse celle-ci être obtenue dans la douleur. Ce qui hurle en elle c'est son désir et elle nous emmène là où on ne voudrait pas voir. Les enfants ne peuvent en aucun cas la consoler. Chez les Tragiques grecs, le contentieux entre Electre et Clytemnestre se joue autour de la figure d'Agamemnon. Un deuil sans fin devient le motif de sa haine et de ses renoncements.

9 Euripide, *Médée*, Bibliothèque de la Pléiade. Sénèque, *Médée, théâtre complet* Volume 2. Le spectateur Français, 1985.

10 Euripide, *Electre*, Bibliothèque de la Pléiade. Sophocle, *Electre*, Bibliothèque de la Pléiade, 1985.

11 R. Girard, *La violence et le sacré*, Grasset, 1972.

L'*Electre* de Giraudoux<sup>12</sup> aborde la relation mère fille sous un angle plus ambigu. Le contentieux entre elles-deux se déplace sur la proximité charnelle qui les lie et sur l'horreur que celle-ci entraîne chez Electre. La haine porte sur ce que le fait d'être née de cette femme-là, de « sortir de là » ravive de complicité (sensuelle) avec le corps de la mère. Une naissance « équivoque » pour parler d'un lieu où l'on n'a pas toujours été, où l'on aurait pu ne pas être. Une haine qui dissimule bien mal l'attraction que représente pour elle ce corps de femme admiré, envié, « une femme qu'elle aime parce qu'elle est belle ». Il n'est pas question de tendresse entre elles, mais de passion. Electre agit par amour désespéré pour sa mère et non pour venger un père. Elle reproche à sa mère d'avoir voulu faire d'elle une « semblable », une femme et une mère. Est-elle vraiment à la recherche d'une mère dont Egisthe l'aurait privée comme certains l'ont écrit ou bien essaie-t-elle d'avoir accès au secret de cette autre femme qu'est la mère ? Ce qu'elle convoite c'est la clé de la jouissance maternelle, un ailleurs de la mère qui l'éloigne d'elle (cf. Clytemnestre : « le meuble qui est à moi et dont je possède la clé »). Face à Clytemnestre qui l'enjoint d'être une femme, Electre résiste et ne veut en rien ressembler à sa mère, « mon front est à moi, ma bouche est à moi, et je n'ai pas d'amant ». Electre n'a pas de corps, pas de ventre. C'est la féminité de la mère qui est objet de privation.

Caroline vient interroger le mystère de la féminité de sa mère. Y a-t-il eu pour elle un ailleurs entre « mère et vieille femme » ? Est-ce que sa mère a séduit des garçons lorsqu'elle était jeune, des hommes plus tard, son père un jour ? Qu'est-ce que ces hommes lui ont trouvé ? Qu'est-ce qu'elle avait à leur offrir ? C'est la double figure de Médée qui obsède Caroline.

Peu avant les vacances de Noël, Caroline m'informe qu'elle et Serge ont décidé de se séparer. C'est l'occasion de revenir sur cette relation et « sur un quelque chose qui ne tourne pas rond » depuis le début de cette histoire avec cette grossesse qui est arrivée très vite. Elle se sent souvent étouffée par le désir sexuel de Serge. La rupture a toujours été

12 J. Giraudoux, *Electre*, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.



à l'horizon de cette relation mais aussi de toutes les autres. Des histoires toujours menacées par son insatisfaction permanente. « Comme si je revivais indéfiniment ce que j'ai vécu avec ma mère, ses menaces, encore ses menaces ». Je pense alors à la menace fantasmatique que fait peser dès le début de la cure le refus de la 3<sup>ème</sup> séance, installant à l'horizon du transfert une rupture possible. Elle aimerait pouvoir vivre une relation sans la mettre en danger, sans faire peser sur l'autre ce que la mère faisait peser sur elle. Cette situation la ramène à sa mère, à la colère impossible à éprouver à son égard. C'est à travers la figure de Médée que Caroline va pouvoir évoquer sa peur face aux crises de sa mère, et ses obsessions autour de son père « trop absent ». Une mère qui remet tout en question, sa vie, celle de ses enfants, une menace permanente. Dans un rêve, elle doit s'occuper d'enfants. La mère a posé un enfant au bord du lit, elle a peur. L'enfant tombe. Elle pense qu'il faut s'en occuper et que c'est ce que l'on attend d'elle. Elle se souvient, « je me suis occupée de mes frères et sœurs. L'enfant qui tombe c'est arrivé. Et puis la réaction violente de ma mère ». Me revient le débat vif entre Electre et sa mère autour de la chute d'un enfant. Qui est responsable ? Clytemnestre accusée de ne pas être une vraie mère par sa fille, ou Electre qui l'aurait poussé dans un accès de jalousie ? Un personnage masculin révèle que Clytemnestre a laissé tomber Oreste pour ne pas détruire Electre, cette « fille à ventre ». S'occuper d'un enfant pour Caroline relève de l'absence d'une nécessité et dans le même temps est l'objet d'une souffrance, « Je ne suis pas comme Suzanne (la religieuse) qui elle assume et combat pour échapper à l'enfermement. Je ne peux être que dans le refus ». C'est en pensant à ses multiples refus, d'intimité avec un homme, de grossesse, d'une troisième séance que je reprendrai, pour elle et avec elle l'idée du refus d'une assignation, d'une « vocation forcée ».

La relation mère fille est souvent abordée sous l'angle de la tendresse ou bien alors du ravage, laissant de côté l'attraction érotique que peut exercer pour la fille, le corps érotique de la mère. Dans « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »,

Freud<sup>13</sup> place l'homosexualité de la patiente sous le signe de la tendresse et de la vénération pour la femme aimée. Un mouvement qui vient réanimer l'amour pour la mère. Je le cite : « La libido est alors orientée vers la maternalité et l'homosexualité, dans le contexte de réactualisation pubertaire du complexe d'Œdipe ». Le lien érotique à la mère va jouer un rôle dans l'organisation psychosexuelle de la fille en deux temps : dans les premiers échanges entre la mère et l'enfant puis au moment de la puberté, lorsque les sensations corporelles éprouvées vont venir donner une autre tonalité à la fascination pour le corps de la mère. Pour Freud, l'intérêt de la jeune fille pour la femme plus âgée est à entendre dans un mouvement d'identification masculine afin de séduire la mère. Il n'est à aucun moment question de l'attraction sexuelle que le corps d'une femme (une mère) peut exercer sur une fille. En réalité le choix de la jeune fille porte sur une figure de femme très érotisée et qui affiche son corps comme lieu de plaisir. La chasteté de la jeune fille vient confirmer pour Freud le courant tendre au détriment du courant sexuel. Freud analyse la rupture comme le transfert sur l'analyste de la rancœur à l'égard du père. Ne pourrait-on aussi penser cette rupture comme une issue à l'impossibilité pour Freud d'endosser la parure d'une imago féminine érotisée ?

Faire un pas de côté par rapport au courant tendre pour laisser se déployer un autre paradigme qui prendrait en compte le pacte érotique entre mère et fille comme voie d'accès à la féminité. Au cœur de ce pacte, l'attraction pour le corps maternel appréhendé dans sa dimension sensuelle. Le rapproché amoureux avec le corps de la mère offre une voie d'accès au féminin érotique, dans le temps où le corps de la mère cesse d'être objet de mépris, de dégoût pour devenir objet d'envie. Si la mère ne peut transmettre à la fille, quelque chose de sa féminité, de sa relation à un ailleurs d'elle avec un homme, la fille peut rester prisonnière de cette fusion des corps. Les avatars de l'accès à la féminité à l'adolescence renvoient à la peur du « creux » érotisé de la mère, point nodal de l'accès à la féminité dans

---

13 S. Freud, « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

son rapport spécifique au plaisir et au désir. L'accueil dans ce territoire pourra intervenir ultérieurement si l'accès en a été déconflictualisé.

Le corps féminin offre un modèle de recherche qui n'est pas remplissage, acquisitions de connaissances mais plutôt conquête d'un dedans, ouvert ou fermé. L'écriture de ce texte se veut juste une mise au point pour voir ce qui peut bien exister, ce qui peut être ignoré parce que non visible, une façon de ne pas rester sur le seuil d'une porte ouverte. Ce

pacte érotique entre mère et fille qui autorise toutes les violences et toutes les trahisons parce qu'il est aussi tendresse, Flannery O'Connor<sup>14</sup> l'illustre en racontant cette histoire : « si ma mère avait un chien, elle l'appellerait « spot ». Et moi si j'avais un chien, je l'appellerais « spot » en y mettant un sens tout à fait différent. Mais le résultat serait que personne ne verrait la différence »

---

14 Flannery O'Connor, *Œuvres complètes*, Quarto Gallimard, 1988.

## *Discussion*

### *Brigitte Eoche-Duval*

Martine, c'est avec joie que j'ai reçu ton texte qui nous donne à penser la singularité de la féminité en psychanalyse et vient ainsi insuffler un vent de liberté subversive sur des références théoriques encore trop conservatrices de la pensée phallique. Il s'inscrit à la fois dans le processus culturel contemporain d'émancipation des femmes, qui suscite toujours ses résistances, et à la fois dans l'histoire de la pensée analytique elle-même et de son évolution, avec les analystes qui après Freud continuent à ouvrir ce chemin de la différence des sexes et de la féminité. Qu'il puisse s'agir d'une pensée femme qui serait l'apanage des femmes analystes, je n'y souscris pas tout à fait, à moins de penser que Vladimir Granoff ou François Perrier, puissent en être ! Mais après tout, pourquoi pas ? Me revient en mémoire les paroles de Picasso disant qu'il était femme lorsqu'il peignait ! Ta démarche de pensée aussi me paraît relever d'une grande pertinence et intuition clinique, en dégagant le féminin du maternel, en opérant cette brèche dans ce glissement symbolique de l'envie de pénis à l'envie d'enfant, elle permet d'entendre autrement ce que disent les femmes en analyse, comment c'est à partir de leur expérience de la jouissance érotique avec l'homme de leur couple qu'elles ont pu concevoir leur désir de porter un enfant issu de cet acte d'amour. Quant à une écriture femme, elle ne peut être que souhaitée, tant la langue française tient si peu compte encore du féminin. Ne dit-on pas 3 millions de femmes et un chien sont contents, rappelait dernièrement la femme écrivaine Marie Darrieussecq ? Celle-ci, en même temps qu'elle écrit un livre sur sa maternité, sur la fécondité vivante de son être de femme mais aussi de son occupation par « le bébé », éprouve le désir d'en écrire un autre qu'elle nomme « White ». White, mot étranger à sa langue maternelle, qui

dit-elle, n'égal pas blanc, et vient recréer un espace vacant, silencieux, sans sujet, ouvert à l'aventure et l'inconnu. Lieu source d'inspiration inépuisable, où pourra se dérouler une ou plusieurs histoires, à une ou plusieurs voix. Plein / vide rythme ton écriture à la recherche de cet espace creux transférentiel qui se crée et s'invente à chaque séance dans le déroulement de la cure. Si l'inconscient, notre territoire d'analyste, a cette affinité avec le féminin en tant qu'élément le plus refoulé, il est avant tout sexuel et mise en acte de ce sexuel dans les mots. Il s'aventure dans les mots du transfert, les creusant dans leur arrière-fond, comme ce phonème « ou » dont la sensorialité se déplace dans ton écoute, dans « enfoui, goutte, dégoutte, dessous », venant juste donner un bref éclairage, un « spot » lumineux sur le surgissement des manifestations de l'inconscient actualisées et ranimées par le transfert.

La voie de recherche que tu nous ouvres est celle de la différence des sexes, celle d'un féminin qui ne se penserait pas à partir d'un masculin, mais qui se penserait radicalement autre, dans son devenir érotique même. Dans ton exploration du continent féminin, il ne s'agit pas de fermer les voies déjà frayées et connues, celles de l'envie de pénis puis du désir d'enfant, voies du phallocentrisme et du maternalisme, mais d'en ouvrir d'autres plus opérantes pour saisir et approcher ce féminin de l'être femme. C'est à partir d'une cure de femme, dans le transfert qui se joue avec une analyste femme que tu nous convies, avec l'hypothèse théorique qui s'en dégage : le devenir femme de la fille se constitue à partir de la transmission du féminin érotique de sa mère, par un long et tumultueux travail diphasé de l'homosexualité. Privée d'accès à ce féminin érotique, ne pouvant ou refusant de

partager avec sa mère l'expérience de ce creux de l'intérieur éprouvé comme lieu d'une jouissance aussi énigmatique qu'enviée, la fille resterait sous l'emprise maternelle, souvent de façon ravageante, et en grande difficulté pour vivre une relation de désir avec un homme. Là se joueraient les plus grandes résistances à l'analyse.

C'est à partir de cette hypothèse issue de ton expérience clinique, et à laquelle je souscris, que des associations, des questions me sont venues comme autant de voies de traverses venant complexifier, ramifier ou entrer en divergence avec les voies de ce territoire que tu offres à notre exploration. Et si la lecture de ton texte a suscité d'emblée en moi un processus onirique foisonnant, c'est à la mesure de la reviviscence inconsciente qu'il convoque. En effet, c'est aux sources de la féminité que l'aventure nous mène, à l'approche de lieux presque effacés par l'intensité des refoulements, où ces premiers liens mère-enfant « blanchis par les ans » ont laissé si peu de traces en permettant la remémoration, qu'il faut pour l'analyste les reconstruire à partir de faibles indices ou les saisir dans l'actualisation transférentielle. « L'enfoui » en serait effectivement une belle métaphore.

En ce sens, ton hypothèse rejoint la proposition freudienne de la mère sexuelle à l'origine, celle qui fait don des sentiments issus de sa propre vie sexuelle à son enfant en le prenant comme substitut d'un objet sexuel à part entière lorsqu'elle lui prodigue ses soins. Objet offert à la jouissance de l'autre maternel, l'enfant y arrime sa pulsionnalité érotique infantile, source d'érogénité corporelle et de fantasmes inconscients. La fille, du fait de son identité de sexe avec sa mère se trouve dès lors spécifiquement exposée au féminin sexuel de celle-ci qui devient pulsionnellement source d'envie pour elle-même, à partir d'éprouvés érotiques vaginaux plus ou moins diffus, et suscitant des représentations inconscientes plus ou moins conflictualisées. D'autant plus que la fille se trouve aussi exposée d'emblée au père sexuel, exposée à recevoir les sentiments inconscients issus de sa propre vie sexuelle, ce qui éveille encore plus

sa sexualité pulsionnelle à buts passifs, érotisant ce creux de son corps par réceptivité à sa masculinité. Objet de jouissance de l'autre parental, la fille devient alors désirante de sa propre jouissance, à travers les objets qui la signifient. La lecture de ton texte m'amène ainsi à penser ce paradoxe que c'est la féminité érotique de la mère qui identifie celle de sa fille tout en l'en différenciant radicalement. La constituant irrémédiablement comme autre, pour sa fille comme pour elle, c'est comme expérience de l'altérité qu'elle s'inscrit pour chacune d'elle et entre elles deux. Paradoxe qui met en mouvement ce « même à l'autre », source de trouble et d'inquiétant pour la pensée et pour le corps<sup>1</sup>. Le garçon lui, s'en différencie par sa différence de sexe, son activité phallique, et son identification au masculin du père, activé par le complexe de castration. Lors de la perception de la différence anatomique des sexes, c'est l'évidence qui conduit la fille et peut-être la force (je reprends ton expression du forçage), à investir son sexe, déjà investi préalablement par ces sensations érotiques vaginales répétées, pour obtenir encore plus de plaisir et de jouissance, à partir de représentations réorganisées autour de l'envie du pénis. L'envie du sexe de l'autre prend forme dans la représentation de l'envie de sa propre jouissance féminine, la dégageant alors de celles trop organisées autour de la séduction parentale, maternelle et paternelle<sup>2</sup>. On pourrait dire que pour la fille, c'est le féminin érotique qui fait la différence, et d'avec la mère et d'avec le masculin.

C'est à ce moment de ma lecture de ton texte que des questions me viennent :

D'abord : comment articuler dès lors le sexuel génital, et le sexuel infantile ? (En effet la séduction parentale ne provient pas seulement de leur vie sexuelle adulte, mais aussi de leur vie sexuelle infantile refoulée, et le pulsionnel infantile de l'enfant s'érotise sur un mode prégénital et génital). Quel traitement transférentiel, quelle écoute différentielle, leur

1 L. Irigaray, *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*, Editions de Minuit, 1987.

2 J.-C. Rolland, « Salomé », *Les yeux de l'âme*, Tracés, NRF, Gallimard, 2010.

donnes-tu dans la cure avec ta patiente ? Que dire du sexuel infantile refoulé pour cette patiente, de sa sauvagerie, de son action dans le transfert ? Par exemple, la pulsionnalité érotique anale à l'œuvre<sup>3</sup> me semble-t-il, sous forme de ses désirs de contrôle, de maîtrise, en opposition à ses représentations de désordre de l'intérieur maternel et de négligence de l'être féminin ? A travers l'expression des affects de dégoût du corps sexuel féminin et maternel, à travers cette présentation crue et sèche de la scène d'accouchement si éloignée de celle d'une naissance vivante, « inter urinas et fèces » ?

Par ailleurs : quelle place transférentielle accordes-tu au père sexuel à l'origine, et plus tard au père de l'enfant battu (celui qui fait tout pour être aimé de sa fille), dont la scénarisation fantasmatique fonde au plus profond de la chair de l'inconscient la position féminine érotique de la fille ? Celui en quelque sorte par lequel le scandale arrive ainsi que l'évoquait une patiente en disant : « comment aimer tant ce qui peut faire violence comme cela ? » N'est-il pas là refoulé, à l'affût dans les représentations de ta patiente lorsqu'il maltraite sa femme et qu'il néglige femme et fille de son regard féminisant, malgré les dénégations que celle-ci y oppose ? La séduction paternelle n'est-elle pas à l'œuvre dans l'actualisation transférentielle, à travers l'histoire masochique de la religieuse, histoire-cadeau de son père ?

Les passages cliniques que tu nous communiquez nous font bien ressentir ta prise dans le transfert homosexuel avec le retour actualisé de cette séduction maternelle. Le sexuel de cette mère s'y présente de façon crue, traumatique, que ce soit avec le souvenir de cette scène d'accouchement, qui se présente plus comme vision hallucinatoire d'un sexe féminin ouvert, ou que ce soit sous la forme de crises de fureur répétées dont l'excès destructeur à tonalité peut-être plus mélancolique qu'hystérique, excède les capacités élaboratives de sa fille. Ta patiente apparaît possédée par ces scènes violentes,

3 L. Durrmeyer, « Et changer de plaisir ! », *La féminité autrement*, sous la direction de Jacques André, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 1999.

morbides qui s'actualisent dans le transfert ou par le souvenir d'une relation homosexuelle agie qu'elle actualise aussi dans le transfert. Effectivement on est loin de la transmission qu'une mère peut donner à sa fille d'une féminité érotique heureuse et vivante, celle « qui lui apprend avec amour les choses de l'intérieur du ventre » et lui donne l'envie d'être à son tour une femme désirée d'un homme. Le travail de perlaboration qui apparaît dans le déroulement des séances avec le déploiement du processus onirique, de la fantasmatisation concernant la figure paternelle, de l'humanisation de la figure maternelle, atteste du travail transférentiel avec cette patiente. Cependant, n'agit-elle pas dans le transfert une homosexualité trop manifeste ou adulte, qu'elle-même a vécu « stérile », encore éloignée d'une homosexualité primaire nourricière, ne prenant pas suffisamment racine dans un pulsionnel sexuel infantile trop refoulé ?

Les figures de Médée et d'Electre apparaissent comme des figures transférentielles te dégageant d'un transfert à haute tension passionnelle, engageant un travail de présentabilité et permettant dès lors un travail perlaboratif, mais comment opèrent-elles dans la cure, comment en deviennent-elles le matériau psychique ? Ce sont des figures passionnelles et fascinantes, mais aussi douloureuses et meurtrières, qui toutes deux séparent irrémédiablement le maternel du féminin érotique. Electre ne supporte pas que sa mère soit une amante (Dans le texte de Giraudoux, elle fait résonner répétitivement sa question à celle-ci : « as-tu un amant ? »). Et Médée sacrifie sa maternité pour continuer à rester l'amante d'un homme qui la délaisse. Médée, « la vraie femme » disait Lacan, et j'ai le souvenir de P. Fédida qui, lors d'une de ses dernières conférences, évoquait cette somptueuse puissance sexuelle de Médée amante de Jason, ainsi que la douleur qui défaisait son corps de femme par la trahison de son amant. Il allait jusqu'à l'assimiler à la figure de la piéta, dans la douleur de l'infanticide, de l'enfant mort/tué dans les bras. Ta patiente tente-t-elle de te communiquer cette expérience cruelle de la douleur, elle qui petite restait près de

sa mère pour la consoler après avoir été terrorisée par ses menaces de disparition ? Comment cette expérience-là, source d'une grande détresse, se dit-elle dans la cure ? Comment peut-elle faire collusion avec ses fantasmes concernant la scène primitive, elle qui imaginait que son père se séparait de sa mère ? Elle qui pouvait se sentir suffisamment assurée de sa féminité de fille pour penser cela ? Et dès lors les menaces de disparition de sa mère ne pourraient-elles s'entendre comme son angoisse féminine spécifique de perdre son amour ?

Enfin : qu'entends-tu lorsque tu évoques le refus de ta patiente à ta proposition de trois séances et que tu proposes de penser cette résistance comme le lieu d'« un corps à corps de l'analysant et de l'analyste » reprenant ainsi le corps à corps mère-fille ? Si la cure de parole engage le pulsionnel, le rapport au corps sexué pour l'analysant comme pour l'analyste dans une co-présence au transfert, n'est-ce pas d'abord de façon asymétrique et d'emblée en l'arrimant dans un processus psychique de symbolisation, permettant la re-libidinisation des représentations et affects enterrés par les refoulements ? Et si l'analyste et l'analysante sont du même sexe, certainement n'en ont-elles pas les mêmes représentations inconscientes, ni les mêmes aptitudes à la fantasmatisation ou la métaphorisation. Que refuse-t-elle à ce moment-là cette femme en analyse ? Ou plus exactement qu'accepte-t-elle et refuse-t-elle en

même temps ? Quelles sont ses associations autour de ce refus ? Et toi, qu'acceptes-tu dans l'écoute de son refus en te refusant d'y répondre sous une forme figée, laissant ainsi l'ouverture pour l'invention d'autres formes ? Cet espace transférentiel qui se creuse entre vous me semble se présenter comme l'épicentre inconscient des mouvements conflictuels et des secousses violentes qui en jaillissent à la surface sous des formes variées et déformées. Si l'une d'elles se manifeste chez ta patiente comme un refus du féminin érotique et un refus du maternel, ou plus exactement comme le refus de leur envie, il est alors possible de penser sa transformation en des formes moins négatives, animées d'une vie pulsionnelle grâce à la richesse de vos échanges transférentiels. En effet, cet espace transférentiel que tu ouvres et ré-ouvres à chaque séance avec ta patiente, ouvert par ton écoute aux passages des processus hétérogènes inconscients, et à l'expression de leurs manifestations conflictualisées, est un espace que tu construis avec elle par tes constructions et interprétations. Ce lieu d'expérience transférentielle d'homosexualité féminine partagée, me semble être la créativité-même de ton travail d'analyste. Lieu où le féminin de ta patiente pourra s'inventer, s'érotiser, et se fertiliser pour un désir d'homme et d'enfant, en y drainant le trop d'angoisse qu'il suscite. Devenant le lieu de son histoire d'« être femme », avec ses mots pour le dire, et tes mots pour l'écrire ?

# *Le noir est clair*

*Éric Flame*

L'ennui gagne du terrain. Ces moments de cure où les patients sont dans le narratif, racontent leur vie comme elle va ou comme elle ne va pas. La séance d'avant ressemble étrangement à la séance d'après. C'est du côté de l'analyste que se déploie ce sentiment d'étrangeté du familier. L'analysant lui, se considère comme un patient modèle, il n'omet rien de ce qu'il a à dire, pas une conversation avec ses amis ou collègues, pas un tracassé du quotidien. Les mots se dévident et l'écoute se fait distraite. Ce ne sont plus des pensées rêvantes<sup>1</sup> mais des pensées prégnantes, et plutôt, des pensées concrètes. « À chaque phase du traitement, nous devons combattre l'inertie » écrit Freud<sup>2</sup>. Durant les premières séances, ces patients avaient parlé de leur douleur à vivre, parfois de traumatismes et, une fois invités à s'allonger, leur souffrance s'était comme évaporée. Ils éprouvent un désir qui les inquiète parce qu'il leur appartient et qu'ils ne le savent pas. « L'appareil psychique ne supporte pas le déplaisir et lorsque la perception de la réalité apporte du déplaisir, elle - c'est à dire la vérité - doit être sacrifiée (...) (ce qui aboutit) à falsifier la perception intérieure et à ne nous rendre possible qu'une connaissance déficiente et déformée de notre ça. »<sup>3</sup> Le trouble qui les envahit alors, et peut aller jusqu'à la confusion ou l'angoisse, est la résultante de forces contradictoires. Les patients retrouvent, dans la situation transférentielle, une possibilité de fusion avec l'objet qui tend vers l'anorganique et négative les forces en présence sans les annuler. Le négatif dans le transfert est une fonction d'entropie qui brouille les repères transférentiels. L'analyse n'y retrouve plus ses rejets. La communication analytique n'est

pas exempte de cet infiltrat de « psychose » dans la « normalité » du transfert des névrosés. Ainsi nous tirons du côté de la névrose la psychose pour en faire un récit cohérent et transmissible et nous usons du vocabulaire de la psychose pour décrire les zones d'ombre de la névrose. Beckett, dans *Malone meurt* donne ce qui peut être considéré comme une définition de l'état de l'analyste en situation : « C'est pourquoi j'ai renoncé à vouloir jouer et fait pour toujours miens l'informe et l'inarticulé, les hypothèses incurieuses, l'obscurité, la longue marche les bras en avant, la cachette. »<sup>4</sup>

Les vibrations des coups reçus du père dans l'enfance continuaient des années plus tard. Le squelette en était fragilisé : fractures, entorses, hernie discale. Les sports violents que Vincent avait pratiqués à un haut niveau dans son adolescence avaient servi de justification à ces maux. Il avait été blessé, mal soigné. Le repos nécessaire ne lui était pas accordé et ses parents ne lui portaient qu'une attention mécanique. Sa carrière avait été brisée mais, il n'en exprimait que peu de regrets, et encore moins de rancœur. Sa mère avait porté sur lui un regard d'entomologiste et, encore aujourd'hui, dans une rationalisation imparable, elle tend à lui prouver combien ses perceptions sont trompeuses. Jamais il ne la décrit comme protectrice, comme capable de s'engager contre la violence du père. Tout naturellement, il a adhéré à cette parole d'apparence aconflictuelle qui, par effraction, le dépersonnalisait. Mais, pour Vincent, sa mère est à ses côtés, il la considère comme une prothèse. La diffuence de sa pensée évoque un corps telle une toile de Pollock. L'isomorphisme est une construction contre-transférentielle qui tend à donner un fil conducteur à une pensée étourdie et une forme représentable à

1 L'expression est de J.-B. Pontalis.

2 S. Freud (1937), « Analyse sans fin et analyse avec fin », *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, PUF, 1998, 5<sup>e</sup> éd., p. 247.

3 *ibid.*, p. 252.

4 S. Beckett, *Malone meurt*, Paris, Les Editions de Minuit, Collection double, 2004, p. 9.

un corps sans contours, et ainsi d'aborder une autre écoute. Le face à face s'impose tant il m'apparaît qu'une présence plus manifestement physique est un point de butée nécessaire. Séance après séance, dans les entrelacs de la langue, son amie prend forme. Mais, si elle s'inscrit en lui, il ne s'inscrit pas en elle. Il parle de sa relation, dit « Je n'arrive pas à aller au bout. » Dans la banalité du discours, cette phrase trouve un écho qu'il reçoit comme un boomerang. Enfin, il éprouve son bord au bord de l'objet. Il hésite puis évoque des scènes infamantes de l'enfance, répétées « comme un jeu ». Quand, à l'adolescence, il avait parlé de ces abus, la réaction de son père fut de se taire, celle de sa mère de dire, déçue : « Nous n'avions pas tous les éléments. » Dans ce corps mal identifié, les orifices n'étaient que des points de passage et si perception il y avait, elle était évacuée. C'est un corps qui méconnaît le désir qui l'anime, qui via la douleur, effracte le psychisme. Le refoulé s'entend comme un déjet du refoulement, non lié à une représentation. La solution n'est pas le compromis, elle est dans le contrôle ou dans la soumission. Le sport extrême réunit les deux, répète les gestes et le risque traumatique. Vincent est allé chercher du plaisir dans la mise en danger de son corps en allant se heurter aux autres, en affrontant une violence soumise à des règles et non à l'arbitraire. Et, quand il est confronté à l'arbitraire, c'est celui de forces telluriques et non pas humaines. Cette dimension ordalique n'est pas sans rappeler la clinique des toxicomanies. Celle de ces corps sans substance, toujours en quête de substitut, éternellement en besoin de dépendance. C'est le produit qui prend le sujet et non l'inverse. Durant le sevrage, la douleur est sidérante, elle envahit le corps entier telle une force unificatrice. La fumée redevient cristal, mais le patient ne sent que les arêtes qui le transpercent. C'est alors un sujet privé de son alimentation, vide de représentation, qui se maintient dans un mutisme radical. Pour le sujet toxicomane, il n'y a pas de destruction possible de l'objet sans mettre en jeu sa propre survie. Il refuse de se reconnaître comme propriétaire, préfère s'abandonner à l'autre. C'est la dépendance ou le désaide. Vincent a su trouver ses aires de jeux, s'extirper du masochisme maternel, d'une souffrance originare qui l'avait annihilé. Ses

blessures lui appartiennent. Il fait sien le reproche de sa mère : « Tu ne te protèges pas ». Il va d'échec en échec, la douleur n'est pas sans effet. Il construit, avec ses vis et ses clous, une histoire de victime qu'il tente de faire reconnaître par des tiers soignants. Il prend conscience d'être désirable et désirant, mais quel corps offre-t-il ? Le regard de son amie provoque des mouvements de retrait, de refus de l'érotisation. « *C'est la langue et son usage qui donnent forme aux organes dont le malade se plaint.* »<sup>5</sup> Dans la réflexivité de la cure, Vincent se voit comme un corps effracté et, parfois, il reste sans voix, ferme la bouche, garde le silence, récupère son souffle et le langage gagne en pesanteur. Il commence à se protéger.

Irène se protégeait. Elle semblait avoir consacré sa vie à se protéger. Je la reçois peu de temps après la naissance de son fils. C'est une femme lisse, sobre et élégante, qui navigue dans un milieu d'hommes efféminés qui la regardent sans désir. C'est sans danger. Sa vie se doit d'être sans danger. Bonne famille, bonnes études. Seule à Paris, un week-end de congés, elle est partie, « désemparée », « comme une folle », à la recherche d'un échographiste qui lui dirait que : « non son enfant n'a pas de malformation, qu'elle pourra mener sa grossesse à son terme. » Ce qui avait été diagnostiqué comme une malformation grave n'est qu'une tumeur bénigne, une boule dans la bouche. Elle aurait dû être rassurée mais l'angoisse persiste, elle a toujours peur. Elle raconte par le détail les faits et gestes de l'enfant, les siens et, éventuellement ceux du mari dont les tentatives de réassurance ne modifient rien. Les séances passent. Entre reprise du travail, conflit conjugal, petites histoires fraternelles, elle parle de son souhait d'« un bonheur sans tâches ». Elle rêve : « La maison est isolée, du moins j'ai cette impression, sans charme, comme un gros blockhaus de béton brut. À l'intérieur, c'est moi que je vois allongée, je suis blessée, je me penche vers moi mais des gens sortent de toute part, commencent à s'agiter et m'allongent sur un brancard, tout devient blanc avec une lumière comme des néons, il y a un bruit de sirène, pas comme des sirènes d'ambulance, plutôt

5 P. Fédida, *Par où commence le corps humain*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2000, p. 38.



comme une longue alarme. La pièce est plus petite, je suis toujours allongée et, sur des étagères, je vois des boccas et des tuyaux au plafond. J'ai du mal à respirer et c'est ça qui me réveille. »

« Ce rêve sent la mort. »

« Ma mère est morte - silence - elle est morte quand j'avais 17 ans. Notre père nous a fait venir dans le salon, nous ne savions pas qu'elle devait se faire opérer, il nous a annoncé sa mort. En fait, c'est beaucoup plus tard que notre père nous a donné les causes de sa mort. Elle est morte des suites d'un avortement. Je me souviens, c'était peu de temps avant la loi Veil. »

« *La bouffée d'odeur putride peut être le rejeton conscient d'un représentant inconscient de la pulsion de mort* »<sup>6</sup> écrit Nathalie Zaltzman dans « La Pulsion anarchique ». Ici, pas d'odeur putride, mais l'odeur froide et stérile d'une salle d'opération, de la morgue. Sa vie est une passion aseptisée qui maintient le désir en dehors de son corps dont l'intérieur, jusqu'à sa grossesse, était aperceptif. Froideur et asepsie. Les mots sont choisis, la parole plaisante. Mais la question restait : comment avait-elle pu, durant ses premiers mois d'analyse, occulter ce traumatisme majeur ? Irène avait fait de la mort de sa mère une histoire sans paroles, sans après-coup. Le silence de son père avait suffi, l'affaire était close. Ce décès avait une cause mais pas de sens. L'interprétation, sauf à avoir recours à un propos trop secondarisé ou trop manifeste passe par la sensorialité, l'affect qui parle au corps tout en reconnaissant l'absence de sens à donner à l'angoisse qui sous-tend le récit du rêve. Comme dans les poupées russes, Irène contient l'enfant qui contient un kyste qui peut être assimilé à l'embryon dont la mère a avorté. Ainsi, c'est par la dimension hallucinatoire du transfert que le corps maternel incarcéré peut être évoqué. Mais, comme dans le rêve, le corps est double, il contient la mère et l'embryon. La pulsion de mort porte le corps séquestré de la mère dans les confins de l'appareil psychique, « *inscrivant les relevés d'un corps définitivement résistant aux phantasmes du désir* »<sup>7</sup>. Ainsi, la force du négatif meut l'inanimé

6 N. Zaltzman, « La Pulsion anarchique », *De la guérison psychanalytique*, collection Epîtres, PUF, 1998, p. 120.

7 N. Zaltzman, « La Pulsion anarchique », *De la guérison psychanalytique*, collection Epîtres, PUF, 1998, p. 136.

et l'étend à travers une parole désincarnée. Toute tentative d'intervention de l'analyste est vécue comme intempestive et vient renforcer la tendance à la répétition, voire peut déclencher une réaction hostile à la douleur ainsi provoquée. Le négatif serait une houle qui vient rouler sur le sable puis se retirer. Ce lieu où le sable et l'eau tendent à se confondre, où la trace s'efface et laisse place à une autre trace, elle aussi appelée à s'effacer. Mais, le négatif est aussi résistance, résistance aux autres forces en jeu dans l'agir transférentiel qui, elles-mêmes, résistent au destin de néantisation de la pulsion de mort. Dans cette cure, la difficulté résidait dans le fait que les traces du refoulement étaient soit effacées, soit insaisissables. Les signifiants gardaient le refoulé au secret. C'est par la régression et son écriture post-historique<sup>8</sup>, accompagnée par la mise en jeu de l'avortement via l'ablation du kyste chez le nourrisson, qu'une voie de réinvestissement de l'objet perdu et du corps propre a pu être ouverte. Après un moment de bouleversement lié à la révélation de l'aveu, Irène a de nouveau lissé sa parole. Une vie sans histoire. Donc, pas de paroles et pas d'histoire. J'en connais assez pour pouvoir l'aider, mais l'analyse est de plus en plus contraignante. Elle reste parce qu'elle veut un autre enfant. Avec l'émergence du désir, et sa polyvalence, arrivent des plaintes douloureuses qui la font osciller entre l'abattement et la révolte. C'est à un autre qu'elle demande de prendre en charge sa douleur, d'être garant de son unité, de maintenir sa culpabilité éloignée de sa conscience. Elle use de l'« action suggestive de la cure »<sup>9</sup>, de sa soumission à l'objet transférentiel, pour dévider un discours qu'elle imagine rassurant et satisfaisant. Avoir un enfant lui évite d'être coupable d'avoir eu une enfance. Dans la mort, mère et embryon sont conjoints. Elle n'a toujours été que mère et ne supporte pas les mouvements violents, d'amour comme de haine, qu'elle peut éprouver. Une fois enceinte, elle décide de partir. Pour Irène, la conclusion de la cure est favorable, elle a eu ce qu'elle était venue chercher. Il ne s'agit plus de sauver sa peau mais l'intégrité supposée de son moi. La

8 L'expression est de D. Scarfone.

9 S. Freud (1920), *Au delà du principe de plaisir*, OCF/P, XV, Paris, PUF, 1996, p. 290.

question est de savoir jusqu'où laisser s'étendre le négatif, qui se dévoile comme résistance à l'analyse de la culpabilité qui est à portée d'oreille. Comme le sable, je me contente d'absorber jusqu'à ce que la patiente supporte de regarder la trace qu'elle laisse, puis les traces effacées dont je suis le dépositaire. C'est au bord du fantasme de la séduction œdipienne que le refus vient s'opposer à la négation, qu'il n'est pas possible d'admettre, même en usant de la forme négative, que l'enfant imaginaire soit l'embryon mort car meurtrier « *(Notre inconscient) ne connaît pour les crimes aucun autre châtement que la mort* »<sup>10</sup>. La mise en jeu de la mort, via l'ablation du kyste, sépare l'embryon de la mère incorporée, conservée comme un corps interne intact pour qui peut enfin exister l'éternité. Car, « *Notre inconscient ne croit pas à la mort propre, il se conduit comme s'il était immortel... (Il) ne connaît absolument rien de négatif, aucune négation* »<sup>11</sup>. Quitter la cure, c'est être une enfant capable de ne pas faire mourir sa mère.

Quand Joséphine s'installa sur le divan, il y eut un moment de stupeur. Elle dit : « *Je suis noire, et votre fichu morceau de tissu blanc me rappelle ma couleur. Je ne comprends pas que vous mettiez ce truc blanc sous ma tête, comme si mes cheveux étaient sales. Je fais attention à ma façon de parler, de m'habiller, je ne me fais pas remarquer. Je m'efforce d'être sans odeur, sans couleur, sans saveur, ainsi, je passe inaperçue. Je suis dans le négatif* ».

Voilà est le titre d'une exposition au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. C'est une installation. Après l'avertissement destiné aux âmes et cœurs sensibles, le visiteur est invité à pénétrer dans un couloir sombre, pas vraiment un labyrinthe, juste deux ou trois coudes qui donnent une impression de longueur, de distance. D'abord figé par une détonation, il est attiré par une étincelle dont l'éclair guide ses pas mal assurés. L'installation, de Claude Lévêque, est en hommage aux enfants noirs des ghettos tués pendant les guerres de gangs.

« *Dans le négatif, le noir est clair et le clair est noir.* »

10 S. Freud (1915), « Actuelles sur la guerre et la mort », OCF/P, XIII, Paris, PUF, 1988, p. 154.

11 Ibid., p. 153.

« *Je ne me montre pas comme je suis, je ris, j'ai un visage souriant, je suis serviable, affable mais à l'intérieur, je suis profondément triste, malheureuse. Les gens ne voient pas ce que je suis réellement. Ici, allongée sur ce divan, j'ai le sentiment d'être dans un cercueil* ». En développant sa théorie sur le négatif, André Green précise qu'il ne peut se réduire à un processus photographique et l'apparente à une structure. Mais, entendre « négatif » comme un signifiant le disjoint du concept et le fait entrer dans le procès de la cure, où il ne peut le plus souvent être saisi. Ceci me permet de penser une des dimensions du négatif, en particulier dans la névrose. Aussi je peux essayer de lui faire quitter la « *parole vide* » pour le faire entrer dans le champ d'une parole pleine « *qui se définit par son identité à ce dont elle parle* »<sup>12</sup> dans le champ de la parole de l'autre. Joséphine se protégeait de la douleur, elle avait habillé son corps de mots, les mots du savoir, de l'apprentissage, de l'exigence paternelle. Cette langue apprise, assimilée qui devient une seconde langue réduite à un langage technique, et dans laquelle se déroule l'analyse, fonctionne comme un contre-investissement, un rempart contre la destructivité de son monde interne. La langue de la mère, un français teinté d'idiomes africains dont la patiente prenait soin de se défaire, est jugée trop usée, inadaptée à sa vie de femme active et est maintenue enclavée. Elle est harcelée là où elle ne peut pas, ne doit pas faillir, dans son efficacité. Dans un premier temps, elle a trouvé, dans le dispositif de l'analyse, de quoi tenir la souffrance à l'écart. C'était l'ambiguïté même de sa demande que la situation du cadre analytique ne faisait que redoubler : lui proposer une parole libre tout en maintenant son enfermement dans le divan/cercueil, laisser la mort occuper sa vie.

Pour Freud, l'effroi « *est un état dans lequel on tombe* ». La brèche qui s'ouvre alors dans le déroulement du discours modifie l'écoute de la valence signifiante des mots, et ma capacité à intervenir. Plusieurs phénomènes concomitants bouleversent le cours de la cure. Durant les premiers temps, elle répétait

12 J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 381.

« Il faut que je m'affranchisse », une phrase qui restait énigmatique. Elle le disait sur un ton neutre, sans affect. Je ne savais quel sens lui donner, si ce n'est celui lié à l'esclavage. Mais, on est affranchi par le maître, on ne s'affranchit pas. Dans ce renversement passif/actif pouvait s'entendre son désir de se maintenir dans l'actuel. Je réalisais, dans l'après-coup, que s'affranchir est d'abord s'affranchir de la contrainte par corps, au risque de montrer son dénuement, sa passivité homosexuelle. C'est dans ce dispositif que s'insinue la négativité dans le champ transférentiel. Tomber, c'est soumettre, pour un bref instant, le processus secondaire à l'effraction du processus primaire, à l'élaboration inconsciente, prendre les signifiants comme des mots d'esprit et retrouver le paradigme du rêve. Freud écrit : « Dans ce que nous avons appelé le processus primaire, (les mots) sont condensés et transfèrent les uns aux autres leurs investissements, sans reste, par déplacement ; le procès peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assume la représentation de toute une chaîne de pensées. »<sup>13</sup> Je me suis demandé ce qui avait pu, si brutalement, provoquer le retournement de la charpente d'un traitement dont l'hallucination négative du sujet par lui-même semble, rétrospectivement, avoir été la clé de voûte. C'est-à-dire que si le narcissisme est conservé, l'image qu'il projette, en particulier sur l'analyste, n'est pas réfléchi. Il n'y a donc pas d'image mais pas de perte (qui est hallucinée) non plus, ce qui la protège de l'angoisse. Ainsi, Joséphine voit : rien. La tension hallucinatoire maintient l'unification du sujet, et donne l'impression que le face à face persiste malgré la position allongée. L'important est que se maintienne l'illusion ne pas souffrir. La modification de la couleur du tissu repose-tête, comme toute modification du cadre, peut être le déclencheur de cette scène mais, dans ce cas, ceci me paraît parcellaire et ne dit rien du processus en cours. Je fais l'hypothèse que le tissu, dans sa blancheur, joue le rôle du miroir sphérique dans le dispositif optique de Lacan<sup>14</sup>. En désaxant la vision, ce modèle révèle ce qui ne peut se voir, la captation par sa propre

image. Le « noire », qui surgit à la place du rien, est un révélateur, un appel vers l'étourdissement et le champ du langage dans le vacillement des identifications. « *L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le Je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. Cette forme serait plutôt au reste à désigner comme Je-idéal, si nous voulions la faire rentrer dans un registre connu, en ce sens qu'elle sera aussi la souche des identifications secondaires.* »<sup>15</sup> Lorsqu'une parole propre, reconnue comme telle par le sujet parlant et quelques autres, apparaît, l'ébauche des identifications spéculaires, aussi floues et informes soient-elles, suscite l'effroi et crée une lacune<sup>16</sup> dans le dispositif défensif. L'élimination de l'hallucination négative et le mouvement de basculement vers l'objet transférentiel s'accompagnent d'une diffraction des identifications. Alors, l'analyste devient à la fois un point de fuite, un nadir confiné dans le silence et le point d'anamorphose où se reconstitue l'image unifiée du sujet. La focalisation sur l'objet transférentiel contraint à l'unité du Je et à une tension que la pulsion, « concept limite entre le corps et l'esprit », va mettre en représentation, une représentation que les mots vont nous permettre de saisir. Ce souvenir de l'exposition, qui me revient alors, doublement effrayant, par l'expérience sensorielle vécue (la détonation) et par l'événement qui l'a engendrée (les meurtres) permet de poser mon écoute au niveau de la parole de Joséphine et d'entendre l'association « noire » et « négatif » comme un trait d'esprit, comme un jeu avec des pensées. Dans une note du *Mot d'esprit*, Freud écrit « *Le jeu avec des pensées (...) a été assujéti à une répression très énergique, et le plaisir qu'il peut fournir n'est que le plaisir procuré par la suppression de l'inhibition (...) la libération du non sens (...)* »

13 S. Freud (1915), *L'Inconscient*, OCF/P, XIII, Paris, PUF, 1988, p. 239

14 J. Lacan, « Le Modèle optique des idéaux de la personne, figure 2 », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 674.

15 J. Lacan, « Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.

16 S. Freud (1896), « Manuscrit K », *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p. 137.

le non-sens qui est demeuré dans le mot d'esprit fondé sur des pensées acquiert secondairement comme fonction de faire en sorte que notre attention se trouve tendue par la stupéfaction (...) (qui) peut devancer la compréhension. »<sup>17</sup> De fait, l'esprit, dans le cas de ce *witz* tendancieux, n'est pas par lui-même source du plaisir, mais constitue le facteur qui suspend l'inhibition et qui rend ainsi accessibles des sources de plaisir de type libidinal. Freud formule que, de toutes les formes comiques, seul le *witz* a une relation avec l'inconscient et avec le rêve dans lequel il repère nombre de mots d'esprit. Il revient sur la relation d'opposition, le sens contraire des mots qui existe dans le rêve, prémices à la fonction de jugement et au négativisme (dans le sens de négation). Il pourrait s'établir un rapprochement entre le *witz* et la négation, tous deux facilitant l'admission du refoulé par un abaissement de la tension, mais seul le mot d'esprit apporte un gain de plaisir et a un rapport direct avec l'inconscient.

De plus, le mot d'esprit est une activité psychique sociale, « *la plus sociale* » et nécessite la présence d'un tiers. Dans le traitement de Joséphine, l'introduction d'un autre possible rompt avec les processus de désinvestissement qui aboutissent à une sourde auto-destructivité. L'interprétation est un « pas-de-sens », qui autorise la patiente à entendre d'autres voix dans le langage, des mots enfin détachés du corps de la mère gardé au secret. Ainsi il y a comme une bande passante entre les mots de l'inconscient, la révélation de leur sens opposé par l'interprétation et l'usage de la négation. Celle-ci apparaît comme le représentant de l'acte de refoulement. Le « pas-de-sens » est un des ajouts de Lacan à la théorie du mot d'esprit, avec l'effacement du tiers au profit de la métaphore. Le *witz* s'éloigne du modèle du rêve, devient la partie émergée du système de l'Autre qui le reconnaît comme tel. Le mot d'esprit, en abaissant la tension, crée un autre, complément d'objet, qui enrichit le langage d'un autre monde imaginaire dans lequel l'hallucination peut se perdre laissant sa trace dans l'absence qui articule les représentations et leurs représentants. L'ouverture à l'altérité et le réinvestissement possible

d'un corps propre, même réduit à la couleur de sa peau, permet à Joséphine de reconnaître comme siennes sa douleur physique et sa souffrance psychique. Le négatif dans le champ transférentiel témoigne, sous la tension de l'hallucination négative, d'un manque de représentation. Il se différencie alors du refoulement qui, dans l'espace transférentiel, est marqué d'une absence qui appelle au retour et à la présence de représentations. C'est ainsi que, quelque temps plus tard, Joséphine fait le récit d'un rêve : « Je suis dans une maison, une sorte de manoir, il y a une fête, des visages que je reconnais mais sur lesquels je n'arrive pas à mettre des noms, je ne sais donc pas vraiment qui sont ces gens. Des filles s'embrassent, on ne me voit pas, je vais dans le parc au bout duquel il y a une sorte d'étang ou de petit lac, et un homme avec une barque. Il me fait traverser et je me retrouve sur l'autre rive, à suivre une voie de chemin de fer qui me mène jusqu'à un tunnel dans lequel j'entre et où j'entends une voix, mais je ne vois personne me parler. Je ne me rappelle pas ce que cette voix me dit. Je sors du tunnel par une issue de secours, une porte creusée dans la roche. » « Ça me rappelle quand nous parlions dans le noir avec ma sœur. Ma sœur n'est pas comme moi, elle revendique une identité *black, black power, black is beautiful* ».

Winnicott établit que, lorsque le nourrisson tète, c'est le visage de la mère qu'il voit et qui fait fonction de miroir<sup>18</sup>. Comment ce visage maternel a-t-il disparu des yeux de la patiente ? Comment en est-il venu à manquer ? L'hypothèse freudienne, que le rêve vient confirmer, est que sa mère détourne son regard de Joséphine pour le tourner vers sa sœur. Confrontée à cette détresse, elle identifie son manque à sa mère, qui, du coup, telle une momie, ni ne manque et ni ne vit. Dans l'histoire de Joséphine, c'est sa mère qui représente son attachement à l'Afrique et c'est ce « noire » maternel qui est recouvert par le « clair » de l'assimilation, comme les deux faces d'une même peau. C'est la mère, gardienne du « noire », qui est incorporée. À l'abri de cette enveloppe la ruine interne s'installe, les organes ont vieilli précocement, ce qui met en danger

17 S. Freud (1905), *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, collection Folio, 1996, note 1, p. 255

18 D. W. Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille », *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 153-162.

son avenir de femme et de mère. S'abandonner à l'autre, se laisser vider même financièrement, avoir des dettes et, encore plus, avoir des dettes pour autrui, comme pour son ex-ami, projette sa ruine et la met en acte. Ainsi, elle se sauve de l'effondrement mélancolique et s'oublie dans le devoir. La recherche (active) d'une jouissance masochiste (passive) est le scénario, en particulier par le paiement des séances, qui se joue répétitivement dans la cure. Il existe alors un double mouvement : celui, via la répétition, d'un abaissement des tensions, et celui issu d'une douleur qui agit pour son propre compte et dont l'intériorisation (qui se manifeste sous la forme de « *Il faut que je m'affranchisse* »), signe la reconnaissance d'un corps propre. La reprise auto-érotique du masochisme pousse à l'assomption de l'effroi et à l'effraction signifiante de la parole, porteuse de la disjonction du semblable et du dissemblable. Alors, le « noire » lui appartient, il n'est plus uniquement l'apanage de sa mère. Mais, pour rendre à ces corps leur dimension érotisée et érotisable, Joséphine doit s'affranchir des stéréotypes que des regards inquisiteurs assignent à la condition noire. En laissant entendre ce qu'elle ne voulait pas entendre, la négation rend saisissable l'insaisissable et ôte le caractère fétichiste dont les mots de la libido - ta peau, ton sourire, ton allure, ton odeur - étaient investis. Ceux-ci étaient devenus les mots de la honte. Le trait d'esprit, en réactualisant la mort dans le transfert (le divan/cercueil), a rétabli la patiente dans sa parole. La négation, par sa fonction de jugement, c'est-à-dire par l'« admission intellectuelle du refoulé »<sup>19</sup>, remet de l'ordre là où le négatif avait installé le brouillage des représentations. C'est dans ces moments que la résistance devient un bord commun à l'analyste et à l'analysant, où chacun doit perdre sa position pour la conserver. C'est à cet endroit, dans la résolution possible du paradoxe, que se tient la solution névrotique, dans l'assujettissement à une parole équivoque. La solution psychotique serait que ces regards soient persécuteurs, que la patiente reste assignée à des signifiants qui lui collent à la peau. Dans le noir, Joséphine trouve à qui parler mais n'est jamais rassurée sur la permanence de la présence de son auditeur. Elle est renvoyée à

19 S. Freud (1925), *La Négation*, OCF/P, XVII, Paris, PUF, 1992, p. 168.

son angoisse d'être ou de ne pas être là où sa mère regarde. Tant qu'il y a du « noire », il y a toujours une place à prendre, une possibilité de se substituer à un occupant illégitime. Longtemps, au cours de ses déplacements professionnels, elle appelait, pour vérifier l'horaire d'une séance ou le changer, s'assurer de ma présence, de la présence d'un corps, support identificatoire dont elle peut annuler le regard.

Le négatif est alors le produit de son fantasme de s'exhiber tout en ne pouvant être vue, exister en protégeant son intimité et son unité. Dans le défilé des regards, se joue sa propre connaissance en tant que sujet, et s'inscrit son roman familial, dans lequel elle tient la place de la fille/filiale du père. Dans ses souvenirs d'adolescence, où, en internat, « elle devait ne pas faire attention » aux regards et remarques évidemment désobligeantes de ses condisciples. Elle s'est protégée en se soumettant à l'injonction paternelle de réussite scolaire. Elle n'a pas de souvenirs d'avant cette période, et peu pendant ; elle pense que, pour avoir tant souffert, elle avait dû quitter un monde plus affectueux. Elle situe son traumatisme dans la lutte pour sa survie au milieu de filles qui se réunissaient en clans selon des affinités et des codes qui lui échappaient. Elle, et quelques autres, étaient réduites au rôle de *go between*, va-et-vient, illusion de mouvement où l'espace est aboli, sommées, au gré des rivalités, de choisir un camp dans lequel elles n'étaient en fait jamais intégrées. Elle était confrontée à un silence interne, une sensation de vide, elle ne trouvait les mots ni pour se rassurer, ni pour répliquer. L'absence d'une langue maternelle dont elle puisse se saisir pour son propre compte la confronte au silence fondamental, à la destruction du désir par la souffrance (psychique). Le désir de se déprendre de cette douleur, de cet investissement libidinal du moi, la fait fuir et revenir. Elle a rencontré un homme à qui elle a pu donner vie, un corps à érotiser qui a suscité sa curiosité, qu'elle pouvait approcher car plus elle approchait, plus il se délitait. Elle trouve en lui ce qu'elle ne perçoit pas en elle : « *La conservation d'une vie à l'abri de toute atteinte.* »<sup>20</sup>

Il n'existe jamais de satisfaction mais, étrangement, pas

20 S. Freud (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort*, OCF/P, XIII, Paris, PUF, 1988, p. 147.

de frustration non plus, juste la découverte de cette anesthésie affective qui la soutient jusqu'à aujourd'hui. Même quand elle évoque une maladie somatique qui l'a atteinte, ceci ne semble pas la concerner. Elle a été soignée, s'en est sortie sans trop de dommages, des cicatrices, oui, à peine, la technique médicale est en progrès, les médecins savaient où ils allaient, ce qu'ils faisaient. L'imagerie médicale montre une maladie, pas un corps douloureux. L'effroi encore, le sexe des filles, celles qui partagent des plaisirs qu'elle se doit d'ignorer. Ne pas bouger, ne pas être regardée, abolir toute perception, tout ce qui pourrait lui donner un corps, ce qui pourrait être source de plaisir et de représentation. Elle n'est pas une fille, pas un homme non plus, elle est « noire ». Noir comme la métonymie de Ne pas VOIR, comme le sujet de « négatif », comme le sens opposé de clair. Dans les mots, détachés de la honte refoulée, Joséphine peut « se perdre de vue pour se voir à l'œuvre »<sup>21</sup>.

Un jour, le névrosé s'aperçoit que son image, dans le miroir, ne lui parle pas, et qu'il aura donc besoin d'un autre pour apprendre à parler. Pour arriver à ce stade, il doit déjà savoir quelque chose du langage. Et, bien souvent, l'autre, c'est la mère. C'est même le premier autre. Il va s'agir pour l'enfant de distinguer la parole de la mère de la sienne, ce qui suppose

la capacité maternelle à prendre en compte le langage de l'enfant, à entendre par exemple, les modulations des pleurs de l'*infans*. Selon que la mère se réduise à son seul narcissisme ou soit métonymique des fées bonnes, mauvaises ou pas qui se penchent sur le berceau, le destin du langage en sera modifié. Peau contre peau, l'enfant est un corps infiltré par les signifiants maternels. Que ceux-ci soient porteurs, ou pas, d'une promesse de retour, l'éloignement de la mère sera éprouvé comme une rupture ou une séparation, une absence ou un manque. Ce que les patients reproduisent dans la cure est d'aller nous chercher ailleurs, au bord de notre vérité. Où qu'ils aillent, quel que soit le lieu où ils nous cherchent, ils savent qu'ils seront trouvés. De la possibilité de la mère d'être en deuil de ses idéaux dépend l'avenir du sujet à être propriétaire de soi. Le négatif dans le transfert a à voir avec la dimension métaphorique de la perte et la conservation de l'objet en soi par l'usure des liens transférentiels. Si la perte est une perte irréparable, elle ne peut être perdue, sauf à être absorbée par un bord. Ce bord, c'est celui qui court entre le sujet de l'énoncé transférentiel, de la fiction de la cure et le sujet de l'énonciation. Le lieu où s'articule le désir et la parole, où les fantasmes se construisent imbriqués, où devient possible la création d'un objet subjectivé.

---

21 C. Lefort, cité par René Lemieux dans « Héroïsme de l'esprit et signes politiques », 2010, Tahir, p. 22.

# *Jouer avec l'insoluble ?*

*Claude Barazer*

Daniel Widlöcher, je vous écoutais il y a quelques semaines, à l'occasion d'un colloque organisé sur le thème *Lacan et le contre transfert*, parler avec beaucoup d'humour et un peu d'ironie de ces attitudes de sphinx hiératiques et silencieux qu'adoptaient la plupart des psychanalystes dans les années 50, conformément à l'exigence de neutralité ou plus précisément d'indifférence, puisque neutralité fut une mauvaise traduction - et à l'idéal d'impersonnalité que requiert la méthode. Postures qui ont contribué, à leur façon, à amorcer à cette époque le débat sur le contre transfert, lequel se poursuit aujourd'hui et constitue sans doute un des enjeux majeurs pour l'avenir de la psychanalyse. En vous écoutant, il me venait deux réflexions à l'esprit : d'une part que ces figures intimidantes ne devaient pas précisément inviter au jeu mais davantage à un travail consciencieux, ce qui rejoint certaines critiques ferencziennes formulées en termes trop moralisants d'« hypocrisie professionnelle », je préférerais parler d'« esprit de sérieux ». Et d'autre part, je me disais que cette tentation de la posture correspondait, sous des masques et des styles divers, à quelque chose qui touche de très près à la condition même du psychanalyste aussi bien d'hier que d'aujourd'hui.

Le psychanalyste prête sa personne aux projections transférentielles et il le fait le plus souvent sans préciser au départ ce qui en constituerait les limites pour lui tolérables. Son offre d'écouter et de supporter le discours d'un autre sans a priori de contenu et de durée a quelque chose de démesuré et d'imprudent voire d'un peu fou. Certes il y a l'amour de transfert, il y a l'identification de l'analyste au « sujet supposé savoir » mais il y a aussi tout ce qui peut survenir et relever des passions négatives. L'analyste peut aussi bien dans le transfert venir occuper la figure

d'un sujet supposé imposteur, supposé malveillant, supposé incompetent, et bien d'autres soupçons supposés.

La psychanalyse est-elle une chose sérieuse ou une imposture ? Un vrai travail ou un jeu suspect ? Fait-elle du bien ou du mal ? Soupçon qui peut prendre différents masques comme on vient encore de le constater avec le livre d'Onfray. Ce soupçon est irréductible, il est structurel, il tient à l'objet même de la psychanalyse et à la singularité de sa méthode. Il hante sa réputation sociale depuis ses débuts autant qu'il est une composante essentielle du transfert négatif dans toute cure, parfois de façon très insidieuse.

La psychanalyse entretient un rapport extravagant, au sens fort du mot, avec le langage et la parole. Ce qui se déroule dans une séance n'a rien d'une « conversation ordinaire » et si c'est assimilable à un jeu, c'est un jeu qui rompt radicalement avec les fonctions et les usages habituels. Nous attendons du langage, dans sa déconstruction régressive, rien moins qu'il révèle au sujet la nature des démons qui le déterminent à son insu et de l'acte de parole qu'il les convoque *in praesentia*. Mais nous imposons à ces démons qu'ils coulent leurs excès dans le défilé étroit d'une expression verbale civilisée. Autant prétendre faire passer le fameux chameau par le chas d'une aiguille. La méthode est un jeu paradoxal et quelque peu violent dans son principe.

Imaginons une séance un peu mouvementée : le patient allongé exprime ses passions sans ménagement, verbalise des plaintes, des reproches, voire des menaces ; l'autre la plupart du temps ne répond pas et garde le silence. Puis la séance arrive à son terme. Le psychanalyste le signale par un mot ou un grognement. Le patient immédiatement s'interrompt, se lève docilement, paie en silence et

sans discuter, puis s'en retourne à sa vie normale. Jusqu'à la prochaine. Un témoin candide qui assisterait à cette scène la trouverait ahurissante : qu'est-ce en effet qu'une passion qui se déploie dans le vide de toute réponse, s'interrompt au signal et paie pour se faire entendre ? Sinon une passion « pas pour de vrai » comme disent les enfants ? Quand passe-t-on brusquement d'un régime de parole à un autre si radicalement différent, sinon au terme d'une récitation théâtrale ou au réveil d'une hypnose ? Pourtant ici ni théâtre, ni hypnose, ou seulement un peu des deux. Chaque séance réalise un jeu étrange, parenthèse artificielle et assez « folle » sur fond de vie ordinaire. La règle fondamentale est une invitation à extravaguer mais, éveillé et dans des limites très rigoureuses.

On ne peut jamais vraiment s'y habituer et ce n'est pas plus mal. La banalisation présente plus de risques que d'avantages tant du côté de l'analyste que du patient, comme en témoigne à souhait la ritualisation obsessionnelle de l'expérience.

Mais il se peut, à ce jeu, que la passion ne soit jamais au rendez-vous, que l'expérience s'apparente à un exercice intellectuel interminable et un peu vain, futile dit Winnicott, ou à l'inverse que la passion ne cesse pas au signal, qu'elle déborde le cadre artificiel dans lequel nous prétendons l'enfermer.

La cure de parole se déploie à l'abri d'un « comme si », d'une combinaison subtile entre « pour de vrai » et « pas pour de vrai », la névrose de transfert est une névrose « comme si », mais ce compromis ludique peut aussi bien échouer à s'installer, comme le montrent les cures désenchantées, que se rompre brutalement comme en témoignent la bascule psychotique du transfert ou le passage à l'acte. L'analyste est un être exposé, vulnérable, décourageable, sadisable, usable et même épuisable, offert à toutes les perversions, les mises à l'épreuve et les répétitions.

Après tout, la cure de parole n'est pas un traitement médical : il n'est écrit nulle part ni quand ni comment ni pourquoi elle devrait se terminer. L'analyste peut facilement se trouver pris aux pièges de son offre. Les analyses interminables s'avèrent être parfois le fait de patients qui ont trouvé dans cette pratique

incomparable du langage et de l'interlocution des bénéfiques de plaisir, qui se suffisent à eux-mêmes. Demande-t-on à quelqu'un qui pratique la musique ou la danse pour son plaisir à quelle date il compte y mettre un terme ? Le jeu psychanalytique peut muter de sa fonction de moyen à celle de fin en soi. Dans ces contextes, il faut à l'analyste, non seulement supporter jusqu'à une certaine limite, ce à quoi il se prête contre rétribution, mais en plus conserver à l'égard de tout cela ce que j'appellerai une **disposition ludique au long cours** comme dimension essentielle du contre transfert. C'est-à-dire postuler que tous les effets que la cure va produire seront *a priori* bienvenus, dans la mesure où ils procèdent de ce paradoxe d'actualiser sur la scène du présent une autre scène absente. De satisfaire simultanément au jeu de l'illusion et de la déception. La posture est une tentation permanente, celle de tirer son « épingle du jeu », du jeu auquel nous nous prêtons.

L'esprit de sérieux répond à cette façon d'objectiver précipitamment dans la langue de bois psychanalytique en termes de résistance, de passage à l'acte, de réaction thérapeutique négative ou d'attaque contre le cadre, voire de catégorisation psychopathologique ce qui se présente à nous et nous affecte comme effets « malvenus » et « indésirables ».

Les états limites pourraient plus souvent qu'on ne se l'avoue, désigner les limites de la disponibilité ludique de l'analyste.

Lorsque je lis sous la plume de Searles, à propos d'une patiente psychotique à qui il avait proposé une cure, la remarque suivante : « Les dix premières années, elle est venue deux fois à ses séances », je me dis que, dans les mêmes circonstances, je n'aurais jamais pu écrire cela ni même le penser, parce que les capacités ludiques que je suis en mesure de mobiliser face à la temporalité psychotique ne sont pas celles de Searles.

Le fil que j'ai suivi peut se formuler ainsi. Bien entendu, on peut trouver beaucoup de raisons d'accrocher le terme de jeu à celui de psychanalyse. D'abord du fait de l'extrême polysémie de ce mot : il parle aussi bien de plaisir, d'écart, de mouvement, de simulacre,



de conventions, de ritualité et bien d'autres choses. Et, comme tout ce qui touche à la psychanalyse peut aussi relever de tous ces qualificatifs, la conjonction de ces deux termes est inévitable. On parle aussi bien du jeu des pulsions que de celui des instances ou du transfert. Mais pour quel bénéfice ?

Je verrais deux directions principales, du moins dans les cures d'adulte : l'une qui serait celle incarnée par le *witz* ou encore le jeu de *Fort-Da*, l'autre par le transfert ou encore le jeu de la bobine. Dans le premier cas, « jeu » est utilisé pour désigner toutes ces opérations dont dispose l'inconscient pour donner forme à ses effets perceptibles : les rêves autant que les symptômes, ou les lapsus ; jeux absurdes ou spirituels sur les représentations de mots ou de choses. Le chapitre VI de *l'Interprétation des rêves* peut être lu comme la description de tous ces jeux. Si le travail du rêve ne pense pas, indiscutablement il joue.

Une jeune femme fait beaucoup de *baby-sittings* pour payer ses séances, elle ne manque pas une occasion de le rappeler à son psychanalyste. Un soir elle est appelée par un père de famille qui vit seul avec ses deux enfants, qu'elle connaît bien pour les avoir déjà gardés. Un vieux, au moins cinquante ans, qui la répugne par la façon qu'il a de lui faire systématiquement des avances grossières en se croyant irrésistible. Ce qui se reproduit ce soir-là. Elle le repousse et se retrouve dans la rue pour rentrer chez elle. Il fait nuit, il fait froid, il pleut, elle n'a pas pris de parapluie, elle arrive chez elle complètement trempée, me dit-elle. Cette nuit-là elle fait un rêve, qu'elle apporte le lendemain en séance : *elle est dans une rue, il fait nuit, elle marche sur le trottoir. Sur le trottoir d'en face il y a une caisse pleine de parapluies. Il faut qu'elle change de trottoir pour aller en voler un, mais ce qui est étrange c'est qu'il lui faut traverser la rue en biais. Elle se dit dans le rêve : « J'en prends un petit pour pouvoir me le mettre facilement dans la poche »*. Le rêve s'arrête là : il lui fait bien sûr penser à ce qui s'est passé la veille au soir. Mais elle trouve certains détails assez bizarres : que peut bien signifier « traverser en biais ». Je lui propose sur le mode interrogatif : vous biaisez ? Il lui revient alors qu'elle a eu une pensée dérangeante à propos de

cet homme, la veille, il s'est vanté d'avoir un poste influent dans un secteur professionnel qui concerne directement les études qu'elle poursuit, si elle baisait avec lui, elle pourrait facilement se le mettre dans la poche. L'expression « changer de trottoir » va dans le même sens, elle croise souvent près de chez elle un autre « vieux » plein de fric qui lui fait chaque fois des avances et, maintenant, quand elle le voit elle change de trottoir. En l'écoutant il me vient une autre association de pensée que je garde pour moi : j'avais été surpris de la façon assez séduisante dont elle avait essayé de négocier à la baisse le prix des séances et l'agacement qu'elle avait laissé transparaître devant mon refus.

On peut percevoir comme « jeu » la façon dont le travail du rêve s'empare de particularités langagières pour présenter plastiquement le désir sous deux modalités différentes, l'une jouant sur la proximité phonique entre biaiser et baiser, l'autre jouant sur la mise en scène littérale de deux expressions métaphoriques, se le mettre dans la poche et changer de trottoir, mais aussi de mon côté le lien métonymique qui relie trottoir à prostitution. Le jeu de l'écoute flottante parcourt en sens inverse comme dans un jeu de pistes les efforts de déformation et de présentation plastique réalisés par le travail du rêve. Mais ce rêve, parce qu'elle l'amène en séance comme objet mis en jeu entre elle et moi, ouvre sur un autre genre de jeu, celui de la névrose de transfert. Ce qui distingue cette production artificielle de la névrose tout court, peut être pensé en termes d'« écart ludique ».

Dans la cure de parole, « tout se passe comme si » selon une formule chère à la rhétorique psychanalytique. Pour peu qu'on ne la réduise pas à un tic de langage, elle désigne bien cet écart ludique. Freud n'en a pas parlé explicitement en termes de jeu. Il parle plutôt d'une maladie artificielle et du transfert comme un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie.

Et, de fait, si la névrose de transfert n'était que la reproduction à l'identique de la névrose, on se demande bien quels bénéfices et quelle terminaison, on pourrait en espérer. La névrose de transfert est une névrose artificielle par le cadre symbolique et

spatio-temporel dans lequel elle est contrainte de s'exprimer et par la triple régression à laquelle elle est soumise.

Donc on peut trouver du jeu partout dans notre domaine et à tous les sens de ce terme, mais qu'est-ce que cela apporte de plus ? Puisque ce à quoi ce terme peut s'appliquer a été décrit de façon satisfaisante par Freud et ses successeurs en faisant la plupart du temps l'économie de cette référence sinon à titre d'analogie ou de passerelle entre différents domaines, magie et rituels obsessionnels par exemple ?

**Mon hypothèse est la suivante : la mise en circulation du terme de « jeu » ou plutôt du qualificatif de « ludique » vaut moins pour sa pertinence épistémique que pour la disposition contre transférentielle qu'il désigne et qu'il soutient.**

Winnicott a sans doute dit l'essentiel à ce sujet. Il a inscrit le « ludique » comme une dimension majeure de l'acte psychanalytique aussi bien du côté de l'analyste que du patient. Mais je le trouve un peu sévère lorsqu'il déclare abruptement qu'un analyste qui ne saurait pas jouer doit changer de métier. Car cette disposition ludique est vulnérable, tributaire des aléas d'une rencontre et remise en jeu, dans chaque cure et à chaque moment d'une cure.

Il y a par ailleurs quelque chose de troublant dans l'insistance de Winnicott à rappeler que le jeu non seulement est premier mais qu'il est thérapeutique en lui-même. Sans doute, en disant cela, se démarque-t-il de l'instrumentalisation kleinienne du jeu et de sa débauche interprétative mais il me semble qu'il y a quelque chose de plus dans son insistance et au fond d'assez mystérieux. Se réfère-t-il aux vertus cathartiques du jeu ? En jouant on se soigne. Pour se soigner il faut jouer mais il faut être deux à ce jeu. J'ai pris cette question du ludique surtout du côté de l'analyste. La disposition ludique, ce n'est peut-être rien d'autre que la reconnaissance par l'analyste, le parti pris d'accorder une valeur métaphorique aux effets que son écoute contribue à produire. Leur valence symbolique, c'est-à-dire leur capacité à présentifier de façon déformée un réel irrémédiablement inaccessible. De le « dire » aussi

bien que de le « faire », mais dans la reconnaissance de l'écart d'un manque, d'une absence, d'une distance irréductible entre le mot ou l'acte et la chose inconsciente à quoi ils se réfèrent.

Parti pris de l'analyste selon lequel dans tout ce qui se présente dans la cure, aussi bien dans un éclair que dans une répétition inlassable, il y a au minimum un point ombilical qui désigne la potentialité symbolique du symptôme et c'est à ce point que son écoute joueuse pourra s'accrocher.

La nécessité de cette disposition ludique n'est jamais autant perceptible que lorsqu'elle est mise à mal, menacée, neutralisée. En négatif en quelque sorte. En effet, ce parti pris n'est pas très difficile à soutenir quand on est confronté au récit d'un rêve ou au surgissement d'un lapsus en séance. En revanche il le devient dès qu'on s'approche de tous ces « agirs » répétitifs, gestes ou paroles dedans comme dehors, rétifs à toute équivalence symbolique ou du moins capables de neutraliser durablement voire de sidérer les nécessités flottantes de notre écoute.

Un patient m'inquiète souvent parce qu'il me laisse penser qu'il n'accepte pas de « jouer le jeu », le jeu convenu de la séance. Il supporte mal cette subversion des règles du dialogue. En fin de séance, il conteste que sa parole doive s'interrompre au signal et ses manifestations d'affects se réprimer jusqu'à la prochaine. Il cherche parfois à engager la conversation au moment de payer. Tout cela me met mal à l'aise, j'essaie de ne pas perdre mon humour en présence de cet homme qui après tout ne fait que me rappeler combien ce que je pratique a d'incongru au cas où la routine me le ferait oublier. Mais parfois je le ressens comme assez menaçant sans que je sache précisément s'il est sérieux ou s'il fait semblant. « Semblant » va s'éclairer un peu plus loin.

Un jour il vient, s'allonge et me dit : « Je n'ai plus de fric en ce moment, cette analyse me coûte trop cher pour ce qu'elle me rapporte, j'ai décidé de réduire à une séance, qu'en pensez-vous ? ». Je garde le silence. Après un moment il s'exclame : « Mais bon sang, répondez pour une fois ! », il le dit de manière assez nerveuse. Mais cette fois-ci, dans son

interpellation en style direct, il m'offre (ou bien cette fois j'entends) une ouverture, je répète « Bon sang ! » ? Je viens de penser à sa mère qui est métisse. Il a été question il y a quelques mois du « mauvais sang » qu'il se faisait pour la situation matérielle de cette femme, des histoires d'argent avec la famille de son mari décédé et de l'attitude ambivalente que cette famille avait toujours manifestée à l'égard du mélange de mauvais et de bon sang qui coulait dans ses veines à elle, du sang noir et du sang blanc. Un ami m'a fait remarquer que le « pour une fois » renvoyait aussi sous forme de jeu de mot à sa demande de réduction de deux à une séance : « Répondez, pour une fois ! ». Je ne l'avais pas entendu. Ce « bon sang » trouve immédiatement un écho chez lui et éclaire sa nervosité à mon égard de façon tout à fait prometteuse.

L'écoute en égal suspens est une écoute joueuse à l'égard du manifeste des performances que chaque acte de parole prétend accomplir. Elle s'en affranchit mais, ce faisant, elle participe par sa singularité à l'instauration d'un jeu potentiellement violent puisqu'il attise artificiellement la demande pour, tout aussi artificiellement s'abstenir d'y répondre. La psychanalyse creuse au maximum et artificiellement l'écart qui sépare la magie, fut-elle lente, investie dans la parole de la mélancolie du langage. Dire qu'elle désendeuille les mots est une manière optimiste de formuler qu'elle pousse à bout, l'impuissance des mots à se présenter la chose. Cette pratique de l'interlocution est certes au service d'une bonne cause, la régression, mais elle n'en est pas moins susceptible de produire des débordements dans et hors l'expression verbale. Un fameux slogan des années 50 résumait parfaitement les règles du jeu psychanalytique : « frustration, agressivité, régression ». J'ignore pourquoi on n'en entend plus parler. Car c'est toujours à des demandes adressées à un sujet supposé pouvoir y répondre que l'attention en égal suspens oppose la désinvolture de son écoute. De ce point de vue, la formulation classique de la règle fondamentale banalise, dédramatise, ce qui est en jeu dans cette pratique de la parole.

Toute parole est une demande, fut-elle formulée à l'impératif comme avec ce patient. Elle est demande

au sens où l'entend la pragmatique. C'est-à-dire que par son contenu, sa forme, sa profération, elle prétend dire et faire de multiples choses, accomplir de multiples performances. Or, à ces performances manifestes, l'analyste va opposer une écoute qui, non pas les ignore, comment le pourrait-il d'ailleurs, mais ne leur accorde aucun privilège particulier. La pragmatique psychanalytique est une pragmatique de la marge, de l'inattendu, de l'incongru. Elle commence en général là où finit la pragmatique des linguistes.

Quand l'homme aux loups prononce « Espe » au lieu de « *Wespe* », Freud n'entend pas une erreur due au fait que le patient est russe et s'exprime en allemand. Il conclut sans hésiter, ni s'étonner plus que ça, à un acte symptomatique. Et il précise que cet acte symptomatique est une mutilation vengeresse. Car le « *Wespe* » mutilée en « Espe » incarne Gouscha, la jeune servante qui aurait, la première, menacé Sergei de lui couper le zizi. Donc Sergei, en prononçant « Espe » met en scène un acte de mutilation. Un jeu avec un mot comme un enfant le ferait avec une poupée à qui il arracherait un morceau ou un animiste avec une figurine dans un rite magique. On a là un exemple assez typique de ce que l'écoute flottante peut requérir de ludique en étant précisément attentive à un jeu qui se met en œuvre grâce au traitement magique d'un mot. Les mots sont aussi des choses qui peuvent être cassées, jetées, combinées, manipulées, compactées au service d'une mise en scène du fantasme. De même pour les autres ressources qu'offre le discours, en particulier la syntaxe qui autorise de multiples bricolages magiques et ludiques, c'est parfois ce qu'on appelle un style. Et tout aussi bien la rétention, l'incontinence, le flot vide ou surchargé du discours. L'histoire de *Wespe* est l'exemple parfait de ce que dans l'épaisseur même du discours secondarisé, peuvent s'enchevêtrer inextricablement des jeux de bobine et des jeux de *Fort-Da* au profit de l'actualisation des fantasmes.

L'argument de ces journées, tel qu'il figure dans la plaquette de l'APF, nous rappelle que le fameux travail de l'historien hollandais Johann Huizinga

s'ouvre sur une hypothèse pour le moins intimidante : le jeu serait antérieur à la culture. Il est tentant évidemment d'imaginer qu'il en serait donc à son origine. Mais Huizinga fait surtout référence au fait que déjà les animaux supérieurs jouent. C'est une hypothèse qui est aujourd'hui discutée par les éthologues. Que les animaux aient des conduites de simulacre, par exemple qu'un chat manipule une pelote de ficelle comme il le ferait d'une souris ou bien qu'un chien joue à disputer à son maître la possession d'un bout de bois, n'implique pas forcément qu'ils jouent au sens ou nous l'entendons pour l'enfant.

Pour savoir si les animaux jouent, il faudrait imaginer quelles visées psychiques et sociales servent leurs conduites de simulacre ? Ce qui n'est pas évident sinon sous forme de projections anthropomorphiques. Mais ça ne l'est pas non plus pour les humains. Le « faire semblant » conserve toujours quelque chose de plus énigmatique que l'acte « pour de vrai » qu'il imite. Visée de plaisir sans doute, mais c'est un peu court, surtout depuis que Freud a étrangement inscrit le jeu « au-delà » et que Winnicott ne cesse d'insister sur le fait que le sens du jeu pour l'enfant ne saurait se réduire à celui d'une réalisation pulsionnelle. Je rapprocherai le point de vue de Huizinga d'un travail récent publié par l'anthropologue Albert Piette. Il y parle entre autres choses, de la disparition de neandertal il y a 30 000 ans environ. Sujet qui excite beaucoup les savants et on les comprend. Pendant des dizaines de milliers d'années, deux espèces humaines ont coexisté, ce qui est déjà en soi assez vertigineux, quand on pense à tous les problèmes que pose déjà la coexistence de deux sexes, puis neandertal a disparu et sapiens a survécu. Longtemps on a pensé que neandertal était moins intelligent ou moins fort ou moins agressif que sapiens. En fait les analyses génétiques pratiquées sur des restes osseux fossilisés infirment cette hypothèse. Dans ce livre, Albert Piette, sur la base d'observations comparatives faites sur les sépultures et les sites de vie de neandertal et de sapiens aboutit à l'hypothèse que neandertal a disparu parce qu'il ne savait pas enchanter son univers. Il prenait le réel de plein fouet, la mort, la maladie, les bêtes sauvages, les ennemis

sans aucune possibilité d'effectuer ce pas de côté ludique et créatif, privilège de saviens. Il ne savait pas détourner les objets et les événements de leur signification manifeste. Je ne sais pas si cette hypothèse résistera aux recherches mais, pour nous, elle présente d'étranges résonances avec celles de Winnicott. Nous rencontrons nous aussi des hommes et des femmes de neandertal qui ont du mal à enchanter leur monde. Ils nous donnent du fil à retordre dans les cures. Ils évoquent ce que Winnicott désigne en termes de soumission complaisante à l'égard du monde, mais on peut penser aussi à ce qui est défini en terme de pensée opératoire, voire à certaines formes de mélancolie ou de psychose sans délire car c'est peut-être la même folie qui interdit d'utiliser les objets du monde pour construire ses fantasmes que celle qui les confond sans écart. La cure exige cette capacité d'enchantement, le transfert est une forme d'enchantement d'une rencontre.

Lorsqu'on pense « jeu » aujourd'hui et que l'on est psychanalyste, on pense forcément à la bobine de Freud et à la spatule de Winnicott. C'est-à-dire à une façon qu'a l'enfant précocement de manipuler les objets qui l'entourent dans un usage tout à fait autre que celui auquel les destine l'adulte. Les jeux les plus précoces témoignent de ce génie dont dispose l'enfant de pouvoir mettre n'importe quelle chose au service de ses rêves. Tous les apprentissages, du moins chez l'enfant bien portant, semblent comporter cette dimension de détournement ludique, les objets aussi bien que les mots et le corps. Par exemple un enfant apprend à manier sa cuillère pour manger et simultanément il s'en sert pour tracer des dessins dans sa purée ou comme catapulte. Le précurseur du jeu pourrait être ce détournement ludique primordial que constitue la sexualité autoérotique en ce qu'elle implique un détournement des fonctions d'autoconservation aux fins de pur plaisir. Dès sa naissance, l'enfant est invité à prendre le sein de la mère pour autre chose qu'un organe alimentaire. Parmi les manipulations auxquelles se livre l'enfant sur les objets, il y en a une qui apparaît à la fois comme la plus précoce et la plus fondamentale, c'est le « lancer » et le « lancer - ramener ». Outre

ses déterminations pulsionnelles, on est tenté de voir dans cette combinaison d'« apparition - disparition », de « séparation - retrouvaille », et de « rejet - reprise » la symbolisation de la symbolisation elle-même voire de la subjectivation. De la séparation du signe et de la chose, du sujet et de l'Autre primordial. De la constitution d'un manque fondateur, sur quoi se fonde et s'éternise le désir. Et c'est bien à l'abri de ce manque irréductible que s'appuient les conditions de possibilité de la cure comme le démontre *a contrario* le moment psychotique.

C'est à l'abri du jeu comme variante de la négation que le refoulé peut se permettre de faire retour. Il y aurait sans doute à préciser le parallèle possible entre le « jeter ramener » du jeu et le « avaler cracher » de la négation. Les bases pulsionnelles de la négation seraient-elles davantage du côté de l'oralité et le jeu du côté de la maîtrise motrice sadique anale de son corps et du monde par l'enfant ? C'est une question que je me pose et vous pose. Il se peut que nous rencontrions parfois dans notre pratique des patients qui reproduisent inlassablement dans et hors la cure l'équivalent de ces gestes que l'enfant répète à la recherche de bénéfices multiples et que l'adulte identifie à des jeux. Mais pour ces patients, la dimension de jeu est effacée, ne reste en général que la répétition lancinante et absurde d'actes indésirables et il peut revenir alors à l'analyste d'en restaurer leur valeur ludique et d'adresse, de jeu d'adresse, pour autant qu'il en soit lui-même convaincu et que le dispositif s'y prête.

Une femme de 50 ans souffre depuis plus de 10 ans d'une dépression qui a résisté à tous les traitements antidépresseurs. Pourtant, auparavant, c'était une femme très active, parfois même téméraire. Elle faisait du parachutisme, de la moto et s'est mariée trois fois. À la suite d'un événement professionnel anodin, elle a sombré. Sa psychiatre, découragée, finit par lui conseiller d'aller en parler à un psychanalyste. Elle le fait contre son gré, elle n'a jamais cru que parler pouvait changer quoique ce soit. Ce qui est arrivé est arrivé se plaît-elle à répéter. Je la reçois en face à face. Elle consent à me parler un peu de son histoire et m'en fait un tableau assez terrible. Elle

est née 4 ans après la mort de sœurs jumelles, elles avaient 2 ans, elles sont mortes à quelques semaines d'intervalle d'une forme maligne de rougeole. Leur mère ne s'en est jamais remise, on lui a découvert un cancer du sein quelques mois après, une forme grave qui a nécessité une chirurgie très délabrante du sein et des ganglions de l'aisselle. La patiente me parle à plusieurs reprises de ce trou impressionnant qu'elle voyait, enfant, sur le corps maternel et, chaque fois qu'elle le fait, elle joint le geste à la parole : elle place sa main droite sous son aisselle gauche ; la répétition de ce geste, qu'elle semble accomplir comme un automatisme, me trouble. Après quelques séances où nous cherchons à faire connaissance, elle me laisse un message sur mon répondeur pour m'annoncer qu'elle ne reviendra plus parce qu'il y a quelque chose dans sa vie qui lui fait trop honte. Je la rappelle et la convaincs de poursuivre nos entretiens. Elle accepte et m'apprend que l'inavouable consiste dans une irrésistible tendance à voler dans les grands magasins. C'est plus fort qu'elle. Cela dure depuis des années. Quelques temps plus tard, elle m'apprend qu'elle est devenue grand-mère, car son fils qu'elle ne voit plus à la suite des disputes avec sa belle-fille, vient d'avoir une fille. Puis la séance suivante elle arrive toute bouleversée. Elle s'est fait attraper par un vigile alors qu'elle volait une layette pour sa petite-fille. Ce fut plus fort qu'elle, elle l'a prise sur le rayon, l'a mise sous le bras et est sortie. Le portail a sonné, le vigile l'a attrapée. Elle a eu droit à une leçon de morale très humiliante. Dans la séance, elle revient plusieurs fois sur cette scène et chaque fois qu'elle prononce à propos de la layette « Je l'ai mise sous le bras et je suis sortie », elle fait très exactement le même geste que lorsqu'elle désigne le trou sur le corps de sa mère. Je reste absolument époustoufflé et je me dis que ce lien entre le trou sur le corps de la mère, sa compulsion à répéter ses conduites de vol irréductibles à une kleptomanie perverse, la naissance de cette petite-fille, son arrestation humiliante, tout cela vient se condenser dans la séance en un seul geste qu'elle accomplit sans même s'en rendre compte. La seconde fois dans la séance, je répète après elle « Sous le bras ? ». Elle dit « Oui, sous le bras » et poursuit son récit.

J'ai eu l'impression dans cette séance que ce geste constituait l'équivalent d'un lien psychique et se substituait à un verbe qui serait toujours manquant. En discutant de cela avec Jacques André, je lui demandais ce qu'il aurait fait dans cette situation. Il m'a répondu, qu'il serait sans doute intervenu en joignant le geste à la parole. Et, effectivement, on peut concevoir le modèle d'un type d'improvisation de l'analyste, que je qualifierai de ludique, ici permise par le face à face et qui semble répondre à la particularité de ce qui a surgi en séance.

Notre méthode dissuade l'expression extra verbale, (Ferenczi) ou plutôt elle ne la tolère que lorsque le geste réintègre le verbal, (le ton, le rythme, la prosodie, les jeux avec la syntaxe et encore dans des limites assez étroites : pas d'injure, pas de hurlements, pas d'« agir de paroles », pas d'interpellation, un discours de préférence en style indirect, des passions mentionnées plutôt que proférées. C'est étrange de constater la vitesse à laquelle la plupart des patients se plient aux formes convenues du discours en séance qui sont en fait l'expression grammaticale de la formulation traditionnelle de la règle fondamentale, « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit, etc. », laquelle tend à ramener la parole à sa fonction la plus ordinaire, celle de parler de quelque chose, ici un objet psychique, à quelqu'un, ici le psychanalyste, conformément à la fameuse parabole du compartiment de chemin de fer.

Il y a près de cent ans, un petit garçon de 18 mois s'empare d'un objet, le détourne de la fonction utilitaire que lui assignent les adultes et invente un jeu qui consiste à reproduire les départs et les retours de sa mère. Il le fait sous le regard attentif de son grand-père et il accompagne son geste de deux sons prononcés alternativement. Il n'est pas indifférent que Freud ait choisi de nous laisser en héritage un jeu qui est en fait la combinaison de deux jeux qui obéissent à deux formes d'expression. Vous noterez d'ailleurs que les analystes en fonction de leurs préjugés théoriques parlent tantôt du « jeu de la bobine » tantôt du jeu de « *Fort und Da* ». En fait, ce n'est ni l'un ni l'autre mais les deux mélangés. Avec les va-et-vient de la bobine, on est dans l'action

motrice et le simulacre : l'apparition et la disparition de la bobine imite l'apparition et la disparition de la mère. Le geste ludique mime l'acte de référence. L'autre jeu est purement langagier, il n'y a, en effet, pas plus d'absence dans « *fort* » que de présence dans « *da* ». Freud va à son tour se saisir de cet « objet-jeu » inventé par Ernest et le détourner pour se mettre lui aussi à jouer avec, jouer théoriquement. Puis, après lui, plusieurs générations de psychanalystes vont s'y essayer avec plus ou moins de bonheur.

Et nous, cent ans après, nous reste-t-il encore un peu de « jeu », au sens d'un peu d'écart, de flottement, dans une mécanique trop précisément ajustée, pour jouer à notre tour avec les objets freudiens ou bien sommes-nous assignés à répéter laborieusement et rituellement ce qu'ont dit avant nous nos aînés ? C'est une question importante puisque l'attention en égal suspens est sans doute directement tributaire du rapport plus ou moins ludique que l'analyste peut entretenir avec ses références théoriques puisqu'il est exclu, qu'il les oublie. Ne pas perdre le fil de leur valeur métaphorique pour pouvoir jouer avec. Après tout, dans notre écoute flottante, une hypothèse théorique est *a priori* une pensée incidente comme une autre, rien de moins mais rien de plus. Dans le jeu d'Ernest, maîtrise et vengeance, sans doute, mais peut-être aussi bien une plainte formulée à l'adresse du grand-père. Freud dans le texte ne se présente à aucun moment explicitement comme l'interlocuteur de cet enfant, seulement comme un observateur attentif mais en retrait. Et Ernest, un enfant qui joue seul, en sa présence. Bien qu'il note, un peu agacé sans doute, qu'il passe son temps depuis plusieurs semaines à ramasser les objets qu'Ernest balance à gauche et à droite. Les grands-parents servent souvent à cela, recueillir les plaintes que les enfants portent contre leurs parents.

Parfois une dimension essentielle de ce que nous proposons à nos patients pourrait se formuler en termes de détournement ludique de ces objets pétrifiés que sont leur symptômes ou de ces automatismes démoniaques auxquels ils obéissent. Leur en proposer une mise en jeu, c'est-à-dire que ces « objets symptômes » puissent s'affranchir du

service des jouissances mortifères auxquels ils sont assignés et se dissout dans cet espace ludique que nous proposons. Il peut revenir à l'analyste d'avoir à amorcer activement la restauration d'une capacité d'étonnement, de curiosité, voire d'inquiétante étrangeté vis-à-vis du symptôme face à un patient résolument installé dans une complicité résignée avec ses traits pathologiques. Peut-être est-ce, dans ces cas, à l'analyste à accrocher le fil ? Je serais curieux de savoir si c'est Freud qui l'avait fait. Freud a placé le jeu d'Ernest dans un contexte particulier, celui de l'« Au-delà » mais on pourrait aussi considérer qu'il nous a proposé là une sorte d'analogon ludique de la situation analytique. Imaginons ce « grand-père psychanalyste » un peu en retrait et qui se laisse aller à rêver à ce que son « petit-fils patient » lui donne à entendre et à voir de ce qui l'agite. Dans son attention rêveuse, il ne disjoint pas le geste de la parole, la bobine du *Fort-Da* mais il ne s'attarde pas non plus à nous préciser comment il les articule. Il dit seulement que l'un accompagne l'autre. On est bien dans la rencontre de deux aires de jeu.

Si l'on prend au sérieux l'idée que cette scène pourrait être assimilée au prototype de la situation analytique, alors on est tenté de se demander ce que devient le jeu de la bobine dans la cure de l'adulte. Car en apparence, la cure de parole inventée par Freud privilégie outrageusement l'expression verbale et dissuade conjointement les autres formes d'expression. Tout le dispositif est là pour en témoigner : évitement des gestes, de la rencontre des mimiques, immobilité. Les gestes ont plutôt mauvaise presse. Une amie me racontait qu'une de ses patientes avait pris l'habitude d'aller aux toilettes près de la salle d'attente avant chaque séance et que le superviseur à qui elle en parlait lui avait très fermement conseillé d'interdire à la patiente cette « pause pipi ».

N'aurions-nous pas parfois un peu trop tendance à diaboliser l'acte, ignorer son éventuelle fonction de geste ludique, dans un mouvement inversement proportionnel au culte de la verbalisation ? Mais le verbe aussi est un geste. Qui aurait l'idée, à part Ferenczi, de proscrire une compulsion langagière ? En quoi le style direct serait-il un jeu de langage

plus problématique dans son insistance que le très obsessionnel style indirect, sinon, précisément, qu'il met plus directement à l'épreuve le confort de l'analyste ?

Un patient, depuis le début de son analyse s'arrange pour être très fréquemment « à découvert » sur son compte en banque et donc, n'arrive pas à payer régulièrement ses séances. À la suite d'un rêve, il finit par entendre le signifiant « à découvert » qui dans son histoire résonne dans son double sens sexuel et meurtrier. Le symptôme ne cesse pas tout de suite mais seulement après qu'il a pu relier ce « à découvert » à tout un réseau de souvenirs. Pour que cet homme puisse perlaborer ce signifiant ne fallait-il pas précisément laisser se déployer, sans trop se formaliser, la forme sous laquelle il se présentait ? J'imagine que ce sont des questions compliquées que rencontrent quotidiennement les analystes d'enfants. L'épreuve à laquelle nous confrontent certaines cures est tout autant le « faire » qui est dans le « dire », c'est-à-dire le transfert, du moins dans son versant imaginaire, que le « dire » qui est dans le « faire », la réalisation symbolique dont se charge le geste ou l'acte répétitif. Il faut parfois raisonner dans des cures d'adultes remuantes comme si c'étaient des cures d'enfant. Reconnaître le jeu bienvenu dans l'acte malvenu. Le jeu, tel qu'il se présente exemplairement chez le petit enfant semble constituer la forme primordiale, la matrice, d'un compromis propre à l'humain. Je crois que je dis compromis là où Winnicott parlerait plutôt de paradoxe. En tout cas la possibilité de faire tenir ensemble des contraires, illusion et déception, présence et absence, satisfaction et renoncement, principe de plaisir et de réalité ou pour le dire à la façon des enfants, « pour de vrai » et « pas pour de vrai ».

Dans un jardin public des enfants jouent à se battre. Ils ont ramassé des branches et, à l'abri du fameux conditionnel qui est la grammaire du jeu « on dirait que ce sont des épées », ils font semblant de se battre mais avec beaucoup de passion. C'est cet exploit là que l'on appelle jeu. Le « pour de vrai » est à chercher dans les bénéfiques psychiques qu'ils tirent du jeu, et le pas pour de vrai est à chercher

du côté du renoncement à l'acte de référence, ici la lutte qui est mimée et non réalisée. Dans cette possibilité qui leur est offerte à la fois de satisfaire leur pulsion, enchanter leur monde et répondre aux exigences de la civilisation. La diplomatie est une autre façon de faire la guerre, disait Clausewitz, le jeu et la psychanalyse sont une autre façon de faire l'amour et la guerre, mais ce qui compte pour nous, sans doute plus que pour Clausewitz, c'est l'« Autre ». En ce sens le jeu a quelque chose de vertigineux si on l'envisage comme forme primordiale de toutes les réalisations symboliques. Mais une réalisation qui implique une prise active du corps sur le monde, des gestes, des mouvements, des simulacres. Spécificité que Freud désigne en termes d'hallucino-moteur. Imaginons que parmi ces enfants qui jouent à se battre certains d'entre eux ignorent les vertus du conditionnel, l'un parce qu'une fois convenu que les bâtons sont des épées, l'équivalence tourne à l'identité de perception, pour un autre, un bâton ne sera jamais qu'un bâton et pour un troisième l'usage du bâton va glisser irrésistiblement du « comme si » au « pour de vrai ». Les enfants disposent d'un moyen magique pour sortir du jeu quand il tourne mal : ils disent « pouce ! », pour nous c'est moins évident. Mais n'est-ce pas précisément dans la proximité de ces défaillances du jeu, psychose, passage à l'acte, désenchantement du monde que l'analyste est invité à faire appel à ses capacités ludiques, à sa créativité, à son humour pour tenter de créer de toute pièce un royaume intermédiaire ?

Le titre que j'ai donné à mon travail joue sur l'équivoque du mot insoluble, à la fois ce qui ne se laisse pas dissoudre et ce qui ne se laisse pas résoudre. Ces dernières années, il m'a semblé être, plus fréquemment qu'à mes débuts, confronté à des patients qui viennent ou plus souvent reviennent à la psychanalyse avec des objets insolubles. Du moins des objets qui ont résisté à des tentatives antérieures de dissolution - résolution. Ils demandent qu'on les en débarrasse et ils y tiennent autant qu'à la prunelle de leurs yeux. Ils manifestent à l'égard de ces objets insolubles un mélange de familiarité, de résignation et de rationalisation. Ces objets « hors

jeu » ressemblent à des formes de folies privées, minuscules mais parfois majuscules comme nous en possédons tous secrètement, ces coins paranoïaques qui ne donnent jamais de délire mais qui vous gâche la vie au quotidien, ces convictions mégalos ou hypochondriaques discrètes, mais parfois très invalidantes. Ces croyances folles qui n'apparaissent qu'accidentellement pour disparaître à nouveau aussitôt ou plus banalement, des convictions, des dogmes, des sanctuaires de différentes natures, théoriques inclus.

Ces objets symptomatiques apparaissent souvent comme ayant valeur d'emblèmes spéculaires. Leur survivance est investie comme la garantie d'une continuité et d'une cohérence narcissique, leur dissolution risquerait de mettre le « Trône et l'Autel » en danger. Nous sommes faits de bric et de broc ; la psychanalyse se charge de nous le rappeler, elle est aussi, comme son nom l'indique, un **jeu de déconstruction** qui s'attaque aux logiques et aux cohérences imaginaires auxquelles se cramponnent nos « moi ». Leur mise en jeu, si elle est possible et souhaitable, réclame de l'analyste une implication ludique qui s'écarte des postures attentistes habituelles.

Il y a parfois de bonnes surprises au sens où le changement d'interlocuteur suffit à restituer une dimension d'étonnement et d'inquiétante étrangeté et de plasticité à ce qui s'était constitué dans une forme de pétrification décourageante. Un homme de 45 ans souffre depuis une vingtaine d'années d'éjaculation précoce. Cela a commencé à la suite d'un accident de voiture. Il a déjà fait deux analyses d'environ quatre ans chacune pour, comme il dit, régler son problème. Ces analyses lui ont beaucoup apporté mais n'ont rien modifié de son symptôme. Il a divorcé il y a quelques années et il vient de rencontrer une femme avec qui il s'entend bien sauf au lit. Il a décidé de tenter une troisième analyse, poussé en partie par elle et, avec l'espoir, d'enfin régler son problème. Très vite, durant le premier entretien mon attention décroche face au flot du discours « psy » qu'il me sert. Tout un réseau serré de rationalisations, construit dans un lexique et une syntaxe empruntés



à la psychanalyse et qui me donne l'impression, assez décourageante, que son symptôme est comme enveloppé dans une gangue explicative qui le maintient à l'abri de toute atteinte. Hors jeu, en quelque sorte. Puis, au bout d'une quarantaine de minutes, alors que mon écoute se fait de plus en plus distraite, me vient une idée saugrenue, je n'avais jamais songé avant d'écouter cet homme au double sens de l'expression « éjaculation précoce ». Le sens habituel, mais aussi un autre sens qu'on peut entendre comme « puberté précoce », c'est-à-dire une éjaculation qui serait venue trop tôt dans sa vie. Je ne pourrai absolument pas reconstituer le cheminement qui m'a conduit à entendre ce sens à son sujet à partir de l'écoute distraite de son discours trop construit. Mais j'ai toutes les raisons de penser que ce sont des éléments de son discours en marge du manifeste qui ont eu cet effet sur mon écoute. Le second entretien préliminaire, ici l'adjectif ne manque pas de pertinence, va venir donner quelques éléments dans le sens de cet *insight*, par exemple il dit que dans sa famille, sa sœur et lui, lorsque ils étaient enfants, les adultes avaient pris l'habitude de les appeler « le petit couple ».

Donc, contre toute attente, et dès le premier entretien, son symptôme se met en jeu. Et cela de deux façons. Dans l'échange, par le cheminement qui m'amène à penser le double sens de l'expression « éjaculation précoce » qui constitue une direction de sens assez prometteuse qui paraît contraster avec tout l'échafaudage explicatif antérieur. Et par la survenue de cet insight dès le premier entretien qui produit de façon analogique, une sorte de mise en scène du symptôme dans la séance elle-même. Le terme de mise en jeu du symptôme désigne la conjonction de ces deux phénomènes.

La « mise en jeu » passe souvent par l'humour, la fiction, l'aphorisme, le paradoxe. Elle fait appel à la créativité poétique ou burlesque de l'analyste pour autant qu'il se l'autorise. Mais aussi à son tact, à sa patience et à sa foi dans le pouvoir créatif et mutatif des mots au long cours, y compris quand il rencontre ce qui semble avoir perdu toute valence symbolique. L'objet insoluble, le symptôme, peut devenir à ces conditions un objet de co-pensée et

de co-rêverie, perdre sa dimension d'étrangeté, redevenir objet d'étonnement de surprise, un objet prometteur comme peut l'être un rêve. La démarche s'apparente alors à celle qui peut survenir dans une cure d'enfant lorsque patient et analyste improvisent ensemble un jeu à partir d'un objet inerte, une figurine, un bout de ficelle, un trait de crayon sur une feuille de papier et à eux deux, ils l'animent. Cela pourrait être compris comme une démarche de métaphorisation qui nécessite l'enchevêtrement du psychisme de l'analyste avec celui du patient. On rompt certainement avec des idéaux de neutralité mais qui ici n'auraient probablement pour effet que de renforcer l'exclusion interne dans laquelle séjournent ces symptômes. Cela passe concrètement par un type d'intervention de l'analyste, sans doute irréductible à ce qu'il est convenu d'appeler interprétation ou construction, et toujours soupçonnable de puiser son efficacité dans le vil plomb de la suggestion. Ces constructions peuvent revêtir un caractère éphémère, plastique. Elles ne valent que comme forme transitoires et ludiques destinées à promouvoir une déprise narcissique et élargir le champ imaginaire dans lequel le symptôme est enclos.

Voici un exemple. Une femme de 35 ans environ dont la vie et l'histoire m'ont évoqué dès le départ deux films très marquants. Le premier est *Sue perdue à Manhattan* de A. Kollek. Sue jouée par la belle Anna Thompson, répond à un irrésistible appel vers la déchéance sociale et physique que rien ni personne ne peut arrêter pas même l'amour et elle finit comme une clocharde sur un banc de Central Park. Cette patiente, elle aussi, plusieurs fois dans sa vie s'est sentie, irrésistiblement entraînée vers un destin identique. Mais elle s'est chaque fois rattrapée de justesse et a remonté la pente. Elle vient me voir après avoir démissionné de son travail, quitté son appartement. Elle se sent à nouveau glisser dans cette pente. Elle reconnaît qu'il y a là quelque chose d'absurde qu'elle rationalise en termes de masochisme moral. Elle a déjà fait une longue psychothérapie. Le second film que son histoire m'a évoqué est celui d'Arturo Ribstein, *Le château de*

*la pureté*. Une fiction étonnante sur le thème de la paranoïa, l'histoire d'une famille dirigée par un chef de famille paranoïaque avec la complicité d'une épouse dépressive, le tout vu par le regard de leurs enfants. Mais d'un paranoïaque non pas façon Schreber mais plutôt façon « père de Schreber », éducateur parano. Mais un détail me frappe au fur et à mesure que je fais connaissance avec l'univers familial de cette patiente : les membres de cette famille, le père, la mère, le fils cadet et la sœur, quatre adultes assez troublés qui vivent sous le même toit, sont chacun à leur façon, passionnés par la fabrication d'une sorte « d'objet fou » - je ne peux pas trop m'étendre sur ce point pour des raisons de confidentialité -. Je donne juste un exemple qui vous permettra de vous faire une idée de ce dont je parle, un d'entre eux est depuis des années attelé à l'élaboration d'un plan architectural pour la construction d'une maison familiale, plan sans cesse modifié pour un édifice qui ne verra jamais le jour et qui sans doute ne tiendrait pas debout. J'ai donc tout cela en tête en écoutant ma patiente qui, elle, vit à distance du cercle familial. Et puis un jour où elle me parle à nouveau de son inquiétude de se voir céder à la déchéance sociale que lui impose son « masochisme moral », je l'écoute en étant parasité par une émission de radio sur M. Foucault entendue la veille, dans laquelle un participant parlait de cette notion qui est paraît-il très caractéristique de l'antiquité grecque : « Faire de sa vie une œuvre d'art ». À ce moment-là, me vient à l'esprit l'inspiration suivante, l'œuvre que cette femme cherche à réaliser de façon si insistante, son « objet fou » à elle, pourrait s'appeler « une vie en forme de déchéance ». Je lui suggère ce changement de perspective, considérer ce qu'elle met en acte comme l'équivalent d'un geste artistique. Elle rit, s'empare aussitôt de mon idée en me disant que la veille elle est allée voir une exposition au musée des Arts Premiers et qu'elle a été fascinée par une statuette, un petit personnage

en bois qui à la place de la tête avait une lame de couteau. Elle ajoute que son objet à elle aurait sans doute une forme aussi folle. Mon « invention » a induit chez elle momentanément un écart, dans le sens d'une déprise et d'une ouverture vers une autre façon de penser son symptôme, la restitution d'un rapport d'étrangèreté.

Freud nous a laissé en héritage un lien embarrassant et potentiellement déprimant : celui qui relie le jeu de l'enfant à la compulsion de répétition, et donc à la pulsion de mort. Mais on peut interpréter ce lien en sens inverse : Freud nous invite à ne pas oublier que ce qui se répète de façon absurde et désespérante fut peut-être autrefois un jeu d'enfant, une bobine qui va et vient et qui le reste potentiellement, pour peu qu'on puisse trouver suffisamment de patience et d'imagination pour restaurer le jeu qui gîte dans le non sens de l'automatisme.

Je voudrais terminer en évoquant un souvenir qui m'est revenu avec une certaine insistance pendant que je travaillais à cet exposé et qui est pour moi directement en lien avec ce que j'évoquais précédemment d'un possible rapport ludique à la métapsychologie. C'était, il y a 30 ans, à la Salpêtrière, j'étais interne dans le service de psychiatrie adulte. Le chef de service tenait tous les 15 jours un séminaire destiné aux psychiatres, aux psychologues et aux étudiants du service. On y entendait parler de Freud et de Lacan bien sûr, mais aussi des analystes anglo-saxons : Searles, Winnicott, Schaffer, Kernberg, Kohut, mais aussi de philosophie analytique, Wittgenstein, Descombes et aussi de linguistique pragmatique, Austin, Jakobson, Sperber et Wilson. Daniel Widlôcher jouait devant nous avec ces différentes constructions théoriques. Il jouait à les mettre en tension, à les articuler, à les opposer, à les combiner avec ses propres élaborations. Au fond, Daniel, à l'époque, sans le dire, vous nous appreniez à jouer et aujourd'hui, je vous en remercie vivement.

*Samedi 28 mai 2011, ARCC :  
La sexualité féminine*

# *Introduction au travail de l'ARCC sur la sexualité féminine*

*Sophie Bouchet*

Pour introduire le travail de notre ARCC sur la sexualité féminine, voici quelques réflexions, tentant de rendre compte du chemin parcouru dans notre Atelier. Tout d'abord disons que c'est un travail collectif en cours depuis quatre ans, donc une ambiance et une dynamique de travail.

Loin d'un cheminement unique à la recherche d'un continent noir, il s'est agi de suivre en compagnie d'auteurs, des bouts de chemins, traversés collectivement dans le maquis de la sexualité féminine. Un lieu féminin à la fois touffu - voire labyrinthique - souvent clandestin, mais non clôturé, et de ce fait nous renvoyant toujours au bout du compte à l'autre sexe et à l'altérité.

Nous nous sommes rapidement rendu compte que le thème de la sexualité féminine présentait deux écueils - et donc pour nous analystes, deux intérêts. D'une part, l'étendue du champ de recherche et d'autre part, la singularité des points de vue, chacun portant sa part de vérité inconsciente. Donc un champ marqué par la complexité et par l'hétérogénéité.

À la question posée par Freud dans la XXXIII<sup>ème</sup> Conférence la féminité « Qu'est-ce qu'une femme, ou plutôt comment le devient-elle ? » faisait écho celle adressée à Marie Bonaparte : « Que veut la femme ? ». Freud avouait dans sa lettre que, malgré une trentaine d'années de recherches, la question gardait pour lui toute son énigme : Que veut la femme, quel est son désir ? De quoi sa jouissance est-elle faite ?

D'autres interrogations sur la différence des sexes et la bisexualité venaient en dérivation : Qu'en est-il du féminin pour les deux sexes ? Y en aurait-il un de plus féminin que l'autre, nous entraînant alors vers la question d'un narcissisme au féminin ? Et puis aussi, comment articuler bisexualité et complexe

de castration : « Comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle ? » s'interrogeait Freud dans cette même conférence.

À l'ambiance d'exploration inquiète des premiers temps où prévalait un vertige face à l'ampleur du champ de réflexion - et donc un souci de le circonscrire - succéda une certaine cacophonie, où chacun énonçait ses préférences théoriques ou bien ses évidences cliniques, à partir de ses théories sexuelles infantiles. Chaque discours, en lutte contre sa propre censure, recherchait la tension de la confrontation avec le discours de l'autre.

En somme, un ancrage pulsionnel fort, lié au thème, et qui de l'avis des participants, aboutissait à une dynamique de travail, qui à son tour, favorisait l'ouverture à l'hétérogénéité des représentations de la féminité.

Avec le recul, on pourrait même évoquer une compulsion collective de représentation du féminin, où la capacité de s'entendre au sens propre, a finalement permis au groupe de sortir de la cacophonie. Une expérience de travail commun où chacun peut accepter d'être déplacé de son évidence et de ses certitudes, d'être dépassé par les théories sexuelles de l'autre. Et c'est cela même, qui engagerait la part de féminin de chaque participant. Mais cette atmosphère d'échange renvoyait aussi chacun aux butées de la fin de sa propre analyse. À la fois écueil, mais aussi socle diffusant énergie, créativité et contradictions. Chacun appuyé sur son « roc d'origine » pouvait chanter sa partition de revendication ou de protestation contre l'énigme de la féminité. Enigme d'autant plus difficile à aborder qu'elle s'exprime de façon négative : refus ou récusation du féminin, pour les deux sexes.

Chaque analyste du groupe, tour à tour, a pu avoir l'insidieuse impression de « prêcher aux poissons »,

pour reprendre l'expression de Freud, et finalement de ne rencontrer que sa propre faille, sa propre énigme face à la différence des sexes. Wladimir Granoff évoquait « une vulnérabilité pour la pensée théorique lorsqu'il s'agit de la différence des sexes », des positions théoriques qu'il apparentait au symptôme. Ainsi dans notre Atelier, la théorisation sur la différence des sexes de l'un, pouvait revenir sous forme d'inquiétante étrangeté pour l'autre, mettant au fond en jeu la bisexualité, pour les femmes comme pour les hommes. Les affrontements idéologiques surgissaient sur ce terrain à risque, où l'on ne peut aborder la sexualité féminine sans parler de sa propre sexualité. Cependant, c'est le travail clinique et l'association libre, avec leurs effets d'interprétation, qui nous permettaient alors de sortir du simple jeu du cadavre exquis, ou bien des agrippements narcissiques. Nous nous sommes donc accrochés aux textes et à notre clinique.

Tout d'abord, un ancrage dans le champ épistémologique ouvert par Freud : des *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité*, où les termes masculin et féminin gardent des contours imprécis, jusqu'aux textes de 1923, 1924 et 1925 sur la différence des sexes.

Une seule libido, masculine, une phase phallique pour les deux sexes, et donc un complexe de castration en commun, mais une temporalité logique différente par rapport au complexe d'Œdipe.

Puis, le saut effectué avec la Conférence de 1931, *La Sexualité Féminine*, où Freud reconnaît avoir pris connaissance d'un certain nombre d'observations de femmes analystes. Textes fonctionnant comme contextes les uns pour les autres, et permettant le développement de controverses et de trajectoires théoriques. Il est clair que dès cette époque, les théorisations sur la différence des sexes sont traversées par les enjeux politiques. Enjeux de la construction du mouvement psychanalytique, où garder la cohérence d'un mouvement impliquait nécessairement des choix théoriques.

Dans ce contexte, à partir des années 1931-1933, Freud met l'accent sur la phase pré-œdipienne, dans son articulation avec l'Œdipe. Le complexe de castration chez la femme prend alors une place

de pivot et de carrefour, renvoyant d'une part au lien pré-œdipien et à l'identification narcissique à la mère phallique, et d'autre part au mode d'entrée dans l'Œdipe avec la question du manque, des identifications à la mère de la scène primitive, et de la rivalité qui s'y associe. Mère phallique, mère rivale apparaissent donc des figures féminines au pluriel, une première façon d'aborder la féminité par bribes, par touches successives, pour un tableau composite. Ce coup d'œil transversal sur les textes freudiens concernant la sexualité féminine, nous a permis de dégager non seulement l'évolution d'un modèle théorique, mais aussi offert l'illustration de la trajectoire singulière d'un homme. Le féminin se réalisant dans le maternel, puis le féminin s'originant dans le maternel. L'idée d'un cheminement théorique pris dans une temporalité, avec un après-coup impliquant des remaniements. Le temps de gestation d'une pensée singulière. Freud crypto-féministe, disait Monique Schneider, partant à la recherche du féminin dans l'ensemble de l'œuvre.

Faisant le parallèle avec la trajectoire freudienne, nous avons cherché à suivre les traces du cheminement de Lacan. Plus de dix ans séparent les « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » en 1958 et le séminaire *Encore*, où Lacan se propose de « faire sortir du nouveau de la sexualité féminine ». Après avoir à la suite de Freud, radicalisé l'universalité de l'opposition phallique - châtré, et posé le phallus comme indice de cette universalité, Lacan ouvre selon son expression « une faille dans la structure ». L'hypothèse d'une part féminine fonctionnant hors cadre phallique, tout en maintenant pour l'autre part la référence à la castration. Au-delà de la logique du désir décrite par Freud, impliquant le manque et le dédommagement phallique, Lacan propose dans ce séminaire une logique de la jouissance - inconsciente puisqu'elle implique le symptôme. Cette distinction lui permet de se dégager de l'anatomie et du genre, pour décrire le processus de sexualité, choix inconscient du sujet concernant son identité sexuée et ses modalités de jouissance. Processus complexe, en partie inconscient, qui met en jeu les identifications et porte l'accent sur le caractère nécessairement symptomatique de la sexualité. La

jouissance féminine y acquiert alors un caractère de dualité : une jouissance phallique (être ou avoir le phallus) mais aussi une part de « jouissance supplémentaire ». Il prend pour exemple la jouissance des mystiques transparaissant dans leurs écrits, et se pose naturellement la question du masochisme : « la douleur est-elle tout le contenu de ce champ ? » s'interroge-t-il, « tous ceux qui manifestent les exigences de ce champ sont-ils masochistes ? » Il y répond par la négative. Ne serait-ce pas plutôt la tentative de s'abolir dans la jouissance d'un amour infini ? Mais alors, quel statut donner à cette jouissance féminine dite supplémentaire, et dans quel type de rapport se trouve-t-elle vis à vis de la castration et du complexe d'Œdipe ?

« La dualité qui les partage n'est pas celle du conflit » note Catherine Millot à propos des écrits de certaines femmes mystiques, « c'est la coexistence de deux mondes étrangers l'un à l'autre », « des oxymores vivants » propose-t-elle, une manière d'en souligner l'intrication pulsionnelle. « Comme si des types d'espaces hétérogènes se croisaient sur une même scène, par exemple un fantôme dans un appartement urbain » suggérerait Michel de Certeau. L'expérience sensorielle du corps, dans sa mentalisation. La passion amoureuse et sa sublimation dans un même geste d'écriture. Ou encore, comme le proposait Guy Rosolato dans *Le Sacrifice*, « le pouvoir sublimatoire du masochisme ». La symbolisation de ce territoire féminin nous est apparue bien complexe, voire insaisissable, accessible peut-être seulement par des métaphores du féminin. L'accès à la profondeur du corps qui crée une corporéité de la mémoire, et qui en retour permet de nommer le creux féminin. Une expérience de passivité qui ouvre sur la réceptivité, une ouverture donnant sur une intériorité féminine dans un éprouvé qui se dérobe à la maîtrise scopique, mais pas toujours au langage. Certains moments de l'expérience transférentielle de la cure, ou bien la poésie de certaines écritures de femmes nous donnent parfois accès à ce lieu. *Une Chambre à Soi* pour Virginia Woolf, une *Cloche de Détresse* pour Sylvia Plath, un *Ravissement* pour Lol V Stein, avec Duras. Cependant l'auto-engloutissement dans ce

paysage intérieur, qui n'est alors plus seulement océanique, mais potentiellement porteur de destruction, reste toujours une menace, comme nous l'évoque le destin mélancolique des deux premières. Que ce soit l'élation amoureuse des mystiques ou la dérélition mélancolique, le narcissisme reste un soubassement essentiel.

Pour Wladimir Granoff auquel nous avons souvent rendu visite tout au long de notre parcours, le féminin fait limite au monde phalliquement ordonné, et cela le met en place de ce qui cause la pensée. D'où sa recherche : « penser l'impensable ».

Ne renonçant pas à penser, nous nous sommes donc interrogés sur cette énigmatique jouissance féminine supplémentaire, décrite de façon si elliptique par Lacan. On peut du coup se permettre d'associer : supplémentaire comme la découverte « d'une chambre en plus » dans les rêves de certaines femmes, supplémentaire comme la jouissance de Tirésias, supplémentaire comme « l'envie du féminin » dont parlait Jean-Michel Hirt.

L'important pour Jacques Lacan à ce moment-là, me semble-t-il, ayant peut-être été d'ouvrir à nouveau des questionnements sur le féminin, qu'il avait précédemment contribué à enfermer dans une logique phallique binaire. Là encore les enjeux politiques de l'époque sont bien perceptibles.

Cette part de jouissance supplémentaire, pourrait-on aussi l'entendre comme un « au-delà » de la jouissance phallique, donc lui donner un ancrage pulsionnel, au sens d'*Au-delà du Principe du Plaisir*, et alors la rattacher au pré-œdipien freudien, au masochisme, ou au narcissisme féminin et à la mélancolisation du lien premier avec la mère, avec la passivité dans tous ses états ?

C'est François Perrier qui nous a ramenés à la clinique, avec ses patientes « amatrides » pour lesquelles une possibilité de sublimation au sens féminin du terme a échoué. « Les amatrides », disait-il, « ces femmes à qui le mythe, la légende, l'esthétisation de la mère, la scène primitive de la mère a manqué (...) Elles ne peuvent pas supporter de savoir ce qu'on pourrait aimer de leur mère en elles, une fois qu'on les aime, elles. » Une impossible homosexualité sublimée ou érotisable. « Le pacte érotique entre mère et fille »,

pour reprendre l'expression de Martine Serres, n'a pas eu lieu.

Entraînés du côté des identifications, nous avons alors longuement séjourné autour des questionnements de Catherine Chabert sur le féminin mélancolique. L'identification narcissique au premier objet d'amour, au mieux laisserait toujours les femmes dans « un état d'endeuillées », comme disait Dominique Clerc, leur ouvrant alors l'accès à la castration et à l'Œdipe, ou bien les tirerait du côté de la mélancolie, dans une impossible séparation. Oscillation entre deuil et mélancolie, souvent repérable au cours d'une même cure.

Dans ce texte de Catherine Chabert, la mélancolie au féminin s'incarne dans une figure maternelle pré-œdipienne, caractérisée comme toute-puissante et bisexuelle. Elle devient ainsi un destin de la haine intrinsèquement lié au féminin, dit-elle, et générateur de confusion.

La représentation-limite de l'enfant mort, qu'elle y propose, et que reprendra Luis Moix par le biais de la clinique, condense ainsi dans un même fantasme le meurtre de la mère et de l'enfant incestueux. Croyance primitive où s'exerce le droit de vie et de mort.

Au cours des plongées dans ce monde fantasmatique primitif de la sexualité féminine, l'analyste travaille avec ses propres représentations du corps maternel, avec sa sexualité, et le féminin de chaque analyste sera interpellé différemment suivant son sexe, comme nous avons pu l'expérimenter dans notre groupe. Du fait de la temporalité inhérente à la sexualité féminine, une femme analyste engagera sans doute différemment son rapport au corps de la mère, que ce soit par la reconnaissance du meurtre et de la destruction, ou par l'accueil des métamorphoses d'Eros féminin.

Ainsi, en contrepoint, à la fin de son parcours, Catherine Chabert nous propose la figure d'un féminin libidinal, « la femme qui avance », qui parle à partir de son corps érotique, et peut se déplacer sans trop d'entraves entre maternel et féminin, mue par

son désir pour un homme. Une femme qui avance vers ses idéaux, dans le champ des possibilités sublimatoires, avec ses potentialités de décision et d'imagination. Cette métamorphose, au sens d'un destin pulsionnel, ce mouvement de sortie de la mélancolie au féminin, lorsqu'il est possible, laisse me semble-t-il la trace d'un rapport particulier à la perte, à l'angoisse et à la sublimation. Perte de l'objet primaire, peur de la perte d'amour, dont Freud faisait l'équivalent de l'angoisse de castration, mais aussi perte des illusions sur soi-même. Pourrait-on alors parler d'un traitement particulier de l'idéal, une position où le père et le phallus ne sont que des semblants, tout en restant les organisateurs ?

Pour une femme, l'idéal ne s'appuierait pas seulement sur l'expérience de transgression de l'interdit, mais aussi sur une expérience de la perte passant par des moments de déréliction et de vide. De mon point de vue, cette expérience féminine de la perte dans son rapport spécifique à la castration, peut permettre dans le domaine des idéaux un traitement par la destitution, qui ferait objection à la pensée totalisante. Une façon de contester une norme phallique universelle, sans pour autant lui en substituer, en miroir, une autre non phallique. Ce serait une figure athée, non ségrégative, ayant potentiellement une valeur civilisatrice.

Dans cette direction, Martine Baur et Paule Lurcel nous parleront de « l'aptitude civilisatrice » des femmes des mille et une nuits, incarnant la force symbolisante de l'Eros féminin.

La sexualité féminine, donc pas question d'en faire un tout, ou une extraterritorialité, mais plutôt un voyage, avec ses routes et déroutes, ses escales favorisant le commerce interlope, comme aimait l'évoquer Victor Segalen. Face à ces ravissements dans leur double acception, fascination et emprise, nous avons choisi le cabotage de port en port, plutôt que la navigation au long cours. Une manière dans ce domaine de lâcher le cap d'une pensée unique qui va droit au but, et d'explorer dans ses méandres, l'extension spatiale du territoire.

# *Penser l'impensable*

*Luis Moix*

Le secret se dessine comme ce que l'on ne peut pas dire, ce que l'on ne doit pas dire et ce que l'on dit à sa place. « Il n'est pas une quelconque enclave du discours, tolérée comme à regret, mais représente le nœud même de la situation analytique et du transfert ». « Le secret d'amour qui apparaît dans ce transfert instaure une connivence par le rappel d'un autre secret d'amour plus ancien ». Ces quelques lignes de Victor Smirnoff<sup>1</sup> peuvent introduire l'analyse de Monique pour qui, peut-être, le renoncement à l'objet primaire est difficile à envisager dans le langage. Celle-ci commence par la description d'une maison à l'écart du village dans lequel elle vivait avec ses parents. Le père avait protégé la maison avec alarme et réflecteur s'allumant dès l'approche des murs. Quant à la mère, on entendait dans le discours de Monique une lointaine déception : celle-ci travaillait toute la journée et depuis l'âge de trois ans, c'est un chien qui lui tenait compagnie jusqu'à son retour.

Les discours sur la séparation d'avec la mère, que fait la fille à la recherche de ce dont elle aurait été amputée, lésée, l'éloignement ou la séparation qui ne se font pas aisément, sont autant de versions du complexe de castration.

Monique, au cours de ces années d'analyse, est devenue architecte. L'obtention de son diplôme signe la réussite, en même temps que l'arrêt brutal de sa cure. Elle reviendra plus tard en silence, de la même manière qu'elle est partie. Elle est embauchée par un prestigieux cabinet d'architectes parisiens. Cette dernière expérience a été d'après ses dires, un saut en avant et une catastrophe. Responsable de l'exécution d'un grand chantier, elle a dû diriger

des hommes de terrain une année et demi durant. Mais elle-même, dirigée à son tour par une femme à laquelle elle ne cessait de demander un savoir faire, s'est sentie entraînée dans une longue période de tension, de mutuelles défiances et de colères, jusqu'à l'abandon de son poste. Dans la période d'absence de travail qui suit, elle rencontre Mika, barman d'un club de nuit, qui perdra rapidement son poste lui aussi. L'alcool et la cocaïne lui tiennent compagnie. Monique ne boit pas et, comme elle dit « Je préfère qu'il me trompe avec la bouteille ».

Avec Mika, Monique passe par des périodes de doutes et de désir de séparation. Cela fait trois mois qu'ils ne se voient pas, mais comme elle dit : « je ne supporte pas sa voix souffrante au téléphone ». Donc elle s'accroche. Elle dit que sa peine est tout autant un « bouclier » qu'un moyen de maintenir en vie la relation. Ressentir de la peine veut dire pour elle, se sentir coupable de reproches qu'elle se fait et qu'elle fait aux autres. Avec sa mère parfois il en est ainsi. D'où le silence et la distance avec celle-ci. Le bouclier c'est aussi « la boucler » adressé dans le transfert à l'analyste. Je le lui signale et aussitôt en parlant de sa relation, elle dit : « Avec mon copain c'est aussi comme ça ; il est un puits sans fond. Je dois toujours donner ».

L'analyste veut lui faire entendre la place donnée à l'homme : « im-pui-ssant ».

Une nouvelle série de séances développe encore plus dans leurs replis, ces affirmations. Monique dit : « La jumelle de ma mère recevait les câlins de sa mère que ma mère ne recevait pas, ma mère se plaignait de cela ». A la mort de la grand-mère, sa mère se sent trahie. Cela se passe pendant la petite enfance de Monique. La trahison concernait un vaisselier en bois qui aurait dû revenir à sa mère, mais il aurait échoué au frère de sa mère. Lésée, la mère

<sup>1</sup> V. Smirnoff, « Le squelette dans le placard », *Un promeneur analytique*, Calmann-Levy, 1998, pp. 100-131.



coupe avec sa sœur jumelle et ses frères. Une mère coupable dans les deux sens du terme. Une mère exposée à sa version de la castration. Une version de l'amour et de la destructivité apparaît dans le dédoublement de l'image. Contre le danger, la peur de l'autre, une réponse est le dédoublement du même, réponse de protection face à la perte. C'est la surprise de Freud à la fin de sa vie. Le « moi » avec son extraordinaire capacité de synthèse, pour se défendre, doit se cliver. « Seulement la mort est pour rien », dira Freud face à cette découverte. Cette déchirure du « moi », qui conduit à satisfaire une pulsion tout en reconnaissant l'objection de la réalité, grandira avec le temps et ne guérira plus. Le tribut dû au respect de la réalité a été payé.

Des associations suivent sur la place des hommes, la solitude de sa mère dans sa situation de famille et ailleurs. Elle ajoute : « J'ai mis du temps à me rendre compte que j'étais une femme ». Elle dit que sa mère ne l'a pas aidée, qu'elle-même était la source de chaleur de sa mère, et que la rivalité apparaissait dès qu'il s'agissait du père. Et ensuite une phrase clôture la séance : « Je faisais de la danse et du piano, j'étais un faire valoir de son image, mais elle (sa mère) m'a enfermée dans la maison ». A ce moment là, je me rappelle de l'image d'un père gardien de la bâtisse : sorte de prison, dépôt d'armes, château-fort. Un père bâtisseur de solitude. Les figures transférentielles changent, le fantasme de surveillance et d'enfermement reste. Quelque part Freud disait que la paranoïa protégeait, défendait de la mélancolie. Ces fantasmes ont été source de ruptures de l'analyse, mêlant construction et destruction à la silencieuse tristesse.

Le complexe de castration et sa logique phallique imposent un ordonnancement culturel à une série d'éléments de la vie psychique ressentis parfois comme traumatiques dans le fantasme. Une addition de pertes, séparations, absences reprises avec de nouvelles significations, auxquelles s'ajoutent les intrications pulsionnelles, dans un travail de la temporalité que l'on nomme « après-coup ».

Monique parle, plaintive, de sa relation entremêlée et confuse, où l'amour n'est jamais énoncé. Seulement de temps à autre apparaît « la jumelle » de la mère,

faisant allusion au passé endeillé dans la lignée des femmes. Pendant des mois elle reste piégée dans la plainte. Pas de travail, pas d'argent et les alcoolisations et prises de cocaïne de son copain. Séparations et retours au cocon et à l'abîme. La jouissance du masochiste tient au pouvoir d'emprise sur son bourreau, elle permet de penser un versant de cette passivité féminine, ainsi que la place de l'analyste dans l'écoute. La culpabilité inconsciente déclenche chez la patiente le désir de maintenir ce couple. Et chez l'analyste, le danger de vouloir soigner, « écoute que coute... », devient un piège, comme toute technique active.

Il n'empêche que cela m'a fait penser d'une manière répétée, la place paradigmatique de l'analyste dans l'écoute, dont la passivité de ce masochisme sert de modèle. Il est un lieu dans lequel l'écoute se génère : une sorte d'activité dans la passivité de cette place, un lieu d'écoute de mots et d'images.

Le masochisme rapidement actualisé dans les cures analytiques, annonce « les formes singulières de la mélancolie »<sup>2</sup> décrites par Catherine Chabert. En effet, ce qui tient lieu d'œuvre, de création dans l'analyse peut rapidement périr. L'analyste, au cours de la cure, peut devenir un objet décevant. L'investissement d'un objet interne abandonné, mélancolique, dans la cure, suite à la déception faite par l'analyste, renvoie à la représentation-limite de « l'enfant mort ». Pour cet auteur, cet objet abandonné autrefois, a été un choix de type narcissique, qui permet d'abandonner et de garder dans le même mouvement. La fracture narcissique que la mère transmet, sa mélancolie peut-être, se retrouve dans une certaine forme du féminin chez Monique.

Traiter son corps comme un objet sexuel est aussi du domaine du narcissisme. Le corps féminin et la représentation narcissique primaire sont peut-être indissociables. « Au fond, je préfère qu'il me trompe avec la bouteille » dit-elle. Il s'agirait aussi de faire l'amour avec des « cadavres », de bouteille. Comme si la mort travaillée par l'amour cherchait ces formes dans un corps de souffrance. « Je ne supporte pas

---

2 C. Chabert, « Masochisme ou mélancolie », *Féminin mélancolique*, PUF, 2003, pp. 63-90.

sa voix souffrante au téléphone quand je l'entends et qu'il est au 36<sup>e</sup> dessous, c'est pas que je ne l'aime pas, mais c'est pas constructif ». On entend la négation. On entend les soucis de l'architecte. Elle est atterrée par cette construction-destruction qui se manifeste. J'ai souligné ses « trente six ans » dans la séance.

Elle rappelle ses deux premiers amours, les « deux Fred », comme elle dit. Ces relations se ressemblent, comme avec Mika, de longues périodes d'inertie dans une atemporalité de collage et de souffrance. La situation masochiste a un travers pervers, le pouvoir. Et le pouvoir, on l'octroie parfois pour éviter la souffrance du cheminement en solitaire. Pour la fille, c'est le chemin vers le père qui se dessine en solitaire. Une mère-phallique tient encore une place importante quelque part, et elle y est assujettie. Maintenant on découvre la complexité de la situation de passivité. Les mots sont les seuls repères pour l'analyste, pour lire le mouvement des fantasmes, et les signifiants qui se cachent dans les replis de ces remémorations. Je lui signale le côté mortifère de cette situation figée. Elle dit, un peu surprise, un peu badine :

« Le côté mortifère je ne le sens pas comme un danger. Un ami m'a envoyé une de mes photos de quand j'étais adolescente. On m'appelait Morticia, celle de la famille Adams, plus esthétique que les autres. Ce côté-là est-il mortifère ? » Quelque chose lui vient à l'esprit. Elle dit que l'échec qu'elle a eu dans son travail c'est encore une autre histoire, liée à sa mère peut-être. Et ajoute : « Quand je me réalise trop, je m'auto-sabote ».

Cette phrase résonne pour moi : « elle se réalisait trop à sa botte »... Jouissance encore dans la contrainte. La parole de l'analysant détecte souvent à son insu les masses imagées que la mémoire déroule. Les productions imagées, iconiques, d'objets détruits et aimés. Ces fantasmes et cette activité de pensée détectés par la parole adressée à l'analyste forment une confluence de sensations, de discours formel et de déformation mimétique de l'image.

Le côté esthétique et le côté mortifère vont ensemble. La réponse se tient là, visible dans sa représentation de la mort, de « l'enfant mort ». Celle-ci reprend l'idée

de Freud d'une « représentation limite », qui est pour moi comme un symbole intense, de la rhétorique du refoulement, voire du déni. Une image traumatique, qui est un produit de l'après-coup du féminin de l'adolescence, sur le texte de l'infantile. Le souvenir-couvercle et son lien intime aux constructions du regard. Morticia est peut-être le produit du regard posé sur elle, tueur, érotique du père. Métaphore cueillie dans le long parcours du « pénis-neid ».

Granoff et Perrier en parlant du complexe d'Œdipe disent : « Le traumatisme est inhérent à la vie de la femme ». A la différence de l'homme, qu'il s'agisse de l'intrusion du pénis réel, qu'il s'agisse de la menstruation, de sa fécondité ou de l'enfant réel, « pour la fille, le réel et le signifiant viennent d'un même extérieur ». Toutes les combinaisons sont possibles. L'enfant mort s'associe à ce moment-là pour moi, à cet enfant du père, qu'elle croit ne pas pouvoir attendre.

« Je me sens très ambivalente, la situation de Mika me rattrape », dit Monique, « ça commence bien et après il se noie dans l'alcool ; il ne me téléphone pas et après, à 4 h du matin, il me réveille. Ça me donne envie de rompre : enfin pourquoi je dois penser qu'il me trompe pour pouvoir penser à le quitter ? Ah drôle de mère ! J'ai fait un rêve. On faisait une répétition pour l'enterrement de ma mère. Elle était là. Elle expliquait la cérémonie qu'elle voulait. »

Le quitter, se couper de lui, lui fait retrouver le souvenir du rêve. Rêve d'enterrement, de mort de personne chère. Très ambivalente à mon égard dans le transfert, je le lui souligne, sans penser que la cérémonie de la « mise à mort » était déjà en scène. Que le désir qu'elle manifeste par la pensée incidente du rêve, est déjà désir satisfait. Elle me pousse au silence. Les cérémonies de l'enterrement, la mort et l'inscription sociale de la mort ; la mort et la castration. La mort et son inscription dans le corps érogène en continuelle transformation, ce corps est aussi une métaphore de l'hypocondrie. Les désirs qu'il exprime sont changeants ; les insignes qu'il porte sont souvent secrets et symboliques. Insignes peut-être, d'un idéal paternel que la mort a pu toucher par l'ambivalence. Désirs changeants dans la version masochiste de soi, élaboration du silence

rageur, de l'enfance.

Une morte esthétiquement acceptable, question d'image et de capture du regard. C'est le travail de la pulsion que fait Monique, pour représenter la destruction dans la séparation d'avec sa mère. Obligée de se soumettre, soit par la culpabilité, soit par l'emprise de l'autre, elle remet souvent en scène la dépendance, qu'elle et Mika soutiennent dans leur désir. L'un et l'autre s'obligeant à se garder de tout investissement, s'obligeant à la coercition obtenue par séduction, succombant à l'emprise. Le monde est décevant, les cérémonies de l'enterrement se répètent, les séances se suivent et se ressemblent l'une l'autre, interminablement.

Ainsi elle revient sur le souvenir de la sœur jumelle de sa mère, que celle-ci ne voit plus depuis la dispute sur l'héritage. Les jours passent. Elle revient en séance, disant qu'elle avait remarqué que pour une grande proportion de femmes enceintes de jumeaux, que suite à un saignement, habituellement il y en a un qui se décroche dans les premières semaines de grossesse. Elle reconstruit son roman familial, me dis-je. Elle téléphone à sa mère et obtient la confirmation des saignements pendant la grossesse. Elle est sur la bonne piste, puisque l'étude qu'elle aurait consultée, ajoutait que le bébé qui naît dans ces conditions, passe sa vie à chercher la fusion avec un autre. Et sans trop tarder elle ajoute victorieuse que sa mère, du fait de sa jumelle vivante ne pouvait ressentir que la rivalité vis-à-vis d'elle, en revanche elle, protège sa mère. Silence.

J'entends qu'elle se place comme la jumelle de sa mère et je lui dis à mon insu : « Une *co-pine* conforme ». Imprégnée par ses signifiants : cocaïne, copain, cocon, et le silence à la fin de la phrase, j'ai fait à mon insu un emboutissage. Elle dit ressentir de l'insatisfaction d'être femme, ce dont sa mère lui faisait part souvent : « Tu sais les hommes ne pensent qu'à eux ». L'objet décevant est désigné, le temps à rebours déclenche le compte à rebours. Le travail « après-coup » de la castration et la culpabilité inconsciente apparaît. Elle protège sa mère du meurtre. La vivacité avec laquelle elle poursuit ces signifiants qui la conduisent à recréer son roman familial s'arrête. Une nouvelle chaîne associative

apparaît : la mort de la grand-mère, mais surtout la cassure que le choix d'un garçon héritier produira, mort des jumelles, saignements. Une mère s'absente dans un combat haineux, laissant Monique se représenter dans une lumineuse solitude. Ces discours sont à associer aux théories sexuelles infantiles. Ce sont les productions qui, agissant comme coupure entre la représentation consciente et la représentation inconsciente, séparent définitivement ces deux lieux de l'esprit. Elles accompagnent l'interdiction de l'inceste nourrissant la pensée. Néanmoins, le travail de renoncement aux objets primaires est parfois impossible à envisager dans le langage. Elle s'accroche puis se décroche.

Rien de ce qui se produit en séance n'est totalement nouveau, c'est comme une retrouvaille des formes par fragmentation dans le transfert, disait J.-C. Rolland. Le temps apparemment arrêté dans la situation de souffrance, d'espoir retrouvé après chaque alcoolisation de son ami. Jusqu'à ce qu'elle répète le rejet et le retour. Une sorte de « fort-da » pour se séparer, se séparer d'un vaste ensemble de représentations inconscientes : se séparer d'une jumelle morte, de celle de sa mère. Se débarrasser de Mika, se débarrasser de sa mère, être expulsée par elle, se débarrasser de l'analyste, ainsi qu'elle l'avait déjà fait une fois. Mais toujours incapable de dire, dire suffisamment, symboliser, pour se séparer vraiment, pour « tuer l'enfant ». Se débarrasser de l'enfant merveilleux, de la fille merveilleuse qu'elle a été, cette « chair de la chair » maternelle, source de chaleur animale, comme le chien de son enfance.

A certains moments d'une analyse nous arrivons à des condensations de la mémoire du transfert ; masses de remémorations transformées en présence d'atmosphères du passé, et notamment ces condensations imagées d'un polymorphisme pervers : je l'aime cadavre, je suis son cercueil ; pour ma mère, pour la jumelle, avec amour, la mort. « Pour ce petit quelque chose pouvant être séparé du corps », disait Freud<sup>3</sup>.

3 S. Freud, « L'homme aux loups », in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1984, p. 389.

L'intervention qui semble un jeu de mots ou une formule jaculatoire : « une copine conforme », au moment de la séance, était une phrase qui se formait et déformait, produit d'une juxtaposition et d'une addition de phonèmes en provenance des associations faites par elle quelques minutes avant, et en rapport avec ces condensations de mémoire. Les fantasmes qui se succédaient, leurs thèmes, ont laissé des liens dans mon esprit, des bouts de mots parfois, qui ont donné un sens au discours latent. Dire la forme sonore qui s'impose à l'écoute, donne le sens latent du discours.

Certes, ce type d'intervention n'est pas quotidien dans cette analyse « difficile ». C'est un moment particulier dans lequel plusieurs fantasmes ont été explorés. La particularité tient aussi à la fixité de l'objet primitif que cette analysante exprime à travers la fixité de cette situation ambivalente, travaillée dans l'archéologie du fantasme : « On bat un enfant ». Mais je crois aussi déceler que cette intervention voulait dire ma souffrance contre-transférentielle.

La spontanéité avec laquelle mes mots ont jailli, rendait compte du contact intime que le mortifère imposait au sort de ma propre bisexualité. Je devais me « conformer », comme on dit en espagnol, pour dire « me satisfaire ». Je devais me satisfaire avec ce qu'elle disait et ce qu'elle projetait de faire : arrêter son analyse !

C'est au moment où je reviens sur ces notes, que je récupère le souvenir d'une trace qui, dans l'histoire du père, a dû me conduire à plusieurs réseaux associatifs dont quelques uns sont liés au contre-transfert. Le grand-père s'était échappé à la fin de la Guerre civile Espagnole vers le Maroc. Le père, né là-bas, a dû traverser dans son enfance des révoltes sanguinaires qui le conduisirent à manier le revolver précocement, pour protéger les siens. Ses images sur sa maison d'enfance portent les symboles d'un récit de prison assiégée, comme si la surveillance de cette bâtisse marquait la trace d'un désir paternel ambivalent : protéger, emprisonner, ensevelir, garder. Et si la fille entre dans l'Œdipe par le complexe de castration, c'est probablement de la castration du

père dont il s'agit, comme disait Wladimir Granoff<sup>4</sup>. Le traumatique de la sexualité féminine : le réel et le signifiant viennent d'un même extérieur, et les marques de la castration sont aussi un travail du regard paternel sur la mère. La trace de la mort est présente dès le début de l'analyse. Fantasmes dans lesquels le regard du père porte la mort dans le désir érotique : « A la vie, à la mort ». L'image de « Morticia » lui permet de dire le mot « esthétique ». Effectivement, l'esthétique pourrait nous faire entendre quelque chose de ce féminin qui s'exprime par les parures de la mort. Comme la gravure de Dürer, « Mélancolie I ». Par ailleurs je pense au « Vive la mort » de la tragédie franquiste. Le regard du père aurait-il pu oublier cela, me dis-je ? C'est à partir de ces réflexions que me vient le titre d'un article : « Le contre-transfert, maladie infantile de l'analyste ». Ce qui s'infiltré dans l'écoute de l'analyste peut être intolérable. Or malgré les analyses de l'analyste on ne peut construire une théorie du contre-transfert, qui pourrait épargner la présence de l'infantile dans le travail analytique. Victor Smirnoff<sup>5</sup> disait en se moquant des idéaux de certains analystes : « Que disparaisse le mortifère ! Adieu ma jolie pulsion ! Que vienne le temps des analystes impassibles, intègres et bien tempérés ! »<sup>6</sup>

Monique parlait de sa « symbiose » avec Mika, au fond elle parlait de son corps érogène en transformation, de quelqu'un qui faisait « le mort » là-dedans. L'éclat d'un objet hypochondriaque. La passivité de « l'enfant mort » s'opposait à l'activité de « tuer l'enfant », de soutenir le travail interminable d'élimination de « His Majesty the Baby », disait Serge Leclair. Entamer le meurtre de l'enfant tout-puissant, la destruction impérative et impossible que la cure impose en faisant penser l'impensable : le complexe de castration.

Je vais faire parler une autre voix, une autre manière de penser Monique plus radicale. Comme une autre voix dans la polyphonie, venant de notre

4 W. Granoff et F. Perrier, « Le complexe d'Œdipe », *Le désir et le féminin*, Aubier, 1979, pp. 45-63.

5 V. Smirnoff, *op. cit.*, p. 191.

6 V. Smirnoff, *op. cit.*, p. 214.

Atelier, cette voix dit que : « Les images de corps ou de bâtisses surveillées, elle les donne facilement dès le début de son analyse. Elle en sait quelque chose de cette représentation inconsciente du narcissisme primaire. Il s'agit d'un deuil à faire, celui que l'anatomie ordonne différemment pour la femme dans l'opération de la castration. Mais dans le deuil l'objet primitif est là. Elle va constituer d'autres représentations phalliques cette fois, elle va mettre en scène la direction d'un chantier. Toute seule, se dit-elle, lâchée pour dresser la chose en béton. Mais pas de reconnaissance. Elle se plaint de l'absence de « briefing », ou très court, presque rien. Cette femme architecte dont elle dépend, se tait, ne lui reconnaît pas les mêmes attributs. Monique s'en va, c'est le froid entre elles ; elle perd son travail.

Pour l'analyste il n'est alors pas difficile d'écouter l'amour qu'elle déploie pour cet homme porteur des marques de la castration, domaine du fantasme, constructions imaginaires du phallus. Elle y est trop sensible, et pour cause. Elle aussi, elle en a « de la bouteille ». Cet amour est une possession parfaite, plaintive et coupable. Une duplication du même. Elle est au travail de l'énonciation. Elle cherche les vérités dont sa mère l'aurait privée. Toute l'expressivité que la cure analytique peut faire émerger à la surface d'un discours toujours inachevé, c'est le domaine de la vérité, dirait cette autre voix du groupe.

La mère l'aurait privée de vérités, mais Monique revient pour découvrir, et construire l'histoire. Celle de la sœur jumelle de la mère. Elle fait dire à sa mère qu'elle attendait des jumeaux. Elle repart pour confirmer les indices, les saignements, la présence de la perte. C'est un fait.

Comme portée par le mot « jumelle », par la valeur

signifiante de la représentation. Comme à la recherche d'un secret qui se trouverait dans ce mot et qu'elle pense détenir cette fois-ci. Voilà l'écho que j'entends comme venant de nos lectures de recherche. Difficile de décrire cette recherche. Elle ne peut pas se faire sans le désir d'analyser. Ainsi de même, la recherche de notre Atelier n'a pas pu se faire sans l'analyse du féminin des analystes, exprimée dans le groupe.

Quelques uns d'entre nous dans nos réunions apportaient des phrases dites par des femmes. Ayant entendu en elles une forme clairement sexuée de dire le féminin différemment des hommes. Il y aurait aussi le mélancolique des mots chez certaines femmes, lesté par les formes du primitif. L'inquiétante étrangeté que l'on entend dans les productions iconiques de la remémoration.

Le deuil à faire du narcissisme, de la « chair de ma chair », de la merveille d'enfant unique qu'elle a été. C'est dans le secret de l'amour de transfert. Opportunité de se défaire un tant soit peu du mortifère. On peut penser que ses ruptures d'analyse répétées sont sa manière de mettre en scène la castration et la mort. Formes de la perte et l'abandon des premiers moments de sa vie. Elle ne pourra jamais rendre compte de cet objet perdu, hétéroclite qu'il est, différent qu'il est et pour l'homme et pour la femme. L'ambivalence se trouve dans les formes « mino-mycénienes » du primitif.

C'est sûrement dans une nouvelle filiation qui s'installe, le lieu du possible. Sa parole de femme et ses traits d'identification à une figure de femme sont au travail. Elle part hautaine, frêle et silencieuse, drapée de noir encore une fois. Elle reviendra.

# *Sexualité féminine et féminin de la sexualité*

## *I - Paule Lurcel*

C'est à deux que nous avons choisi de construire cet exposé. Chaque voix, s'ajoutant à l'autre, souligne la pluralité des théorisations qui tentent d'approcher la sexualité féminine. L'une et l'autre, en se poursuivant ou en se suivant, c'est selon, nous tentons de restituer la richesse et les ouvertures entrevues au cours de cet atelier de recherche. Comment parler de la sexualité féminine, sans que la référence à l'envie du pénis et au désir d'enfant comme corollaire de la réalité de sa castration, ne résume l'épanouissement et l'attente érotique de la femme, quand, pourtant, l'envie du pénis et le désir d'enfant sont là ?

Aux questions que chacun se pose : « comment fait-on les bébés ? » et « comment naissent les bébés ? », les théories sexuelles infantiles relayent l'interrogation du rapport au phallus et à la castration. Dans l'actualité de chaque cure, toutes ces interrogations mettent à jour la part active de la sexualité féminine, tout en soulignant la position passive partagée de l'homme et de la femme, ce que je nommerai ici : le féminin de la sexualité. À les prolonger, ces questions débouchent sur le rapport de chacun à la temporalité : « ce sont les grands qui font les enfants ». En écho à ces interrogations, je me suis souvenue du tableau de Gustav Klimt, *Les Trois Âges de la vie*. Avec Klimt, comme souvent avec ce peintre, c'est dans une adaptation du regard que, de la richesse des couleurs, se distinguent peu à peu les figures qui composent le tableau. Ici, ce que j'ai vu, c'est la silhouette d'une vieille femme, d'un blanc cireux, à la tignasse grise ; et, en contrepoint, dans un blanc transparent, émergent les corps entremêlés d'une jeune mère avec, dans ses bras, un jeune enfant. Des têtes de la jeune femme et de l'enfant, le regard se fait circulaire pour tomber sur la rondeur du ventre avachi, gros des grossesses antérieures de la vieille femme, qui nous conduit à nouveau vers la mère et vers l'enfant, un renouveau. Dans le même

temps, le titre du tableau m'a renvoyée au mythe d'Œdipe. Face au sphinx, ou faut-il dire la sphinge, et à l'énigme qui lui est posée, « *Qui marche sur quatre pattes le matin, sur deux à midi et sur trois le soir ?* », Œdipe n'a aucun doute, c'est l'Homme, à entendre ici comme « être humain ». Par cette réponse qui place, pour un temps seulement, Œdipe au rang de conquérant et de sauveur de la cité, l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse sont trois étapes de la vie qui se succèdent dans une linéarité implacable. Au contraire, dans sa composition, le tableau révélerait qu'à la linéarité du temps, inexorable pour la femme, se juxtaposerait un temps circulaire psychique féminin, où les trois âges de la vie ne se tiennent pas dans l'exclusion les uns des autres, mais coexisteraient dans une simultanéité. En effet, comment faut-il voir, ou plutôt lire, les trois silhouettes qui s'offrent à notre regard dans le tableau de Klimt ? Est-ce la représentation de la vieille femme, la jeune femme et l'enfant ? Est-ce la représentation de la mère, la fille de la mère et la mère de l'enfant ? Et alors, entre quelle mère et quelle fille l'enfant se place-t-il ?

Cette interrogation qui porte conjointement sur la mère et la fille, il n'est pas indifférent que nous l'ayons rencontrée dans le séminaire sur l'amour, de François Perrier. L'amour<sup>1</sup>, plus particulièrement pour la femme, est toujours associé à la sexualité, même si, dit-il : « *il est toujours exilé comme le terme qui justement ne rendra pas compte de ce dont il s'agit.* »<sup>2</sup> Si, pour l'enfant, garçon ou fille, le moment qui le fonde, « *est celui où l'enfant, porté par une mère dont le regard le regarde, se retourne pour découvrir derrière lui ce regard* »<sup>3</sup>, quand l'enfant est une fille, dans ce regard se démultiplieraient à l'infini les images d'une mère et

1 F. Perrier, *L'amour, séminaire 1970-1971*, Edition pluriel, 1998.

2 *Op.cit.*, p. 25.

3 F. Perrier, « L'Amatride », *L'amour, séminaire 1970-1971*, Edition pluriel, 1998, p. 147.

d'une fille, dans une mise en abyme infernale du lien homosexuel primaire qui les unit. Pour s'affranchir de cette relation mère-fille/fille-mère, et sans renoncer à la mère qui est le premier objet d'amour et qui le reste, dit François Perrier, dans le meilleur des cas, ce regard de la mère - qui contient aussi celui d'un homme sur elle - permet à la fille « *d'assumer d'être venue d'un trou qu'elle porte aussi en elle* »<sup>4</sup>. Ainsi, pour la femme, cette rencontre amoureuse avec la mère dévoile ce qu'elles ont en commun. Le « trou », ce mot qu'emploie François Perrier, me paraît bien masculin - parlons plutôt d'espace. De la mère à la fille, la reconnaissance de cet espace désigne le lieu du corps d'où émerge le désir d'avoir un enfant, comme sa mère, et dans le même temps il est l'indice du corps amoureux, l'espace qui accueille l'amant. Par où commence la sexualité féminine ? C'est une question et une difficulté qui nous auront conduites tout au long de notre travail. Sans perdre de vue que toute sexualité est à relier à la différence des sexes et à la castration, la sexualité féminine ne peut s'envisager que d'un point situé en dehors d'elle-même ; mais, paradoxalement, ce point est aussi ce qui est semblable entre la mère et la fille, c'est ce que nous nous risquons à proposer ici. Sans ignorer la rivalité, comme bien d'autres affects qui existent entre mère et fille et cohabitent en chacune, la connaissance, partagée entre la mère et la fille, de cet espace, notifie aussi la différence entre elles. Dans ce partage, être comme sa mère ne veut pas seulement dire : vouloir l'homme de sa mère ; être comme sa mère peut aussi signifier, pour la fille, accepter à travers la mère sa propre capacité d'accueillir comme elle, mais en elle, un homme : celui qui est au plus près d'elle, le père, mais qui est aussi le plus étranger, l'amant. C'est ainsi que prend vie le corps de l'amante. Mère-fille, fille-mère de l'enfant, ces figures qui émergent du tableau de Klimt peuvent alors se dire : mère, fille, amante. Pour évoquer cet espace, Martine Serres<sup>5</sup> a parlé de « continent enfoui », celui-ci est devenu pour moi dans un lapsus d'écriture, « territoire enfoui ».

4 Op. Cit., p. 147.

5 M. Serres, « Une vocation forcée », conférence donnée à l'APF le 19 mars 2011.

La multiplication des termes indique bien que le sexe de la femme n'est pas seulement caractérisé par quelque chose de plus ou de moins, mais qu'il « concentre » différences et similitudes. À partir de cet espace, se dessine une cartographie représentative de la sexualité féminine, dans laquelle mère, fille, amante seraient des îlots qui se succéderaient dans le temps, mais entre lesquels, pour chaque femme, il serait loisible de circuler de l'un à l'autre, tout au long de sa vie, en s'arrêtant sur l'un d'eux, selon son temps psychique. Ces différentes représentations du féminin seraient donc présentes simultanément dans la psyché. Toujours est-il que, faute de pouvoir différencier ces îlots, ou en se fixant sur l'un d'eux, ils deviennent des écueils, « roc du féminin » contre lesquels la vie sexuelle se heurte. Ainsi pour Antigone, serait-ce que dans une impossible identification à sa mère, amante de Laïos et d'Œdipe, mère de son père Œdipe et de ses frères, elle ne peut qu'être mère et sœur, tant de son père aveugle, Œdipe, qu'elle conduit tel son enfant, qu'auprès de ses frères. Jusqu'à la mort ?

Pour la femme, la rencontre amoureuse, dès le premier contact avec sa mère, est le prisme qui vient révéler, dans la diffraction, les possibles du féminin. Si pour une femme, un est égal à trois, voire à quatre, dans sa référence à l'amant, la sexualité féminine se caractériserait par l'hétérogénéité des figures qui la composent. N'est-ce pas dans leur cohabitation que se trouve le plus énigmatique de la jouissance féminine ? Pour l'homme et la femme, comme le sexe féminin ne se donne pas à voir et reste inchangé dans sa configuration, la cohabitation de ces diverses positions féminines, mère, fille, amante, est attestée par une opération de la pensée. Et, à la passivité de ce sexe, c'est dans l'activité de la parole, que se trouve l'expression de cette polyphonie. Plusieurs fragments cliniques sont venus éclairer et illustrer la mise en partage de ces divers points théoriques, mais c'est à un texte littéraire, *Les Mille et Une Nuits*,<sup>6</sup> que nous avons choisi de nous référer. Sans doute le sujet nous aura-t-il imposé de nous déplacer loin, dans la nuit des temps, pour

6 « *Les mille et une nuits* », traduction d'Antoine Galland, collection GF, Flammarion, Paris.

souligner la nécessité d'un ailleurs, constitutif de la sexualité féminine. Parus en 1704, ces récits, réunis et traduits dans la langue et le style de son temps par Antoine Galland, placent les « contes » dans un entre-deux : entre la culture du monde arabe et celle du monde européen, mais aussi entre le monde fantasmagorique et pulsionnel d'une femme et celui de « la morale sexuelle civilisée ». L'histoire des *Mille et Une Nuits* est la suivante : Schahriar, le sultan, et son frère cadet, Schahzenan, prince de Samarkand, se retrouvent après une séparation de dix ans. Ensemble, ils découvrent la sexualité exubérante de leurs épouses, donc des femmes, et par là, de La femme, avec d'autres hommes qu'eux-mêmes. Schahzenan, en position de cadet, constate que tous les hommes se trouvent confrontés à cette situation ; il s'en retourne à Samarkand et, au prix d'une névrose, peut-on penser, sa vie se poursuit sans « histoires ». De son côté, Schahriar maîtrise l'intolérable du débordement sexuel des femmes, jeunes filles déflorées, en épousant chaque nuit une jeune fille vierge tuée au matin. À la désolation que l'on peut prêter à ce prince, s'ajoute celle de la population de son royaume, qui prend la mesure de la menace d'une disparition de l'espèce, et qui, à la mort de ses jeunes filles, pleure aussi les mères qu'elles ne seront pas, et les enfants qui ne viendraient pas à naître. L'histoire de Schéhérazade commence, quand elle se propose comme épouse à la folie de cet homme. Pendant mille et une nuits, au moment du rêve, Schéhérazade, à travers ses contes, parle pour la vie, pour toutes les femmes. C'est, dans un jardin, autour d'une pièce d'eau, entre des amants déguisés, voilés, que le narrateur campe le décor des scènes luxurieuses et, évoque le jeu érotique dont (je cite) « *la pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui se passa... et c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire... les plaisirs de cette troupe durèrent jusqu'à minuit*<sup>7</sup> ». La description du coït entre les époux est tout autre. « *La femme se couche sur le dos, écarte les jambes* » et, suivant l'histoire racontée, l'homme la « *chevauche* » ou la « prend ». Pour Schahriar, la valorisation de l'acte sexuel est toute contenue

7 Op. Cit., p. 27.

dans la défloration, et sans autres perspectives, pour maintenir intacte dans le fantasme, la virginité de la femme, c'est meurtre après meurtre qu'il efface l'incompréhensible et l'inadmissible de la sexualité féminine. Après avoir obtenu du sultan que sa sœur cadette Dinarzade soit présente auprès d'elle, ou plutôt auprès d'eux, pour sa dernière nuit, Schéhérazade, sans contredire Schahriar quant à ses attentes d'une union sexuelle, ce qui mettrait en danger une virilité déjà fort éprouvée, se soumet à son désir. Après l'étreinte, Dinarzade demande à sa sœur de lui raconter une dernière histoire. C'est alors qu'en adressant elle-même la question à Schahriar, Schéhérazade - à l'insu du sultan peut-on penser - initie un jeu qui se répétera mille et une nuits. Par sa question, elle reconnaît explicitement qu'il est seul en position d'accéder ou non à ses demandes, qu'il est entendu qu'elle sera tuée au matin, et qu'elle se soumet à son pouvoir. Comment ce dispositif, qui réunit autour d'une histoire le sultan, la princesse et l'enfant, détournera-t-il la violence de la rencontre ? Comment cette femme déjouera-t-elle l'inexorable de la mort attendue dans cette succession d'histoires ? Comment cet acte, support d'un érotisme poussé à l'extrême, suspendra-t-il la mort pendant mille et une nuits ? Nous voudrions, ici, dérouler les fils d'une séduction contenue dans la parole. Quand le prince accepte, les positions fantasmagoriques de chacun des trois personnages se trouvent démultipliées. Les différentes positions féminines décrites précédemment cohabitent-elles seulement chez la femme ? Qu'en est-il pour l'homme ? Schéhérazade est une mère qui raconte une histoire à deux enfants. Mais dans le jeu identificatoire, Dinarzade est aussi l'enfant en elle, qui joue alors avec un autre enfant. Le sultan, lui, dans son identification à l'enfant, est le fils de la mère qui raconte l'histoire. Ou encore l'un et l'autre, tels des adultes, jouent-ils aux amants ? La présence de Dinarzade souligne alors l'actualisation d'une scène primitive. Dans le fantasme, le sultan est l'enfant qui conserve sa mère auprès de lui seul ; il est l'amant de la mère ; il est aussi celui qui possède toutes les femmes, les mères, les sœurs, avec le pouvoir de les tuer. Mais que recouvre alors le meurtre ici ?



Si la défloration est une blessure narcissique, née de la destruction d'un « organe » dit Freud<sup>8</sup>, qui donne à la femme le sentiment d'une perte de sa valeur, pour Schéhérazade raconter des histoires serait une symbolisation de sa position féminine castrée ; la parole est alors une activité sublimatoire qui permet d'une part de se restaurer et d'autre part de suspendre, au moins pour un temps, les motions violentes, meurtrières qui circuleraient entre l'homme et la femme. La parole est une activité sublimatoire de la castration. Dans la répétition, cette succession de contes et de nuits permet-elle à la jeune femme d'épuiser le ressentiment vis-à-vis de celui qui l'a déflorée et, par là, d'éloigner les représailles possibles à l'encontre de l'homme que celui-ci peut craindre de cette femme ? En interrompant le conte avant sa fin, au lever du jour, au moment où doit se décider sa mort, pendant mille et une nuits, Schéhérazade maintient l'attention de Schahriar en éveil, attise son désir, retarde le moment de la satisfaction. En somme, dans le déplacement, elle maintient une excitation de la pensée, si ce n'est celle du corps, et les craintes du prince se trouvent apaisées dans le sentiment d'une puissance virile conservée. Le meurtre, comme un enjeu, dévoile la tension contenue dans ce qui pourrait s'appeler un « qui perd gagne » ? Pour l'homme, l'un des enjeux de la rencontre amoureuse est celui d'une femme à *sauver*, la putain. À ce terme je préférerais celui d'amante, qui met plus sûrement au premier plan, d'une part, le refoulement des rapports sexuels entre les parents et, d'autre part, la crainte et le déni de la capacité sexuelle de la mère. Pour l'homme, le féminin de la sexualité serait la reconnaissance de l'autre qui parle en soi. L'autre est, tour à tour, la mère de l'enfant qu'il est ou a été ; la femme, amante du père qu'il jalousait. Entendre ces voix - celle de la mère, celle de l'enfant en lui, celle de l'amante - élargit l'espace étroit dans lequel, sans cela, il risque de se tenir auprès de son épouse. Dans le recours constant à la bitonalité masculine, le texte freudien ne tente-t-il pas d'orchestrer une cacophonie entendue dans la coexistence des voix de la mère, de la fille et de l'amante, pour que

8 S. Freud, « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse, le tabou de la virginité », *La vie sexuelle*, PUF, 1977, p. 74.

s'entende finalement la polyphonie du féminin ? Quand Freud avance la nécessité pour l'homme de se « familiariser avec la représentation de l'inceste, avec la mère et avec la sœur »<sup>9</sup>, n'est-ce pas que pour cet homme, en écho à la polyphonie féminine doit retentir, en lui, le féminin de la sexualité ? Tandis que pour la femme, le féminin de la sexualité serait l'acceptation de la présence simultanée des représentations sexuelles infantiles et, dans une identification à la mère, l'accession à ce lieu du corps qui permet que, dans sa parole, s'entende aussi l'amante ?

Dans cette mobilisation de l'imaginaire, la polyphonie féminine permet-elle à ce que le destin de l'être humain se décide au croisement de ce que chacun se raconte et cherche à réaliser, dans une actualisation des théories sexuelles infantiles ? À la lecture du « Tabou de la virginité », je me suis souvent arrêtée sur une phrase : « *La sujétion sexuelle, chez l'homme, nous est apparue comme le résultat du fait qu'une certaine femme avait surmonté l'impuissance psychique de cet homme, qui lui était alors resté attaché.* » Cette femme serait-elle celle qui permet à cet homme d'occuper les positions d'enfant et d'amant, quand, en elle, parlent l'enfant, l'amante et la mère ?

Pour fin de cette histoire, à la mille et unième nuit, Schéhérazade demanda sa grâce au sultan, qui la lui accorda, car il reconnaissait en elle une femme sage, chaste et innocente. Certaines versions<sup>10</sup> des « contes » disent aussi que, lors de cette mille et unième nuit, Schéhérazade présenta à Schahriar leurs trois enfants, conçus au cours de ces nuits.

Mère, père, amants, qui ces enfants révèlent-ils, et à qui ? Dans leur paradoxalité, la coïncidence entre les attentes de Schéhérazade et celles de Schahriar indique à quel point l'énigme des amants, - tout comme celle des origines - ne se résout pas après mille et une nuits.

9 S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, PUF, p. 55.

10 *Les mille et une nuits*, traduction André Miquel, Bibliothèque de la Pléiade.

## II : Martine Baur.

Je poursuis ce cheminement à deux voix, avec les *Mille et Une Nuits*, pour rendre compte du travail de notre groupe. Raconter des histoires est pour moi, je le reconnais, manière et résistance au travail de théorisation. Confrontée à la violence et à la sauvagerie de la pulsion, *Psyché* passe par les mots qui agissent comme fixateur des images, des sensations, qui accompagnent désir, plaisir et jouissance. S'il y a plusieurs voies possibles au devenir femme, Freud en a retenu trois, et non pas mille et une ! Je me centrerai sur l'accès au féminin de la petite fille avec Dinarzade, Parizade et Schéhérazade.

Après le débat du 19 mars, nous avons évoqué le « territoire enfoui » féminin ; en reprenant l'expression exacte de Martine Serres qui est « continent enfoui », je remarque aussitôt mon lapsus d'écriture, j'ai écrit « creux enfoui ». Notons ce qui se dit avec « continent enfoui » : le caché, l'enfoui et le creux et ce qui s'évite avec les lapsus, la difficulté à nommer le sexe féminin et les fantasmes inconscients qu'il convoque. Freud parle de « contrée génitale » ou « d'appareil génital féminin » bien avant d'évoquer le « continent noir » et le « roc d'origine » (du féminin). C'est dans « *La tête de Méduse* »<sup>11</sup> qu'il nomme la vulve en passant par Rabelais, le démoniaque et l'effroi. Cela concernerait-il plus « la vue » de l'homme que de la femme ? Cette difficulté à nommer, c'est ce que nous entendons quand certaines filles évoquent les explications anatomiques données par leurs mères (vagin, utérus...), sans les mots et jeux érotiques (imaginaires) de la salle de bain, nécessaires à la petite fille, en présence de sa mère, dans la découverte de son corps. Les mots qui expliquent et éloignent des mots qui excitent, y compris dans

l'adresse et l'écoute transférentielles. Le territoire : sur une carte de géographie plane se distinguent des reliefs, ce qui évoque selon Monique Schneider<sup>12</sup> « une cartographie analytique qui dessine une étrange anatomie théorique quand elle est placée sous le signe du phallocentrisme ». Le mouvement de découverte du petit garçon semble conduit essentiellement par le regard, celui de la petite fille (« l'enfant féminin ») se confronte aussi à ce qui ne se voit pas. À plat, au dehors, elle n'y voit rien, un manque, mais au-dedans, elle peut percevoir un creux, un relief clitoridien, associés à des sensations, prémisses de la jouissance sexuelle féminine. Pourtant ce qui deviendra territoire, continent ou creux, le sera grâce aux éprouvés et aux mots partagés entre la mère et sa fille, petite fille puis adolescente.

Les premiers textes de Freud sur l'accès au féminin, l'homosexualité primaire et la curiosité ont une visée exploratoire. Freud y laisse entrevoir le manque chez la femme, le surgissement des formes chez l'adolescente, la grossesse fardeau et le bouleversement lié à la délivrance, la contre-volonté de la mère et aussi le refuge maternel. Le sein n'est évoqué que dans la bouche de l'enfant et jamais sur le corps érogène de la femme ; le sein et non les seins pour éviter, je cite : « l'esquisse d'un corps avec une vallée s'ouvrant entre deux promontoires, elle-même métaphorique d'un autre creux »<sup>13</sup>. Une telle lecture cartographique témoigne et introduit toutes les représentations fantasmatisques de fille-mère-femme-amante. Pour Freud, l'accès au féminin de la petite fille passe par le maternel, l'identification à la mère, le changement d'objet. Freud évoque puis évite l'érotique de la relation mère-fille, passionnel et violent, qui sera repris après lui, en particulier par

11 S. Freud (1922), « *La tête de Méduse* », *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF, 1985.

12 M. Schneider, *Le paradigme du féminin*, Champs Flammarion, 2006.

13 M. Schneider, op. cit.,

des analystes femmes. Si Jones et Lacan dénoncent « la position-clef du phallus dans le développement libidinal » de la femme, Michèle Montrelay<sup>14</sup> soutient que « phallocentrisme et concentricité coexistent en tant qu'incompatibles, ce qui serait spécifique de l'inconscient féminin ». Alors, ce trajet entre des îlots, métaphoriques des positions de fille, de mère et d'amante, sera-t-il linéaire ou circulaire ? Il s'agit bien sur le modèle d'un cheminement géographique d'interroger un cheminement psychique, celui qui fait penser, et passer, du sensoriel et des images aux mots, avec des avancées et des retours en arrière. Quel trajet la petite fille va-t-elle devoir emprunter pour naviguer, à vue, de son « port d'attache »<sup>15</sup> maternel au port oedipien dans lequel elle entrerait comme dans un havre de paix ? On sait que *le marin qui entre au port a le cœur qui saigne*, c'est le moyen mnémorique pour se souvenir qu'on doit laisser la balise rouge à gauche. La petite fille peut-elle oublier la souffrance du cœur, l'amour maternel et ses failles. Cet amour-haine, cruel, il faudra pourtant le laisser, ce qui induit mouvements de clivage ou de refoulement, véritable enfouissement. Comment se représenter que « ça va saigner » : le feu du conflit oedipien qui pousserait à virer de bord et reprendre la mer ? Plus tard, il y aura le sang des règles, l'émergence des formes et le regard du père. Auparavant il a fallu traverser la mer, affronter le vent, les vagues, les tempêtes ou le calme plat. Il a fallu affronter le corps à corps fille-mère, la tendresse et le sensuel, l'érotique avec un autre corps identique, dans un lien homosexuel plus ou moins baigné de mots, de fantaisies. Puis... il faudra le laisser, l'effacer ou l'oublier, pour le retrouver un jour, en particulier celui de la naissance d'une fille. Il y aurait, du fait de sa violence, une censure de ce lien érotique mère-fille, véritable « force d'attraction ». Si l'on retient la transmission mère-fille d'un ailleurs désiré par la mère-amante, le pénis du père, il faut que fille et mère aient expérimenté, laissé et gardé, ce lien d'attirance érotique pour le corps d'une autre femme qui fera à jamais trace du « *Premier Amour* »<sup>16</sup>. (Beckett)

14 M. Montrelay, *L'ombre et le nom*, Minuit, 1977.

15 M. Baur, « Un port d'attache », *D&D*, n°73, janvier 2009.

16 S. Beckett, *Premier Amour*, Minuit, 1970.

Si l'on garde l'expérience de satisfaction, ce bonheur ineffable du premier amour, c'est celui que l'on retrouve dans le plaisir esthétique ; de nombreuses représentations picturales figurent ce corps partagé entre mère et fille, la plus célèbre étant celle de Léonard de Vinci : *La Vierge et l'Enfant avec Sainte Anne et Saint Jean-Baptiste*. Dans *Les trois âges de la femme (de la vie)*, Klimt le montre autrement, par ce cercle imaginaire circulant du ventre de la vieille à sa fille et au regard de l'enfant-fille dont celle-ci est devenue mère. Revisitons ce tableau de Klimt qui fut peint à Vienne, en 1905, l'année des *Trois Essais sur la sexualité* : une figure féminine resterait licite, celle qui campe la jeune femme de face, une jeune mère portant son enfant, représentée dans son émergence phallique. Mais sur le côté, revenons à cette vieille femme, affligée, de profil, au ventre avachi, ce n'est pas la mère ni même la grand-mère, c'est une « femme vieille, intelligente et haïe », selon Granoff<sup>17</sup>, porteuse première qui présente l'enfant à la famille, passeuse « du savoir sur la vie et la mort, sur le destin des corps ». C'est la mère du monde des Mères, des Abysses. Cette figure féminine porteuse, passeuse, celle qui présente avant que ne se représente, nous renvoie à une *Darstellung* précédant une *Vorstellung*. Dans ce ventre, en écoutant certain(e)s patient(e)s (psychotiques), que pourrait-on imaginer ? Un utérus desséché, des ossements, des formes, un œil, des pics... un trésor ? Odilon Redon commente ainsi une de ses gravures noires : « d'abord une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux blancs qui se cabrent ». Des images puis des mots, des objets partiels auxquels on pourrait s'accrocher en cas de naufrage ; il n'y a pas encore de phrases, témoins du lien objectal et de ses avatars. Sur le tableau, manque la figure de l'amante, femme entre petite fille et vieille femme, celle qui séduit le père et initie la scène primitive. La coexistence de ces trois (quatre) états de la femme est là aussi censurée.

Lors de la grossesse, il faudra laisser s'éveiller le corps à corps premier, retrouver ce sentiment de plénitude

17 W. Granoff, « La pensée et le féminin », Minuit, 1976.

mais aussi la violence dans la présence de l'intrus en soi, à l'instar du sexuel. Jouissance et terreur accompagnent l'expérience de l'accouchement qui, selon une riche fantasmagorie, est aussi expulsion, vidage, déchirure. Ce co-naître seules mère et fille le partagent, mais aussi les grand-mères. À ces moments-là, se retrouvent les conversations entre femmes de générations différentes, dans la cuisine le plus souvent, avant l'arrivée de « *His Majesty the Baby* ».

Dans cette navigation, la mère s'efface pour laisser place au père ; n'y aurait-il pas de geste meurtrier entre fille et mère ? Ou plutôt des mots sont nécessaires pour le suspendre, l'effacer, seulement des mots, des mots qui parlent le corps, des mots pour penser. Les mots indiquent l'interdit de l'inceste et inscrivent les générations. Dans son suicide, Jocaste serait une mère qui s'efface pour ses deux filles, Antigone et Ismène. La Sphinx est interrogée par Œdipe, l'énonciation apporte la solution de l'énigme et entraîne la chute du monstre femelle. La violence au féminin serait sur fond d'une ignorance matricielle oubliée voire effacée, censurée.

(Le corps à corps brut, la chaleur du corps d'une autre femme à blanchir.)

Mais, *Que font-ils ensemble ? Ils parlent* fût le thème de la journée lyonnaise de 2006, reprenant Freud dans *Analyse Profane*. Que fait Schéhérazade ? Elle parle. Elle raconte des histoires comme on le fait au retour d'un voyage. C'est pour échapper à la mort et affirmer son désir de vivre. C'est pour apaiser la revendication d'exclusivité du Sultan qui veut une femme pour lui seul, comme autrefois sa mère. Alors se réveille pour Schéhérazade le désir d'une relation exclusive à sa mère. Si curieusement, la mère est absente dans le conte, la présence requise de la sœur Dinazade témoignerait du travail de renoncement au désir incestueux exclusif pour la mère, renoncement nécessaire pour trouver le père et plus tard l'amant.

Schéhérazade se prépare pour paraître devant le sultan, elle prie sa sœur d'accepter de coucher dans la chambre nuptiale et de l'éveiller le lendemain, une heure avant le lever du jour avec ces mots : « Ma

sœur si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. » Dinazade accepte. Schéhérazade obtient du prince, par ses charmes et ses pleurs, la présence de sa sœur qui ne manque pas de faire ce qui lui a été recommandé. Au petit matin, Schéhérazade, au lieu de répondre à sa sœur, demande au sultan l'autorisation de lui donner satisfaction et commence à conter. Mais quand le jour survient, Schéhérazade cesse de parler, laissant entendre que la suite est des plus captivantes. L'impatience de sa sœur pour entendre la suite, lui permet de demander à Schahriar qui accepte de lui laisser la vie sauve pour raconter, la nuit suivante. Ce fut la première nuit. Comment Dinazade est-elle perçue par Schéhérazade et le Sultan ? Est-elle une poupée sans regard ? Est-elle une petite sœur curieuse de la suite du conte ? Ou d'autre chose ? Est-elle, bercée d'illusions par les mots, une petite fille qui s'oublie dans sa passion pour sa mère ? La petite fille curieuse et exploratrice pense et construit ses théories, tandis que sa mère lui parle. Néanmoins, Dinazade doit accepter d'être passive, en attente des mots de Schéhérazade et que sa requête soit relayée par le sultan. On pourrait se demander avec Freud<sup>18</sup> « les motifs qui (la) conduisent au désistement plutôt qu'à la concurrence » avec sa rivale ; ou encore si, jeune femme *amatride*<sup>19</sup>, Dinazade resterait tapie dans un coin de la chambre. La femme peut-elle congédier la petite fille quand le moment sera venu de l'évincer de la chambre maternelle devenue chambre conjugale ? Comment la fille s'approprie-t-elle cette « chambre » dont elle est issue ? Le matricide autoriserait l'advenue de la femme. La présence de Dinazade ne témoigne-t-elle pas de la coexistence, pour Schéhérazade, des trois états de la sexualité féminine : fille-mère-amante ?

Que font les mots ? Il y a les mots de la belle histoire. Qu'y a-t-il de plus ingénieux que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de contes dont la variété est surprenante ? L'histoire de Schéhérazade

18 S. Freud (1920), « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973, note 3, p. 257.

19 F. Perrier, « L'Amatride », *L'Amour : séminaire 1970-1971*, Hachette Littératures, 1998.

est l'histoire-cadre contenant nombre d'histoires « enchassées ». Antoine Galland fut le premier traducteur des *Mille et Une Nuits*<sup>20</sup>, mais il me plaît de penser qu'elles furent écrites par une femme, reprenant de François Perrier<sup>21</sup> l'hypothèse que *Le Cantique des Cantiques* fut écrit par une femme, et ce, bien avant *L'amour guerrier*, amour terrestre et sexuel et *L'amour courtois*, amour céleste avec des mots. Les mots et les gestes d'amour de la mère, de la femme, sont premiers et accueillis passivement. Pour autant, amour courtois et sexuel, coexistent ou non chez la femme comme chez l'homme ; ils seraient, pour partie, vestiges des courants tendre et sensuel pour la mère.

On connaît les traducteurs mais l'auteur(e) reste inconnu(e). Ces *Contes arabes* venant de tous les pays confondus dans le lointain Orient, se passant en même temps dans des contrées différentes, autorisent une analogie avec les trois positions féminines coexistantes. Les personnages familiers s'agitent dans un univers où tout savoir en géographie n'empêcherait pas une petite fille, en orient comme en occident, de s'égarer<sup>22</sup>. Toutes ces histoires viennent à Schéhérazade d'un « lointain intérieur », elles sont les « images parlées » d'un livre intérieur, témoin de la réalité d'un creux anatomique. Les mots tous les jours, toutes les nuits, remis sur l'ouvrage, tissent et recomposent le regard. Schéhérazade connaît la capacité de séduction sexuelle des femmes et la déplace vers la séduction par le verbe (véritable sublimation). Eloigne-t-elle ainsi le lien incestueux à la mère, l'étranger du féminin en elle ? On pourrait faire un parallèle avec le *setting* de la cure, le cadre ; la scansion des séances est ici représentée par la succession des nuits et des contes. Tandis que la *talking-cure* passe par l'interprétation, celle de la conteuse passe par l'art et le plaisir des sens. De la rythmicité naît l'art poétique, l'importance sémiotique fait le lit du sémiologique dans l'apparition du langage. Dinarzade et Schariar écoutent dans une attention passive, *en égal suspens*. Comme

l'analyste qui, en fin de séance, suspend les mots du patient, la conteuse s'arrête, discrète au lever du jour. Comme au réveil d'un rêve, le sultan, esprit vengeur et coupable de meurtres, peut s'assoupir ou vaquer à ses occupations journalières ; il a échappé à ses insomnies et cauchemars.

À l'inverse du conte, c'est le soir, que pour s'endormir l'enfant attend de sa mère caresses et contes, que suspendent son sommeil et ses rêves. L'analyste suspend les mots du patient, qui doit partir et vaquer à ses occupations du jour. Mais la nuit suivante, il rêve et met en scène ses contes intimes dont il fera le récit à la séance suivante. Dans ce théâtre des *Mille et Une Nuits* une succession de scènes, comment les voyez-vous ? Ce serait dans une alcôve ou sur une estrade ? Comment y sont placés les trois personnages ? Dans le fil de mon propos, une scène s'impose : Dinarzade est assise en avant, elle ne peut pas voir la scène érotique et doit l'imaginer grâce aux mots de Schéhérazade ; le conte nous renvoie ici aux conversations entre femmes, dans la salle de bain ou la cuisine (lieux d'homosexualité féminine partagée) tandis que la petite fille, tout ouïe, écoute ou questionne. À l'image de la cure, dans laquelle, parfois à la fin se répète le début, l'histoire de Schéhérazade qui introduit le recueil, se redouble dans le dernier conte, *Histoire des deux sœurs*. Comme un jeu de miroir, au passé et au présent donc, deux sœurs Schéhérazade et Dinarzade (rappelons aussi, les deux frères : Schariar et Schahzenan), mais retenons le sous-titre, *deux sœurs, jalouses de leur cadette*, une troisième femme est aperçue dans le miroir. Le Prince de Perse surprend une conversation intime entre trois sœurs et décide de combler leurs vœux de mariage. La cadette est mariée au prince (vœux œdipien) tandis que les deux aînées le sont au boulanger et au cuisinier du palais (vœux oraux). Les deux sœurs jalouses, dans leur méchanceté insensée, se disant « sages-femmes »<sup>23</sup>, remplacent les nouveaux-nés de la princesse par des animaux et un morceau de bois. Crédule, le Prince rejette son épouse et la fait emprisonner. Comme Moïse, les bébés sont sauvés

20 *Les 1001 Nuits*, traduction Antoine Galland, GF Flammarion, 2004.

21 F. Perrier, *op.cit.*,

22 « Préface à une petite fille » d'une édition des 1001 nuits de 1928, Henri Laurens Editeur.

23 A noter que « sage-femme » désigne celle qui a le savoir sur les femmes.

des eaux par l'intendant des jardins qui les offre à sa femme stérile. Il assure une bonne éducation aux deux garçons Bahman et Perviz ainsi qu'à leur sœur cadette Parizade, dans le secret de leur origine... Un jour, une vieille femme dévote viendra indiquer à Parizade adolescente, qu'il y a un manque dans la maison. En « terre étrangère » et à « vingt jours d'ici » on peut trouver : « l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune ». Les deux frères échouent dans ces épreuves initiatiques tandis que Parizade, déguisée en homme, sera reconnue par le vieux derviche par sa « voix qui fait connaître son sexe ». Celui-ci lui indique la voie pour découvrir les objets merveilleux et lui interdit de se retourner... De retour, elle fait entrer dans sa demeure celui qu'elle ignore être son père et lui propose un mets composé de concombre, farci de perles... Grâce à « l'oiseau qui parle », le prince prend la mesure de sa folle crédulité et de sa cruauté. Ainsi le père retrouve ses enfants et leur présente leur mère, délivrée de la geôle où les mensonges des sœurs (les Mères des Abysses), l'avaient enfermée, mélancolique. Ce fût la mille et unième nuit. Là encore, c'est une vieille femme qui présente le manque au corps, le vieux derviche qui indique la voie des mots magiques et lui interdit de se retourner (vers la relation mère-fille). C'est ainsi que le père peut être accueilli et reconnu comme amant de la mère. Certains commentateurs ou traducteurs terminent ainsi l'histoire-cadre : Schéhérazade

reconnue comme femme et amante par Schariar lui présente leurs trois enfants, deux garçons et une fille. Le destin d'amante serait-il affranchi de celui de mère ?

Notons les différentes positions transférentielles : Schéhérazade-l'amante dont il est peu question ; Schéhérazade-la conteuse mère qui éveille la curiosité de la petite fille (double infantile) et suspend le geste du sultan ; Schéhérazade-la séductrice qui par les mots et le suspens permet l'attachement amoureux de l'amant. S'agit-il d'un stratagème témoin de la malignité féminine, écho de la trahison ? Ou est-ce la possibilité offerte par les mots de se glisser dans l'engrenage mortel imaginé par le roi ? Et pour terminer, je reprends, avec Jeanne Benameur<sup>24</sup>, des retrouvailles fille-mère: « En pleine tempête, Léa part vers l'océan retrouver sa mère, celle qui s'est toujours tue (...) Jusqu'où la mère peut-elle dire ? Jusqu'où la fille peut-elle entendre ? »... Léa se dit, « ce qui se conçoit bien »,... elle réfléchit, « concevoir ce que la mère raconte, elle n'y arrive plus (...) puis, c'est le même mot pour dire ce que font les pères et les mères »... alors elle hurle, interpelle sa mère à voix haute et dure : pourquoi - et pas seulement comment - « pourquoi vous avez fait un enfant ? (...) La vieille dame frémit. Elle regarde la jeune femme droit dans les yeux. Les mots sortent, fermes. Parce qu'on s'aimait, ma fille. »

---

24 J. Benameur, *Laver les ombres*, Actes Sud, Babel, 2008.

***24<sup>e</sup> Conférence Annuelle  
de la fédération  
Européenne de Psychanalyse,  
Copenhague 13 - 17 Avril***

# Réunion du Conseil de la FEP Copenhague 13 avril 2011

Hélène Trivouss Widlöcher

I - **La réunion du Conseil de Copenhague** a été précédée de :

A - L'envoi de l'agenda qui comprenait en pièces jointes notamment :

- la transcription de la discussion entre les Représentants européens du *Board (Euro-Reps)* et le Conseil de la FEP (Madrid novembre 2010) ;
- les deux lettres du Président de l'IPA, Charles Hanly, dans lesquelles il tentait de justifier la situation passée ;
- et la déclaration de trois Présidents des Organisations régionales dite *Tri Regional Statement*, cosignée en particulier par Peter Wegner, Président de la FEP et Jonathan Sklar Vice-président, thème repris dans la discussion ci-dessous.

B - Une lettre personnelle de David Tuckett, datée du 5 avril 2011 dans laquelle il s'excusait de ne pouvoir assister à la réunion du Conseil de Copenhague. Dans cette lettre, il invitait les Présidents à une réunion informelle lors du congrès de Mexico le mardi 2 août.

Avant même la réunion de Copenhague, après en avoir discuté avec Felipe Votadoro, nous avons décidé de ne pas y participer, en particulier et en raison du caractère "informel" de cette réunion, qui nous est apparue source de beaucoup de confusion.

II - **La réunion du Conseil à Copenhague**, (13 avril 2011).

Nous retenons de l'agenda qui nous a été présenté, les points suivants :

A - La déclaration commune des trois Présidents (FEP, FEPAL, NAPSac) dite *Tri Regional Leadership Meetings*, qui nous a été adressée,

par écrit, a fait l'objet de vives questions et critiques d'une grande partie des présidents européens. Certains d'entre eux contestaient l'opportunité d'une déclaration commune concernant la gestion de l'IPA et la politique de son Conseil exécutif et considéraient cette déclaration comme mettant en cause l'indépendance d'organisations régionales vis-à-vis de l'IPA.

D'autres contestaient cette déclaration au nom d'une régionalisation paradoxale de l'IPA.

À ces questions, le Président de la FEP, Peter Wegner et le Vice-président Jonathan Sklar nous ont répondu que la situation avait été suffisamment grave pour justifier une prise de position à caractère exceptionnel.

B - Parmi les futures rencontres ont été annoncées :

- la Conférence annuelle (FEP) 2012 à Paris du 29 mars au 1er avril ;
- la Conférence annuelle 2013 à Bâle du 21 au 24 mars ;
- le Forum sur l'Éducation 2011 à Zurich du 2 au 4 décembre ;
- le Forum sur l'Éducation 2012 à Vienne du 7 au 9 décembre ;
- le 29<sup>ème</sup> Séminaire FEP des nouveaux membres 2011 (NMS) à Mayence (Mainz) du 9 au 12 juin
- le 30<sup>ème</sup> séminaire FEP (NMS 2012) à Prague du 7 au 10 juin ;
- le 31<sup>ème</sup> séminaire (NMS 2013) à Heidelberg, du 30 mai au 2 juin ;
- le *Tri Regional Seminaire* 2012 en principe à Bordeaux du 19 au 22 juillet ;
- la prochaine réunion du Conseil de la FEP



avec les Présidents a été fixée à la Haye du 4 au 6 novembre 2011.

C - L'après-midi du 13 avril a été consacrée notamment :

- à l'approbation du budget 2011 ;
- aux problèmes relatifs au Comité pour l'Europe de l'Est (PIEE) ;
- aux différents groupes de travail (*Working Parties*)

D - Cette réunion s'est terminée par l'élection du futur Président de la FEP : il y avait deux candidats : Serge Frisch et Jonathan Sklar. Serge Frisch a été élu.

**III – En fin de journée a eu lieu la rencontre entre les présidents**, le Conseil de la FEP et les représentants européens du *Board* de l'IPA. Le Directeur de discussion était Viviane Chetrit.

- Les représentants européens du *Board* étaient accompagnés du Président de

l'IPA et de membres du Comité exécutif. Charles Hanly a repris les éléments de sa correspondance et par ailleurs a suggéré une forme d'organisation conjointe de réunions scientifiques IPA-FEP ce qui a été l'objet de vives discussions.

Des questions ont été posées à l'IPA concernant l'activité du Comité CAPR (notamment à Yolanda Gampel et François Ladame), et les communications psychanalytiques à distance (*Remote Analysis*) par Skype ou téléphone pour les analyses personnelles des candidats (New York 2011). Jorge Canestri a répondu qu'actuellement celles-ci étaient pratiquées à titre exceptionnel, uniquement avec quelques candidats en Chine continentale et un candidat en Corée et que leur application serait strictement contrôlée. Stefano Bolognini a confirmé ces informations.

# 24<sup>e</sup> Conférence annuelle de la Fédération Européenne de Psychanalyse Copenhague 14 - 17 Avril 2011

Martine Baur - Paule Lurcel

Créée en 1966 à Paris, la FEP est une fédération de sociétés contrairement à l'API qui est une fédération de membres. Tout d'abord composée de sociétés européennes, elle s'est peu à peu ouverte à des pays hors d'Europe. Cette année des analystes venant de 38 pays étaient présents, dont l'Inde, l'Australie, les USA, etc.

L'objectif de la FEP est de promouvoir et d'approfondir la découverte freudienne. Une conférence réalise cet objectif scientifique en organisant une rencontre annuelle des diverses sociétés depuis 2002. Ainsi les échanges se confrontent aux différentes modalités de la formation et à l'évolution de la psychanalyse au risque de la diversité des pratiques et des théories. L'anglais, l'allemand et le français sont les trois langues officielles ; ainsi sommes-nous dans l'obligation d'être, dans le même temps, à l'écoute des différentes théories de nos collègues et de faire l'expérience fructueuse et heureuse du « polyglottisme ».

Aux séances plénières et *panels* sur le thème, s'ajoutent les communications personnelles : *Individual paper presentations* et le travail de recherche clinique, qui se déroule sur un jour et demi, en petits groupes de 10 à 15 personnes.

Nous retiendrons :

- *Working Party on Comparative Clinical Methods* (WPCCM)
- *Working Party on the specificity of psychoanalytic treatment today* (WPSPTT)
- *Working party on initiating psychoanalysis* (WPIP)
- *Free Clinical Groups* (FCG)
  - *Forum on Clinical Issues* (FCI)

Ces réunions ont déjà été évoquées par Évelyne Sechaud<sup>1</sup>, Brigitte Échoche-Duval<sup>2</sup> et J.-H. Guégan et travaillées dans un ARCC<sup>3</sup>, aussi nous vous renvoyons à leurs écrits.

Ce travail de recherche en psychanalyse et non sur la psychanalyse de la FEP sera repris en séance plénière.

Cette année, c'est à Copenhague que s'est déroulée la conférence de la FEP. Le thème de la conférence, choisi par le Comité exécutif en accord avec la société hôte, la Société Danoise de Psychanalyse, était : **Anxiety and Method in Psychoanalysis**; il peut se traduire en français : **Angoisse et Méthode en Psychanalyse**. Ce thème met au premier plan la clinique analytique mais aussi la méthode, confirmant ainsi que la recherche clinique en psychanalyse impose de retravailler la question, chère à Freud : la psychanalyse est-elle une science ?

Lors de son allocution d'ouverture, Brent Rosenbaum, Président de la Société danoise, fait référence à Kierkegaard avec son traité : *Le concept de l'angoisse*. Pour le philosophe, si l'angoisse connote la nécessité existentielle de n'avoir à faire face à rien, celle-ci est le « vertige du possible » et paradoxalement témoigne de l'altérité ; le « soi » est la relation se rapportant à elle-même. Puis, il rappellera l'autre figure littéraire danoise, Andersen, en évoquant un conte peu connu *L'ombre du désespoir*, écrit à la suite d'une rupture amoureuse qui met en exergue l'ombre angoissante. L'angoisse

1 Evelyne Sechaud, « Quelques réflexions sur mes années de présidence de la FEP... », *Documents & Débats*, n°73, janvier 2009, pp. 152-157.

2 B. Eoche-Duval, J.-H. Guégan, « Première conférence annuelle d'un « style nouveau » de la FEP », *Documents & Débats*, n°58, juin 2002.

3 *Documents & Débats*, n°75, janvier 2010.

est ainsi placée dans un espace entre soi et l'autre, sans être affiliée à un objet. On comprend mieux la note d'humour très danoise qui termine sa conférence lorsque l'on sait que la Société danoise qui existe depuis 1957 et compte actuellement 53 membres et 30 « candidats », du fait des particularités géographiques de la région scandinave, a un certain nombre d'analystes Suédois. Ainsi, à la question : « Y-a-t-il quelque chose de plus danois que les danois ? » la réponse est : « Oui, les suédois ! ». Une voie de réflexion est ouverte qui place l'angoisse dans un rapport avec « soi » et avec les autres.

Auparavant, Peter Wegner (Association allemande), Président actuel de la FEP, évoque le texte de Devereux de 1967 et le congrès de Nuremberg en 1910 (fondation de l'IPA) pour constater que la question de la méthode avec l'expérience du transfert reste actuelle et essentielle : « Beaucoup de patients disent avoir besoin de nous... mais peu nous veulent ». En écho, signalons un accrochage original au « Statens Museum for Kunst », le Musée des Beaux Arts de Copenhague, mettant côte à côte un tableau classique de 1621, *La chute des Titans* du hollandais Cornelis Van Haarlem et un tableau moderne, *Choir* peint en 1991 par le danois Michaël Kvium où se figurent horreur et faiblesse de l'humanité ; notons que *Choir* se traduit par chœur mais est presque chair. Trop près ou trop loin, c'est dans ce trop que se signale l'angoisse.

Lors de la première séance plénière, Giuseppe Scariati (Société suisse) dans son intervention intitulée *Angoisse du psychanalyste dans l'application de la méthode psychanalytique*, nous fait cheminer un peu plus loin. Dans l'espace du transfert, il s'agit de repérer tout autant l'angoisse du patient dans ses manifestations les plus diversifiées que d'appréhender celle de l'analyste. Celle-ci peut survenir comme une réponse à celle du patient ou elle peut être une actualisation, sur la scène analytique, « d'un transfert direct opéré sur le patient, non consécutif au transfert de celui-ci » ; ces angoisses seraient traces d'expériences précoces traumatiques ou carencées du patient ; ce fut une discussion animée. On pourrait penser au « discours

intérieur » de J.-C. Rolland assorti de « l'interprétation silencieuse » selon Anne Rosenberg : ce qui surgit dans le vécu, l'attitude de l'analyste et se dit hors les mots.

Le lendemain, lors de la deuxième séance plénière, Erwin Kaiser (Association allemande) reprend l'hypothèse épistémologique et la recherche à propos de la psychanalyse, une science naturelle ou une science unifiée, évaluée par son efficacité. Il s'appuiera sur la réponse, faite en 1934 par Freud à Saul Rosenzweig, en poursuivant avec le philosophe américain Donald Davidson. Dans sa discussion André Beetschen (APF) insiste sur la nécessité de l'expérience de l'inconscient « qui ne peut s'envisager hors des catégories troublantes du deviner et de la conviction », la métapsychologie reste « notre objet angoissant et fécond ». Les différents panels approfondiront la réflexion, le praticien peut-il apprendre quelque chose du chercheur ?

Chacune de nous a participé à un de ces groupes de recherche dans le travail clinique : dans les WPSPTT, un narrateur évoque trois séances d'une cure, sans détail biographique, à un groupe d'analystes de nationalités et horizons différents ; ils associent après chaque récit de séance tandis que le narrateur reste silencieux ; deux modérateurs indiquent certains mouvements groupaux et un rapporteur prend des notes. En fin de session le narrateur échange avec le groupe. C'est vraiment une expérience d'écoute, de polysémie de mots et de langues, de constructions qui résonnent en soi grâce au groupe et interpelle notre propre pratique.

Dans les WPCCM, la réflexion porte sur le matériel clinique, fragment par fragment, chaque participant propose ses théories et les confronte à ce qui est dit par les autres. Dans cette « écoute de l'écoute », se dessinent les modèles implicites théoriques avec lesquels chacun de nous travaille. Ces groupes permettent des rencontres autour du thème de recherche et ce travail est absolument passionnant.

Il y aurait encore tant à dire : les Forums sur la psychanalyse d'enfants et d'adolescents, difficiles

à suivre en anglais ; un lunch proposé par la COCAP (*Commission for Child and Adolescent Psychoanalysis*) et sa présidente Florence Guignard où il fut question d'une formation spécifique ou non à la psychanalyse d'enfants, débat en cours à l'IPA et évoqué l'an dernier par Viviane Abel Prot<sup>4</sup>. Ce fut une autre occasion de se confronter au multiculturalisme de la psychanalyse.

Il y eut deux « *Meet the author* » : Cosimo Schinaia (*Italian Soc*) à propos de pédophilie et Jacques André (APF) sur *De la féminité aux formes primitives de la vie psychique*.

---

4 V. Abel Prot, « Quelques étapes à l'IPA », *Documents & Débats*, n°76, février 2010, pp. 99-100.

Nous regrettons d'avoir peu parlé avec les collègues danois et d'avoir manqué la projection d'un film danois, *The good life* par Eva Mulvad témoin d'une atmosphère « *so danish* » que l'on retrouve dans le roman de Helle Helle : *Chienne de vie*, récemment traduit en français.

Mais, nous aurons vu une petite exposition de l'œuvre tardive de Louise Bourgeois intitulée *Mother and Child*, toutes les peintures sont d'un rouge vif qui souligne la dimension sensorielle de passion et de souffrance qui marque son œuvre. C'était sur Gammel Strand, non loin de Nyhavn, ce canal borgne bordé de maisons colorées où sont attachés de « vieux gréements » prêts à faire le tour du monde. Serait-ce là une figuration de la psychanalyse ?

## *Compte rendu de congrès*

# *Rapport sur le Congrès franco-brésilien Filiation et adoption (Recife, août 2010).*

*Christian Flavigny*

Un congrès s'est tenu à Recife (nord-est du Brésil) du 18 au 22 août 2010, à l'initiative de la Ivonita Trindade-Salavert franco-brésilienne et d'Édilène Queiroz, Professeur à l'université catholique du Pernambuco, en partenariat avec l'université Paris VII (Pr Jacques André), à l'occasion de l'invitation faite aux membres de l'ARCC *Filiation, Psychanalyse et société* qui furent la cheville ouvrière du congrès, Pierre Lévy-Soussan son Co-président, Sophie Marinopoulos sa Vice-présidente et Christian Flavigny un des secrétaires pour la France. Plusieurs sociétés psychanalytiques françaises (dont l'APF) et brésiliennes avaient apporté leur caution à ce congrès qui a réuni deux cent cinquante participants venus de tous les horizons (parfois très éloignés) du Brésil, psychanalystes, travailleurs sociaux affectés aux services d'adoption, juristes, ainsi que des spécialistes venus d'ailleurs (Canada, Mexique, Belgique, Suisse ...) et bien sûr un certain nombre de collègues français. Il s'agissait, à propos du thème retenu : *Filiation, de l'abandon à l'adoption*, de promouvoir la place de la connaissance psychanalytique comme axe de réflexion et de décision dans la pratique de l'adoption ; une place qui lui est contestée par les tenants d'une conception anglo-saxonne axée sur le droit individuel de chaque adulte d'organiser comme il l'entend sa vie privée.

Le congrès a permis de partager l'expérience de l'adoption internationale. Les débats ont été traversés par les questions relatives aux réalités du Brésil, un pays qui confait de nombreux enfants en adoption à des couples venus de France, un flux en net ralentissement depuis qu'il est devenu un pays doté d'une classe moyenne aisée qui est, comme dans de nombreux autres pays, prioritaire pour l'adoption des enfants du pays.

Mais l'intérêt venait surtout de discuter la pratique

de l'adoption dans un pays qui se trouve tiraillé entre la conception de l'adoption valorisée en France, et celle des pays anglo-saxons ; les désaccords sur cet enjeu furent vifs et passionnés - dans un climat aussi électrique que celui rencontré en France quand ce thème est abordé - car les divergences de points de vue opposent même les psychanalystes. Le Brésil est un pays des plus latins par sa langue (le portugais, même brésilianisé est réputé la langue demeurée la plus proche du latin) mais il est traversé par de fortes influences venues du nord du continent américain. Les thèses en présence intéressent toute la conception de la vie familiale et les besoins de l'enfant sous l'emprise culturelle du regard collectif, droit récusé dans la tradition anglo-saxonne. L'influence de ces positions se fait sentir en France dans tous les thèmes rassemblés sous le nom actuel de « bioéthique ».

La première conception est axée sur une prise en compte des enjeux psychoaffectifs du lien de filiation à créer avec l'enfant. C'est la thèse qui anime les travaux de l'ARCC *Filiation, Psychanalyse et société*, sur le thème de l'adoption comme plus généralement les thèmes actuels de la bioéthique, avec pour fils conducteurs les travaux psychanalytiques sur la filiation comme opérateur de la transmission psychique : l'article princeps de Guy Rosolato (paru dans *Topique*), ceux de René Kaës et de Jean Guyotat par exemple. Il en découle qu'un agrément soit requis des postulants à l'adoption, pratique usuelle en France même si l'on peut déplorer ses défaillances, dans une visée de verbalisation de la demande d'adopter, non au titre de quelque certificat de « bon parent » mais comme évaluation du fait d'engager une transmission depuis son propre passé d'enfant. Il permet un premier niveau de filtrage, mais amène bien des questions, sur la validité

d'agréer des personnes célibataires (facteur de risque reconnu dans l'adoption) ou homosexuelles ; en effet dans ces situations qui se mettent en marge d'un enfantement au sens psychique du terme, c'est-à-dire de relayer ce que firent jadis ses propres parents pour chacun. Ce thème de l'agrément a été fortement discuté par les tenants d'un droit de chacun à adopter, pour eux l'évaluation discutable serait dans son principe ; il a aussi été critiqué dans ses imperfections, en particulier sur les facilités avec lesquelles certains couples obtiennent un rapport positif ou bien usent d'influence politique ou de contestations administratives pour arriver à leur fin. La deuxième conception, anglo-saxonne, est axée sur le droit de chacun à organiser sa vie privée, principe qui anime le droit anglo-saxon, avec d'importantes conséquences qui ne sont pas sans affecter la manière française (ainsi des décisions de ces dernières années sur le thème du transsexualisme, inspirées du droit anglo-saxon par le relais de la Cour européenne des droits de l'homme qui en est le vecteur en Europe). Les tenants de cette thèse s'insurgent contre toute prise en compte psychologique, ils résument le sujet   une thématique sociale. Ils négligent, ce faisant, l'enjeu de la filiation, en fonction du droit reconnu de constituer la famille selon les desideratas des adultes demandeurs, depuis une perspective qui estime ne pas avoir à s'immiscer dans leur demande, accueillant en particulier celles émanant d'unions homosexuelles, « union de fait » au Brésil sinon « de droit » (comme elle l'est devenue dans d'autres pays d'Amérique

latine comme l'Argentine et le Mexique). Ils jettent un voile pudique sur les effets de marchandisation qui en résultent et font de l'adoption, comme de bien des sujets « bioéthiques », des questions aux réponses plus financières qu'éthiques.

Les débats ont été vifs et ardents ; en notant toutefois qu'ils purent avoir lieu, ce qui devrait être une incitation à ne pas trop les redouter, malgré leur caractère passionnel, que l'on peut aussi remarquer dans la vie sociale actuelle où ils déclenchent de vives polémiques.

Le congrès a aussi permis d'attirer l'attention sur certaines dérives de l'adoption internationale, tout particulièrement dans sa version humanitaire qui piège l'enfant dans la constitution du lien de dette que comporte toute filiation, et le risque au plan des principes de limiter la perspective familiale à son seul enjeu éducatif, avec la déperdition de l'axe filiatif. Cette question est d'une grande importance depuis que le Brésil a développé l'adoption au plan national, il réserve de fait aux couples des pays étrangers demandeurs tels que la France des enfants plus grands (3 ans et plus), ou bien des fratries (de 2 à 3 enfants voire plus) et des enfants marqués d'un passé carenciel chargé.

La pensée psychanalytique propre à l'APF a été présente durant tout le congrès, aid e par la présence et l'implication de Zeferino Rocha.

Une suite est prévue   ce premier contact transatlantique, interuniversitaire et interpsychanalytique, par la tenue envisagée d'un nouveau congrès au Brésil en 2013.





*Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF*

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président* Felipe VOTADORO  
*Vice-Présidents* Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER - Nicole OURY  
*Secrétaire général* Sylvie de LATTRE  
*Secrétaire scientifique* Jean-Michel HIRT  
*Trésorier* Pascale MICHON RAFFAITIN  
*Président sortant* Laurence KAHN

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

Secrétaire : Jean-Michel HIRT  
Lucile DURRMEYER  
Anne-Marie DUFFAURT, Annie ROUX  
Odile BOMBARDE, Marc DELORME

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL**

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE, Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de la GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

## **DOCUMENTS ET DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.  
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Nicole OURY, Claude ARLÈS et Solange CARTON.

## **INSTITUT DE FORMATION ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Claude BARAZER,  
André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,  
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,  
François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,  
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,  
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN,  
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY,  
Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD  
Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET,  
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire* Dominique SUCHET  
*Jacques ANDRÉ, Catherine CHABERT, Dominique CLERC, Lucile DURRMEYER,  
Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Danielle MARGUERITAT, Jean-Yves TAMET*

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire* Florence MÉLÈSE  
*Membres ex officio* Felipe VOTADORO, Jean-Michel HIRT  
*Membre représentant du Collège des titulaires* Claude BARAZER,  
Christophe DEJOURS, Bernard de la GORCE, Monique SELZ  
Patricia ATTIGUI, Adèle DRIBEN.

## MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 - Paris cedex 07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	6, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Holteinsche Str. 23 - 10717 Berlin Allemagne	0049 151 561 34494
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Seine	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	14, rue Pirandello - 75013 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic - 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBORG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte ÉOCHE DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Bernard de la GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Sully - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10

Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	471, av. de la Libération - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

### MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Lucienne COUTY	11, rue Théodore Ducos - 33000 Bordeaux	0 556 51 83 69
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04.93.82.12.69
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot - 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier - 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01.42.27.16.32
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Tous les exemplaires de Documents & Débats paraissent dans le site privé APF  
à la rubrique ASSO : <http://www.associationpsychanalytiquedefrance.org/asso/> .

**Secrétariat de l'APF** : Sylvia MAMANE  
24, place Dauphine, 75001 Paris  
tél. 01 43 29 85 11 - fax. 01 43 26 13 46  
courriel : [lapf@wanadoo.fr](mailto:lapf@wanadoo.fr)  
site internet : [associationpsychanalytiquedefrance.org](http://associationpsychanalytiquedefrance.org)

